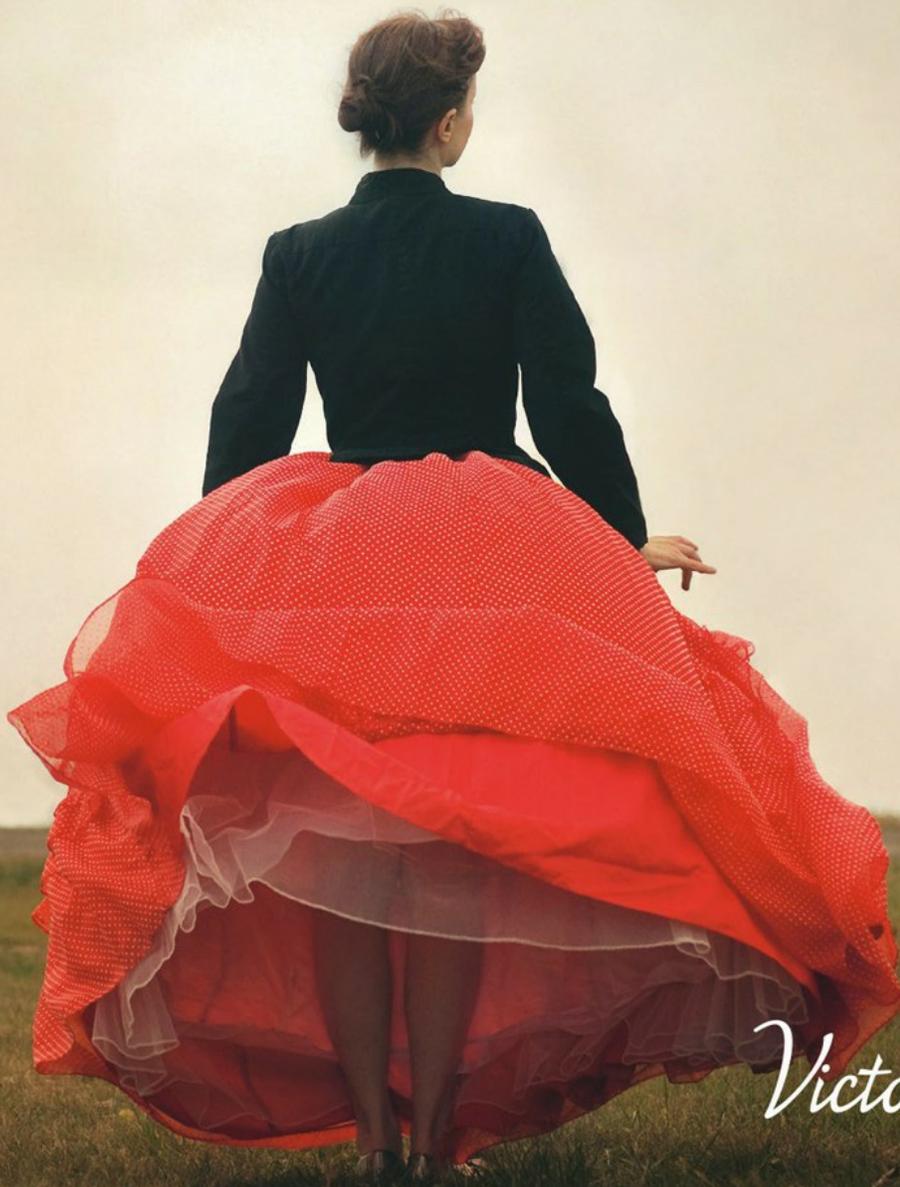




# Liz Carlyle

## L'héritière de Bellecombe



roman

Victoria

LIZ CARLYLE

*L'héritière de Bellecombe*

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par  
Catherine Berthet

*Victoria*

---

 HARLEQUIN

## A propos de l'auteur

Amoureuse de l'Angleterre depuis sa plus tendre enfance, Liz Carlyle a découvert les romans gothiques sous les couvertures de son lit, à la lumière de la lampe de poche. Elle est aujourd'hui l'auteur de seize romances historiques, dont plusieurs ont figuré dans les listes de best-sellers du *New York Times*. Liz voyage sans cesse pour trouver le décor de ses prochains romans. Son cœur reste néanmoins en Caroline du Nord, où elle vit avec son mari — son véritable héros — et quatre magnifiques chats.

# Prologue

*Où Edward devient Ned*

1829  
*Comté de Cambridgeshire*

L'hiver s'était abattu sur Bexham dans un tourbillon de neige qui ne tiendrait vraisemblablement pas. Les branches des arbres, nues et desséchées, tambourinaient contre les vitres du bureau du directeur, comme les doigts décharnés de fantômes squelettiques. Une clameur joyeuse monta de la cour lorsque les élèves sortirent de leur classe pour aller dîner. L'estomac d'Edward se mit à gargouiller.

Recroquevillé sur le tabouret, il tenta de ramener devant lui les pans de sa veste pour se protéger du froid, mais il y avait longtemps que le vêtement était devenu trop petit pour lui. En fait, plus rien, à Bexham, n'était à sa mesure. D'ailleurs, quand la badine du directeur claqua sur le bureau à un centimètre de son nez, Edward ne tressaillit même pas.

— Eh bien, mon garçon ! aboya M. Pettibone, ton père est enfin arrivé. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

Edward leva les yeux et haussa les épaules avec indifférence.

Sa faculté de tenir la peur en échec et de défier effrontément l'ennemi — faculté qu'il avait mis des années à développer à force de volonté — lui apportait une petite satisfaction. Mais sa vie était sans grande importance, et très loin de celle à laquelle il avait été destiné.

Le directeur tapotait à présent le bureau avec impatience, du bout de sa badine.

— Vous voyez à quoi nous avons dû faire face, monsieur Hedge ? maugréa-t-il, en regardant par-dessus la tête d'Edward. Cette insolence, ce regard froid et calculateur !

— Exactement comme sa mère, cette traînée, marmonna Hedge, d'une voix si basse que seul Edward l'entendit.

Brusquement, Hedge se détourna de la rangée de fenêtres devant laquelle il faisait les cent pas, et vint se pencher sur Edward. Les boutons dorés de sa veste à l'élégance ostentatoire scintillèrent dans la lumière.

— Tu vas répondre à M. Pettibone, mon garçon ! ordonna-t-il en lui tordant l'oreille avec cruauté. Réponds, ou la raclée que tu viens de recevoir ne sera rien à côté de celle que je te donnerai !

Edward leva légèrement le menton mais, comme Hedge ne le lâchait pas, il renouça cette fois à rendre les coups... Il ne le ferait que quand il serait sûr de pouvoir abattre son adversaire.

Ce jour viendrait.

Haussant encore une fois les épaules, il expliqua d'un ton suave et distingué, qui aurait été plus de mise au collège d'Eton qu'à Bexham :

— C'est vrai, je l'ai frappé. Parce qu'il m'avait traité de bâtard.

— Ce que tu es, déclara Hedge avec un petit rire.

— Quand il m'a traité de bâtard, je lui ai dit qu'il n'était qu'un fils de marchand parvenu. Alors, il m'a frappé. J'ai bien été obligé de riposter ! C'est comme ça, avec ces gens, Hedge. Il ne faut pas reculer.

Hedge émit un petit grognement, un brin condescendant, puis relâcha l'oreille d'Edward et reporta son attention sur Pettibone.

— Les querelles habituelles, donc... Le gamin en a gros sur le cœur. Pas de quoi fouetter un chat.

Le directeur jeta sa badine au sol avec un geste d'impatience.

— Le gosse qui a eu le bras cassé est le fils d'un conseiller municipal de la City, monsieur Hedge. Ce n'est pas à moi de vous expliquer les inconvénients auxquels un homme qui exerce votre activité risque de se trouver exposé.

— Ah oui ? A quelle activité faites-vous allusion, monsieur Pettibone ?

Le directeur leva le nez d'un air dédaigneux, mais Bexham n'était pas le genre d'institution qui pouvait se permettre trop de scrupules.

— J'ai cru comprendre que vous étiez dans la *finance*.

— C'est exact, répondit Hedge en sortant sa bourse. Bien, quel est le préjudice ?

Il laissa un billet de vingt livres tomber sur le bureau brunâtre.

— Combien cela me coûtera-t-il, cette fois ?

Le directeur repoussa le billet de banque.

— Je crois que vous n'avez pas saisi le but de ce rendez-vous, monsieur Hedge. Edward n'est plus le bienvenu dans notre établissement.

— Quoi ? Même en payant ? s'exclama Hedge, éberlué. Que diable voulez-vous que je fasse d'un gamin de douze ans ?

— Vous pouvez le ramener à Londres, je suppose. Je crains que nous ne puissions plus nous occuper de lui. Les bagarres, les fenêtres cassées, les colères et les bouderies... nous avons toléré tout cela. Mais un bras fracturé ? Celui du fils d'un conseiller de la City ? Non, mon cher monsieur Hedge. Personne ne peut payer pour cela, même pas vous, avec votre argent mal gagné.

Hedge se passa la main sur le visage. Ses traits, qui avaient été beaux autrefois, étaient altérés par une vie dissolue. Il haussa les sourcils.

— Vous me donneriez une recommandation pour une autre école ?

— Plus personne ne voudra de vous. Bexham est sa sixième école !

— Ah, oui, concéda Hedge avec un sourire en coin. Nous avons tous les deux été mis à la porte d'établissements plus prestigieux que le vôtre.

— Les meilleures écoles ne le prendront pas, rétorqua Pettibone. Eton, Rugby, Harrow... il aurait pu y prétendre autrefois, peut-être. Mais plus maintenant. Tout le monde sait que son père est propriétaire d'un... d'un...

— D'un *quoi*, monsieur Pettibone ? Allez-y. Laissez le mot passer vos lèvres.

— D'un tripot de la pire catégorie.

— Un tripot extrêmement rentable, rectifia Hedge. Que puis-je faire, Pettibone ? Je ne connais rien aux gamins !

L'expression de Pettibone laissait entendre qu'il aurait mieux fait de ne jamais en avoir.

— Eh bien, à votre place, je le placerais comme apprenti dans un bureau de comptabilité. La maison la plus sévère que vous pourrez trouver, car il faudra une main de fer pour astreindre ce garçon à une discipline.

— Comme si je ne le savais pas ! Mais un bureau de comptabilité ? Cela demande des qualités qui ne sont sûrement pas dans son...

— Mon Dieu, monsieur Hedge ! Ce garçon est violent, mais il n'est pas idiot ! Vous n'avez pas lu les rapports que nous vous avons envoyés ? Vous ne connaissez donc pas votre propre fils ?

Nullement décontenancé, Hedge secoua la tête.

— Ce gosse a été déposé chez moi comme un chat perdu.

— Votre chat perdu est un prodige, répliqua Pettibone, agacé. La géométrie et l'algèbre n'ont aucun secret pour lui. Et je ne vous parle pas de sa maîtrise de la loi des probabilités.

Le visage de Hedge s'éclaira tout à coup.

— Vous voulez dire qu'il est futé, c'est cela ?

— Oui, acquiesça Pettibone, en ouvrant tout grand la porte du bureau. Futé, c'est le mot.

— Ah, bien...

Hedge tira Edward par le bras et le traîna derrière lui.

— Je vais peut-être lui trouver une occupation, en fin de compte.

— Bonne nouvelle, lâcha Pettibone, d'un ton sec.

— Oui. Surtout pour moi ! déclara Hedge, en disparaissant dans le couloir.

# Chapitre 1

*Où lady d'Allenay s'apprête à recevoir*

1850

*Somerset*

La légende familiale prétendait que, lorsque la lignée des barons d'Allenay s'éteindrait, le royaume de Grande-Bretagne s'écroulerait. Pendant cinq cents ans, ces nobles gentlemen se succédèrent pour contrôler les vastes domaines du Somerset connus sous le nom de Bellecombe, siège de la baronnie depuis l'époque du roi Henry V.

Le titre connu durant ces cinq siècles diverses péripéties, frôla la ruine une bonne douzaine de fois, et, finalement, le temps arriva où il n'y eut plus sur terre de lord d'Allenay.

Personne n'en fut autant contrarié que Kate, lady d'Allenay. Cependant, le royaume résista à ce coup du sort.

Quant à la fortune des barons, elle disparut quasiment, et le domaine de Bellecombe avec elle. Mais Kate ne manquait pas de pragmatisme. De fait, depuis qu'elle était toute petite, son grand-père, treizième baron d'Allenay, avait eu coutume de lui tapoter la tête en déclarant qu'elle était *la plus raisonnable* de la famille.

Il ne pouvait certes prétendre qu'elle était *la plus belle*, puisque la beauté était la caractéristique de Stephen, son frère disparu. Elle n'était certainement pas non plus *la plus charmante*, car cette qualité revenait à Nancy, sa jeune sœur. Tous les hommes du comté lui mangeaient dans la main. Le pragmatisme était donc bien tout ce qui restait à Kate et, depuis l'âge de huit ans, époque où elle prit conscience de la frivolité de ses parents, elle cultivait avec application cette triste vertu.

— Et sans oublier une seule taie d'oreiller, marmonna-t-elle entre ses dents.

— Je vous demande pardon, mademoiselle ? fit la gouvernante.

— Ce n'est rien, Peppie.

Elle émergea des profondeurs d'une immense armoire à linge et tendit à Mme Peppin une pile de taies d'oreiller.

— Mais elles sont toutes neuves ! s'exclama cette dernière, les yeux agrandis de surprise.

— En effet. J'en avais mis une douzaine de côté en prévision d'une urgence, expliqua Kate. Nous raccommoderons les vieilles taies. Rappelez aux servantes de cacher le côté reprisé, quand

elles prépareront les chambres des invités.

— Vous avez toujours des idées tellement judicieuses, mademoiselle ! déclara Mme Peppin, contemplant le linge neuf.

— Et très pragmatiques, ajouta Kate, d'une voix un peu trop enjouée.

Pas de beauté, ni d'esprit. Pas de boucles dorées non plus. Néanmoins, la gouvernante, qui n'avait pas vu de linge neuf depuis au moins dix ans, demeurait muette d'admiration.

Kate regarda l'heure à sa montre accrochée à une chaîne en or.

— Bien. Maintenant que cette question est réglée, je dois me rendre au presbytère pour surveiller l'avancement des travaux.

Mais l'orage menaçait, et Mme Peppin désigna une fenêtre du doigt.

— Le ciel est sombre, mademoiselle.

— Oh ! zut. Nancy prend le thé au presbytère. Ce qui signifie que nous aurons M. Burnham et sa mère pour dîner, car il raccompagnera certainement ma sœur à la maison.

— Par pure charité chrétienne, je suppose ? répliqua sèchement Mme Peppin.

— Prévenez Cook, poursuivit Kate en refermant l'armoire. Je vais commencer le raccommodage en prévision de l'arrivée de mère. Et rappelez à Fendershot de faire l'inventaire de la cave. Les amis d'Aurélie boivent de grandes quantités de vin.

— Difficile de compter les bouteilles, murmura la gouvernante.

— J'espère que nous n'aurons pas à faire de nouvelle commande de champagne, ajouta Kate en s'engageant dans le corridor. C'est horriblement cher. Mais Aurélie prétend qu'elle ne supporte pas les crus italiens.

— Oh là là ! Son délicat palais français ! Vous devriez expliquer à Mme Wentworth que nous n'avons pas les moyens de lui servir de grands vins.

Mme Peppin n'appréciait ni la mère de Kate ni les amis de celle-ci.

— Je le lui ai dit l'année dernière, rappelez-vous, répondit Kate en descendant l'escalier en colimaçon. Mais... le problème, Peppie, c'est qu'elle a découvert l'existence de la terre attachée au bénéfice ecclésiastique.

— Ciel ! Mais comment ?

Kate haussa les épaules.

— Nancy lui a probablement écrit à ce sujet. Aurélie doit se dire que, si nous faisons construire un nouveau presbytère et donnons un terrain à l'église, c'est que Bellecombe est prospère.

— J'aimerais que vous ne soyez pas obligée d'appeler votre mère par son prénom, mademoiselle.

Kate soupira.

— Elle se sent vieille si on l'appelle *maman*, Peppie. Et vous savez qu'elle adore être cajolée. Ce n'est pas un grand sacrifice pour moi.

— Combien d'invités l'accompagneront pour la saison de la chasse ?

— Comme d'habitude, répondit Kate en comptant mentalement. Le comte de Macey sera encore là, je suppose...

— Si la petite vérole ne l'a pas emporté d'ici là !

— Vous n'êtes pas très charitable, Peppie. De plus, ils ne sont que de bons amis à présent. Le nouvel amant d'Aurélie est un banquier, je crois.

— Et riche, je parie ?

Kate marqua une pause sur le palier.

— Oui mais, si l'on doit aimer quelqu'un, ne vaut-il pas mieux qu'il soit riche ? C'est ce que je

ne cesse de répéter à Nancy.

— Et cela ne lui fait ni chaud ni froid. Qui d'autre, comme invités ?

— Lady Julia. Et j'allais oublier ! Un jeune gentleman, sir Francis je-ne-sais-plus-quoi. Aurélie pense sans doute qu'il pourra flirter avec Nancy et la distraire.

— Les amis de votre mère sont des polissons, et ils espèrent généralement obtenir plus que des flirts et des soupirs !

— Madame Peppin, vous choquez ma sensibilité virginale ! déclara Kate en partant dans une direction opposée à celle qu'avait prise la gouvernante. Je me rends au petit salon avec cette pile de vieux linge.

— Pourquoi n'iriez-vous pas plutôt prendre le thé avec un beau jeune homme, comme votre sœur ?

Kate traversa le corridor, faisant semblant de ne pas entendre.

\* \* \*

Ned Quartermaine était d'humeur sombre et pensif. Débarrassé de sa veste et de sa cravate, il était affalé dans un des fauteuils de cuir clair de sa suite, les genoux écartés, près de la cheminée où rougeoyaient quelques braises mourantes. Seul le tintement de son verre contre le plateau de marbre de la table brisait de temps à autre le silence. Il contemplait son jardin, lequel aurait été baigné par la clarté de la lune s'ils n'avaient été à Londres, où le ciel était obscurci par l'humidité et la fumée de charbon.

Mais Quartermaine était une créature de la nuit, et il se sentait plus à l'aise dans les ténèbres. Ce soir-là, il savourait l'obscurité avec une bouteille d'armagnac de dix-huit ans d'âge et un collier de perles, petites mais parfaites, orné d'un saphir en forme de poire.

Les perles étaient lourdes au creux de sa main, aussi lourdes que son cœur. Mais cet organe le faisait si rarement souffrir qu'il aurait aussi bien pu prendre cette douleur pour de la dyspepsie. Et le mieux à faire, avait-il décidé, était encore de la noyer dans l'alcool. Néanmoins, de temps à autre, entre deux gorgées du liquide brûlant, il faisait sauter les perles dans sa main rêveusement, juste pour entendre le cliquetis qu'elles faisaient avant de retomber les unes contre les autres. Chaque fois, elles lui paraissaient un peu plus pesantes.

A cet instant, comme pour souligner ses regrets, la petite pendule dorée de la cheminée sonna par trois fois.

3 heures.

Un moment de la nuit où l'on pouvait gagner beaucoup d'argent en tablant sur la vanité et le désespoir des hommes. Au-dessus de sa tête résonnait le grondement régulier des voix, ponctué de loin en loin par le raclement d'une chaise sur le sol de marbre.

Il avala une autre gorgée d'armagnac.

Secoua les perles au creux de sa main.

Son cœur se serra. Allait-il, pour une fois, trouver la volonté de faire ce qu'il fallait ? Mais, avant qu'il ait pu puiser dans son cœur la force de s'y résoudre, on frappa doucement à la porte.

Peters, le directeur du club. Nul autre que lui n'avait la permission de le déranger quand il se retirait dans son domaine privé.

— Entrez !

Peters entra et le salua brièvement.

— Il va falloir que vous montiez, monsieur.

Quartermaine inclina la bouteille vers son verre.

— Pourquoi ?

— A cause de lord Reginald Hoke. Je lui ai refusé l'entrée, comme vous l'aviez ordonné, mais cela ne se passe pas bien. Apparemment, cet imbécile se sent en veine, ce soir.

Après avoir rempli son verre, Quartermaine se tourna nonchalamment vers Peters.

— Suffisamment en veine pour régler ses dettes ? murmura-t-il, en haussant les sourcils. Car, tant qu'il ne sera pas à jour, lord Reggie ne mettra pas le bout d'un orteil dans cet établissement. Sans quoi je lui couperai le pied et m'en servirai de presse-papiers !

— De presse-papiers, monsieur ?

— Oui, pour contenir le tas de reconnaissances de dettes sans valeur qu'il nous a données, rétorqua Quartermaine sans l'ombre d'un sourire.

Soudain, il y eut un grincement de gonds rouillés, suivi d'un froissement de soie. Quartermaine se retourna.

— Ned ?

La voix était teintée d'irritation. Les cheveux en désordre, Maggie Sloan apparut sur le seuil de la chambre, enveloppée dans la volumineuse robe de chambre en soie de Quartermaine.

— J'ai des affaires à régler, dit-il d'un ton détaché. Retourne te coucher, Maggie.

Une expression dédaigneuse apparut, fugitive, sur le visage de la jeune femme.

— Non, je préfère m'en aller, dit-elle avec une moue boudeuse, avant de claquer la porte derrière elle.

Impassible, Ned reporta son attention sur Peters.

— Où est Hoke ?

— Pinkie le retient dans le hall d'entrée, monsieur.

— Pauvre Reggie ! laisse tomber Quartermaine en reposant sa bouteille. Lancerais-je les chiens sur lui, mon vieux ? A moins qu'il ne reste un peu de sang de navet à extraire de ses veines ?

Peters éclata de rire.

— Oh ! du sang, il y en a ! C'est pourquoi vous devriez monter.

Quartermaine haussa un peu plus les sourcils.

— Vraiment ? Tu m'étonnes, Peters. Je croyais que ce vieux Reggie était cuit.

— Il laisse entendre que des amis doivent le rejoindre ici dans une demi-heure pour jouer sérieusement. Mais il lui faut des espèces pour miser, et il est d'humeur à négocier.

Quartermaine sirota son armagnac tout en réfléchissant.

— Eh bien, je n'ai pas la réputation de refuser une bonne négociation quand elle se présente, dit-il en se levant. Mais amène-le plutôt ici. Je n'ai pas envie de remettre ma veste.

— Certainement, monsieur.

Quartermaine suivit Peters dans le couloir, et entra dans un bureau contigu à sa suite. Pas d'orgies ni de prostitution entre ces murs. Le club Quartermaine était un simple salon de jeu, où circulaient des sommes considérables. Plus d'un héritier de noble lignée avait vu la fortune amassée par dix générations lui filer entre les doigts, sous le regard attentif de Ned Quartermaine.

Mais c'était la richesse, et non la naissance, qui décidait si un homme ou une femme pouvait bénéficier d'un droit d'entrée dans l'univers de Quartermaine. Le sang bleu en lui-même ne valait rien. Et il en avait suffisamment dans les veines pour savoir de quoi il retournait.

Soudain, il se rendit compte qu'il tenait toujours le collier dans la main. Il ouvrit le tiroir de son bureau avec irritation et laissa glisser les perles crémeuses en cascade à l'intérieur. Puis il prit un cigare et alla se camper devant les portes-fenêtres qui ouvraient sur le jardin.

L'extrémité orangée du cigare se détacha dans l'obscurité. Il entendit le bruit d'une voiture qui arrivait en bringuebalant de St James's Palace. Le cri d'un vendeur de journaux dans la rue. Puis le silence retomba. Où diable était passé lord Reginald ?

Ce lâche avait peut-être battu en retraite, pour aller se terrer dans un de ces clubs de snobs de St James ? Cette idée ne l'inquiéta nullement. Il obtenait toujours ce qui lui était dû, d'une manière ou d'une autre. Tirant sur son cigare, il réfléchit à la meilleure façon de procéder. Il savait d'expérience que la patience était la plus précieuse des vertus.

Tout à coup, la porte du bureau s'ouvrit avec fracas, et Pinkie Ringgold, le portier, entra en criant, poussant devant lui un lord Reggie aux joues empourprées.

Reggie lui cracha au visage, insultant sa parenté. Pinkie lui tordit le bras dans le dos en représailles. Reggie poussa un hurlement à réveiller les morts.

— Assez ! ordonna Quartermaine.

Le silence s'abattit sur eux, les enveloppant comme un linceul.

— Lâche-le. Tout de suite !

— Ce crétin a essayé de passer, alors que je lui interdisais d'entrer ! protesta le corpulent portier, indigné. Il doit me prendre pour un imbécile.

— Il aurait tort, répondit Quartermaine avec gravité. Mais tu as commis une erreur en le laissant passer. Ah, Peters, te voilà ! Pinkie, sors avant que ma colère ne s'abatte sur toi.

Le portier passa devant Peters tout en montrant hargneusement les dents à Reggie, puis sortit en claquant la porte derrière lui.

— Peters, je veux que tu mettes ce type à la porte ! glapit Reggie.

— Je vous remercie de me donner votre avis, répondit simplement Peters.

Quartermaine s'appuya nonchalamment à son bureau. Sans veste ni cravate, ses manches de chemise relevées jusqu'aux coudes, il semblait parfaitement détendu. C'était l'attitude d'un homme se trouvant confortablement installé chez lui, au milieu de la nuit.

— Bonsoir, lord Reginald, dit-il alors d'une voix égale, sans cependant inviter ce dernier à s'asseoir. Peters me dit que vous êtes venu régler vos dettes ?

Mal à l'aise, Reggie coula un regard en coin à Peters. Puis, l'air vaguement dédaigneux, il rajusta les pans de sa veste.

— Je me demande quel genre d'établissement vous tenez, Quartermaine, marmonna-t-il. Avec ces brutes de Whitechapel qui traînent devant votre porte.

Quartermaine écarta les bras en souriant.

— Je vous présente mes excuses, lord Reginald. Mais vous serez sans doute surpris d'apprendre que, parfois, certains gentlemen se font tirer l'oreille pour régler leurs dettes à la maison. Ah, mais je n'emploie pas les mots adéquats ! Car un homme qui ne règle pas ses dettes n'est sûrement pas un gentleman, n'est-ce pas ?

Reggie haussa les épaules, comme s'il ne se sentait pas à l'aise dans ses vêtements.

— Non, en effet.

— Mais assez parlé de ce misérable établissement, reprit Quartermaine d'une voix douce. Parlons plutôt de vous. Plus précisément, quel accord nous proposez-vous ?

La résignation se lisait à présent dans le regard de Reggie, mais il était trop malin pour admettre sa défaite. Il glissa une main à l'intérieur de sa veste, et en sortit un papier plié en quatre qu'il tendit à Quartermaine.

Ce n'était pas n'importe quel papier, constata ce dernier, mais un document légal. Il prit ses lunettes cerclées d'or sur le bureau, l'examina, le replia lentement, puis posa les yeux sur Reggie.

— Et que suis-je censé faire de cela, je vous prie ? demanda-t-il, faisant glisser le document entre ses doigts.

— Mais rien du tout, répondit Reggie avec légèreté. Comme je l'expliquais à Peters, je voulais vous prouver que je suis solvable. Et peut-être aussi vous fournir une garantie pour emprunter ?

— Seulement... je ne suis pas une banque. Et ceci, lord Reginald, est un acte notarié. Un acte de cession non signé.

Reggie détourna les yeux.

— En fait, j'avais l'intention de vendre cette propriété, avoua-t-il. Je n'y vais jamais. C'est juste une petite maison de campagne, dans le Somerset. Une sorte de pavillon de chasse, sur la lande. La vente ne s'est pas faite, mais cette maison m'appartient, Quartermaine. Je peux de nouveau la mettre en vente, s'il le faut.

— Lord Reginald, reprit doucement Quartermaine, vous me devez plusieurs milliers de livres. Aussi, d'après moi, vous vous trouvez dans l'obligation de vendre.

Reggie le considéra comme s'il était complètement stupide.

— Comme je viens de vous le dire, la vente n'a pas eu lieu.

— Mais vos dettes auraient dû être réglées... voyons... le mois dernier, si je ne me trompe. Au moins deux d'entre elles.

Il brandit le document sous les yeux de son interlocuteur.

— Dites-moi... Le montant est bien celui qu'a offert l'acheteur ?

— Oui, concéda Reginald à contrecœur. Le document a été établi par mon notaire.

— La propriété a donc été évaluée ?

La question mit Reggie dans l'embarras.

— Parfaitement. Sans quoi je n'aurais pas accepté. Comme je vous le disais, Quartermaine, je ne suis pas attaché à cette vieille baraque.

Quartermaine replia le document en songeant au collier de perles dans le tiroir de son bureau et à ses propres faiblesses. Il n'aurait pas dû se moquer de ce pauvre Reggie. Il ne valait sans doute pas mieux que lui.

Mais il s'amusait bien, et Reggie le savait. Néanmoins, il lui aurait fallu plus de cran qu'il n'en avait pour jouer à l'aristocrate hautain face à un homme auquel il devait une somme aussi ahurissante.

Il posa ses lunettes.

— Si je comprends bien, lord Reginald, vous tenez à avoir un comportement honorable. C'est-à-dire que vous avez essayé de vendre votre petite propriété, un bien que vous jugez superflu, afin de me rembourser vos dettes et d'empocher la différence. Je ne me trompe pas ?

Cette hypothèse était loin de correspondre à la vérité, et les trois hommes en avaient conscience. L'intention de Reggie était de vendre la maison au plus vite, même aux deux tiers de sa valeur, afin d'obtenir rapidement de l'argent comptant. Puis de s'installer à la table de jeu avec l'éternel et naïf espoir, inhérent à tout mauvais joueur, que sa chance finirait par tourner, et qu'il pourrait payer ses dettes dans les délais impartis.

C'est-à-dire, *quand bon lui semblerait*.

Quartermaine, lui, préférait être payé *sur-le-champ*.

Il tapota son genou avec le papier plié.

— Votre plan était excellent, lord Reginald, dit-il d'un air pensif. Ce n'est pas votre faute, si l'acheteur s'est désisté.

— Sûrement pas, répondit Reggie avec hauteur. Nous avons conclu un accord, entre gentlemen.

— Tout comme vous et moi. Bien que je puisse difficilement me considérer comme un

gentleman, n'est-ce pas ?

A en juger par sa réponse, Reggie devait se sentir d'humeur magnanime.

— Eh bien, vous êtes mieux élevé que certains hommes de ma connaissance, reconnut-il. Et ce n'est certainement pas votre faute si votre mère était... euh... ne parlons plus de cela, conclut-il, en hochant maladroitement la tête. Puis-je poursuivre tranquillement ma soirée, Quartermaine ?

— Certes, mais revenons-en à cette propriété. Comment s'appelle-t-elle ? Dans quel état se trouve-t-elle ?

La méfiance visible dans les yeux de Reggie s'accentua.

— Heatherfields. Comme je vous l'ai dit, ce n'est qu'un petit manoir en lisière de la forêt d'Exmoor, mais en assez bon état. De vieux serviteurs de la famille en prennent soin.

— Le domaine comprend des fermes ?

— Trois. Toutes louées à des métayers, ainsi que les champs du domaine. Je ne suis pas très au fait des travaux fermiers, avoua Reggie avec un mince sourire.

— Je vois. Je vais vous dire ce que je vais faire, lord Reginald... Je vais vous débarrasser de ce vieux manoir moisi pour le prix que vous en offrait votre acheteur, prix auquel il faudra retirer la somme que vous me devez, bien entendu. Et je vais le faire sur-le-champ. Vous le payer en espèces sonnantes et trébuchantes. Peters, ouvre le coffre et fais appeler... quel est le nom de ce notaire, déjà ? Bradley ?

— Bradson, monsieur, répondit Peters, en cherchant une clé dans le trousseau accroché à la chaîne de sa montre. Il se trouve justement au-dessus, lord Reginald, ajouta-t-il en souriant à leur invité. A la table de jeu. Il nous doit un service ou deux, et il se fera un plaisir d'établir l'acte de cession.

— Il nous faudra trois témoins, ajouta Quartermaine. Ramène Pinkie ici, et trouve un valet qui sache lire et écrire.

Puis il ajouta, reportant son regard sur Reggie :

— Vous ne trouvez pas que cela tombe très bien, lord Reginald ? Vous allez pouvoir retourner très vite dans la salle de jeu, avec un bon petit paquet d'argent en poche. A moins que ma mémoire, ou mon sens de l'arithmétique, ne me trompe.

Il ne se trompait pas du tout.

Une demi-heure plus tard, le contrat était rédigé et signé. Quartermaine offrit une tournée d'armagnac, que Bradson accepta.

Pâle et défait, Reggie prit son argent et se retira.

— Eh bien, voilà qui fut rondement mené ! déclara joyeusement Peters en refermant les portes du coffre. Tout s'est très bien passé.

— Tu as très bien agi, mon vieux, dit Quartermaine en glissant le contrat de vente dans son tiroir, avec les perles d'Annie. Je n'arrive pas à croire que Reggie ait été assez stupide pour te montrer ce document !

— C'était un acte désespéré. Il a cru que cela lui permettrait de franchir la porte du club.

— Il ne se trompait pas.

Quartermaine referma le tiroir, et son sourire s'évanouit.

— J'ai besoin de partir quelque temps, dit-il. Peut-être plusieurs semaines.

Peters le considéra avec curiosité, mais Quartermaine ne répondit pas à sa question muette. Au fil des ans, Peters avait fini par s'habituer à ces disparitions momentanées.

— Tu pourras te débrouiller seul ?

— Oh ! oui, monsieur. Vous allez sans doute inspecter votre nouveau pavillon de chasse ?

— Quelque chose dans ce genre, répondit Quartermaine en contemplant le tiroir fermé.

Peters eut une seconde d'hésitation.

— Que pensez-vous faire de cette maison, monsieur ? Si je puis me permettre, vous n'avez jamais apprécié la chasse.

Quartermaine détacha enfin les yeux du tiroir.

— C'est un cadeau, expliqua-t-il à voix basse. Pour Annie.

## Chapitre 2

### *Où les amoureux sont cruellement séparés*

Après trois jours de pluie, Kate put s'aventurer enfin sur les terres de Bellecombe, afin de se rendre compte de l'avancée des travaux de construction du presbytère. En chemin, elle passa devant plusieurs métairies du domaine, puis elle longea l'arrière du village, en bordure de la plus grande ferme de la propriété.

Partout où elle posait les yeux, elle constatait des embellissements. De nouveaux toits, des clôtures plus solides, et même un grenier à blé tout neuf. Le moindre penny qu'elle avait réussi à économiser sur le domaine, avec Anstruther, le régisseur, avait été réinvesti. Son grand-père aurait été fier de voir qu'elle avait reconstruit ce que son père et son frère avaient réduit en pièces !

Alors que la piste cavalière se rapprochait du village, Kate vit l'un de ses fermiers occupé à rentrer les derniers foins. Elle le salua en touchant le bord de son chapeau de sa cravache, et dirigea vers lui sa jument Athéna.

— Bonjour, Shearn.

— Madame ! s'exclama M. Shearn en passant sa fourche à l'un de ses fils. Ike, prends ma place et aide Tom, ordonna-t-il en s'essuyant le visage à l'aide d'un mouchoir. Dépêchez-vous, il faut finir avant la pluie !

Kate jeta un coup d'œil vers le ciel.

— Il va pleuvoir encore ?

Le vieil homme lui fit un clin d'œil.

— Je ne crois pas, madame, mais je ne veux pas que les garçons se laissent aller. Eh bien, cela fait plaisir de voir que vous sortez de ce bureau sinistre de temps en temps.

— Je me suis enfuie pendant qu'Anstruther ne regardait pas, répondit malicieusement Kate en flattant l'encolure d'Athéna. Comment va Mme Shearn ?

D'après Anstruther, le cottage des Shearn était celui qui avait demandé le plus de réparations, réparations dont le coût avait été astronomique. Il avait fallu non seulement refaire la toiture, mais aussi la cheminée, et une étable pour les vaches de Mme Shearn, dont la laiterie était renommée.

Après avoir bavardé un moment avec Shearn, Kate se remit en route, songeant à la grande estime que tous les métayers avaient eue pour son grand-père. Le vieux lord d'Allenay avait toujours essayé de faire passer Bellecombe avant le reste, mais ses enfants régnaient sur son cœur. En particulier James, le père de Kate. Et, après lui, son frère Stephen. Hélas, l'un tout autant que l'autre avaient été des paniers percés et des joueurs de la pire espèce.

C'est-à-dire d'éternels perdants.

Aussi son grand-père n'avait-il eu d'autre choix que de payer leurs dettes. Pour un gentleman, payer ses dettes était une question d'honneur. Mais son père était mort, et Stephen parti peu de temps après lui. La saignée qui avait vidé Bellecombe de sa fortune avait finalement été jugulée, de la plus tragique des façons.

La baronnie d'Allenay présentait une caractéristique hors du commun : lorsqu'il n'y avait plus d'héritier mâle, une fille pouvait hériter du titre. Kate était donc devenue baronne. En revanche, elle ne pouvait siéger à la Chambre des lords, ni jouir des honneurs héréditaires qui revenaient à la famille. Ce privilège reviendrait à son mari.

A supposer qu'elle en trouve un, un jour, songea Kate en soupirant.

Elle fit contourner un bosquet à sa jument, et le nouveau presbytère apparut, non loin. Ou plutôt, le vaste terrain boueux alloué à la construction. Les maçons qu'Anstruther avait fait venir de Bristol étaient en train de couler les fondations. Mais c'était leur journée de congé, et le site était plongé dans le silence.

Son oncle Upshaw, sur qui elle pouvait toujours compter pour recevoir des conseils avisés en affaires, l'avait jugée folle de se lancer dans de telles dépenses. Du moins, jusqu'à ce qu'elle lui expose son raisonnement. Les terrains attachés à l'église n'avaient pas été élargis depuis cent ans. Le vieux presbytère était petit et délabré. Autant d'excellentes raisons de faire son devoir vis-à-vis de l'église.

Mais elle en avait une autre, plus urgente, d'agir ainsi.

Ses craintes.

Des craintes brusquement ravivées lorsque Athéna franchit le portail et que Kate put voir au-delà du tas de poutres entreposées sur le terrain. La terre était humide après les fortes pluies, aussi le révérend Burnham ne l'entendit-il pas approcher. D'autant qu'il s'adonnait avec enthousiasme au péché de chair.

Kate détourna les yeux.

— *Richard Burnham* ! cria-t-elle. Je vous prie de vous éloigner de ma sœur !

Le couple sursauta et se sépara brusquement. Les lèvres de Nancy étaient gonflées et elle avait les doigts encore enfouis dans les cheveux du pasteur.

— Oh ! Seigneur, murmura ce dernier.

Oui, il avait intérêt à prier, songea Kate. A prier pour que cette peste ne lui mette pas le grappin dessus.

Elle entendit un soupir irrité, et se retourna. M. Burnham avait repoussé Nancy. Furieuse, elle fit avancer sa jument d'un coup d'éperons. Les joues de sa sœur étaient enflammées sous la masse désordonnée de ses boucles dorées, et ses yeux s'embuèrent de larmes lorsque Kate lança un regard noir à son soupirant.

— Oui, vous allez rentrer chez vous, dit-il à Nancy, en lui prenant les épaules. Et sur-le-champ.

— Non ! protesta Nancy. Parlons-en ici et maintenant. Tous ensemble !

— C'est à moi de régler cela, répondit Burnham en laissant retomber ses mains. Il faut que vous ayez un peu de patience, ma chère.

Nancy darda sur sa sœur un regard venimeux.

— Oui, armons-nous de patience ! Et, bientôt, je serai moi aussi une vieille fille desséchée !

— Ma chère, reprit Burnham d'un ton de doux reproche, cette vilaine remarque n'est pas digne de vous !

— Je m'en moque ! Pourquoi devrais-je vieillir seule, juste pour faire comme Kate ?

Avec un dernier regard empreint de rancœur, Nancy tourna les talons et prit la direction du village.

— Nancy, attends ! lança Kate. Je voudrais te parler.

— Non !

Nancy fit volte-face en serrant les poings, et continua de s'éloigner à reculons.

— Je n'ai rien à te dire ! Tu veux à tout prix gâcher ma vie !

Burnham se passa la main dans les cheveux, l'air aussi ahuri que s'il venait d'être renversé par une malle-poste. Un homme d'Eglise n'aurait pas dû être aussi jeune, ni aussi beau, mais il revenait à Kate d'accorder le bénéfice de la cure à un pasteur, et elle l'avait fait... probablement charmée, justement, par ces boucles et ce regard innocent.

— Monsieur Burnham, déclara-t-elle d'un ton impérieux, ma sœur n'a aucune expérience des usages du monde.

Penaud, Burnham avait l'air de vouloir tordre son chapeau. Malheureusement pour lui, il n'en portait pas. Nancy l'avait peut-être fait tomber dans ses efforts.

— Mais... mais je l'aime ! Je veux l'épouser. Vous le savez bien.

— Je le sais, en effet, répondit Kate d'un ton sévère. C'est même la seule chose qui me retient de vous tirer dessus à bout portant.

Blême, il leva les mains.

— Voyons, Richard ! s'exclama Kate en refermant la main sur le pommeau de sa selle. Je vous aime trop pour vous tuer. Mais ma sœur vous mène par le bout du nez, et elle continuera de le faire toute votre vie, si vous l'y autorisez.

— Je l'aime ! répéta-t-il. Certes, Nancy est jeune. Mais c'est une bonne chrétienne, lady d'Allenay, admirée de tous. Elle est bonne, aimante, et surtout elle sait ce qu'elle veut.

— Oui. Et bientôt elle saura aussi ce qui est bon pour vous ! Elle vous expliquera chaque matin au petit déjeuner ce que vous devez penser. Et, si ses opinions ne deviennent pas les vôtres, il y aura du grabuge. Croyez-moi. Je le sais.

— Rien ne pourra me rendre plus heureux, affirma le pasteur, en laissant son regard errer sur les nouvelles fondations. Mais vous devez me trouver très ingrat, milady. Votre générosité semble ne pas avoir de limites...

Soudain, il pâlit et se tourna vers elle. Une certaine pensée avait fini par l'effleurer.

— Sûrement, vous... vous n'espérez pas me détourner de mon affection grâce à ce nouveau presbytère, madame ? bredouilla-t-il d'une voix étranglée. Ou bien en m'accordant de nouvelles terres pour l'église ?

— Comme si je voulais vous... *acheter* ? Certainement pas !

*Je veux juste m'assurer que vous pourrez faire vivre ma sœur décemment une fois que vous l'aurez épousée.*

Car Nancy l'épouserait, c'était inévitable. Oh ! Elle pouvait gagner un peu de temps et lui faire construire une maison convenable. Tante Louisa pouvait insister pour qu'elle passe une Saison à Londres. Oncle Upshaw pouvait faire la tête. Et leur mère pouvait tendre ses filets à Bellecombe, entraînant derrière elle une douzaine de ses beaux partis à marier. En fin de compte, Nancy aurait ce qu'elle voulait : un mariage simple, une vie dure.

La vie austère d'une femme de pasteur.

Kate s'éclaircit la gorge.

— Cette terre ira à l'église. Oui, pour vous, et pour ceux qui viendront après vous, Richard. D'autre part, si j'avais l'intention de vous soudoyer, je le ferais correctement. C'est-à-dire avec de

l'argent sonnait et trébuchant. Mais j'en ai peu.

Il poussa un soupir de soulagement.

— Bien... Bien, parvint-il à balbutier. Dans ce cas, je renouvelle ma demande, et vous prie de m'autoriser à faire la cour à votre sœur.

— J'ai l'impression que vous n'avez pas attendu ma permission pour le faire, rétorqua Kate sèchement.

Il pâlit un peu plus.

— Je... je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Un homme d'Eglise est un homme comme les autres, concéda Kate d'une voix égale.

— Mais je connais vos sentiments sur ce point.

— Richard, je ne contrôle rien de tout cela, dit Kate d'un ton radouci. Si vous persistez dans cette folie..., ou plutôt si Nancy persiste, devrais-je dire, oncle Upshaw l'expédiera en ville avant même que la Saison n'ait commencé. Il est son tuteur. Je n'ai jamais eu la moindre influence sur ma sœur.

— Je... je suis désolé de l'avoir amenée ici. Sincèrement.

— D'après moi, c'est vraisemblablement Nancy qui vous y a amené, car je sais que vous êtes un homme d'honneur. Mais je suis sûre que le nettoyage de la sacristie est devenu tout à coup ennuyeux. La poussière la faisait sans doute éternuer. Elle s'est mise à soupirer, puis a suggéré de faire une promenade. Cela paraissait certainement très innocent.

Burnham détourna les yeux d'un air coupable.

Profondément irritée, Kate fit effectuer un demi-tour à sa jument. Elle avait perdu tout intérêt pour la nouvelle construction.

— Essayez de comprendre le point de vue de mon oncle, Richard. Et tenez ma sœur à distance. Si vous avez l'intention de l'épouser, il vous faudra gagner non seulement son affection, mais aussi son respect. Et si elle vous pose un problème sur ce plan... eh bien, cela voudra dire quelque chose, n'est-ce pas ?

— Je... je ne sais pas. Vous croyez ?

Kate eut un mouvement d'épaules.

— Comme Nancy est si prompt à le souligner, je suis moi-même célibataire et sans doute appelée à le rester. Mais, pour tout dire, Nancy a presque dix-neuf ans, et elle n'a pas encore connu de Saison. Elle n'est jamais allée à Londres. Elle n'a jamais été courtisée, en dehors de ce comté. Avant qu'elle ne prenne une décision drastique en...

— En se mariant en dessous de sa condition ? suggéra Burnham avec une moue narquoise.

— Ce n'est pas du tout ce que je pense. *Pas du tout !*

— Mais c'est l'opinion de lord Upshaw.

— Non, il craint simplement qu'elle n'ait mené jusqu'ici une vie trop rustique, et il veut qu'elle côtoie la bonne société de Londres avant de se fiancer. Cela dit, il ne l'obligera jamais à épouser un homme qu'elle n'aime pas. Je vous conseille donc d'avoir un peu de patience, Richard. Vous devez être tous les deux sûrs de votre décision.

Il lui prit la main. La brise souleva ses boucles légères.

— Je suis sûr de moi, dit-il, soutenant son regard. Mais je comprends, Kate. A l'avenir, je me montrerai plus ferme avec elle.

Kate hocha la tête et retira sa main.

— Je vous fais confiance, affirma-t-elle en s'éloignant. Oh et... Richard... Préparez-vous à faire face à une autre épreuve. Ma mère a décidé de venir pour la saison de la chasse.

— Mme Wentworth ? s'exclama le pasteur, consterné. Quelle... *chance* ! Je suppose qu'elle sera accompagnée de ses amis ?

— J'en ai bien peur.

L'année précédente, alors qu'il faisait une promenade dans le village, l'amoureux de la mère de Kate, le comte de Macey, avait repéré grâce à ses jumelles sophistiquées la minuscule église provinciale de Burnham. Avec un petit rire de dérision, il avait annoncé qu'il tenait absolument à se confesser sur-le-champ.

A l'époque déjà, toute la maisonnée savait que Nancy avait le béguin pour le nouveau pasteur de la paroisse. La ruse diabolique du comte répondait simplement à une irrésistible curiosité qui le poussait à faire la connaissance de ce parangon de vertu masculine. Le révérend Burnham n'eut d'autre choix que d'accueillir le Français catholique dans son église anglicane et de lui permettre de soulager sa conscience derrière une des tentures noires de la sacristie.

Quelle qu'elle ait été, la teneur de cette confession dut de toute évidence brûler sévèrement les oreilles de Richard. Il était ressorti de l'église le visage empourpré, et n'avait plus voulu faire allusion à cet incident. La mère de Kate, qui contenait mal son rire, s'était contentée de donner à son soupirant un coup d'ombrelle, feignant une désapprobation indignée.

— Bien, dit Richard, en se passant une fois de plus la main dans les cheveux. Quand doit-elle arriver ?

— Vous connaissez maman, répondit Kate d'une voix douce. Elle ne s'annonce jamais. Tout ce que nous pouvons faire, c'est fermer les écoutilles et regarder l'horizon s'assombrir avant la tempête.

Sur ces paroles rassurantes, elle toucha de sa cravache le bord de son chapeau en guise de salut, et lança sa jument au petit galop. Il lui avait fallu faire appel à toute sa volonté pour ne pas laisser voir à Richard la colère qui bouillonnait en elle. Mais, la cruauté de l'insulte lancée par Nancy mise à part, elle savait que nul ne serait mieux accueilli dans la famille que Richard. Néanmoins, le jeune couple serait peut-être obligé d'attendre jusqu'à la majorité de Nancy. Laquelle manquait de patience et insistait lourdement. Elle se moquait comme d'une guigne de la position de sa famille. Ne pouvait-elle au moins se soucier de la bonne réputation de Richard ? Il était tout de même le pasteur du village ! Et Nancy l'avait placé dans une situation compromettante. N'importe quel villageois aurait pu les voir en passant.

Dans un accès de mauvaise humeur, et très irritée par la réflexion de sa sœur, Kate lâcha la bride à Athéna. Elles traversèrent le champ à toute allure, faisant voler autour d'elles des mottes de terre. Les Shearn ramassaient les derniers foin et les entassaient sur leur charrette. Concentrée sur sa course, Kate passa à leur hauteur en les saluant à peine.

Parvenant près de la route principale, elle se pencha en avant et dirigea Athéna vers la haie pour la faire sauter par-dessus le large fossé qui se trouvait derrière.

Elle s'attendait à trouver la route vide et dégagée, mais une ombre massive surgit à sa droite. Surprise, Athéna se cabra. L'immense animal noir qui dévalait la colline se cabra également. Ses sabots battirent l'air, semblant effleurer la tête de Kate, tant il était près.

Le cavalier jura, tenta de maîtriser sa monture. Trop tard. Le mouvement de recul de l'animal le désarçonna. Il chuta et sa tête heurta une meule couverte de mousse qui se trouvait, tel un crapaud tapi dans l'herbe, à l'intersection des deux chemins.

Kate poussa un hurlement, dégagea ses pieds des étriers et, lâchant les rênes, sauta à terre. Elle s'agenouilla dans l'herbe haute, et vit aussitôt le filet de sang qui coulait sur la tempe de l'inconnu. Ses yeux grands ouverts fixaient le vide.

Terrifiée, elle se releva et courut vers la haie, essayant maladroitement de la franchir.

— Shearn ! cria-t-elle. Shearn ! Approchez, avec votre charrette !

\* \* \*

— Oh ! mon Dieu !

Nancy déposa délicatement la bassine pleine d'eau chaude près de l'immense lit d'acajou.

— Oh ! Kate, je suis désolée. Pauvre homme ! Je n'aurais pas dû te mettre en colère.

— Non, tu n'aurais pas dû, concéda Kate. Mais tout est ma faute. Je n'ai pas été prudente.

— Toi ? s'écria Nancy avec un petit reniflement. Tu ne manques jamais de prudence.

— J'aimerais que tu dises vrai.

D'une main dont elle maîtrisait mal le tremblement, Kate repoussa les lourdes boucles dorées qui barraient le front de l'inconnu.

— Donne-moi l'éponge.

Tandis qu'entre deux reniflements Nancy battait sa coulpe et exprimait ses regrets, tout en faisant allusion au fait que Richard était si furieux qu'il voulait l'étrangler, Kate humidifia l'éponge et examina le sang qui avait coulé sur le visage et la chemise du blessé.

Elle l'avait fait transporter à Bellecombe, et allonger dans la chambre de Stephen, située juste en face de la sienne, de l'autre côté du couloir. Depuis l'instant où Ike et Tom Shearn l'avaient soulevé pour l'emporter, jusqu'au moment où ils l'avaient délicatement déposé sur le lit, l'homme n'avait pas articulé le moindre son. Plus inquiétant encore, quand Kate avait grimpé à côté de lui dans la charrette de foin et lui avait abaissé les paupières, elle n'avait perçu aucune réaction, ni le moindre frémissement. Il était toujours dans le même état de totale immobilité.

— Kate... est-ce qu'il va mourir ? murmura Nancy, en scrutant le visage de l'inconnu.

Kate marqua une pause et se pencha au-dessus du lit.

— Non, il ne va pas mourir, déclara-t-elle avec fermeté.

Mais les traits pâles de l'homme, avec leur étrange beauté, faisaient resurgir le souvenir de son frère qui était resté alité pendant des mois après sa chute fatale.

Les circonstances étaient cependant différentes. Stephen était tombé d'une très grande hauteur, se fracturant sans doute la colonne vertébrale. Son agonie avait été terrible. Kate eut du mal à étouffer la panique qu'elle sentait poindre en elle.

*Reste calme !* s'ordonna-t-elle intérieurement. Elle ne serait d'aucune utilité à ce pauvre homme si elle céda à l'affolement.

— Il a seulement reçu un coup à la tête, Nan, dit-elle d'une voix radoucie. Il est commotionné. Mais son cœur est solide.

Après lui avoir entouré le visage d'un linge propre, elle épongea le sang qui avait séché et restait collé à ses cheveux. Les boucles n'étaient pas vraiment blondes, mais pas brunes non plus. Elles avaient des reflets dorés, de différentes nuances, comme s'il avait passé du temps au soleil.

Cependant, ses longs doigts fins étaient soignés. Sa chemise coupée dans une fine toile de batiste. Son col taché de sang parfaitement amidonné. Une chaîne de montre en or était accrochée à son gilet, et il portait un superbe saphir au petit doigt de la main droite. Impossible de s'y tromper : cet homme était un gentleman, et fortuné par-dessus le marché, même si une barbe noire naissante ombrail ses joues creuses.

L'eau de la bassine se teinta de rose, et Kate découvrit enfin sur le front du blessé la large coupure d'où s'écoulait encore un peu de sang.

— Voilà, dit-elle en reculant. Je suppose qu'il lui faudra des points de suture, mais l'hémorragie

est contenue. Qui est allé chercher le médecin ?

— Tom Shearn, répondit Nancy en se tordant les mains, l'air anxieux.

Au même instant, Mme Peppin fit irruption dans la chambre, portant un lourd manteau sombre plié sur le bras, et traînant un gros sac de voyage brun.

— Oh ! le pauvre homme ! s'exclama-t-elle en posant le sac sur la malle, au pied du lit. Voilà ses bagages, mademoiselle. Ils étaient attachés à la selle de son cheval.

Le sac était de très belle qualité, d'un cuir souple et doux. Un écusson de cuivre brillait sous la poignée. Kate se pencha pour l'orienter vers la lumière, et parvint à déchiffrer trois des quatre initiales qui y étaient gravées. *N.E.D.* La dernière était un *Q*, ou bien un *O* un peu écorché.

Mme Peppin suspendit le pardessus, puis prit la main du blessé, la frotta un peu entre les siennes, et la laissa retomber en soupirant.

— S'il ne reprend pas connaissance dans un moment, mademoiselle Kate, vous devrez fouiller dans ce sac pour essayer de savoir qui il est. Quelqu'un, quelque part, est peut-être à sa recherche.

Penchant la tête de côté, Kate examina les traits de l'inconnu.

— J'ai beau le regarder, son visage ne me dit rien.

— Non, il n'est pas d'ici, ajouta la gouvernante. Mais il est assez beau, n'est-ce pas ?

— Et vous dites qu'il ne venait pas de la maison ? demanda Kate avec insistance. Après tout, il dévalait notre colline !

— Non, personne ne l'a vu. Peut-être s'est-il perdu en route, et s'en est-il aperçu en voyant le château ? Il aurait dû descendre la colline, et est monté par erreur ?

— Il n'y a rien au pied de la colline, en dehors de Heatherfields, qui est fermé depuis des années.

— Et sur le point de s'effondrer, ajouta Mme Peppin avec aigreur.

— Ike Shearn est parti se renseigner au village, dit Nancy.

— Bien. Tom mettra sûrement un moment avant de ramener le médecin.

Kate jeta l'éponge dans la bassine et repoussa du dos de la main une mèche de son front.

— Peppie, nous devrions le déshabiller pour nous assurer qu'il n'a pas de blessures plus graves.

La gouvernante désigna Nancy en haussant les sourcils.

— Nancy, va attendre le Dr Fitch en bas, ordonna alors Kate. Et demande à Cook de préparer du bouillon de bœuf.

Pour une fois, Nancy obéit sans discuter. Il n'était bien entendu pas question que Kate sorte. Bien qu'elle n'ait pas trente ans et ne soit pas mariée, elle dirigeait la maison depuis des années. Et, au fil des ans, ceux qui l'entouraient en étaient arrivés à la considérer comme une vieille fille endurcie, parfaitement à l'aise dans ce rôle, et plus dévouée à l'entretien du domaine qu'elle ne pourrait jamais l'être à un mari.

Tante Louisa elle-même avait renoncé à l'espoir de la voir mariée un jour. Son unique Saison à Londres et les brèves fiançailles qui avaient suivi s'étaient révélées un fiasco total. Elle était rentrée se réfugier à Bellecombe, où elle s'était dès lors consacrée entièrement à la gestion du domaine. Non, malgré ses plaisanteries occasionnelles sur le sujet avec Mme Peppin, elle n'était pas du genre à avoir des pudeurs de jeune vierge !

Après avoir enlevé à l'inconnu ses grandes bottes de cavalier, elles s'attaquèrent à sa veste. Kate lui avait déjà ôté son élégante cravate sur la route, afin de bander sa plaie à la tête. Les doigts habiles de Mme Peppin s'employèrent à dégrafer les boutons de son gilet brodé.

— Oh ! mademoiselle ! Avez-vous déjà vu des coutures aussi fines ? déclara-t-elle, en montrant

la doublure de soie.

Kate, qui se débattait avec une manche, leva les yeux. Le gilet semblait plus précieux que tous les habits de dandy que son frère avait portés, mais Stephen était aussi infiniment discret.

— Cela vient de chez un tailleur de Savile Row, murmura-t-elle. Ou quelque chose comme cela. Aide-moi à le soulever.

L'homme était lourd et bien bâti, mais, peu à peu, elles parvinrent à lui enlever ses vêtements, qu'elles posèrent de côté pour les faire broser. Mme Peppin plia soigneusement le gilet, et posa la montre à gousset sur la table de chevet, à côté de la bassine d'eau.

Puis, sur une impulsion, elle reprit la montre, en souleva le couvercle, et l'examina de ses yeux bleus fatigués. Soudain, son regard se fit plus acéré.

— Il y a une inscription ? demanda Kate.

— Oui. « *A Edward, avec toute mon affection. Tante Isabel.* »

— Edward..., répéta Kate, en se penchant pour observer l'objet. Les initiales sur son sac ne sont pas très lisibles, mais il est clair que les trois premières lettres forment le nom *NED*. C'est bien, Peppie... Il semble donc qu'un des noms de notre blessé soit Edward.

— Nous n'avons plus qu'à prier pour qu'il revoie un jour sa tante Isabel.

Mme Peppin semblait émue à l'idée qu'un grand gaillard comme cet inconnu ait quelque'un, dans son entourage, qui le pleurerait peut-être. Kate concentra son attention sur la chemise du blessé.

— Le sang s'est incrusté dans le tissu, elle est gâchée, dit-elle tristement. Je vais la découper.

Elle se fit apporter une paire de ciseaux et sortit les pans de la chemise du pantalon. Le tissu était chaud, ce qu'elle trouva rassurant. La chaleur était bon signe. Mais il se dégageait aussi des vêtements un parfum un peu boisé, qui évoquait celui des châtaignes et des agrumes. Un parfum d'homme. En dépit de ses blessures, son patient avait encore un parfum léger, viril, enchanteur.

Un peu irritée par ses propres divagations, Kate s'empara de la chemise et fendit le tissu de ses ciseaux. Le vêtement retomba de part et d'autre du corps inerte, révélant un torse large et puissamment musclé.

— Regardez ça ! chuchota Mme Peppin. J'aurais pourtant juré que ce gars n'avait jamais travaillé de sa vie.

Il n'avait peut-être jamais travaillé, songea Kate. Mais il avait certainement fait *quelque chose*.

— Il doit pratiquer la boxe, suggéra-t-elle à voix basse. Beaucoup d'hommes fortunés semblent avoir une inclination pour ce sport brutal.

Mais, l'instant d'après, elles découvrirent un sillon de chair blanche et boursouflée le long de sa poitrine. Mme Peppin effleura la cicatrice du bout des doigts.

— Pauvre ange ! s'exclama-t-elle. Cela ressemble fort à la blessure d'une lame. Se peut-il qu'il soit soldat ?

A l'instant où elle prononçait ces mots, l'homme exhala un faible soupir. Kate posa vivement les ciseaux, qui tintèrent au contact du marbre de la table de chevet.

— Edward ? dit-elle en se penchant au-dessus de lui. Edward, m'entendez-vous ?

Les paupières mi-closes, il regarda de chaque côté du lit en frémissant. Kate lui prit la main.

— Edward, vous êtes au château de Bellecombe, dans le Somerset. M'entendez-vous ?

Le regard de l'homme redevint fixe, et Kate sentit sa main retomber lourdement dans les siennes. Elle demeura ainsi encore quelques secondes, mais le blessé n'esquissa plus un mouvement. Effrayée, elle finit par reposer la main inerte. Le saphir scintillait dans la lumière de l'après-midi.

*Ce n'est pas Stephen*, se répéta-t-elle. *Il ne mourra pas. Je ne le permettrai pas.*

Au bout d'un moment, au prix d'efforts considérables, elles ôtèrent le pantalon de toile, ne

laissant à l'homme que son caleçon et ses chaussettes. Kate ne put alors s'empêcher de contempler les muscles bien dessinés de son torse.

Son caleçon descendait très bas sur les hanches, et Kate se demandait s'il serait décent de le lui remonter jusqu'à la taille, quand un coup fut frappé à la porte. Hetty, la fille de cuisine, passa la tête dans l'embrasement.

— Je vous demande pardon, madame Peppin, mais le cellier est fermé à clé.

Son regard erra sur le corps du blessé, s'attardant sur ses hanches solides.

— Nom d'un petit bonhomme ! Il est drôlement bien tourné, vous ne trouvez pas ?

— Tiens ta langue, Hetty, nous ne sommes pas à Londres ! Les filles de la campagne ont un langage plus châtié, gronda Mme Peppin en cherchant une clé dans son trousseau. Surveillez ses yeux, mademoiselle Kate. J'ai l'impression qu'il se réveille.

Quand les deux femmes furent sorties, Kate reprit dans les siennes la main du blessé. Elle était chaude, lourde, mais sans vie. Où diable était donc le Dr Fitch ? se demanda-t-elle, jetant un coup d'œil à la pendule.

Moins d'une demi-heure s'était écoulée depuis l'accident mais, pour Kate, cela semblait une éternité, d'autant que l'homme était toujours inconscient. Malgré son fort sentiment de culpabilité, elle laissa de nouveau son regard glisser sur le corps viril presque nu. Juste pour s'assurer qu'il respirait, se dit-elle.

Elle n'était pas totalement innocente, mais elle n'avait jamais vu un homme aussi dénudé. Et quelle femme ne serait pas fascinée par la vue de muscles durs et saillants sur un torse viril ? Et ces hanches étroites et solides ? Elle comprenait la réaction de Hetty, mais après tout ce n'étaient que des os. Cependant, ils semblaient évoquer quelque chose...

Elle ne savait pas quoi. Après avoir jeté un autre coup d'œil à ses yeux fermés, elle céda à la tentation et caressa du bout des doigts le renflement dur de ses biceps, faisant descendre sa main jusque dans le creux de son avant-bras. Sa peau était douce comme du velours.

Il n'esquissa pas un mouvement. Elle posa une main hésitante à plat sur son ventre, puis la fit glisser sur les muscles de son abdomen, qui disparaissaient sous le lien du caleçon.

L'espace d'un instant, ses doigts demeurèrent en suspens.

Puis son bon sens reprit le dessus, et elle retira sa main en rougissant. Seigneur ! Elle n'était pas idiote ! Elle savait comment les hommes étaient faits. Comment ils... réagissaient. Elle avait eu un frère. Avait passé une Saison à Londres. Avait été serrée dans des bras virils de façon fort peu convenable, pressée contre le corps d'un homme. Et une fois... *juste une fois*...

Elle inspira et chassa cette pensée. Puis, cherchant désespérément quelque chose à faire pour détourner son attention du bel homme endormi, elle se leva et saisit le sac de voyage. Elle l'ouvrit et en sortit tout le contenu, qu'elle déposa soigneusement sur la commode.

Cet homme voyageait léger et se déplaçait vite. Trois draps propres étaient enroulés avec un pantalon et un gilet. Il y avait un rasoir, mais pas de cuir pour l'aiguiser. Un morceau de savon rangé dans un coffret en argent, d'où émanait le fameux parfum boisé qui l'avait troublée. Un peigne. De la poudre dentifrice et une brosse. Mais aucune trace de vêtements de nuit. Oui, sans doute, une carrière militaire...

Il ne restait plus que trois objets au fond du sac. Une paire de lunettes cerclées d'or dans un étui de cuir, un exemplaire du *Prince*, de Machiavel, et enfin, dans un sachet de velours bleu, un rang de perles.

Kate ouvrit le livre, espérant trouver un nom sur la page de garde. En vain. Elle remit alors chaque objet dans le sac, respirant encore une fois le parfum du savon, puis revint au chevet du

blessé. Après coup, elle se rendit compte qu'il manquait quelque chose dans ces bagages : de l'argent. Un homme en apparence aussi fortuné ne devait pas voyager sans emporter le moindre sou.

Cela avait peu d'importance. Elle avait un devoir envers lui, puisque sa réaction rapide et quasi suicidaire lui avait évité d'être tuée par un coup de sabot. Elle espérait sincèrement qu'il ne paierait pas de sa vie cet acte généreux. Poussée par un brusque élan de gratitude, elle posa la main sur sa joue.

Il ouvrit les yeux, et ses prunelles d'un vert intense se fixèrent aussitôt sur elle.

Déconcertée, Kate poussa un petit cri et voulut retirer sa main. Mais l'homme lui saisit le poignet et le serra. Elle était prise au piège. Leurs nez se touchaient presque. Il plongea le regard dans le sien et scruta longuement son visage.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il enfin, d'une voix rauque.

— Kate, lady d'Allenay. Vous êtes blessé. Vous vous rappelez ce qui s'est passé ?

Ses doigts se resserrèrent sur elle.

— Où suis-je ? chuchota-t-il en regardant autour de lui.

— Chez moi, dans le Somerset. Vous avez fait une chute, monsieur. S'il vous plaît, lâchez-moi.

Il tourna la tête, posa les yeux sur ses doigts, refermés sur le poignet de Kate. Pendant quelques secondes, il parut se demander à qui ils appartenaient.

— Edward, dit Kate avec autorité, lâchez-moi !

Il obéit lentement. Ses yeux se reportèrent sur elle. Elle en éprouva un brusque soulagement.

— Je suis désolée. Je ne m'attendais pas à croiser quelqu'un sur cette route. J'ai franchi la haie un peu trop vite.

Il battit des paupières.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis la baronne d'Allenay, répéta-t-elle. Du domaine de Bellecombe. Et vous... vous êtes Edward, n'est-ce pas ? Désolée, je ne connais pas votre nom de famille. Y a-t-il quelqu'un que je peux faire prévenir ? Votre femme, peut-être ?

— Je ne suis pas marié.

— Et votre nom ?

Il cligna de nouveau les paupières, et secoua la tête en pinçant les lèvres.

— Edward ? suggéra-t-il.

Le sang de Kate se glaça : ce n'était pas une affirmation. Instinctivement, elle posa la main sur le visage de l'inconnu.

— Et... votre nom de famille ?

Quelque chose qui ressemblait fort à de la panique se peignit sur le visage de l'inconnu.

— Je... je ne sais pas. Seigneur ! Je ne sais pas !

## Chapitre 3

### *Où le Dr Fitch soigne le blessé*

Le Dr Fitch referma sa sacoche d'un mouvement sec et entra dans le salon particulier de Kate. Refusant d'un geste le siège qu'elle lui offrait, il posa son sac et un petit flacon brun sur la table.

— M. Edward est un homme jeune et en bonne santé, déclara-t-il. Il se repose à présent, lady d'Allenay.

Nancy, dont le sentiment de culpabilité s'évaporait peu à peu, avait bombardé Kate et Mme Peppin de questions, de remarques et d'opinions, dès que le médecin s'était engouffré dans la chambre du malade. Lorsque Fitch réapparut, il devint aussitôt la cible de ses interrogations.

— C'est du laudanum, docteur ? s'enquit-elle en désignant le flacon. Pensez-vous que ce soit bien raisonnable ? Quand va-t-il recouvrer la mémoire ? Se rappelle-t-il quelque chose ? L'accident, peut-être ?

— Mademoiselle Wentworth, je vous en prie ! s'exclama le Dr Fitch en levant la main. Une question à la fois !

— Le laudanum m'est sans doute destiné, répondit Kate à sa place d'un ton sec. Pour m'aider à garder mon calme.

Nancy lui lança un regard noir, non dénué de méfiance.

— Comme ce pauvre homme a subi une blessure à la tête, je me disais que...

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Nan, lança Mme Peppin. Je sais comment doser le laudanum ! Cet homme aura sûrement mal à la tête demain matin.

— Précisément, reprit Fitch. Non seulement il a subi une grave commotion, mais il est couvert d'hématomes, et présente une entorse à la cheville. Pire encore, il s'est brisé une clavicule dans sa chute, ce à quoi je ne puis rien faire. Alors, bien que le laudanum ne soit pas idéal, il faudra lui en administrer, s'il souffre trop.

— Nous nous en occuperons, vous n'avez rien à craindre, lui assura Mme Peppin. Que pouvons-nous donner à manger à ce pauvre gentleman ?

— Ce que vous voulez. Commencez toutefois par du bouillon et du porridge. Il a besoin de repos et doit bouger le moins possible. La lecture lui est fortement déconseillée.

— Pas de lecture ? s'écria Kate, horrifiée.

— Il a subi un choc, expliqua le Dr Fitch sèchement. D'ailleurs, il n'est probablement pas capable de lire... Une affection qu'on nomme l'alexie, souvent consécutive à ce genre d'accidents. Ces patients ont parfois des comportements étranges, ou bien souffrent d'une sorte de désinhibition.

Un de mes confrères en a eu un qui se prenait pour le prince Albert. Il a été arrêté alors qu'il tentait de franchir les grilles du palais. J'insiste, le repos est absolument essentiel.

Mais Kate en avait vu assez pour savoir que l'homme ne se tiendrait pas aussi tranquille que le médecin le souhaitait.

— Ne risque-t-il pas de s'énerver ?

— Vous devrez veiller à ce que cela n'arrive pas. Faites-lui la lecture. Discutez avec lui.

— Je pourrais jouer aux cartes avec lui, suggéra Nancy.

— Pas avant deux bonnes semaines, au moins. D'autre part, mademoiselle Wentworth, pardonnez ma remarque, mais vous êtes un peu trop nerveuse pour rester au chevet d'un malade.

Le Dr Fitch marqua une pause, puis saisit brusquement sa sacoche.

— Mesdames, je reviendrai dans deux jours. Mais envoyez quelqu'un me chercher si un changement se produit dans l'état du blessé.

Kate lissa sa jupe du plat de la main.

— Et... sa mémoire, docteur ? Nous aimerions pouvoir contacter sa famille.

Le médecin haussa les épaules.

— D'ordinaire, la perte de mémoire est temporaire. Mais je ne vous mentirai pas, lady d'Allenay. M. Edward risque de demeurer sous votre toit plusieurs semaines.

— Et s'il ne retrouve jamais la mémoire ?

— Je n'ai jamais vu une telle chose se produire, affirma-t-il avec assurance. C'est le genre d'histoires qu'on lit parfois. Mais dans la vie réelle ? Non, jamais. Même notre prince Albert a fini par redevenir lui-même.

Sur ces mots, il s'inclina et se dirigea vers la porte, suivi de Mme Peppin.

Kate ramassa la pile de vêtements de nuit qu'elle avait préparée.

— Bien, dit-elle en fixant pensivement le hall. Nous devrions aller voir comment se porte notre invité.

— Pas moi ! déclara Nancy, le regard pétillant de malice. Je suis beaucoup trop *nerveuse* ! Et puis, c'est toi qui as failli le tuer.

— Je vois que tu as retrouvé ta verve. Que vas-tu faire, pendant que je soigne notre malade ?

— Ecrire à oncle Upshaw ! déclara Nancy en s'engouffrant dans l'escalier. Pour lui dire que je désire me marier sur-le-champ.

— *Sur-le-champ* ?

— Cela me paraît plus sûr, dit Nancy en tournoyant sur elle-même. Ce terrible accident est un signe. La vie est précieuse, Kate, et je ne veux pas perdre la mienne à attendre.

Kate soupira et frappa doucement à la porte du malade. Elle entra et constata que l'inconnu reposait sous les couvertures, les draps remontés jusqu'au menton. Il esquissa un mouvement pour se lever en la voyant, comme l'aurait fait tout gentleman. Puis, prenant conscience de l'étrangeté de la situation, il se figea.

— Vous ne devez pas bouger, dit-elle en levant la main pour l'arrêter. Je vous ai apporté une chemise de nuit et une robe de chambre. Des chaussons aussi... Ils vous iront peut-être, mais je n'en suis pas sûre.

— Merci. Et remerciez aussi la personne qui... votre mari, sans doute ? Qui me prête si aimablement...

— Ces affaires appartiennent à Fendershot, notre majordome, expliqua Kate en dépliant la chemise de nuit. Je n'ai pas de mari.

— Oh ! reprit-il en l'enveloppant d'un regard empreint de gravité. Je suis désolé, lady...

d'Allenay, c'est bien cela ?

— Oui, mais... je ne suis pas veuve. Je n'ai simplement jamais été mariée.

Il parut un peu dérouté, aussi expliqua-t-elle :

— J'ai hérité du titre de mon grand-père, il y a quelques années.

— Ah. C'est... un peu inhabituel, non ?

— Ce n'est pas commun, en effet. Puis-je vous aider à enfiler cette chemise ? Le château est plein de courants d'air.

Ses yeux s'agrandirent de stupéfaction.

— J'ai peut-être reçu un coup sur la tête, madame, mais je me rappelle tout de même qu'il est inconvenant d'être habillé par une jeune femme célibataire.

— C'est moi qui vous ai déshabillé.

— Et je peux très bien me rhabiller sans aide, répliqua-t-il, grincheux.

— Sans aucun doute. Mais vous ne devez pas trop bouger, avec vos blessures. Ne faites donc pas tant de manières ! Je vais vous aider à passer cette chemise, Edward, et...

— Comment savez-vous que je m'appelle Edward ?

— Ce nom est gravé sur votre montre.

— Quelle montre ?

— Une superbe montre de gousset en or.

Poussée par un élan de compassion, elle alla chercher l'objet sur la commode.

Il la prit et l'ouvrit.

— « De la part de tante Isabel », lut-il, avant de lever les yeux vers Kate. *Tante Isabel...*

Il répéta ces derniers mots comme si cela pouvait l'aider à rassembler ses souvenirs.

— Seigneur. Qui est-ce ?

Kate se mit à rire.

— Une personne riche qui vous aime, apparemment, répondit-elle en dépliant la chemise de nuit. C'est une montre en or dix-huit carats, achetée dans un luxueux magasin londonien.

Il se renfrogna, fronçant les sourcils, et posa la montre à côté de lui.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je sais. Ce doit être terriblement frustrant de ne se souvenir de rien. Il fait aussi terriblement froid, alors je vais passer cette chemise par-dessus votre tête, puis je me tournerai et vous la ferez glisser sur vous. Sans bouger, s'il vous plaît.

— Sans bouger ! Comment diable voulez-vous que je m'y prenne ?

Elle lui passa la chemise, prenant garde à ne pas effleurer ses points de suture, puis le considéra avec un petit sourire.

— Je savais que vous ne mettriez pas longtemps à vous affirmer. Voilà. Maintenant, faites-la glisser sur vos épaules. Doucement !

Elle tourna le dos et écouta, un peu inquiète lorsqu'il poussa un petit grognement de douleur.

— Voulez-vous que j'appelle un valet pour vous aider ?

— Non ! cria-t-il, furieux. Je veux dire, non, merci. Qu'entendez-vous par *vous affirmer* ? C'est bon, vous pouvez vous retourner.

Elle obtempéra, et le surveilla, tandis qu'il faisait laborieusement retomber la chemise sur son torse.

— Je sais exactement quel genre d'hommes vous êtes.

— Ah ?

— Le genre à se prendre en charge. Et à quitter le lit quand il en a envie, sans se soucier des

ordres du médecin.

— Eh bien, au moins, vous n'avez pas la langue dans votre poche, reconnut-il avec un sourire en coin. Vous êtes rudement bien informée, quand on pense que je ne sais même pas moi-même comment je m'appelle !

— Vous le savez très bien. Votre nom est Edward.

— L'idée que j'aie pu voler cette montre ne vous a donc pas effleurée ? J'ai pu aussi l'acheter à un prêteur sur gages.

Kate se mit à rire, et s'assit près du lit.

— Non, déclara-t-elle en recouvrant son sérieux. Vous êtes un gentleman de Londres qui s'est aventuré dans la campagne pour une raison précise. J'en suis certaine, ajouta-t-elle en lui pressant la main. Il faut simplement attendre que vos souvenirs refassent surface. Entre-temps, le médecin a recommandé que vous ne vous tracassiez pas trop. Reposez-vous, Edward. Vous êtes le bienvenu dans cette maison.

Un éclair de malice passa dans les prunelles vertes du blessé.

— Un voleur de montre à l'esprit dérangé, accueilli à bras ouverts par une femme qui devrait être mariée, mais ne l'est pas. Curieuse situation que la nôtre, lady d'Allenay.

Kate lui relâcha la main et s'accouda à la table de chevet d'un air détaché.

— Appelez-moi Kate. Tant que nous ne connaissons pas votre nom, vous devez m'appeler Kate, car je ne peux vous appeler autrement qu'Edward.

— Kate, répéta-t-il. Diminutif de Katherine ?

— Oui. A présent, je vais sonner pour qu'on vous apporte un bol de bouillon. Avez-vous mal à la tête ?

— Un peu, avoua-t-il dans un sourire. Comment le savez-vous ?

— Je l'ai vu dans vos yeux. Le Dr Fitch a laissé du laudanum. Voulez-vous en prendre un peu ?

— Ciel, non ! Ce truc me rend malade. Attendez... comment est-ce que je sais cela ?

Il croisa son regard, et elle vit la panique dans ses yeux.

— Vous saviez aussi que vous n'étiez pas marié.

— Oui, cela je le sais, dit-il en réprimant visiblement sa peur. Je sais aussi que le laudanum me fait vomir. Et je sais que j'ai très envie de... d'un bol de bouillon !

Kate se leva pour sonner un domestique.

— Vous ne devriez pas réfléchir autant.

— Comment voulez-vous que je fasse ? J'essaye désespérément de me rappeler quelque chose sur moi... N'importe quoi.

Kate vint se rasseoir près de lui et le considéra avec gravité.

— Je ne pense pas qu'on puisse se forcer à recouvrer la mémoire, murmura-t-elle pensivement, appuyant le menton dans sa main. Même quelqu'un d'aussi redoutable que vous.

— Vous me trouvez redoutable ? Je suis terrifié, en réalité.

— Cependant, vous parvenez à conserver votre... comment dire ? Votre sang-froid. Vous semblez tout à fait maître de vous.

— C'est que je suis paralysé par la peur !

Elle se mit à rire, et se leva d'un bond en entendant Hetty frapper à la porte. Après avoir demandé qu'on apporte un plateau avec le dîner de leur hôte, elle reprit sa place près du lit.

— Je vais vous proposer un marché, suggéra-t-elle. Si vous vous efforcez de ne pas trop réfléchir, je resterai bavarder avec vous jusqu'à ce que vous vous endormiez.

— Bavarder ?

— Comme deux personnes qui font connaissance. Imaginez que nous sommes... dans un train. Et que nous faisons un long voyage. Un souvenir vous reviendra peut-être, sans que vous ne fassiez d'effort.

Il balaya du regard la vaste chambre encombrée de meubles de style presque médiéval.

— Vous êtes la baronne d'Allenay de Bellecombe, dit-il. Et vous pouvez certainement vous offrir un compartiment privé en première classe.

— Oh ! vous seriez surpris de savoir tout ce que je ne peux pas m'offrir !

— Quoi qu'il en soit, vous ne voyageriez pas en compagnie de personnes dans mon genre.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle, intriguée. Quel genre de personnes ?

Il se rembrunit de nouveau.

— Je ne sais pas, finit-il par répondre. Mais je suis peut-être quelqu'un de très mauvais, qui sait ? Et vous êtes là, seule avec moi.

— Allons donc ! Je suis chez moi, entourée de gens qui ont mes intérêts à cœur, et les vôtres aussi, je vous assure. En outre, vous êtes un gentleman. Je le vois à la façon dont vous êtes vêtu et à vos manières. Il ne faut pas me prendre pour une idiote, Edward.

Mais, tout à coup, elle trouva étrange de l'appeler par son prénom. Il continuait de la regarder avec gravité.

— Il y a beaucoup de *gentlemen* qui sont des gredins, madame, dit-il enfin. En fait, je dirais même qu'il y a de grandes chances que ce soit le cas pour moi.

— Vous avez l'air très sûr de vous en disant cela. Seriez-vous un observateur de la nature humaine ?

— Probablement, répondit-il d'un ton assuré. J'ai beau être à moitié nu et terrifié, mes talents ne semblent pas m'avoir déserté pour autant. D'autre part, lady d'Allenay, nombre de gens sont effectivement des idiots.

— Je ne peux vous contredire, bien que vous me paraissiez un peu trop radical. Allez-vous me faire un cours sur le suffrage universel pour les hommes ? Je vous conseille de ne pas perdre votre temps. Je suis totalement pour. Du moins, je le serais, si on m'autorisait à siéger à la Chambre des lords.

— Ah, je suis tombé sur une chartiste ! s'exclama-t-il en riant. Les femmes réclameront-elles à leur tour le droit de vote ?

— Je ne crois pas que nous pourrions faire pire que les hommes si nous l'avions !

— *Touché*, lady d'Allenay. Vous sauriez inciter les foules à la révolte ! Vous me plaisez de plus en plus.

Kate rit malgré elle, puis plaça un doigt sur ses lèvres.

— Bonté divine, vous réfléchissez encore ! Le Dr Fitch va exiger ma tête sur un plateau.

— Et quelle jolie tête... Je vous suggère de l'entourer de persil et de légumes d'hiver qui mettraient parfaitement en valeur votre teint laiteux.

Kate sentit son cœur tressauter, et s'obligea à reprendre tout de suite pied dans la réalité.

— Monsieur, je crains que vous ne soyez en train de flirter. Ce qui exige un effort encore plus intense que la réflexion. J'insiste pour que vous cessiez sur-le-champ.

Les yeux brillants, il ouvrit la bouche pour répondre, mais se ravisa aussitôt et tira sur ses couvertures comme s'il se sentait mal à l'aise.

— Je vous demande pardon, vous avez raison. Cela m'a... échappé. Vous devez me trouver très ingrat.

— Non, je... je suis désolée.

Seigneur, cet homme ne cessait de la désarçonner !

— Si cela vous distrait de faire semblant de flirter...

— *Faire semblant ?* répéta-t-il, amusé.

— Oui, si vous trouvez cela divertissant, je m'en accommoderai sans me plaindre. Car, sans moi, vous ne seriez pas dans cette situation.

— C'est ce que vous avez déjà laissé entendre plus tôt. Mais je suis sûr que ce n'est pas vrai. Cependant, dites-moi précisément comment les choses se sont passées.

Kate lui expliqua alors, en se tordant les mains, comment leurs montures avaient manqué entrer en collision, comment il avait réussi à faire tourner son cheval, mouvement qui avait entraîné sa chute de selle et le choc violent sur la meule.

Edward balaya son histoire d'un geste de la main, et demanda :

— Et pourquoi étiez-vous si en colère, lady d'Allenay ? Vous ne semblez pas du genre à vous emporter.

— Vous ne me connaissez pas. J'ai un caractère épouvantable, et cela ne me rend pas toujours service. Si vous voulez savoir pourquoi j'étais furieuse, eh bien, je m'étais querellée avec Nancy. Ma sœur.

— Ah, la belle Mlle Wentworth... Je l'ai vue quand le médecin est entré. Comptez-vous me révéler à quel propos vous vous êtes querellées ?

— Certainement pas. De toute façon, cela ne présente aucun intérêt pour vous.

— N'oubliez pas que je suis alité. Dans ces conditions, je trouverai sans doute très bientôt passionnant de lire les horaires des marées à Bristol !

A cet instant, on frappa à la porte, et un valet apparut avec le plateau. Kate avait demandé un repas léger, c'est-à-dire un peu de blanc de poulet, du pain et du fromage, en plus du bouillon.

— Dieu vous bénisse ! s'exclama Edward, affamé. Je craignais d'être condamné à ne manger que du porridge.

— C'est bien ce que le médecin a suggéré, mais vous ne me paraissez pas si malade que ça. Après tout, c'est votre cerveau qui a subi un choc, pas votre estomac.

Kate ne se trompait pas. Si Edward fit la preuve, en mangeant, de ses manières délicates, le contenu du plateau n'en disparut pas moins rapidement, tandis que Kate parlait de la pluie et du beau temps.

Lorsqu'elle eut aidé Hetty à remporter le plateau, elle revint se camper au pied du lit, et croisa les mains.

— Bien, je pense que je vais vous laisser, à présent. Un valet se tient dans le grand hall à toute heure du jour. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous n'aurez qu'à sonner.

Il se tordit le cou pour regarder le cordon attaché au montant du lit.

— Votre gouvernante l'a déroulé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Kate décroisa les mains.

— Les crochets étaient déjà en place. Cette chambre était celle de mon frère. Il est resté alité assez longtemps, et nous avons rapproché le cordon pour qu'il puisse l'atteindre.

— Ah, je vois... Il n'est plus là, j'imagine ? reprit-il au bout d'un moment. Sinon, c'est lui qui porterait le titre...

— En effet. La sonnette aboutit directement au poste du valet. Si vous l'appellez, il viendra, même au milieu de la nuit. Vous ne devez vous lever sous aucun prétexte. Enfin, sauf si...

Elle lança un regard embarrassé en direction de la porte du cabinet de toilette. Il fit un signe.

— Je comprends, lady d'Allenay. Pour être franc, j'ai l'impression qu'un chargement de briques

est tombé sur moi et je n'ai aucune envie de quitter ce lit.

— Bien. Dans ce cas, je vous souhaite une bonne nuit.

— Mais... je croyais que nous allions avoir notre fameuse conversation dans le train, dit-il en soutenant son regard.

— Demain matin, peut-être.

Kate ouvrit la porte.

— Je vous ai offensée ?

— Pas le moins du monde, répondit-elle en adoucissant sa voix. Seulement, vous semblez fatigué. Et je veux passer dans mon bureau pour examiner les cartes.

— Les cartes ?

— Oui. Demain, si vous le voulez bien, j'enverrai un de mes valets fureter dans les environs, sur votre cheval noir.

— Fureter ?

— Vous n'êtes pas d'ici. C'est une certitude. Et vous ne pouvez pas être venu de Londres à cheval. Ni même de Bristol. Comme vous n'avez pas de voiture, vous êtes sûrement venu en train.

Il parut réfléchir.

— J'étais peut-être en visite chez quelqu'un, et je serais simplement sorti me promener à cheval ?

Kate pencha la tête de côté.

— Je ne crois pas. Vous portiez un lourd pardessus, et vous aviez un sac de voyage rempli de linge propre.

Il sourit.

— Vous avez fouillé dans mon petit linge ?

— Uniquement parce que je cherchais quelque chose pour vous identifier, car je...

— Vous craigniez que je ne reprenne pas conscience ? Je suis désolé de vous avoir fait si peur.

— Ce n'était pas votre faute.

— Non. Et... vous n'avez rien trouvé ? s'enquit-il avec l'ombre d'un espoir dans les yeux.

— Non, reconnut-elle en secouant la tête. Sinon que vous portez des lunettes, et que vous avez des lectures assez raffinées. Demain, quand vous vous sentirez mieux, nous verrons si la vue de ces objets stimule votre mémoire.

— Oui, fit-il d'un air abattu. Oui, c'est une bonne idée.

— En attendant, mon valet ira visiter les écuries des maisons des environs, jusqu'à ce qu'on reconnaisse le cheval. Ou que la description d'un homme grand et bien bâti au caractère récalcitrant, qui ne veut pas dormir quand on le lui conseille, dise quelque chose à quelqu'un.

— Rabat-joie ! marmonna-t-il en remontant de nouveau les couvertures sous son menton.

Kate alluma la lampe de chevet et baissa la flamme.

— Je reviendrai vous voir après le dîner. J'espère vous trouver profondément endormi.

Pour toute réponse, il ferma les yeux et fit semblant de ronfler.

Kate ne put réprimer un petit rire. La main sur la poignée de la porte, elle se retourna.

— Bonne nuit, Edward.

Mais il ne répondit pas. Quand la porte se fut refermée sur elle, il dit à voix basse :

— Bonne nuit, Kate.

## Chapitre 4

### *Edward réapparaît*

Le lendemain, Edward fut éveillé par les bruits matinaux de la maison. Pendant un instant, il se renfonça douillettement sous les couvertures, tentant de repousser la réalité. Sans succès. Il se redressa alors, incertain, et, dans la lumière grise du petit matin, rien de ce qu'il vit ne lui fut familier. Désorienté, il repoussa les couvertures et posa les yeux sur une chemise de nuit qui ne lui appartenait pas.

En vérité, il ne possédait pas de chemise de nuit.

Encore une idée sortie de nulle part : *il ne possédait pas de chemise de nuit.*

La réalité lui revint tout doucement. Du moins, celle des dernières heures. Il se laissa retomber contre les oreillers en soupirant, ramenant sur lui un volumineux édredon et un dessus-de-lit en laine qui sentaient le bon air frais de la campagne.

Il éprouvait un plaisir étrange à se réveiller dans un lieu aussi confortable et accueillant. Malgré la perplexité qui l'accablait, il se sentait bien, et appréciait l'idée qu'il n'avait aucune obligation.

Mais mieux valait pour lui ne pas trop s'habituer à la situation ; des obligations l'attendaient sûrement quelque part.

En fait, il savait que c'était le cas. L'une d'elles était même assez urgente. Mais qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Quelque chose flotta un instant dans son esprit, insaisissable, un peu comme un fanion claquant dans le vent. Une pensée éphémère qu'il ne parvint pas à retenir. Il n'avait pas le choix et, suivant donc les ordres du médecin, laissa le souvenir s'envoler. Puis il s'étira voluptueusement, comme un chat.

Son épaule et sa cheville étaient endolories, mais la douleur restait supportable. Si sa vue n'était pas encore très précise, sa tête, en revanche, ne le faisait plus souffrir.

Pendant quelques minutes, il demeura ainsi, à écouter les bruits de la maison. Les pas des domestiques sur les tapis, les cliquetis des seaux et des balais. Toutes les grandes maisons se ressemblaient, à cette heure de la journée. Mais, comme l'avait précisé son hôtesse, cette demeure était un château.

Le château de Bellecombe. Dans le Somerset.

Il était à cheval. Il venait donc bien de quelque part. Il ferma les yeux, s'efforçant de ramener à la surface un souvenir, ou au moins une impression. A quoi ressemblait ce château ? Était-il ancien, massif, avec des tours crénelées ? Ou bien était-ce un de ces châteaux qu'affectionnaient les nouveaux riches, avec des tourelles bizarres et voyantes ?

Non, c'était un vrai château. Il en était certain. Et son hôtesse, la fascinante lady d'Allenay, une aristocrate.

« Vous seriez surpris de savoir tout ce que je ne peux pas m'offrir. »

Cet aveu tranquille était la preuve que du sang bleu coulait dans ses veines. La plupart du temps, la fortune des vieilles familles était absorbée par l'entretien de ces maisons extravagantes. D'autres fois, c'étaient leurs fils qui les ruinaient.

Comment savait-il cela ?

Il haussa les épaules. Il le savait, comme il savait que le soleil se lèverait. De fait, il venait d'apparaître dans le ciel et ses rayons réchauffaient la chambre. Edward posa les yeux sur les larges poutres sombres qui, Dieu merci, n'avaient pas été recouvertes de plâtre, puis sur le lit à baldaquin dont le bois était noirci par les ans, et qui semblait être à la même place depuis le règne d'Elizabeth I<sup>re</sup>.

Tout cela lui plaisait. Cette maison lui faisait l'effet d'une demeure chaleureuse, d'un véritable foyer. Il n'aurait su dire pourquoi.

Puis il réfléchit de nouveau aux raisons susceptibles de l'avoir conduit jusqu'ici.

Une fois de plus, une impression fugitive le traversa. Il y avait quelque chose d'important. Il n'avait pas perdu la tête, se dit-il, rassuré. Il était sûr d'être Edward. Il était venu là pour une bonne raison. De plus, toutes les conversations qu'il avait eues depuis la veille demeuraient très claires dans son esprit.

Il se redressa avec précaution, content de constater que la douleur dans ses membres n'était pas insupportable. En revanche, il se sentait un peu étourdi, comme s'il avait la gueule de bois. Ce qui ne lui était plus arrivé depuis...

Depuis quand ?

Depuis... l'armée ?

Une minute ! Avait-il été dans l'armée ? Il avait une impression... le vague souvenir d'un feu de camp...

Il éclata de rire. Il était peut-être berger !

Oui, mais... un fragment de souvenir s'attardait. La flamme d'un feu de camp, une bouteille qui passait de main en main, et sur laquelle se reflétait la lumière. Le souvenir s'évapora, le laissant en proie à une sensation désagréable. Il n'avait pas envie de retenir cette impression-là.

Il ne voulait pas de ce souvenir.

Mais quelle folie ! Quel homme n'aurait pas souhaité retrouver sa vie ?

Toutes ces incertitudes le troublaient. Il aurait aimé qu'elle revienne frapper à sa porte. Lady d'Allenay. Kate. La déesse.

Sauf qu'en réalité ce n'était pas une déesse. Elle était trop grande, avec des yeux gris et les cheveux bruns les plus banals qu'on puisse imaginer. Incolore, en fait.

Oui, mais ses yeux brillaient d'intelligence et d'humour. Elle devait rire souvent, et savoir se moquer d'elle-même. Les couleurs étaient en elle. Quant à ses cheveux, bien qu'ils n'aient pas la moindre ondulation et qu'elle les coiffe aussi strictement que possible, ils étaient beaux.

*Si une femme a une longue chevelure, c'est une gloire pour elle, parce que la chevelure lui est donnée en guise de voile.*

Les mots lui vinrent à l'esprit spontanément. Pourquoi ?

Parce qu'elle avait ce genre de chevelures. Celle d'une femme raisonnable et pudique. Un voile de cheveux qui envelopperait son corps nu comme de la soie. Des cheveux aux reflets châtain-roux, mais seulement lorsque la lumière les effleurait.

Peut-être était-ce vraiment une déesse, après tout. Non pas Vénus, mais Vesta. Eclairée par les flammes du foyer, elle avait un charme plus discret, une séduction secrète. Pourtant, il la trouvait aussi fascinante que Vénus.

Seigneur, quelles idées fantasques !

Avait-il toujours été aussi stupide, ou bien était-ce l'effet du coup qu'il avait reçu sur la tête ? Il avait la profonde conviction qu'il n'était pas tout à fait lui-même. Pas le même qu'avant.

Irrité par toutes ces pensées, il rejeta les couvertures, et fit exactement ce qui lui était interdit : il se leva. Lorsque la chambre eut cessé de tourner autour de lui, ou du moins lorsque le mouvement eut ralenti, il se dirigea d'un pas incertain vers la grande armoire d'acajou, sachant déjà ce qu'il allait y trouver. Il tourna la poignée et ouvrit tout grand les deux battants.

Sa veste de cavalier, deux gilets, et trois chemises bien repassées étaient suspendus à l'intérieur. Deux pantalons nettement pliés étaient posés au-dessous, sur une étagère, ainsi que plusieurs cravates et quelques caleçons. Celui qu'il portait la veille avait été soigneusement brossé, et ses bottes cirées.

Oui, il se rappelait quels vêtements il portait la veille. Alors, pourquoi ne pouvait-il se rappeler où il se trouvait quand il les avait enfilés, ni où il les avait achetés ?

Quoi qu'il en soit, il était temps pour lui de se laver et de bouger. Les ecchymoses et les douleurs n'en disparaîtraient que plus vite. Il devait bien y avoir de l'eau quelque part ? D'un pas chancelant, il se rendit dans l'antichambre qui servait de cabinet de toilette, s'agrippant aux meubles pour avancer. Là, il vida un pichet d'eau dans la bassine posée sur la table de toilette.

Ce fut le dernier geste dont il se souvint.

Il n'entendit pas le fracas que fit la bassine en tombant sur le sol, ni le bruit de la porte qu'on ouvrait à la volée. Ensuite, il eut seulement conscience de mains fraîches et compétentes le mettant dans le lit et rabattant sur lui les draps frais.

Quand il reprit connaissance, une vive lumière passait entre les rideaux du lit à baldaquin. Il se redressa, étourdi, et vit qu'un petit lit de camp avait été placé près de son lit. Un valet en livrée, âgé d'une vingtaine d'années à peine, était assis devant sa porte. Le menton dans le col de sa veste, il dormait.

Eh bien... Sa déesse avait placé des espions pour le surveiller.

Et sans doute était-ce raisonnable. Avec un peu d'irritation, il tira sur le cordon enroulé autour du montant du lit. A sa grande surprise, ce fut Mlle Wentworth qui entra, un plumeau à la main, ses boucles dorées en partie cachées sous un bonnet.

— Jasper ? dit-elle en se tournant vers le valet.

— Laissez ce pauvre garçon se reposer.

Elle se tourna vers lui en souriant.

— Bonjour. Vous vous sentez un peu mieux, à présent ?

— Oui, merci.

Il était un peu gêné d'être vu en chemise de nuit par une aussi belle jeune fille. Ce qui ne voulait pas dire qu'il n'avait pas été vu encore plus dévêtu par de ravissantes jeunes personnes. Mais, en cet instant, il ne se sentait pas du tout à son avantage, et cela le mettait mal à l'aise. Il n'était pas homme à se montrer en état d'infériorité. Cela, il en était absolument certain.

Le valet avait bondi de sa chaise en rajustant son gilet, histoire de prouver qu'il ne s'était pas du tout endormi.

— Merci, Jasper. Soyez assez gentil pour descendre et demander à Cook d'envoyer un petit déjeuner léger pour M. Edward.

Bon sang, ce qu'il avait faim ! Mais, curieusement, la nourriture n'était pas son premier souci.

— Où est lady d'Allenay ? demanda-t-il.

— Elle est partie tôt ce matin avec Anstruther, notre régisseur. Elle le fait souvent. Mais, comme vous le voyez, elle a pris certaines dispositions pour vous, avant de sortir, précisa-t-elle, en désignant le lit de camp.

— Sacrebleu... Etait-elle là, quand je me suis trouvé mal ? J'ai perdu connaissance, n'est-ce pas ?

— En effet, et elle était bien là, répondit Mlle Wentworth en élargissant les yeux. Elle a traversé le couloir en chemise de nuit, pour aider Jasper et Fendershot à vous remettre au lit.

Edward se sentit brusquement mortifié.

— Elle les a aidés à me soulever ?

— Elle ne portait que vos pieds, je crois. Mais elle a une force surprenante ! Jasper et le majordome vous avaient pris par les épaules. Je suis arrivée juste à temps pour éponger l'eau sur le sol.

— Je vous demande pardon. J'ai causé beaucoup de souci à tout le monde.

— Pas du tout. Après tout, tout cela est arrivé par la faute de Kate. Et par la mienne aussi.

— Oui, vous vous étiez querellées, d'après ce que j'ai compris. Je me demande bien à quel sujet deux jeunes femmes aussi charmantes peuvent bien se chamailler...

— Un homme, déclara Mlle Wentworth avec un haussement d'épaules. Vraiment, quand on y songe, est-ce que les femmes se querellent souvent pour autre chose ?

Edward ne sut que répondre. *Un homme*. Comme c'était étrange ! Il avait imaginé que...

— A quelle heure lady d'Allenay reviendra-t-elle ? demanda-t-il, essayant de cacher son impatience.

Une lueur malicieuse passa dans les yeux de Mlle Wentworth.

— Oh ! pas avant des heures. Ils parcourent les pâturages des basses terres, et préparent l'arrivée de l'automne.

— L'automne ?

— Oui, il faut compter les moutons avant les premiers froids, s'assurer qu'ils sont prêts à affronter l'hiver, puis les mettre sur un terrain sain pour éviter les maladies.

— C'est terrible, marmonna-t-il.

— Oui, ils risquent d'attraper le ténia, la douve du foie, ou je ne sais quoi. Kate s'y connaît mieux que moi.

— Votre sœur doit avoir une grande connaissance de toutes ces choses.

— Si vous restez ici assez longtemps, vous n'ignorerez plus rien de ce qui concerne les moutons, que cela vous plaise ou non ! Mais elle est obligée de savoir tout cela. Les pâturages des basses terres sont trop humides pour les bêtes, en hiver.

— Je n'ai pas dû être élevé à la campagne, dit Edward, car tous ces termes me sont inconnus. Mais je devrais m'excuser, car je vous retiens ici, alors que vous semblez avoir beaucoup à faire.

— Oh oui ! s'exclama Mlle Wentworth en faisant un moulinet avec son plumeau. Ma mère va nous rendre visite, aussi, nous récurons la maison de la cave au grenier, et nous préparons les chambres des invités. Tout le monde doit s'y coller !

— De combien de chambres a-t-elle besoin ? s'enquit Edward en riant.

— Seigneur ! Dieu seul le sait, répondit la jeune fille en écartant les bras. C'est bien le problème. Elle annonce quatre personnes, et il en arrivera une douzaine. Un jour, elle a débarqué avec huit carrosses et une vingtaine de domestiques. Elle déteste le train. Ses amis sont toujours des

chasseurs, et Aurélie ne se déplace jamais sans un important entourage.

— Impressionnant. Votre mère ne réside donc pas ici ?

— Non, elle trouve la lande sinistre. Elle passe la Saison à Londres et l'hiver en France.

— Vous ne l'accompagnez pas ?

— Non. Tante Louisa dit qu'Aurélie n'a pas assez de patience, ni une assez bonne réputation, pour emmener une débutante dans le monde.

— Ah, ah. Et quel est le nom de cette dame ?

— Mme James Wentworth. Mais elle est veuve depuis plusieurs années.

Le nom ne disait rien à Edward mais, après tout, son propre nom lui était inconnu.

— Un groupe d'invités va donc envahir votre demeure d'ici peu... Il faut que je me rétablisse au plus vite, alors, pour ne pas vous encombrer.

— Oh ! pas du tout ! Nous avons vingt-trois chambres d'amis, et même maman ne peut amener assez d'invités pour toutes les occuper ! Je dois avouer que celles de la tour sud ne sont pas en très bon état, ajouta-t-elle en fronçant le nez.

Edward se rappela la remarque de Kate, concernant tout ce qu'elle ne pouvait s'offrir. Mais il n'eut pas le temps d'explorer davantage le sujet. Le valet revint avec un plateau, et Mlle Wentworth se dirigea vers la porte.

— Au fait, Edward, s'exclama-t-elle, la main sur la poignée, alors que Jasper déposait devant lui une omelette chaude. Vos affaires ont été repassées et suspendues dans l'armoire. Votre sac de voyage est rangé dans le coffre.

— Le coffre ?

Du bout de son plumeau, elle désigna un coffre d'aspect ancien, disposé au pied de son lit.

— Méfiez-vous du couvercle, il est terriblement lourd. Pour empêcher les Vikings d'emporter notre argenterie, je suppose.

— Merci.

Elle disparut avec son plumeau. Edward mangea avec grand appétit, et se rendormit aussitôt son repas terminé.

\* \* \*

L'automne s'installait au château de Bellecombe. Au bout de trois jours, de rouge, les ecchymoses d'Edward virèrent à une affreuse nuance de pourpre mêlée de jaune. Le Dr Fitch revint, déclara que son patient se portait aussi bien qu'on pouvait l'espérer, puis Richard Burnham vint proposer ses prières en faveur d'une prompte guérison.

Kate en arriva à regretter d'avoir vu Edward quasiment nu, car la vision de son torse robuste hantait ses nuits.

— Comment se porte notre blessé ? s'enquit Nancy ce soir-là, pendant le dîner.

La fourchette de Kate resta suspendue un instant à hauteur de son nez.

— Il se repose. Ce que tu saurais, si tu n'avais pas choisi de passer tout l'après-midi à St Michael.

— Seigneur ! soupira Nancy avec désinvolture. Jamais quelqu'un n'a été aussi réprimandé que moi pour avoir passé du temps à l'église !

— Ce doit être l'église la plus propre de toute la chrétienté, vu que M. Burnham et toi passez six jours sur sept à la nettoyer.

La remarque offensa la jeune fille.

— Il se trouve que Peppie et moi avons nettoyé à fond quatre chambres dans la tour sud, ce matin, pendant que tu faisais la lecture à Edward.

— Je pensais que la lecture d'un magazine londonien pouvait stimuler sa mémoire. C'était en très mauvais état ?

— Quoi donc ?

— La tour sud.

Nancy haussa les épaules.

— Pas autant que je le craignais. Avec les matelas neufs et une bonne couche de cire, l'odeur de moisi a fini par partir. Et Peppie a fait laver les tentures.

— Laver ? répéta Kate, incrédule.

Nancy alla prendre une carafe de vin sur la desserte.

— Il ne servait plus à rien de les secouer et de les battre, expliqua-t-elle en remplissant son verre. Il fallait les laver, ou décider de les mettre au feu.

— Elles ont survécu ?

— A peu près, répondit Nancy avec un léger soupir. Kate, nous vivons dans un château et ces chambres ont été construites au XVI<sup>e</sup> siècle... Personne ne s'attend à ce qu'elles soient luxueuses ! S'il le faut, les invités devront s'en contenter. D'ailleurs, la horde mongole ne devrait pas tarder à débarquer.

Kate sourit malgré elle.

— Espérons que nous ne serons pas obligées de loger certains de ces barbares dans la tour sud.

— Je serais d'avis de tous les mettre là-bas, au contraire ! A cette époque de l'année, il risque d'y avoir du gel, et une bonne couche de givre sur les parquets cirés devrait les décider à repartir plus tôt.

— Pauvre Richard ! s'exclama Kate en secouant la tête. Epouser une femme qui manque à ce point de charité chrétienne !

Nancy lui décocha un regard noir.

— Personne n'a autant besoin d'une épouse à l'esprit pratique qu'un pasteur au cœur trop tendre. D'autre part, tu n'as pas plus envie que moi d'héberger les sauvages qui accompagnent Aurélie. Ce qui conduit à une autre question, Kate. Qu'allons-nous faire d'Edward ?

Cette question taraudait lourdement Kate. Son invité se montrait de plus en plus impatient, et il ne resterait plus très longtemps au lit. Il était tout à fait acceptable d'accueillir un homme trop mal en point pour retourner chez lui. Mais lorsqu'il serait levé et capable de se déplacer, que ses blessures ne seraient plus visibles, il ne serait pas convenable de le retenir à Bellecombe.

Mais où pouvait-elle l'envoyer ?

La culpabilité l'accablait. Elle n'admettait pas l'idée qu'il puisse quitter Bellecombe avant d'avoir totalement recouvré la santé et repris le fil de sa vie là où elle l'avait interrompu. Peut-être aussi qu'une petite partie de son être était fascinée par cet homme... Mieux valait ne pas y penser pour le moment.

Elle l'avait sèchement réprimandé pour s'être levé en dépit des recommandations du médecin. Et depuis, s'il n'était pas toujours un patient modèle, du moins obéissait-il aux instructions du Dr Fitch. Il avait même déclaré vouloir à tout prix lui faire plaisir, car il préférerait la voir à son chevet, plutôt que Jasper.

Il avait assorti cette remarque d'un clin d'œil, et le cœur de Kate avait tressauté bizarrement. Puis il lui avait adressé un sourire coquin. A la réflexion, elle avait trouvé ce sourire assez déplacé, alors que son attitude, d'une façon générale, était plutôt réservée.

— Kate, répéta Nancy, agacée. Qu'allons-nous faire d'Edward ?

— Nous ne pouvons rien faire tant qu'il n'est pas redevenu complètement lui-même. De plus, Aurélie le trouvera très distrayant.

— C'est vrai. Et tous ses amis colporteurs de ragots aussi. Aurélie n'a pas assez de jugeote pour songer que des rumeurs malheureuses auraient des conséquences désastreuses pour notre réputation.

Kate soupira, froissant nerveusement sa serviette sur ses genoux.

— Non. Elle va seulement flirter outrageusement avec lui et se persuader qu'elle agit pour la bonne cause. Pour lui remonter le moral, ou des sottises dans ce genre.

Nancy posa le menton dans sa main, l'air maussade.

— Parfois je me demande comment Richard peut encore avoir envie de m'épouser, avec le sang qui coule dans mes veines.

Kate ne sut que lui répondre. Elle fit signe au valet de débarrasser, et s'efforça de ne pas penser à l'orage qui se préparait.

# Chapitre 5

## *La perfidie de Jasper*

En se réveillant un après-midi, le quatrième ou le cinquième jour après son accident, Edward vit que le soleil projetait ses rayons contre le mur de la chambre, dessinant des ombres changeantes selon les mouvements des branches dans le jardin. Jasper était de nouveau plongé dans un profond sommeil, sa chaise en équilibre contre le mur, dans une position qui défiait les lois de la physique.

Edward chassa les derniers vestiges d'un rêve étrange qui s'attardait dans son esprit, et chercha sa montre à tâtons sur la table de chevet. Mais sa vision était brouillée, et il eut beau froncer les sourcils, il ne parvint pas à lire l'heure. Agacé, il regarda les rayons qui filtraient par les minuscules carreaux en losanges de la fenêtre à meneaux. Le soleil était très bas.

Il avait encore dormi une journée entière ! Il en avait assez. Rester allongé à écouter la voix mélodieuse de la déesse lui lisant un article du *Times*, ou lui rapportant une histoire drôle sur la vie du domaine et de ses métairies, tandis que son regard s'attardait paresseusement sur sa peau de porcelaine, son cou de cygne et ses petits seins à la rondeur parfaite, c'était une chose. Regarder les dents mal alignées de Jasper pendant qu'il ronflait en était une autre, totalement différente.

Son mal de tête avait disparu, mais sa cheville lui faisait abominablement mal. En plus des points de suture sur son front, il avait un énorme hématome qui lui partait du creux des reins et descendait tout le long de sa cuisse. Sans compter que l'ennui le rendait grincheux !

Il avait besoin de distraction. *D'action*. Il n'était pas homme à rester allongé pendant des jours. Il avait beau avoir perdu la mémoire, il le savait. Et, vu les réactions involontaires de son corps en présence de Kate, il savait aussi qu'il n'était pas aux portes de la mort.

Il se passa la main sur ses joues hérissées de barbe, puis toussota bruyamment. Le valet s'éveilla aussitôt, et les pieds de sa chaise retombèrent sur le sol dans un bruit sec.

— Oui, mon... monsieur ? bredouilla-t-il.

Edward réfléchit un bref instant, puis se leva posément et enfila la robe de chambre du majordome.

— Jasper, êtes-vous marié ?

— Non, monsieur, répondit Jasper en secouant la tête.

— Vous avez une mère, alors ?

— Oui, monsieur. A Nether Stowey.

Edward supposa que Nether Stowey était un petit hameau, sur la route.

— Je suis sûr qu'elle vous étouffe sous sa tendresse et des pull-overs en laine. Vous êtes venu

travailler ici, afin d'être un peu indépendant. Pour sortir de la ferme et échapper aux pattes du chat, même si ces pattes ne vous veulent aucun mal, bien entendu.

Jasper se fendit d'un grand sourire, révélant de nouveau ses dents irrégulières.

— C'est un peu cela, monsieur.

— Les femmes sont toutes comme ça, affirma Edward.

Encore une de ces choses qu'il savait, mystérieusement.

— Et j'imagine que lady d'Allenay est un peu comme cela aussi ?

— Je n'en sais vraiment rien, monsieur, répondit Jasper en écarquillant les yeux.

— Moi, je vous le dis, Jasper. Elle m'a enveloppé dans du coton, mais il faut que je prenne un bain et que je me rase. Croyez-vous que vous pourriez arranger cela ?

Jasper élargit un peu plus les yeux et déclara qu'il n'en savait rien.

— Vous ne prépareriez pas un bain pour un invité, s'il vous le demandait ? Vous a-t-on interdit de me préparer un bain ?

— Non... pas vraiment, balbutia Jasper.

— Alors, ayez la gentillesse de le faire sur-le-champ. Si lady d'Allenay vous réprimande, je lui dirai que je ne vous ai pas laissé le choix. J'en ai par-dessus la tête de me laver dans une soucoupe !

Jasper jeta un coup d'œil à la porte, comme s'il cherchait de l'aide.

— Bon sang, cela fait une éternité que je suis couché dans ce lit, et ni homme ni bête ne voudrait de ma compagnie ! Descendez chercher de l'eau chaude, pendant que je tire la baignoire dans la chambre.

Jasper fit un bond.

— Non, monsieur, protesta-t-il fermement. Asseyez-vous, je m'occupe de la baignoire.

\* \* \*

Kate prenait le thé avec Nancy, Mme Burnham et l'épouse d'un *squire* des environs, quand Mme Peppin apparut dans l'encadrement de la porte. La conversation tournait autour de l'identité de leur mystérieux invité.

Mme Cockram, la femme du *squire*, était d'avis qu'elles avaient probablement affaire à un espion français, qui avait clandestinement traversé la Manche. Le fait que Bellecombe soit situé à l'intérieur des terres, et que les Français soient encore très occupés par les conséquences de la récente révolution, ne put la détourner de cette théorie.

Mme Burnham, elle-même veuve de pasteur, laissa entendre que cette idée n'était pas très charitable vis-à-vis d'un homme dans l'impossibilité de se défendre. Kate songea qu'Edward n'était pas du genre à ne pouvoir se défendre, même blessé, mais elle tint sa langue, d'autant que l'air inquiet de la gouvernante ne lui disait rien qui vaille.

Elle eut l'intuition que cette expression était causée par leur patient récalcitrant, et elle se leva, avec un sourire d'excuse.

— Je crois que notre hôte a besoin de moi, expliqua-t-elle, vaguement soulagée de pouvoir échapper à ses invitées. Je vous prie de bien vouloir m'excuser. Nancy, ressers du thé.

Mais les deux dames se levèrent, déclarant qu'il allait sûrement pleuvoir et qu'elles étaient déjà restées plus longtemps qu'elles ne l'auraient dû, ce qui n'était pas entièrement vrai.

— Tout de même, il est affligeant que deux jeunes dames soient obligées d'abriter un total inconnu, déclara Mme Cockram en se dirigeant vers la porte du salon. Je me demande si vous ne devriez pas nous l'envoyer au manoir ?

— Eh bien, si quelqu'un doit accueillir ce pauvre gentleman, c'est le pasteur, protesta la mère du révérend Burnham. Vous ne pensez pas que ce serait la meilleure chose à faire ?

— Pas du tout, déclara Kate d'un ton sans réplique, croisant les mains. Merci, mesdames, mais je vous assure que nous nous débrouillons fort bien. De plus, ce gentleman ne peut sortir de son lit. Il est extrêmement affaibli.

— Dans ce cas, il faut que Richard revienne lui dispenser un soutien spirituel...

Les mots s'éteignirent sur les lèvres de Mme Burnham, car une ombre venait d'apparaître sur le seuil. Les yeux de Mme Cockram s'arrondirent de façon comique. Kate se retourna lentement, espérant qu'elle n'allait pas voir ce qu'elle redoutait.

Elle vit pourtant exactement cela. Edward se tenait entre les larges portes à double battant, vêtu de son élégant veston noir et d'un gilet de brocart rouge qui mettait en valeur sa taille fine et élancée. Il semblait beaucoup plus grand et plus viril debout que lorsqu'il était allongé contre ses oreillers.

— Edward ! Que...

Parfumé et rasé de frais, il n'avait plus rien d'un malade à l'article de la mort. Il avait enfilé ses bottes et son costume de cavalier, comme s'il s'apprêtait à sortir se promener.

Kate se rappela qu'il n'avait rien d'autre à se mettre, mais c'était un fait que Mme Burnham et Mme Cockram ignoraient. Leurs regards passèrent d'Edward à Kate, et il était clair qu'elles pensaient que cette dernière avait menti.

— Bonjour, dit-il après une légère hésitation.

— Edward, vous ne devez pas vous lever ! s'exclama brusquement Nancy, en poussant un fauteuil vers lui. Asseyez-vous, monsieur, vous allez tomber.

Mais Edward ne jeta pas un regard au fauteuil.

— Je vous demande pardon, dit-il avec raideur. J'ignorais que vous aviez des visites, madame, je pensais juste prendre un peu d'exercice.

Il s'appuyait tout de même sur une canne à pommeau de cuivre ayant appartenu à Stephen, ce qui évita à Kate de passer pour une fieffée menteuse. Ses cheveux dorés et encore mouillés étaient lissés en arrière, révélant la blessure recousue sur son front.

— Un peu d'exercice ? répéta-t-elle, éberluée. Sans la permission du Dr Fitch ?

— Il ne m'a pas interdit de bouger. Il a seulement dit que je devais me reposer, éviter la lumière vive, et ne pas réfléchir.

— Vraiment, monsieur, vous semblez aller beaucoup mieux cet après-midi, déclara Nancy, en faisant une légère révérence. C'est un miracle, sûrement ! Mais vous voudrez bien m'excuser, j'allais justement raccompagner Mme Burnham et Mme Cockram.

Tout à coup, les deux visiteuses parurent regretter d'avoir donné le signal du départ. Mais, leur hôtesse ne les encourageant nullement à rester, elles ne purent s'attarder très longtemps. Les présentations faites, elles tendirent la main au beau blessé, rougissant comme s'il était le prince en personne, puis lui souhaitèrent un prompt rétablissement.

Kate ne put cependant ignorer les regards soupçonneux qu'elles lui lancèrent au moment de sortir.

Quand elles eurent disparu, Edward se tourna vers elle.

— Je crains de devoir m'excuser, dit-il. Me suis-je mal comporté ?

L'agacement de Kate retomba et elle fit en riant un geste signifiant que cela n'avait aucune importance.

— J'étais en train de me faire gentiment réprimander parce que j'abrite *un inconnu* sous mon toit. Je les ai rassurées en prétendant que vous étiez trop affaibli pour présenter le moindre danger,

et... Oh ! Vous n'avez pas l'air dans votre assiette !

Elle lui glissa vivement la main sous le bras, et le guida vers un fauteuil, près de la table.

— Je vous demande pardon, dit-il une fois qu'il fut assis. Cette maudite jambe me pose un problème.

Kate fut tentée de se pencher pour l'examiner, mais elle se contenta de demander :

— La douleur a empiré ?

— Je crois que je ne m'étais pas rendu compte de la gravité de la blessure.

— Moi non plus. Le Dr Fitch a-t-il examiné votre cheville correctement ? Elle est peut-être cassée.

— Oui, il m'a examiné et, non, elle n'est pas cassée. Asseyez-vous, lady d'Allenay. Vous me donnez le mal de mer, à force de vous agiter. Je me sens très faible, vous savez.

Elle le fixa d'un air méfiant, puis s'assit, repoussant soigneusement les plis de sa jupe.

— Bien. Maintenant dites-moi lequel de mes domestiques a conspiré contre moi et accepté de vous préparer un bain ?

— C'est Jasper. Mais il a fallu que je le fouette sans pitié, puis que je l'oblige à descendre à coups de pied.

Kate arqua les sourcils.

— Avec votre cheville blessée ?

— Oui. Il est très lent, le pauvre garçon, et il n'a pas pu s'échapper.

— Hmm. Bien. Je n'ajouterai pas un mot. Comme je vous l'ai déjà dit, je sais quel genre d'hommes vous êtes.

Ces paroles le firent sourire.

— En effet. Que cela vous serve donc de leçon.

— De leçon ?

— Oui, la prochaine fois que vous voudrez renverser un pauvre type qui ne vous a rien fait, choisissez-en un plus docile !

Il marqua une pause et jeta un coup d'œil au plateau.

— Est-ce que ce serait du thé, par hasard ?

Kate abandonna tout espoir de le renvoyer dans son lit.

— Oui. Nancy n'en a pas bu, vous pouvez prendre sa tasse. Voulez-vous du lait ? Du sucre ?

Edward réfléchit un moment.

— Je ne sais pas. Je vais prendre les deux. Je suis d'humeur à profiter de tout ce que la vie peut offrir.

Kate inclina la théière pour le servir, tout en laissant fuser un petit rire.

— Comme c'est étrange... Nancy est dans la même disposition d'esprit, ces temps-ci.

Ils burent leur thé dans un silence confortable, Edward détendu dans son fauteuil, et Kate perchée au bord du canapé. Au bout d'un moment, il reposa sa tasse dans la soucoupe et fixa Kate d'un air malicieux.

— Eh bien, lady d'Allenay, j'ai cru comprendre que j'avais de la concurrence pour gagner vos faveurs ?

Kate manqua s'étouffer en avalant son thé.

— Quoi ? Vous êtes fou ?

— Je n'en sais rien, avoua-t-il en toute franchise. Qui sait ? Je me suis peut-être échappé de Bedlam pour gagner la lande ?

— Edward, de quoi parlez-vous ?

— N'est-ce pas généralement ce que fait le méchant, dans les romans gothiques ? Il fuit pour se cacher dans les massifs de bruyère et de fougère, jusqu'à ce que la meute lancée à sa poursuite l'accule dans un marécage.

— Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire, vous le savez très bien.

— Ah, vous vouliez parler de la concurrence ? Je vous demande cela, car comme jusqu'ici j'ai été l'objet de toutes vos attentions, sauf en ce qui concerne les moutons et les récoltes, je n'ai pas très envie de renoncer à ce privilège.

— C'est flatteur, Edward, d'autant que votre séjour à Bellecombe a été très bref pour l'instant. Mais poursuivez, je vous prie.

Il haussa les épaules d'un air faible, mais Kate commençait à comprendre qu'il n'y avait rien de faible chez cet homme-là.

— Mlle Wentworth a laissé entendre que vous avez des vues sur quelqu'un d'autre. Or je ne suis pas sûr, lady d'Allenay, qu'il vous reste du temps pour un autre. Je crains que ma convalescence ne soit très longue. J'aurai besoin de toute votre attention.

— Eh bien, elle vous est déjà tout acquise, répondit Kate sans sourire. Pourquoi ne me dites-vous pas ce que ma sœur vous a raconté, exactement ?

— Vous vous seriez querellées au sujet d'un homme.

— En effet, c'était bien le cas, reconnut Kate en se renfonçant sur le canapé. Mais cela n'a rien à voir avec moi.

— Dans ce cas, pourquoi étiez-vous en colère ?

Kate l'observa avec circonspection, hésitant sur ce qu'elle devait ou non lui révéler.

— Ma sœur est sur le point de contracter une mésalliance, dit-elle enfin. C'est pour cette raison que nous nous sommes disputées.

— Ah ! Vous ne vous intéressez donc pas à ce gentleman ?

— A Richard Burnham ! s'exclama-t-elle en levant les yeux au ciel. Bonté divine, j'espère bien que non !

— Ah, Richard ! Un nom fort, vigoureux !

— Si vous aviez été réveillé, mercredi dernier, vous sauriez que Richard est notre pasteur.

— Oh ! bien. Cela ne l'empêche pas d'être fort et vigoureux, n'est-ce pas ?

— Il vaut mieux qu'il le soit, s'il souhaite épouser Nancy.

— Mais vous disiez que ce serait une mésalliance ?

— J'ai mal choisi mes mots, reprit Kate en haussant les épaules. J'ai la plus grande estime pour M. Burnham. Mais, comme vous l'avez peut-être remarqué, Nancy est la beauté de la famille. On espérait qu'elle ferait un mariage remarquable.

— Qui espérait cela ?

Kate hésita de nouveau un instant à lui répondre, battant des paupières.

— Ma tante Louisa, lady Upshaw. Oncle Upshaw et elle vivent à Londres et appartiennent à la grande aristocratie. Mon oncle est le tuteur de Nancy, jusqu'à sa majorité. Ils envisagent de lui faire faire ses débuts dans le monde et de la marier à un duc, je crois.

— Ah. Et vous, que voulez-vous ?

— Je veux que ma sœur soit heureuse.

Il marqua une pause infinitésimale, avant de reprendre :

— Doit-elle pour cela avoir la richesse et le statut d'une duchesse ?

— En fait, je pense que pour être heureuse elle n'a besoin que de Richard. Mais je ne sais pas ce qu'il faut faire.

— C'est très intéressant. Ce n'était cependant pas ce que j'entendais par cette question.

— Quelle question ?

— Que voulez-vous, *pour vous* ? précisa-t-il à voix basse.

— Pour moi ? répéta-t-elle, interdite. Que pourrais-je vouloir de plus ? J'ai Bellecombe.

— Certes... Et... avez-vous déconseillé à votre sœur d'épouser le pasteur ?

— En effet.

— Pourquoi ?

Kate lissa les plis de sa jupe avec application.

— Nancy a dix-huit ans. Elle ignore tout du monde.

— Et vous ?

— Je sais tout ce que je désire savoir, répondit-elle avec un sourire en coin. J'ai passé une Saison ou deux à Londres. J'ai... rencontré des gens. Certains étaient très bien, mais la plupart ne pensaient qu'à leur petite personne. Je préfère le Somerset.

— Et ne se peut-il pas que votre sœur soit comme vous, et qu'elle préfère le Somerset ?

— Les jeunes filles ne savent pas ce qu'elles veulent. Elles font de mauvais choix. Il incombe à leurs aînés de les guider.

— Hmm. Pourquoi ces paroles semblent-elles contenir l'amertume de l'expérience ? Dites-moi, lady d'Allenay...

— Kate.

La conversation devenait trop personnelle, approchait trop de la vérité, pour qu'elle se sente à l'aise.

— Nous devons être à égalité, monsieur. Si vous ne pouvez m'appeler Kate, nous devons vous trouver un nom provisoire. Je suggère... Clutterbuck. M. Edward Clutterbuck.

— *Clutterbuck* ? répéta-t-il, amusé.

— Non. Disons plutôt Bracegirtle. Edward Bracegirtle. Nous avons un clan qui porte ce nom, vers Lynmouth. Des contrebandiers.

— Eh bien, Kate, il se peut fort bien que je sois contrebandier, qui sait ? Mais de la famille des Bracegirtle ? Non, je ne crois pas. Et, si nous découvrons que c'est la vérité, je me sentirai obligé de me jeter du haut du mur d'enceinte. Vous devez en avoir un ici ?

— Tout à fait. Et une ou deux personnes ont sans doute été précipitées du haut de ces murailles, au cours des siècles. Mais je préférerais que vous ne soyez pas le prochain, car je me sens responsable de vous.

— Ah. Il semble que j'aie atteint mon but.

— C'est-à-dire ?

— Que vous avez une obligation. Envers moi.

Ces deux derniers mots enveloppèrent Kate comme du miel, et elle éprouva une étrange sensation de palpitation, qui l'inquiéta. Edward aimait la taquiner, elle l'avait remarqué depuis longtemps.

Le Dr Fitch l'avait prévenue que leur patient pouvait souffrir d'un manque temporaire d'inhibition, si bien qu'elle n'avait pas prêté attention à ses taquineries jusque-là. Mais il lui parut soudain plus sage de le remettre à sa place, avant que la situation ne devienne embarrassante pour lui.

— Edward, je crains que vous ne vous soyez remis à flirter. Ce n'est pas bon pour vous, vous avez reçu un choc.

— Oh ? Pourtant, je trouve cela plutôt agréable. Mais, madame, si nous ne pouvons parler de nous, j'aimerais en revanche parler de vous.

— De moi ?

— Pourquoi une dame aussi charmante et intelligente que vous n'est-elle toujours pas mariée, à un âge aussi... euh... convenable ?

— *Convenable*, c'est bien le mot, car j'approche de la vieillesse : je vais avoir vingt-huit ans. C'est la vie, je suppose. Ces choses-là arrivent tout doucement, sans que nous ne les ayons prévues.

— Donc, vous n'avez pas de répulsion particulière pour le sexe masculin ? s'enquit-il d'un ton léger. Car j'ai entendu dire que c'était le cas de certaines femmes.

— Eh bien, j'ai rencontré beaucoup d'hommes que j'ai trouvés arrogants et présomptueux.

— Est-ce que j'en fais partie ?

— Pas encore, répondit-elle sur le ton de l'avertissement.

Un sourire se dessina sur le visage viril d'Edward, creusant deux fossettes dans ses joues anguleuses et adoucissant ses traits.

— Donc, votre Nancy a un soupirant. Et vous ? N'avez-vous jamais été tentée par le mariage ?

— Pour un homme qui a oublié son propre nom, je vous trouve remarquablement direct !

En réalité, il était très facile de bavarder avec lui, peut-être justement parce qu'il ignorait qui il était. De sorte qu'il n'était personne, qu'il n'avait aucun préjugé, et qu'il était dans l'incapacité de prodiguer des conseils.

— J'ai été fiancée quelque temps, avoua-t-elle. A un vieil ami de la famille. Je l'adorais de loin, depuis l'enfance. Mais, en fin de compte, nous avons décidé que nous n'étions pas assortis.

— En d'autres termes, vous avez décrété que vous ne vouliez pas de lui ?

— Oui, je suppose que c'est cela.

— Pauvre diable ! dit Edward avec un mince sourire. Le cœur brisé par Vesta, la déesse du foyer. Il ne s'en remettra sans doute jamais.

— Oh ! la situation n'était pas aussi tragique, je vous assure.

— Votre soupirant a accepté votre décision sans broncher ? Je suppose qu'il a fait un excellent mariage avec une autre, et qu'il élève une demi-douzaine d'enfants ?

Kate détourna les yeux.

— Eh bien ?

Le regardant de nouveau, elle s'aperçut qu'Edward la dévisageait avec plus de gravité que son ton léger ne le laissait prévoir.

— En réalité, il ne s'est pas marié. Je pense qu'il n'a jamais rencontré quelqu'un qu'il pouvait aimer autant qu'il s'aime lui-même.

— Même pas vous ?

— Sûrement pas moi.

— Dans ce cas, vous avez pris une sage décision, belle Vesta.

Quelque chose dans le ton de sa voix agaça Kate. Elle se leva brusquement.

— J'aimerais savoir si Motte est rentré, annonça-t-elle en allant à la fenêtre.

— Qui est Motte ?

— L'un de nos palefreniers. Je l'ai envoyé faire un tour dans les environs avec votre cheval. Il faut que nous sachions d'où vous venez.

*Afin de vous y renvoyer par le premier train.*

De fait, ce n'était pas ce qu'elle souhaitait. Et c'était bien là le problème. Elle craignait qu'Edward ne s'en aperçoive. Elle sentit son regard la suivre.

Avait-elle pris une sage décision ?

Préoccupée, elle souleva d'un doigt la tenture et considéra sans la voir la cour intérieure du

château. A l'époque, elle avait été parfaitement sûre d'elle. Sûre de ce qu'elle avait vu, et de ce que cela signifiait.

Reggie ne l'aimait pas.

Or, elle avait besoin de son amour. Désespérément besoin. Elle s'était même persuadée qu'elle l'aimait. Mais était-ce la vérité ? Oui, d'une certaine façon. Était-elle pour autant *amoureuse* ? Cette idée lui semblait ridicule, à présent.

En outre, à en croire les rumeurs que tante Louisa lui transmettait régulièrement, elle l'avait échappé belle. La réputation de Reggie était devenue légendaire. Kate n'approuvait pas du tout la façon dont il gérait son domaine et, tôt ou tard, il aurait entraîné Bellecombe dans sa ruine. Elle le savait.

Alors, pourquoi lui arrivait-il, parfois, de regretter son choix ?

Parce qu'elle approchait des trente ans, et que personne d'autre ne s'était présenté ?

Non, mais elle comprenait maintenant que, si quelqu'un s'était effectivement présenté, l'honnêteté l'aurait obligée à fournir des explications qui auraient forcément ruiné tout espoir d'être un jour heureuse.

Aurait-il été plus simple d'épouser Reggie ? D'unir les domaines, de porter ses enfants, de se battre pour préserver leur capital, et de détourner simplement les yeux, chaque fois qu'il accordait son attention à une autre femme ?

Non. Non, ce n'était pas la solution.

Et elle ne laisserait pas la solitude la pousser vers les regrets ! Elle était plus forte que cela, décida-t-elle, en laissant le rideau retomber.

— La cour est vide, annonça-t-elle en se retournant. Motte doit encore être...

Elle se trouva face à un torse solide. Une main posée sur le dossier d'une chaise, Edward lui barra le chemin.

— Que faites-vous debout ? le gronda-t-elle.

Une expression incertaine passa dans les yeux verts du blessé.

— Je crois que je vais être arrogant, murmura-t-il. Et très présomptueux.

Kate se figea, tel un lapin face à un imposant prédateur. Les prunelles d'Edward brillaient d'un éclat particulier. Bien que devinant ce qui allait se passer, elle ne fit pas mine de se dérober. Quand il tendit la main vers elle, elle baissa les paupières.

Il enfouit les doigts dans ses cheveux qui retombaient sur sa nuque, puis approcha lentement ses lèvres des siennes. Son baiser fut aussi langoureux que possessif.

L'espace d'un instant, Kate ferma les yeux, savourant les sensations chaudes et enivrantes que lui procurait ce baiser. Doucement, Edward fit passer son autre bras derrière elle, et posa la main à plat sur ses reins, la pressant contre lui.

Presque malgré elle, elle lui entoura la taille, insinuant les doigts sous les pans de sa veste, caressant la soie de son gilet sous lequel elle sentait se dessiner les muscles de son torse. Avec un grognement sourd, Edward approfondit son baiser, fouillant la chaleur de sa bouche.

Kate fit remonter ses mains sous la veste, inspirant le parfum qui s'échappait de ses vêtements. Elle soupira et une douce torpeur s'empara d'elle, neutralisant sa volonté. Elle n'avait plus qu'un désir, avoir *cela*... Même si elle n'aurait su dire ce que c'était au juste.

Plus qu'un baiser, certainement. Quelque chose de doux, de chaud, qui lui donnait envie de se fondre contre lui.

Mais elle fut sauvée de sa propre folie par une porte qui claqua quelque part. Elle tressaillit, et posa les mains à plat sur le torse d'Edward pour le repousser.

Il céda lentement. Les paupières mi-closes, il semblait à la fois emporté par la sensualité et frustré.

— Ah, le monde extérieur s'insinue entre nous, ma déesse, dit-il posément, en la relâchant.

Kate recula d'un pas, soutenant son regard. Elle porta les doigts à ses lèvres. Seigneur, elle n'était pas une déesse ! Elle n'était rien pour lui. Mais folle, oui, vraisemblablement.

Ou désespérée.

C'en était pathétique !

Edward la contemplant d'un air grave.

— Vous vous faites du mal inutilement, Kate.

— Nous... nous n'aurions pas dû.

— Sans doute pas, reconnut-il.

Il s'appuya d'une main au dossier du fauteuil et plaça l'autre sur sa hanche, rejetant en arrière le pan de sa veste.

— Non, nous n'aurions pas dû, reprit-il, pensif. Mais je n'ai pas pu m'en empêcher.

Kate secoua la tête.

— Je ne vous crois pas. Vous êtes un homme très discipliné. Je doute que vous ayez fait la moindre chose contre votre volonté, au cours de votre vie.

— Vous avez peut-être raison. Mais aucun de nous ne peut le savoir, n'est-ce pas ? Nous ignorons tout de moi.

Il soupira, et poursuivit :

— En fait, non, *nous n'aurions pas dû*. Non pas parce que vous êtes engagée avec un autre, puisque ce n'est pas le cas, et que je ne le suis pas non plus, mais parce qu'il est possible que je sois le plus fameux gremlin que la terre ait porté. C'est le problème, voyez-vous.

— Comment le savez-vous ? chuchota-t-elle.

— Comment est-ce que je sais quoi ?

Les joues de Kate s'empourprèrent.

— Que... que vous n'êtes pas fiancé. Comment pouvez-vous le savoir ?

Il haussa les épaules et, après une légère hésitation, se passa la main dans les cheveux.

— Je le sais comme un homme sait d'instinct qu'il est droitier ou gaucher. Je ne peux l'expliquer, Kate.

— Vous n'êtes pas un jeune homme, souligna-t-elle d'un ton posé.

— Non, acquiesça-t-il dans un sourire. Un homme plus jeune ne serait pas aussi endolori après une simple badinerie.

— Ce n'était pas une simple badinerie, croyez-moi !

Il se mit à rire et lui prit la taille avec désinvolture.

— Dois-je penser que, même si je n'étais pas un fieffé gremlin, je serais trop décati pour vous ? demanda-t-il, en l'entraînant vers le canapé.

Elle le poussa vers le fauteuil en lui donnant une tape.

— Ne soyez pas ridicule ! Je n'ai jamais vu un homme aussi... aussi...

— Aussi quoi ? fit-il avec un clin d'œil.

— Arrogant !

— Je ne crois pas que c'est ce que vous vouliez dire, Kate.

— Très bien. Vigoureux, alors. Et viril. Voilà, vous êtes content ? Si le péché, le danger et la tentation s'alliaient pour former une trinité diabolique, cela donnerait quelque chose qui vous ressemble, fit-elle, dardant sur lui un regard furibond.

Ces mots le réduisirent au silence quelques secondes, puis il se mit à rire doucement.

— Seigneur, Kate. Je devrais peut-être aller chercher mes lunettes. Rien ne prive autant un homme de son aura virile qu'une paire de lorgnons.

— Cela, ou un verre de lait chaud, répliqua-t-elle en gloussant. Ou bien un coussin pour votre pied quand vous avez la goutte. Ou encore un cataplasme de moutarde recouvert de flanelle.

Ils éclatèrent de rire en même temps.

— Ma chère, dit-il en s'installant confortablement dans le fauteuil, vous avez réussi à me faire perdre tout mon charme viril.

*Loin s'en fallait !* songea-t-elle.

Et c'était fort dommage. En fait, assis dans ce fauteuil un peu étroit, il semblait encore trop puissant, trop dangereux, trop viril.

A cet instant, Nancy entra, un papier à la main.

— Mademoiselle Wentworth ! s'exclama Edward en se remettant sur pied.

— Ne vous levez surtout pas ! Je voulais juste vous dire que Motte vient de rentrer et qu'il n'a rien trouvé. Il a tracé sur cette feuille les détails de la route qu'il a empruntée. Est-ce qu'un de ces noms vous paraît familier ? s'enquit-elle, lui tendant le morceau de papier.

Edward examina la liste.

— Taunton, quatorze miles, murmura-t-il. Bridgwater, douze miles. Nether Stowey, huit miles. Minehead, dix-huit miles. Bonté divine ! Quel voyage !

Kate se leva et vint regarder la liste par-dessus l'épaule d'Edward.

— Il a visité toutes les auberges, les écuries, les gares et les tavernes, reprit Nancy. Motte et votre cheval noir avaient l'air complètement exténués.

Kate posa la main sur le dossier du fauteuil.

— Il est allé jusqu'à Minehead. Pauvre Motte ! Combien a-t-il parcouru de kilomètres, en tout ?

Edward gardait les yeux fixés sur les notes du valet, sans dire un mot. Nancy s'approcha, intriguée.

— Edward ? Voyez-vous quelque chose ?

Mais il ne fit pas attention à elle. Il fixa Kate, l'air consterné.

— Tenez, dit-il en lui tendant la liste. Prenez-la. Je ne peux pas...

— Edward, que se passe-t-il ?

Il secoua la tête, le regard sombre.

— Je vois bien, mais je n'arrive pas à additionner les chiffres.

Elle lui arracha le papier des mains.

— C'est l'écriture de Motte. Elle est presque illisible.

Edward lui serra le poignet.

— Non. J'arrive à la lire, Kate. Mais je ne peux pas... calculer.

Elle perçut la panique dans sa voix. Elle s'agenouilla près de lui et lui tint le papier devant les yeux. Les mots et les chiffres étaient parfaitement lisibles.

— Doux Jésus ! s'exclama Nancy, affolée. Kate ! Oh ! Kate, nous n'étions pas censées le laisser lire !

— C'est bon, Nancy. Ce n'est pas cela. Le fait de lire quelques lignes ne lui a fait aucun mal. Edward, quand vous regardez les chiffres, que voyez-vous ?

Il ouvrit la bouche, mais ne put prononcer un seul mot. Puis il déglutit et expliqua :

— Je vois des signes qui... qui ne sont pas des lettres. C'était pareil avec ma montre. J'ai cru que... je ne sais pas. Ma vision, peut-être.

— Vous pouvez dire quels signes sont des chiffres ?

— Oui, je les vois, marmonna-t-il en désignant quelques-uns du bout du doigt, mais... ils ne signifient rien pour moi. Pourtant ils devraient, n'est-ce pas ? Il le faut. Il faut que je comprenne les chiffres, Kate. Absolument. Tout dépend de cela.

— Tout ?

Bien que choquée par sa véhémence, elle parvint à prendre un ton rassurant.

— Oui, oui, bien sûr. C'est important pour tout le monde. Cela fait partie de notre vie de tous les jours. Mais cela va revenir, Edward. Forcément.

— Vous croyez ? Il le faut, n'est-ce pas ?

— Comme l'a dit Nancy, nous n'avons pas respecté les recommandations du Dr Fitch. Nous vous avons laissé vous fatiguer. Nan, demande à Peppie d'envoyer un message au Dr Fitch, afin qu'il repasse demain matin.

Elle prit la main d'Edward.

— Venez... Je vais vous raccompagner à votre chambre. Vous devez vous reposer.

— Bon sang, Kate, je ne suis pas un enfant !

— Oh ! j'en suis certaine, murmura-t-elle, sans le lâcher. Seulement, vous vous êtes épuisé, et votre esprit ne se rétablira pas sans beaucoup de repos. C'est ce qu'a dit le médecin, et nous voyons bien qu'il avait raison. A vrai dire, nous devrions être contents que vous ne vous preniez pas pour le prince Albert.

— Quoi ?

— Venez, je vous raconterai cette histoire en regagnant votre chambre.

— Kate ? lança Nancy alors qu'ils allaient franchir la porte. Motte a dit autre chose. Il se peut que ce soit important.

— Oui ?

— D'après lui, le cheval d'Edward n'est pas jeune. Il doit avoir quinze ou seize ans. Mais il est tout de même beaucoup trop beau pour venir d'une écurie de louage. De plus, la sellerie est celle d'un gentleman fortuné. La selle provient de chez Sowter, à Haymarket. C'est l'un de leurs plus beaux modèles, fabriqué uniquement sur commande.

Alors qu'ils montaient l'escalier, Edward jeta à Kate un regard de côté.

— A quoi pensez-vous ?

— Je pense que vous êtes très attaché à votre cheval. Par ailleurs, George Motte est un palefrenier expérimenté, qui a été formé chez mon oncle Upshaw, à Londres. S'il dit que le cheval est âgé et que la sellerie est superbe, on peut le croire sur parole.

— Hmm.

Kate eut le sentiment qu'elle n'avait pas véritablement répondu à la question.

Il ne fut pas facile de confier Edward à Jasper et de le convaincre qu'une heure de sieste avant le souper lui ferait le plus grand bien. Pour lui, le sommeil ne servait à rien. C'était une perte de temps. Une offense à sa virilité. Finalement, seule la promesse qu'elle lui ferait de nouveau la lecture le lendemain eut raison de sa résistance.

Mais elle était consciente que le moment où il n'accepterait plus aucune contradiction approchait à grands pas. Plus aucun symptôme ni aucune douleur ne pourraient alors le retenir sous la coupe d'une femme et d'un valet.

Elle soupira, et resta juste le temps de voir Jasper le débarrasser de sa veste. En partie rassurée, elle redescendit alors dans le salon où Nancy avait fait allumer un feu, afin de chasser le froid glacial de la soirée.

Cette dernière se tenait devant la cheminée, les mains tendues vers les flammes qui diffusaient une faible chaleur. A l'arrivée de Kate, elle braqua sur elle un regard anxieux.

— Il va bien ? demanda-t-elle à voix basse.

Kate croisa les mains et acquiesça d'un signe de tête.

— Je crois. Tu te rappelles, le Dr Fitch nous a dit que parfois les malades ne parvenaient plus à lire. Ce doit être pareil pour les chiffres. Avec du repos, il récupérera toutes ses facultés.

— Bien, répondit Nancy d'une voix soudain plus froide. Dans ce cas, il pourra partir avant que ta réputation ne soit irrémédiablement ruinée.

La gorge de Kate se noua.

— Je te demande pardon ?

Nancy se campa face à elle, affichant une moue emplie d'amertume.

— D'après toi, qui a fait claquer une porte aussi fort tout à l'heure ? C'était un avertissement, Kate. Et tu as eu beaucoup de chance que je sois arrivée avant l'un des domestiques.

— Seigneur, mais... mais, ma chérie, ce n'était qu'un... qu'un baiser, répondit Kate, posant la main sur son front.

— C'était beaucoup plus qu'un baiser, rétorqua durement Nancy. Bon sang, Kate ! Si Reggie t'avait embrassée de cette façon, grand-père et oncle Upshaw ne t'auraient jamais autorisée à rompre tes fiançailles !

— Si Reggie m'avait embrassée comme cela, je n'aurais peut-être pas souhaité rompre, répliqua Kate d'un ton sec.

Nancy leva les yeux au ciel.

— Oh ! Kate ! Es-tu devenue folle ?

— Certainement pas. Et tu es mal placée pour me faire la leçon dans ce domaine !

— Edward a reçu un coup sur la tête. On ne peut pas s'attendre à ce qu'il fasse preuve de bon sens.

— Tu sous-entends que je n'en ai pas assez pour deux ? riposta Kate, craignant toutefois que sa sœur n'ait en partie raison.

Nancy prit la mouche et se rua vers la porte.

— Je sais au moins que je suis engagée avec Richard, et que ses intentions sont des plus honorables. Je connais son nom. Je sais qu'il n'est pas marié, que ce n'est ni un gremlin, ni un joueur, ni un repris de justice.

— Edward est quelqu'un de bien, déclara Kate d'une voix mal assurée. Ses intentions n'étaient pas mauvaises.

— Richard est pasteur, et il veut m'épouser, mais tu veux l'en empêcher ! Pourtant nous le connaissons très bien. Songe à ton hypocrisie, Kate !

Pour mieux souligner sa pensée, Nancy fit claquer la porte en sortant. Les flammes des bougies vacillèrent dans le courant d'air, et la plupart s'éteignirent.

Kate demeura une bonne demi-heure dans la pénombre, se traitant d'idiote.

Les critiques de Nancy étaient en grande partie justifiées. Mais elle n'était pas Nancy. Sa situation était différente. Plus que sa sœur ne le croyait. Et Edward la désirait. Elle n'était pas naïve au point de ne pas reconnaître cette émotion particulière dans les yeux d'un homme.

Elle n'aurait pas dû se laisser embrasser, c'était vrai. Et s'il essayait encore... eh bien, elle le laisserait faire.

Cette pensée la fit frissonner.

Oui, elle le laisserait faire.

Même si c'était de la folie.

C'était aussi la chose la plus naturelle du monde.

Cet homme beau et viril la regardait avec une passion telle qu'elle en avait le souffle coupé. Ces choses-là ne se passaient jamais dans sa vie normale. Sa vie ennuyeuse. Et, s'il la voulait de cette façon, pourquoi ne pas s'offrir à lui ?

Certes, il y avait des risques. Pour son cœur, tout d'abord. Et aussi des risques d'une autre sorte. Mais ne valait-il pas mieux vivre avec un cœur brisé qu'avec un cœur vide et glacé ? Quant au reste, il y avait moyen d'y parer.

Kate posa les yeux sur les ombres que les flammes de l'âtre faisaient danser contre le mur, et se rendit compte qu'elle triturait machinalement à son doigt la chevalière de son grand-père.

Edward n'était qu'un flirt charmant, rien de plus, se dit-elle. Et elle n'était pas différente de ce qu'elle avait toujours été. Ordinaire, sans beauté, la langue acérée. Elle avait en somme bien peu d'atouts.

Elle souffla les bougies qui brûlaient encore. Elle avait suffisamment de problèmes sans en faire surgir de nouveaux. Des lettres à écrire. Des comptes à tenir. Des caisses de vin hors de prix à faire entrer dans le budget de la maisonnée. Une lettre d'Aurélie venait de leur parvenir, annonçant que la horde n'allait pas tarder à débouler, apportant avec elle, au dire de sa mère, une *surprise de taille*.

Aurélie avait l'art de choquer et de surprendre. Aussi ces quelques mots anodins, « une surprise de taille », ne laissaient-ils rien augurer de bon.

## Chapitre 6

### *Une amitié fragile*

Bien décidé à abandonner son rôle de malade, Edward se lança le lendemain après-midi à la recherche de Kate. L'aimable Jasper l'avait informé qu'elle passait presque tous les après-midi enfermée dans le bureau, à faire les comptes du domaine.

Après avoir pris un bain, s'être rasé et habillé, il se mit en route avec un peu plus d'assurance, conscient qu'il devait des excuses à son hôtesse.

Il aurait été bien incapable de dire pourquoi il l'avait embrassée avec une telle lascivité. Ou encore pourquoi il avait été en proie, la nuit précédente, à des rêves d'une sensualité torride, dans lesquels elle tenait le premier rôle. Dans ses fantasmes, il la voyait trembler sous lui, les doigts enfouis dans ses cheveux, ses petits seins ronds et parfaits offerts. Il s'était éveillé le front en sueur, les draps enroulés autour de lui, tenaillé par une folle envie de l'embrasser.

C'était... déconcertant.

Peut-être était-ce l'effet du coup qu'il avait reçu sur la tête ? Le bon Dr Fitch lui avait ordonné de ne pas réfléchir, et apparemment il avait suivi ses ordres à la lettre.

Oh ! il ne pensait pas être un parangon de vertu. En fait, il soupçonnait même le contraire. Mais il n'imaginait pas non plus être le genre d'hommes qui cherche à séduire de jeunes dames aux allures virginales. Et, si c'était le cas, il méritait une bonne correction.

Mais Kate n'était pas vraiment jeune. Et elle n'embrassait pas comme une vierge effarouchée. Ni comme une femme expérimentée, d'ailleurs.

Où se situait-elle exactement, entre ces deux extrêmes ?

Elle avait déjà été fiancée à un homme qui ne l'aimait pas, lui avait-elle confié. Comment était-ce possible ? Elle n'était pas une beauté, mais possédait une pureté de caractère indéniable, et un esprit vif et acerbe. Impossible de s'ennuyer une seconde en sa compagnie.

Elle n'avait pas dans son escarcelle l'immense fortune qui attirait généralement les soupirants. Un domaine comme Bellecombe, indissociable du titre, ne pouvait être vendu, car il devait être transmis intact à la génération suivante. Il n'y avait pas d'argent frais à en retirer, à moins qu'il ne soit florissant. Il semblait donc qu'un gentleman au moins ait vu le joyau intérieur qu'elle cachait... et qu'il l'ait laissé lui échapper. Sans doute était-ce cette idée qui provoquait sa curiosité, sans plus. Il avait toujours aimé résoudre les mystères.

Et relever les défis.

Sa déesse était bien plus fascinante que le vide obscur qui constituait son propre passé, et que

son incapacité pathétique à additionner deux et deux. S'il s'attardait sur ce dernier point, il sombrerait bientôt dans un marécage de désespoir !

Il préférerait partir à la recherche de Kate. Pour lui présenter ses excuses. Et peut-être aussi pour reprendre leur flirt là où il en était resté. Mais il n'irait pas plus loin. Il ne tenterait pas de donner vie à ses fantasmes avec l'envoûtante lady d'Allenay. C'était une ligne qu'il ne franchirait pas.

Les bureaux de Bellecombe occupaient tout le rez-de-chaussée de la tour sud, lui avait expliqué Jasper. On y accédait facilement par la cour intérieure. Mais, bien que sa chambre soit située dans le corps principal du château, Edward décida de gravir tout d'abord six étages, afin d'aboutir sur le chemin de ronde qui reliait les tours est et nord.

De ce point d'observation, il put voir que la construction d'origine, de période médiévale, était constituée de quatre tours réunies par des remparts crénelés comme celui sur lequel il se tenait. Deux ailes plus récentes s'étendaient au-delà des murs d'enceinte, faisant du château de Bellecombe l'une des plus somptueuses demeures d'Angleterre.

Loin au-dessous de lui se trouvait la cour intérieure pavée, et au-delà la basse-cour, entourée d'autres murailles abritant les écuries et divers entrepôts. Il y avait deux grilles, toutes deux munies d'une herse et réunies par un pont. Tout cela représentait une solide défense en temps de guerre. Le château n'était pas entouré d'un fossé, mais l'inégalité du terrain autour des murailles laissait deviner la présence de douves, en des temps plus anciens.

Le bâtiment était niché, tel un diamant, au milieu des collines ondulées et verdoyantes du Somerset.

*Bellecombe* ne signifiait-il d'ailleurs pas *La Belle Vallée* ?

Il posa les yeux sur la tour sud et constata que les larges battants de l'entrée étaient grands ouverts sur la cour pavée, probablement pour faire entrer la chaleur dispensée par le soleil. Kate était studieusement penchée sur un imposant bureau, et ses cheveux bruns brillaient dans la lumière. Soudain, une vague de désir s'empara de lui et lui coupa le souffle.

Il déglutit et parvint à se dominer, s'obligeant à poser sur la jeune femme un regard objectif. A cette distance, elle paraissait très mince, avec une ossature délicate. Mais, sur ses frêles épaules, elle portait une lourde responsabilité. Il était remarquable que ce domaine si ancien et si considérable lui ait échu, alors qu'elle était encore si jeune.

Après lui avoir fait la lecture des journaux, en début de matinée, Mlle Wentworth lui avait raconté une fois de plus comment Kate avait hérité du titre après la mort de leur frère. Le jeune homme s'était gravement blessé en faisant une chute. Après être resté alité pendant des mois, il avait finalement été emporté par une pneumonie, au cœur de l'hiver.

Stephen Wentworth avait été élevé pour devenir l'héritier du domaine, ce qui n'était pas le cas de Kate. Elle n'avait pas été préparée à tenir ce rôle, et cependant elle semblait sûre d'elle et compétente.

Certains titres anciens pouvaient être transmis par les femmes, mais seulement s'il n'y avait plus d'héritier mâle. Six ou huit filles étaient supplantées par leur cadet, même s'il n'était âgé que de deux ans. Ou s'il était ivrogne et dépensier. Ou complètement idiot.

Edward connaissait ce genre d'hommes. Du moins, il savait qu'il en connaissait. Qui étaient-ils ? Dans quelles circonstances avait-il fait leur connaissance ? Cela, il l'ignorait et c'était peut-être mieux ainsi. Mais il trouvait stupide qu'une femme compétente soit moins avantagée que son frère, uniquement parce que ce dernier était un homme !

Malheureusement, c'était la loi en Angleterre.

Il descendit par la tour est, aboutit à une petite chapelle ornée de vitraux, dont les rouges, les ors

et les bleus scintillaient dans le soleil matinal. Il songea que, si Dieu était quelque part, c'était sûrement dans un lieu tel que celui-ci. Splendide, mais aussi humble, avec son sol aux pierres inégales et ses bancs de chêne au dossier raide.

De toute évidence, quelle que soit la situation actuelle, la dynastie des d'Allenay avait joui autrefois d'une immense fortune. Le droit de posséder une chapelle privée et d'élever des remparts crénelés en défense contre l'ennemi n'était accordé qu'aux familles à la fois loyales et fortunées.

Edward rabattit le lourd battant de chêne derrière lui, le ferma à l'aide d'un loquet de fer aussi large que son poignet, et traversa la cour. Les portes du bureau étaient toujours ouvertes. Il entra d'un pas hésitant, après avoir donné un petit coup sur le panneau noirci.

— Edward ! s'exclama Kate en levant les yeux.

Abandonnant la lettre qu'elle était en train d'écrire, elle se leva en souriant, les mains tendues. Edward s'aperçut alors que rien dans son visage n'était ordinaire. Comment avait-il pu penser le contraire ?

— Bonjour, Kate.

— Je suis contente de vous voir, bien sûr, mais que faites-vous debout ? le gronda-t-elle gentiment.

Il souleva la canne au pommeau de cuivre qu'il avait empruntée, et la balança entre ses doigts.

— Je me soigne. J'ai recouvré l'équilibre, et Fitch dit que je dois faire travailler ma cheville une heure par jour. En outre, il vous prie de libérer le pauvre Jasper de son poste de garde-malade. J'ai déjà donné l'ordre de faire emporter le lit de camp.

— Vraiment ?

Elle désigna une chaise près de son bureau.

— Eh bien, asseyez-vous. Qu'avez-vous fait, depuis le départ du médecin ?

— J'ai exploré votre château. C'est une merveille d'architecture médiévale, ma chère. Qui a étonnamment résisté aux outrages du temps.

La remarque sembla attrister Kate.

— Oui, mais je crains que les Wentworth n'aient eu une certaine propension à gaspiller l'argent qu'ils auraient dû utiliser pour moderniser la demeure.

— Il me semble que vous remettez bon ordre à tout cela.

— Je fais ce que je peux, mais après cinq cents ans de dérèglements...

— Vos ancêtres n'étaient pas tous des paniers percés, si ?

Elle eut un petit rire de gorge.

— Non, vous avez raison. Certains étaient même d'excellents gestionnaires, et mon grand-père a fait ce qu'il pouvait. Mais le château a été perdu deux fois. Sous Cromwell, et pendant la guerre des Deux-Roses. Les barons d'Allenay se sont chaque fois retrouvés du mauvais côté. Si on ajoute à cela quelques joueurs invétérés, et deux ou trois amateurs de femmes — il paraît, voyez-vous, que le sixième baron était carrément bigame —, voilà le résultat ! Les toits pourrissent, et les coffres sont vides.

Edward regarda autour de lui.

— Cela ne me paraît pas aussi dramatique. Quelqu'un s'est visiblement donné beaucoup de peine pour faire des économies et redorer les lustres.

Elle eut un sourire entendu.

— Mon grand-père m'a appris à gérer le domaine, et Anstruther, notre régisseur, fait quasiment partie de la famille. Mais que vous a dit le Dr Fitch ? Racontez-moi et n'omettez rien, je vous prie.

— Madame, je mourrais de honte si je vous cachais quoi que ce soit !

Elle se mit à rire, visiblement détendue, et recula son fauteuil. Elle portait un costume de cavalière, des vêtements modestes, de coupe sobre, presque masculins. Le col amidonné de sa chemise montait assez haut, et les revers de velours de sa veste en étaient les seuls ornements. Elle avait dû se rendre dans une des fermes du château dans la matinée, car de la boue était collée aux talons de ses bottes.

Cette image lui plut. Kate était une femme compétente, et débordante de vitalité. Elle n'avait pas traîné au lit jusqu'à midi en se demandant quels bijoux elle porterait pour le thé.

Est-ce que de nombreuses dames paressaient ainsi ? Oui, certainement.

— Eh bien ? Quel est le pronostic du médecin ?

— Il dit que toutes les blessures finissent par guérir, même celles qu'on ne voit pas. Il pense qu'il pourra bientôt m'ôter les points de suture. Mon problème d'arithmétique ne l'a pas étonné. J'ai la permission de marcher un peu, mais il souhaite que je me repose et que j'évite de me fatiguer les yeux.

— Donc, pas de lecture ?

Il secoua la tête, en proie à une vague frustration.

— Avez-vous retrouvé des souvenirs, monsieur ? Même très vagues ?

Il eut un mince sourire, hésita un instant, puis avoua :

— J'ai fait des rêves bizarres. Dans l'un d'entre eux, je marchais dans un parc. Je savais que c'était Green Park. C'est à Londres, n'est-ce pas ?

— Oui.

— J'étais sûr d'y être déjà allé, très souvent. J'avais l'impression que...

— Que ?

Kate se pencha au-dessus du bureau, et tout à coup il eut envie de l'embrasser de nouveau. Il laissa son regard glisser sur elle, espérant qu'elle ne décèlerait pas la flamme du désir dans ses prunelles.

— L'impression que je me rendais dans un endroit qui m'était familier, dit-il doucement. J'étais pressé, il fallait absolument que j'aie là-bas. Je marchais dans une sorte de passage étroit, comme une ruelle éclairée par des becs de gaz. Puis je me suis réveillé brusquement, soulagé.

Kate tapota le bureau du bout des doigts.

— Il y a deux ou trois endroits où l'on peut entrer à St James directement en venant du parc, dit-elle au bout de quelques secondes. Vous vivez peut-être non loin de là ?

— Je ne savais pas que vous connaissiez aussi bien Londres.

— Pas spécialement. Mais, avant que Belgravia ne devienne la coqueluche des aristocrates, oncle Upshaw et tante Louisa vivaient à St James's Square.

— Ah, oui ? Du côté le plus chic, je suppose ?

Kate arrondit les yeux de surprise.

— Vous voyez ? Vous savez cela ! Vous savez qu'un des côtés est moins apprécié.

— En effet, je le sais, marmonna-t-il, pensif.

— On peut également emprunter ce chemin pour se rendre au Carlton Club, qui est très proche de Spencer House.

Tout en parlant, elle passa machinalement le bout de sa botte sur les dalles de pierre mal jointes du sol.

— Vous appartenez peut-être au White ? Ou à un autre de ces clubs chics ? Je crois qu'il y a aussi un ou deux endroits moins reluisants dans St James. A en croire certaines histoires de mon frère...

— Hmm. Ces histoires ne doivent pas être faites pour les oreilles d'une dame.

Kate haussa les épaules.

— Quoi qu'il en soit, si la mémoire ne vous revient pas, vous pourriez vous rendre à Londres quand vous serez remis, et explorer le quartier.

— Ma déesse serait-elle pressée de me voir quitter l'Olympe ? murmura-t-il.

— Non, certainement pas, répondit-elle, le souffle un peu court. Je vous en prie, Edward, ne me taquez pas. Pas... de cette façon.

— Je vous demande pardon, s'excusa-t-il, en lui prenant la main. Votre idée est excellente. J'irai.

— Quand vous vous sentirez le courage de le faire.

Il soupira.

— Kate, je suis désolé de vous imposer ma présence ici.

Une ombre passa dans les yeux de la jeune femme, comme si ces paroles la désarçonnaient.

— Il ne faut pas. Sans moi, vous n'auriez jamais eu cet accident. De toute façon, nous finirons par découvrir d'où vous venez, Edward. Et, alors, vous pourrez retourner dans votre famille. Cela réveillera certainement des souvenirs.

Il se sentit soudain en proie à une immense tension. Les derniers mots de Kate lui parvinrent comme de très loin. Et quelque chose de très étrange se produisit. Brusquement, la tension se transforma en une très forte émotion. Une terreur si intense qu'il ne pensait pas avoir déjà éprouvé cela. L'espace d'un instant il eut le souffle coupé, et son corps sembla comme engourdi.

*Il ne voulait pas retourner là-bas.*

Il en était certain.

Un profond soupir lui échappa. Seigneur, quel genre de vie avait-il mené ? Quel était ce poids, noir et lourd, au fond de son cœur ? Était-il malheureux ? Ou encore, Dieu l'en préserve, mal marié ? Il avait pourtant la certitude de ne pas avoir d'épouse. Mais il y avait assurément des zones d'ombre dans son passé, des zones qu'il n'avait aucune envie de redécouvrir.

Se pouvait-il qu'il ait relégué ces mauvais souvenirs dans quelque recoin secret de sa mémoire, prolongeant ainsi son séjour dans ce château, où il se sentait... si étrangement bien ? Comme chez lui ? Bellecombe lui apparaissait comme une maison chaleureuse, un havre de paix, où il se sentait en sécurité.

Mais quelle idée saugrenue, tout à coup ! Il n'était plus un enfant !

— Edward ? Que se passe-t-il ?

Il posa les yeux sur elle, conscient que son expression devait être lugubre.

— Et si je ne voulais pas me rappeler ? dit-il, en s'efforçant de conserver son calme. Je... Kate, Dieu me vienne en aide... j'ai parfois l'impression que je ne veux pas savoir qui je suis. Comment est-ce possible ?

— Ne vous inquiétez pas. Vous n'êtes pas encore tout à fait remis, voilà tout. Ne faites pas une obsession de cette perte de mémoire. Je suis contente de vous avoir ici.

— Contente ? répéta-t-il en haussant les sourcils. Vraiment ?

— Sans doute plus que je ne le devrais, murmura-t-elle en détournant les yeux.

Elle sembla hésiter un long moment, puis reprit le fil de ses pensées, d'une voix un peu précipitée.

— Je suis contente aussi de savoir que vous vous sentez bien chez nous. Vous devriez vous reposer et considérer que vous êtes en vacances. Quel mal y a-t-il à cela ? L'inquiétude ne résout rien. Personne n'a envie de perdre le souvenir de son passé, Edward.

Il contempla fixement une armoire vitrée contenant de lourds volumes d'agriculture.

— J'ai parfois l'impression que les souvenirs sont à portée de main. Parfois même, je crois les entrevoir. Un peu comme lorsque vous suivez quelqu'un que vous croyez reconnaître dans la foule. Puis au dernier moment, alors que vous êtes sur le point de découvrir son visage, il s'évanouit au coin d'une rue.

Sans s'en rendre compte, il avait posé son poing serré sur le bureau. Kate posa la main sur ses doigts crispés et les pressa avec force.

— Edward, cessez de suivre, de chercher. Tout ce que nous désirons dans la vie apparaît lorsque nous avons renoncé à essayer de l'atteindre.

Il laissa échapper un rire bref.

— Vous avez raison, Kate. Je ne sais pas pourquoi, mais je le sais. Oh ! la barbe ! J'ignore pourquoi je sais certaines choses. Mais il faut que vous me pardonniez mon langage. Je ne suis pas sûr d'avoir été le gentleman que vous croyez, dans mon ancienne vie.

— Vous êtes un gentleman par l'éducation sinon par la naissance, affirma-t-elle. Probablement les deux.

Il haussa les épaules et posa les yeux sur la lettre qu'elle était en train d'écrire. Le texte était raturé, et elle avait griffonné des notes dans la marge.

— Je dois cesser de me plaindre, conclut-il en retirant sa main. Que faites-vous ?

Il eut l'impression que ses joues se teintaient de rose.

— J'écris à oncle Upshaw et tante Louisa. Je les invite à nous rendre visite.

— Vraiment ?

— Oui.

Elle baissa les yeux et fit tourner entre ses doigts la bague qu'elle portait à l'annulaire. C'était un bijou d'homme et il se demanda si son fiancé la lui avait offerte.

— Je désire qu'ils soient là en même temps que ma mère et ses invités. Pour deux raisons.

— Puis-je savoir lesquelles ?

Elle agita faiblement la main.

— Je voudrais qu'ils fassent la connaissance de Richard Burnham. Je me suis de nouveau querellée avec Nancy, hier soir, et j'ai compris que ce n'était pas à moi de m'opposer à ce mariage, et que je n'ai pas à lui dispenser mes conseils, quels qu'ils soient.

— Si cela peut vous consoler, je ne pense pas que votre sœur soit idiote. Loin de là.

Kate ne répondit pas tout de suite et continua de faire tourner la bague à son doigt.

— Non, en effet. Nancy est tellement jolie et charmante que les gens la croient superficielle. Ou bien ils pensent que la flatterie peut lui tourner la tête. Mais ce n'est pas vrai. Elle maintient qu'elle veut épouser Richard, et que lui seul lui convient.

— Elle a fini par vous convaincre ?

— Je crois, répondit Kate en hochant la tête. Dans la mesure où mon opinion est à prendre en considération, puisque je ne suis pas sa tutrice. Je peux posséder Bellecombe, gérer ce domaine qui représente une immense fortune, mais, légalement, je n'ai pas le droit de prendre des décisions concernant ma sœur. Vous ne trouvez pas cela idiot ?

— Si.

— J'ai donné à Richard la cure de St Michael. Je pense que cela en dit long sur l'estime que je lui accorde. Je ne confierais jamais la paroisse à un homme pour lequel je n'ai pas de respect et d'admiration. Si notre oncle pouvait passer du temps avec lui, ainsi qu'avec sa mère, il finirait sans doute par se rendre compte qu'il peut rendre Nancy heureuse.

Edward l'observa longuement. Quelle était cette expression furtive, dans ses yeux ? Une sorte de doute ?

La main de Kate était posée à plat sur le bureau, près de la lettre. Il la prit dans la sienne, émerveillé par l'élégance de ses doigts. Elle ne chercha pas à la retirer et, peu à peu, il vit la gêne se dissiper dans ses yeux.

Au bout d'un long moment, il la pressa avec délicatesse.

— Ma chère, avez-vous envisagé d'insister tout simplement pour que lord Upshaw donne son accord ? Vous pourriez lui dire que vous êtes certaine qu'ils sont parfaitement assortis.

Pendant quelques instants, il crut qu'elle ne répondrait pas.

Quand elle se décida à parler, ce fut avec hésitation, presque à contrecœur.

— Mais mon jugement est-il meilleur que le sien ? Que sais-je, en vérité, de la vie ? Du mariage ? J'ai fait un mauvais choix, et... et j'ai gâché ma vie.

— Vous n'avez rien gâché du tout ! Vous vous êtes fiancée, puis vous avez décidé au bout de quelque temps que cet homme ne vous convenait pas, et vous avez évité de passer toute votre vie à regretter votre mariage.

Elle se mordillait nerveusement les lèvres, et il devina qu'elle lui cachait quelque chose. Néanmoins, il n'avait pas le droit de la questionner.

De fait, il lui avait déjà imposé sa présence, il ne pouvait pas aussi lui imposer ses opinions. Il porta sa main à ses lèvres, et lui effleura les doigts.

Ce n'était pas un geste sensuel, mais une façon de la rassurer. De la consoler, peut-être. Cette maison et la présence bienveillante de Kate le réconfortaient d'une façon qu'il n'aurait su expliquer. Ne pouvait-il lui rendre la pareille ?

— Quelle est la seconde raison ? s'enquit-il.

— Je vous demande pardon ?

— Vous disiez que vous aviez deux raisons d'inviter votre oncle et votre tante.

— Oh ! eh bien, Aurélie, c'est-à-dire maman, va venir, voyez-vous, dit-elle en rougissant un peu. Et tante Louisa a une influence... disons *bénéfique*, sur elle.

— C'est intéressant. Lady Upshaw est la sœur de votre mère ?

— Sa demi-sœur. Louisa a perdu sa mère quand elle était petite. Un an plus tard, son père a créé la surprise en épousant leur jolie gouvernante française. Aurélie est née peu après.

Edward fut incapable de réprimer un sourire.

— Louisa n'en a jamais voulu à Aurélie, poursuivit Kate. Ses frères aînés, en revanche, ont éprouvé du ressentiment, je crois. A la mort de leur père, Aurélie est partie quelque temps en France. Ils comptent sur Louisa pour... pour la remettre dans le droit chemin, de temps en temps. Mais j'ignore si Louisa viendra, cette fois.

— Pourquoi refuserait-elle ?

— Elle a une famille nombreuse. Les trois aînés sont mariés, et elle a encore des filles à la maison. Ce n'est pas juste de l'ennuyer avec mes problèmes.

— J'ai remarqué que votre sœur et vous appeliez votre mère par son prénom.

Kate s'empourpra un peu plus.

— Aurélie dit qu'elle se sent vieille si nous l'appelons maman. Elle s'est mariée scandaleusement jeune. Et, à vrai dire, cela ne nous coûte pas grand-chose de lui faire plaisir.

Edward songea que cette femme n'était qu'une capricieuse, mais il ne dit rien.

— Kate, je ne suis pas venu jusqu'ici pour vous questionner sur des choses qui ne me regardent pas.

— Je n'ai pas trouvé vos questions indiscrètes. Pourquoi êtes-vous venu ?

— Je pense que vous le savez.

— Non, pas du tout.

Il arqua les sourcils.

— Je suis venu vous demander pardon pour le comportement que j'ai eu hier soir.

— Quoi, pour avoir été irritable quand je vous ai prié de vous reposer ? dit-elle en lui coulant un regard de côté. Ou bien pour avoir dit à Jasper qu'il pouvait aller au diable, quand il a voulu vous aider à ôter votre veste ? Ne niez pas, j'ai tout entendu.

— Kate...

— Ah, vous faites allusion à ce baiser ? Regrettez-vous de m'avoir embrassée ?

— Bien sûr. Comment pourrait-il en être autrement ?

— Je suppose donc que vous ne recommencerez pas. Je suis déçue.

L'espace d'une seconde, il crut que son cœur allait cesser de battre.

— Ah, Kate ! Nous sommes sûrs tous les deux que je ne suis pas le genre d'hommes qui a le droit de vous embrasser.

— Oh ? Et quelle sorte d'hommes dois-je choisir, selon vous ? Un coureur de dot, peut-être ? Seulement, je n'ai pas de fortune en dehors de Bellecombe, et j'ai le devoir de préserver le domaine. Vous voyez, mes choix sont limités, Edward.

— Vous espériez vous marier, laisser Bellecombe aux soins de votre frère, et avoir une famille et une maison bien à vous. Des enfants...

Elle détourna les yeux.

— Kate, vous pouvez encore avoir tout cela. Pourquoi n'iriez-vous pas à Londres à la place de votre sœur ? Lady Upshaw ne peut-elle vous présenter quelques bons partis ?

Kate pinça les lèvres.

— Je n'ai pas le temps. Les choses sont trop précaires ici. Il nous a fallu cinq ans juste pour équilibrer les comptes.

— Votre régisseur...

— Je ne peux pas. Et je n'en ai pas envie. Regardez-moi. Je ne suis pas une beauté, et je le sais.

— Ce n'est pas vrai. Et vous avez plusieurs qualités qui...

— Vous ne comprenez pas. Je ne suis plus Mlle Katherine Wentworth, pourvue d'une dot modeste mais confortable. Est-ce que j'ai envie de me marier ? Oui, bien entendu. Mais comment pourrai-je être sûre qu'un homme me désire, moi, et non les revenus que ce domaine produira peut-être un jour, à condition que je me consacre uniquement à cela ?

De toute évidence, son ex-fiancé lui avait fait peur.

— Kate, tous les hommes ne sont pas comme cela.

— Les hommes qui recherchent une épouse doivent être pragmatiques, Edward. Ils doivent penser à ce que cette femme leur apportera. Personne ne verra en moi une femme sans beauté, mais avec du cœur. Ils ne verront que l'héritière de Bellecombe. Mon père et mon frère ont saigné le domaine à blanc, et je ne laisserai jamais un autre homme faire la même chose.

Il se rendit compte qu'il l'avait bouleversée. Elle n'était pas consciente de sa propre valeur. Cependant, elle avait raison. Sa personne était devenue indissociable de la baronnie et, s'il connaissait bien la loi, l'homme qui l'épouserait contrôlerait tout : la femme et le domaine.

— Néanmoins, vous pouvez être très persuasive, ma chère, reprit-il dans une tentative pour alléger l'atmosphère. Je suis sûr que vous sauriez contrôler ce genre d'hommes.

— Je ne veux pas avoir affaire à *ce genre d'hommes*. J'ai de vrais problèmes, ici, et je n'ai pas

le temps de me battre sur un autre front. Je ne peux faire courir ce risque à Bellecombe et à ma famille.

— Et vous êtes donc prête à sacrifier vos futurs enfants ? Pour l'avenir du domaine ?

Une ombre passa dans ses yeux gris.

— On peut voir les choses comme cela. Je pense que le sacrifice en vaut la peine.

— Et que deviendra Bellecombe, après vous ? Pour qui bâtissez-vous tout cela, sinon pour vos enfants ?

— Nancy est la prochaine héritière du domaine. Ce serait une bonne chose, si celui-ci passait dans les mains de la famille Burnham.

— Dans ce cas, il me semble que votre décision est prise. Je suis désolé de vous avoir embrassée. Ce qu'il y a entre nous, cette fragile amitié... je n'aurais jamais dû prendre le risque de la perdre.

— Vous vous ennuyez ici. Vous vous sentez frustré, n'importe quel homme aussi énergique et ambitieux que vous le serait.

Elle repoussa son fauteuil et jeta un coup d'œil à la vieille pendule posée sur le manteau de cheminée.

— Je suis désolée, mais il faut que je vous quitte. J'ai promis à Anstruther d'aller le retrouver.

— Ah... Encore les moutons ?

Le sourire de Kate n'atteignit pas ses yeux.

— Non, une mine vers Dulverton, dit-elle en prenant une vieille sacoche en cuir sur le sol. Nous y partons.

— Une mine de charbon ?

— Non, le charbon se trouve plus près de Bath. Cette mine contient un petit filon d'argent.

— Vous n'avez pas l'air contente de devoir vous y rendre. Je me trompe ? Kate, dites-moi que je ne vous ai pas rendue malheureuse.

— Vous êtes ridicule, Edward, répondit-elle en entassant des dossiers dans la sacoche. C'est juste que... j'aime bien le travail de la ferme, les moutons, les récoltes. Les saisons. Mais la mine... je déteste cela.

— Vraiment ? Dans ce cas, vendez-la.

— C'est tentant, mais ce ne serait pas raisonnable, objecta-t-elle en fermant la boucle du sac. La moitié des revenus de Bellecombe proviennent de biens non agricoles. Le régisseur désire discuter d'une nouvelle proposition d'exploitation, et je ne vais comprendre que la moitié de ce qu'il dira. Non, vous n'êtes pour rien dans mon humeur, je vous rassure.

— Ce n'est pas une tâche facile, d'être baronne d'Allenay, n'est-ce pas ? Bien. Je ne veux pas vous retenir davantage...

Kate mit son chapeau, en rabattit la voilette sur son visage, saisit sa cravache et se dirigea d'un pas vif vers la cour.

— Oh ! autre chose..., dit-elle en se retournant. Je risque de rentrer tard, ce soir. Mais, puisque le Dr Fitch vous a donné la permission de vous lever, j'espère que vous dînez avec nous demain soir ?

— Merci. Rien ne pourrait me faire plus plaisir, répondit-il avec un soupir de soulagement.

— Parfait. Je demanderai à Anstruther de se joindre à nous. Il vous plaira.

Edward la regarda traverser la cour en faisant claquer ses talons sur les pavés. Sa silhouette était élancée et distinguée, digne d'une duchesse. Elle franchit la première herse, passa dans la cour extérieure, et disparut.

Soudain, Edward eut envie de lui courir après, de lui dire... Quoi donc ? Seigneur, il n'était même pas sûr de savoir ce qu'elle lui avait offert. Un deuxième baiser ?

Son refus avait dû la transpercer en plein cœur. C'était ce qu'il voulait. Il avait presque atteint la herse quand il s'arrêta : ce serait folie de la suivre... Il ignorait son propre nom ! Soudain, il entendit un claquement de sabots sur les pavés. La jument de Kate apparut, lancée au trot, et emprunta le pont qui menait à l'extérieur du château.

Kate était suivie par un homme grand, monté sur un énorme cheval, qui rejoignit bientôt la jument et avança de front avec elle.

Elle montait avec élégance ; sa posture était parfaite. Ni son compagnon ni elle ne lui accordèrent un coup d'œil. Il demeura dans l'ombre de la grille, transi comme un adolescent amoureux.

Mais il n'était plus un jeune garçon. Et il n'était pas amoureux non plus.

Cependant, les yeux fixés sur la silhouette de Kate, il eut conscience d'avoir commis une erreur impardonnable. La plus grande erreur de sa vie.

D'où provenait cette certitude ?

Il n'était rien. Sa vie, ses erreurs passées, invisibles. Impossible de songer à l'avenir, alors qu'il ignorait tout de son passé. Il ne savait pas comment il s'appelait, était incapable d'additionner des chiffres simples, et ne raisonnait peut-être même pas correctement.

Pour la première fois depuis son accident, il eut envie de hurler sa colère.

## Chapitre 7

### *Une belle musique*

Ce soir-là, Kate se prépara pour le dîner avec plus de soin qu'elle ne voulait se l'avouer. Assise comme à son habitude près du feu dans son petit salon particulier, les pieds sur un pouf et son ouvrage à la main, Mme Peppin la regarda sortir ses robes de l'armoire l'une après l'autre, et les y remettre.

— Celle en satin bordeaux, mademoiselle, finit-elle par dire, sans cesser de faire cliqueter ses aiguilles à tricoter. Elle est simple, mais elle vous va bien.

— Toutes mes toilettes sont simples, marmonna Kate en examinant la robe bordeaux.

La gouvernante déposa sa corbeille sur le sol, à côté d'elle.

— Oui, et à qui la faute ?

Kate lui décocha un coup d'œil contrarié, et accrocha la robe à la poignée de l'armoire.

— La mienne, reconnut-elle en secouant le jupon. Je ne suis pas faite pour me parer des plumes du paon, Peppie.

— Ni pour faire tapisserie, mademoiselle, rétorqua Mme Peppin en allant tirer le cordon. Il faut que Hetty repasse cette jupe. Même un paon a besoin de lisser ses plumes pour se mettre en valeur, et vous avez un bel invité à dîner, ce soir.

Kate écarquilla les yeux.

— Pour l'amour du ciel, Peppie ! C'est seulement Edward !

— Oui, seulement Edward. Mais il y a une différence entre se tenir au chevet d'un malade et recevoir à sa table un homme valide, aussi beau qu'une statue romaine qui aurait pris vie.

— Il boite, répliqua Kate. Et, de plus, nous ne savons rien de lui.

C'était à elle qu'elle aurait dû adresser cette remarque. Seigneur, elle avait presque flirté avec lui, la veille ! Mais la réponse d'Edward l'avait fait retomber sur terre aussi brutalement qu'Icare lorsque ses ailes avaient fondu. Et, si cela n'avait pas suffi, la langue acérée de la gouvernante lui aurait remis les idées en place.

A vrai dire, John Anstruther et elle avaient remplacé les parents que Kate et Nancy n'avaient pas eus. Mme Peppin avait le droit de dire ce qu'elle pensait, et personne ne pouvait doucher les rêves de Kate avec autant d'aplomb et d'efficacité.

Pourtant, ce n'était pas ce qu'elle faisait en ce moment.

— Vous avez raison, dit-elle. Mais c'est un plaisir d'avoir un gentleman dans la maison. Et bel homme, avec ça !

— Oui. J'aimerais qu'il garde ses lunettes quand il se promène dans les couloirs. Cela le rendrait sans doute moins séduisant ?

Mme Peppin eut un petit rire.

— Oh ! mademoiselle, il faudrait plus qu'une paire de lunettes pour ternir la séduction d'un homme comme celui-là ! Je pensais qu'il ferait tourner la tête à Mlle Nan, mais ce n'est pas le cas.

— Je crains que ce ne soit pas Nancy qui pose problème, admit Kate. Je le trouve beaucoup trop perturbant. Mais enfin, il commence à retrouver des bribes de souvenirs.

— Oui, et un jour, d'après Fitch, sa mémoire reviendra d'un seul coup et nous en aurons fini avec lui. Pour ma part, j'en serai un peu désolée.

Kate ne le serait pas. Elle serait contente de retourner à sa vie ordinaire, d'être débarrassée des rêveries qui la tourmentaient. Et c'était ce qu'elle se répétait, pendant que Hetty repassait sa robe, et que Mme Peppin était en train de lui faire un chignon de tresses.

— Voilà, dit-elle au bout d'un moment, fixant sa chevelure à l'aide d'un peigne en or qui avait appartenu à sa grand-mère. Vous êtes le portrait craché de l'ancienne lady d'Allenay. Pas étonnant que votre grand-père ait eu une préférence pour vous.

La coiffure lui allait bien, reconnut Kate, en tournant la tête devant le miroir. Le peigne en forme d'éventail était garni de grenats qui reflétaient la lumière. Ainsi apprêtée, elle était aussi gracieuse et élégante qu'une reine.

— Etais-je vraiment la préférée de grand-père, Peppie ?

— Oh ! oui, mademoiselle ! s'exclama la gouvernante en étalant la jupe de soie sur la crinoline. Lord d'Allenay aimait ce cher M. Stephen, mais il savait que le domaine de Bellecombe serait en de meilleures mains avec vous. Il est mort en paix, en sachant que le domaine serait à vous.

— J'aimerais prouver qu'il avait raison de le penser, mais c'est difficile ! Je n'ai pas compris la moitié de ce qui s'est dit hier, au sujet de cette mine.

— Quelle mine ? lança une voix depuis le seuil. Bonté divine, Kate ! Ce que tu es bien nippée !

Kate se retourna. Nancy se tenait dans l'embrasement, entre la chambre et le petit salon.

— Cette robe a déjà cinq ans et tu l'as vue au moins cent fois. Si tu la trouves élégante, alors j'ai une garde-robe complète à la mode de Paris dans mon armoire !

Nancy croisa les bras, dardant sur elle un regard accusateur.

— Mais tu portes le peigne de grand-mère ! Avec les boucles d'oreilles assorties !

— Oui. Et toi, tu portes son collier d'émeraudes et de diamants, répliqua Kate en attachant une des boucles. Tu veux échanger ? Je peux les enlever en un tournemain, tu sais.

— Echanger des émeraudes contre des grenats ? Non, merci. Mais tu t'habilles pour Edward, je le sais très bien.

— Certainement pas.

— Je te dis que si ! Pourquoi serait-il acceptable que tu flirtes avec un inconnu qui est peut-être un bandit de grands chemins, alors que je n'ai pas le droit d'épouser un homme qui est un saint ? Vraiment, je ne comprends pas !

— Mademoiselle Nan ! s'exclama la gouvernante, mettant les poings sur les hanches. Pas de ça maintenant !

— De quoi voulez-vous parler ? fit Nancy, l'air innocent.

— Si votre sœur a enfin envie de s'habiller pour recevoir un invité, nous devrions tous être heureux pour elle. M. Edward est un gentleman. Et votre sœur n'a pas beaucoup de plaisirs dans la vie.

Mais Kate s'était déjà détournée du miroir, saisissant son châle rouge et or au passage.

— Je te l'accorde, Edward est peut-être un infâme gredin, dit-elle d'un ton léger. Mais il ne m'intéresse pas du tout. En outre, j'ai dix ans de plus que toi, Nancy, et j'ai un peu connu le monde.

— Vraiment très peu, alors, lâcha sa sœur dans son dos. Je devrais écrire à oncle Upshaw pour lui dire que tu abrites sous notre toit un mystérieux inconnu, et qu'il faut faire cesser cela.

Kate se retourna en souriant.

— Trop tard, Nan. Je viens de le faire. Maintenant, dépêchons-nous. Ne faisons pas attendre Anstruther et Edward.

\* \* \*

Quand Edward entra dans le salon, John Anstruther s'y trouvait déjà, un verre de whisky à la main. Il reconnut aussitôt l'homme de forte carrure qui accompagnait Kate, la veille, sur l'immense cheval. L'Écossais, dont le visage s'ornait d'épais favoris, se présenta sans cérémonie et lui servit un verre comme s'il était chez lui.

— Diablement malheureux, cette chute, lança-t-il en lui passant le verre. Vous devez avoir hâte de retourner à vos affaires.

— Justement, je ne sais pas. Je ne ressens pas d'impatience. Mais j'ai l'impression d'être de trop ici.

— Pas du tout ! s'exclama Anstruther en lui donnant une claque amicale sur l'épaule.

Il raconta alors à Edward l'histoire d'un de ses camarades d'école qui avait connu les mêmes déboires que lui à l'université.

— Ivre mort, il est tombé d'une fenêtre, à Old College. Sur un groupe de garçons de première année. Une chance, car les gars ont amorti sa chute. Mais sa tête a tout de même heurté le sol. Le pauvre diable n'a plus su qui il était pendant une bonne quinzaine de jours.

— Et, ensuite, que s'est-il passé ?

Le régisseur se rembrunit.

— Je ne me souviens plus très bien comment ça s'est produit, mais la mémoire lui est revenue d'un seul coup. Evitons d'en parler devant les dames. Cela ressemble trop à ce qui est arrivé à ce pauvre M. Stephen.

— Ah, oui. Lady d'Allenay m'a dit que son frère était mort à la suite d'une chute, mais j'ignore comment les choses se sont déroulées.

— Il est sorti faire la fête avec son compagnon de virées, lord Reginald, cet ivrogne.

— Lord Reginald ?

— Oui, ce rustre, reprit Anstruther en désignant d'un mouvement de tête la direction du nord-ouest. Mais je ne devrais pas parler ainsi. Les dames ont toujours un faible pour lui, je crois.

— Mais pas vous, à ce que je comprends.

— C'est le plus jeune fils du marquis de Yelton ; il est assez content de lui. La mère de lady Yelton a grandi de l'autre côté de la colline, et ce garçon était le petit prince adoré de sa grand-mère. Cette femme ne nous a pas fait de cadeau en mourant.

— Ah, vraiment ? C'est-à-dire ?

Anstruther secoua la tête en faisant trembler ses bajoues.

— Elle a légué la maison et trois métairies à cet imbécile, qui a tout gaspillé, grommela-t-il, gardant un œil sur la porte. Ce n'est pas à moi de le dire, mais j'ai toujours trouvé qu'il avait une mauvaise influence sur M. Stephen.

— J'ai l'impression que les jeunes hommes sont éternellement à la recherche d'une mauvaise

influence, lâcha sèchement Edward.

— Ah bon ? M. Stephen n'était pas un mauvais garçon, il était juste trop gâté. Il est parti en Toscane, faire la fête avec lord Reginald. Un jour où ils avaient trop bu, il est monté au sommet d'un clocher et il est tombé, on ne sait pas trop comment.

Edward posa les yeux sur la canne qu'il avait empruntée.

— J'ai cru comprendre qu'il avait du mal à marcher après cet accident.

— Il n'a plus jamais véritablement marché, même s'il parvenait à avancer en clopinant, quand on l'aidait. Vous avez, lorsqu'un homme reste alité trop longtemps, il est fichu. La pneumonie s'abat sur lui, presque toujours. Vous savez fait une mauvaise chute, monsieur, mais grâce au ciel vous pouvez vous lever et marcher.

A cet instant, Edward entendit les pas des dames dans l'escalier. Anstruther lui lança un regard d'avertissement, et vida son verre d'un trait.

— Anstruther ! s'exclama Nancy en venant l'embrasser sur la joue. Comme vous êtes beau, sans vos grosses bottes et votre pardessus !

L'Écossais s'empourpra et passa un doigt dans sa cravate.

— Je suis ficelé comme une dinde de Noël, mademoiselle Nan. Oh ! vous avez mis le collier de votre grand-mère ! Cette vieille grincheuse me manque.

La conversation dévia sur les qualités de la vieille lady d'Allenay, qui étaient légion, malgré son caractère grognon.

— Elle n'était pas vraiment ronchon, dit Kate en servant le sherry. Juste pragmatique.

Edward leva son verre en souriant.

— Eh bien, buvons aux femmes pragmatiques. Je les trouve charmantes.

Anstruther se lança dans une longue conversation avec Nancy, de l'autre côté de la pièce, si bien que, pour le plus grand plaisir d'Edward, Kate et lui se retrouvèrent seuls.

Elle était particulièrement belle, avec sa robe rouge dont les découpes révélaient un jupon de satin écru. Le corsage moulant dévoilait ses épaules et effleurait le haut de ses seins. Mais le décolleté suggérait plus qu'il n'en laissait voir, grâce à une chemisette de dentelle écru.

Aucun collier n'ornait sa peau crémeuse et elle avait ôté les bagues qu'elle portait d'ordinaire. Ses seuls bijoux étaient de longues boucles d'oreilles ciselées en forme de feuilles, garnies de pierres rouges, et un peigne en or, posé comme une couronne sur un amoncellement de tresses. Edward n'était pas spécialiste en matière de mode féminine, mais il savait reconnaître l'élégance et la noble simplicité.

Kate alla placer un verre de sherry dans la main de sa sœur, et revint vers lui.

— Je vois qu'Anstruther vous a fait goûter son whisky ?

— Oh ! c'est *son* whisky ?

— Je n'en bois jamais, avoua-t-elle en fronçant le nez. Mais je le garde, pour pouvoir l'attirer de temps à autre dans la maison.

— Vous parlez de lui comme d'un chien errant, dit Edward en souriant.

— Il est loin d'être sans toit. Il a la ferme sud pour lui seul. L'ensemble comprend un grand manoir, et il y vit très confortablement !

— Il y a longtemps qu'il est chez vous ?

— Pratiquement depuis ma naissance. C'était le filleul de grand-mère, voyez-vous, et ils étaient très proches. C'est grand-père qui l'a engagé.

— Vous avez confiance en lui ? C'est un bon régisseur ?

— Anstruther fait partie de la famille. Quand papa était encore en vie, c'était le seul à pouvoir

le raisonner. Malgré tout son bon sens, grand-père était trop faible devant son fils unique. Oui, j'ai entièrement confiance en lui. Comme tous nos fermiers. Même maman l'adore, bien qu'elle le taquine sans cesse pour ses manières bourruées.

— Ses taches doivent être multiples.

— Innombrables ! Il gère le domaine, s'occupe de nos intérêts dans les mines, et se rend au moins une fois par mois à Londres pour rencontrer nos hommes d'affaires et les banquiers. Il sait à quel point je déteste la ville.

Tout ce qu'elle disait sur l'homme confirmait ce qu'Edward avait deviné par instinct.

— En parlant de mines, comment s'est passé votre rendez-vous, hier ? Était-ce aussi terrible que vous le craigniez ?

Elle esquissa un mince sourire.

— Non, mais notre directeur a été déçu. Il voudrait faire percer un nouveau puits au printemps.

— Que lui avez-vous dit ?

— Que nous aurons peut-être les moyens de le faire. Mais il nous est impossible de nous développer en Cornouailles, où il vise une éventuelle mine de fer.

— Le fer est un bon investissement.

— Soumis cependant à la concurrence de l'Extrême-Orient... C'est pourquoi je pense que l'aventure est trop risquée. Si je comprenais mieux le fonctionnement, peut-être, mais ce n'est pas le cas. Et je n'ai pas le temps d'apprendre, malheureusement.

Edward songea que l'étude en valait la peine. Les technologies d'exploitation, qui progressaient sans cesse, allaient révolutionner la gestion des mines. Il ouvrit la bouche pour parler, mais se ravisa.

Que savait-il, en réalité ? Et, s'il savait quelque chose, comment l'avait-il appris ? Où avait-il appris ? Il avait des connaissances dans ce domaine, il en était certain, néanmoins, il aurait été présomptueux de vouloir donner des leçons à Kate en matière d'investissement de capitaux.

— Alliez-vous dire quelque chose ? s'enquit-elle poliment.

— Non, simplement je...

Il fut sauvé par l'entrée de Fendershot, qui annonça avec raideur que le dîner était servi.

Edward découvrit alors, non sans surprise, que les sœurs Wentworth n'étaient pas intéressées par les commérages, et ne discutaient pas des dernières modes londoniennes. Elles s'en tenaient à des sujets plus terre à terre, susceptibles de capter l'attention d'Anstruther.

Au cours du dîner, il en apprit plus qu'il ne le souhaitait sur les moissons tardives, le marché de la laine et les champs de pommiers, mais cela lui donna l'occasion d'observer Kate dans son élément. Tout ce qu'il avait découvert sur elle jusqu'à présent, c'était sa bonté.

Pendant qu'ils dégustaient un plat de merlans accompagnés d'une sauce au beurre, Anstruther aborda le sujet de la mine de fer. Il ne put contredire Kate, quand elle souligna qu'il serait nécessaire de faire un emprunt et de reporter certains travaux indispensables dans le domaine.

Bref, il ne fallait plus envisager un tel investissement.

— Oui, il ne faut pas emprunter, concéda le régisseur à regret. Pourtant, ce serait une excellente opportunité.

Plus un mot ne fut prononcé à ce sujet, et ils se retirèrent au salon, où Nancy fut persuadée de se mettre au piano. Anstruther avait apporté un violon dans un vieil étui cabossé qu'il avait caché derrière un fauteuil. Il le sortit, et s'installa sur une chaise, face à la jeune fille.

— C'est merveilleux, chuchota Edward. Est-ce qu'ils jouent bien ?

Kate esquissa un sourire.

— Disons que, rien que pour entendre jouer Anstruther, j'accepte volontiers de lui fournir autant

de whisky qu'il le désire. Quant à Nancy, je ne saurais dire d'où elle tient un tel talent. Personnellement, je n'ai pas d'oreille.

Les deux musiciens commencèrent par une sonate compliquée pour piano et violon, qu'ils exécutèrent sans la moindre faute. De toute évidence, ils jouaient ensemble depuis des années, chacun anticipant le jeu de son partenaire. Edward se laissa bercer par la musique, sombrant dans un état de bienfaisante relaxation.

Pourtant, il était parfaitement conscient de son environnement. Assise à côté de lui, Kate dégageait une chaleur sensuelle plus troublante qu'une beauté classique. Il se sentit transpercé par la flèche acérée du désir.

Seigneur ! Il inspira longuement pour se ressaisir. Il n'était pourtant pas un blanc-bec ! De nombreuses femmes étaient passées dans son lit, certainement. Alors pourquoi celle-ci l'affolait-elle ? Depuis leur longue conversation dans le bureau, il avait senti un changement s'opérer en lui. Ce changement était-il souhaitable ou non, il n'aurait su le dire.

Elle le regarda en souriant, alors que s'égrenaient les dernières notes.

— Impressionné ?

— C'était très beau.

— Mozart, dit-elle en étalant sur ses genoux la housse d'oreiller qu'elle avait prise pour la raccommoder.

— Oui, je sais. Mais comment je le sais ? Mystère.

— N'y pensez pas, lui conseilla Kate, alors que les musiciens entamaient un nouveau morceau. Profitez simplement de la musique. Je doute que vous ayez déjà entendu l'équivalent à Londres, ou même à Paris.

— Je me demande si je suis déjà allé à Paris.

— Souvent, dit-elle en haussant un sourcil. Je le sais, rien qu'en vous regardant.

Il se mit à rire et la tension s'évapora, remplacée par un sentiment doux et agréable. Il avait l'impression de passer une soirée reposante, auprès d'une amie très chère.

Sauf que ce n'était pas tout à fait la vérité.

Non, c'était plus que cela.

Mais quoi, exactement ? Il éprouva soudain un moment de totale confusion. Il ne s'était pas encore senti aussi égaré depuis cette maudite chute de cheval. Quel était cet étrange sentiment de nostalgie qui l'assaillait, chaque fois qu'il posait les yeux sur Kate ?

Pour l'instant, elle représentait tout ce qu'il connaissait. Aurait-elle toujours autant d'importance lorsqu'il aurait recouvré la mémoire ?

Il avait le sentiment que oui.

Il lui lança un regard de côté, remarquant l'habileté avec laquelle elle faisait courir son aiguille sur le tissu. De fait, elle n'était pas vraiment belle. Ses yeux étaient d'un gris sombre, et sa peau douce et pâle, dépourvue de tout maquillage, avait la couleur de l'ivoire. Mais l'ovale de son visage était parfait et son regard brillait d'intelligence.

Elle avait laissé entendre qu'elle ne comptait pas se marier.

Domage. Elle aurait fait une bonne épouse. On décelait dans son regard franc et lumineux autant de passion que de vivacité d'esprit.

Il s'efforça de concentrer son attention sur Nancy et Anstruther. Sans succès. La musique au rythme accéléré atteignait un crescendo.

Kate le regarda en souriant.

— Parfois, ma mère me manque, dit-elle doucement. Ce morceau est son préféré.

— Elle aime la musique ?

— Oui, beaucoup.

— Mais, d'après votre sœur, elle n'apprécie pas la vie dans la lande.

— Oh ! elle nous fait quelques visites. Mais elle ne se sent bien que dans le tourbillon londonien, reconnu Kate en soupirant. Papa et Stephen étaient comme elle. Nancy et moi, en revanche, nous sommes toujours senties plus à l'aise à Bellecombe.

— Vous avez toujours vécu ici ?

— Plus ou moins. Papa trouvait que Londres n'était pas un endroit sain pour les enfants. Nancy avait les poumons fragiles quand elle était petite. C'est pourquoi nous avons été envoyées ici par nos parents.

— Cela a dû représenter un sacrifice pour votre mère, murmura Edward.

— Non, répondit Kate, l'air vaguement chagriné. Elle restait avec nous autant qu'elle le pouvait, mais papa devenait vite irritable. Nancy et moi, nous vivions la plupart du temps ici, avec nos grands-parents et Anstruther. Jusqu'à ce que Stephen ait cet accident. Papa était déjà mort à cette époque. Aurélie a pensé que l'air de la campagne serait meilleur pour notre frère, aussi l'a-t-elle envoyé ici pour se soigner.

Edward commençait à avoir une opinion assez précise des qualités maternelles de Mme Wentworth. Mais, si Kate n'était pas consciente de la négligence de sa mère, qui était-il, lui, pour critiquer cette femme ?

*Et la vision était là.*

Un visage flou. Du satin bleu ciel. Un chignon de cheveux dorés dans lesquels le soleil projetait des rayons lumineux. La vision s'évanouit, ne lui laissant que le souvenir d'un parfum fleuri, et une terrible impression de manque, de vide...

Mais le parfum n'était pas réel. Rien de tout cela n'était réel. Ce n'était qu'une vision, une scène entraperçue depuis la vitre d'un train en marche, et aussitôt disparue.

— Edward ? Edward, vous vous sentez bien ?

— Pardon ?

Il leva les yeux et contempla le visage de Kate. Elle le fixait intensément.

— Je pense que ma mère était très belle, dit-il d'une voix précipitée, comme s'il craignait que l'image fugitive ne lui échappe encore. Elle avait... un grain de beauté au coin des lèvres, et des cheveux blond foncé qui lui descendaient jusqu'à la taille. Mais elle les relevait toujours lorsqu'elle sortait.

— Comment ? demanda Kate d'une voix calme. Se faisait-elle un chignon, une tresse ?

— Une sorte de chignon, surmonté d'un diadème de diamants. Je ne sais pas comment cela s'appelle.

— Et comment s'appelait-elle, *elle* ?

Edward détourna les yeux, cherchant désespérément.

— *Maman* ? finit-il par dire.

Un long moment s'écoula, pendant lequel il s'efforça de reconstituer la vision évanescence. Mais il ne trouva rien.

— Eh bien, murmura Kate avec un petit sourire. Elle vous autorisait au moins à l'appeler ainsi.

Edward ne dit rien, et Kate n'insista pas, craignant de chasser, par ses questions, les fragments de souvenirs qu'il parvenait à grand-peine à rassembler.

— Oui. Nous devons nous satisfaire de petites victoires, avoua-t-il au bout de quelques secondes.

— Cela a toujours été mon avis, dit-elle avec douceur.

Il eut le sentiment qu'elle n'avait dû connaître que de rarissimes victoires dans sa vie. Des victoires infimes, qu'il convenait de savourer. Comme le fait de pouvoir *presque* voir le visage de sa mère.

Cette vision faisait naître en lui un inexplicable tourbillon d'émotions diverses. Nul doute qu'il aurait l'explication de ce trouble un de ces jours. Mais il n'était pas sûr qu'elle soit à son goût. Il avait l'impression que les circonstances de leur séparation avaient été malheureuses.

Cela avait-il un rapport avec sa réaction presque viscérale, à propos de la mère de Kate ?

— Bien..., dit-il, en voyant Anstruther ranger le violon dans son étui. Cette soirée est trop agréable pour la gâcher avec des visions de ma mère décédée.

— Comment savez-vous qu'elle est morte ?

Il en était sûr. Il savait qu'elle était morte depuis longtemps, et il le lui dit.

Elle lui adressa un sourire de compassion.

— Je suis désolée.

Nancy quitta le pianoforte et se dirigea vers eux.

— Encore une de ces vieilles housses d'oreiller, Kate ? s'exclama-t-elle en posant les yeux sur l'ouvrage de sa sœur. Combien y en a-t-il encore à raccommoder ?

— Une bonne douzaine.

Anstruther vint alors remercier Kate pour le dîner, et prendre congé. Elle posa son ouvrage pour le raccompagner, et Edward devina à leur attitude qu'ils abordaient de nouveau le sujet de la mine de fer. Ils sortirent du salon bras dessus, bras dessous, comme deux vieux amis.

Edward se demanda brièvement si Anstruther manigançait quelque chose, mais rejeta aussitôt cette idée. Non, le régisseur de Bellecombe était un homme solide comme un roc. Bizarrement, c'était pour lui une certitude.

Nancy se percha au bord du canapé et se mit à bavarder avec lui. Kate revint, dix minutes plus tard.

— Nan, je pense qu'il serait temps que nous allions faire des emplettes, annonça-t-elle.

— Pour une fois, ma chère sœur, je suis entièrement d'accord avec toi ! Où irons-nous ?

— A Taunton, je pense, répondit Kate, en regardant Edward. Anstruther dit qu'il peut se passer de moi demain, et il faut encore régler quelques détails avant la visite d'Aurélie. Edward, il y a plusieurs ateliers de tailleurs ici. Ce ne sont pas ceux auxquels vous êtes habitué, bien sûr, mais vous ne pouvez pas vivre en costume de cavalier.

— Je pourrais retourner à Londres avec ces vêtements, suggéra-t-il.

— Pour aller où ? Dans l'un de ces affreux hôtels, pour ensuite parcourir les rues au hasard, en demandant à des inconnus s'ils vous connaissent ?

— Ce serait envisageable, acquiesça-t-il à mi-voix.

A vrai dire, il se sentait assez vaillant pour partir. Tout à fait en forme. Cependant, il retint son souffle, un peu comme Héphaïstos sur le point d'être mis à la porte de l'Olympe.

Nancy vola à son secours.

— Oh ! Edward, c'est hors de question ! protesta-t-elle.

— Absolument ! renchérit Kate avec brusquerie. Et si nous en arrivions là, ce qui j'espère ne sera pas le cas, alors vous prendriez le train avec Jasper.

— Et je vous causerais encore d'autres soucis, Kate.

— C'est vous qui avez le plus grand souci à porter.

— Oui, ajouta Nancy, radoucie. Accordez-vous encore au moins quelques jours, Edward.

Restez ici, le temps de faire la connaissance d'oncle Upshaw.

Il braqua sur elle un regard sombre.

— Je ne pense pas que lord Upshaw voudra me rencontrer. En réalité, ma présence ici risque de lui déplaire profondément.

— Votre présence risque de hâter sa venue, rectifia Kate. Je compte d'ailleurs sur lui. Il connaît tout le monde, et il a toute une armée de notaires et d'hommes d'affaires à sa disposition.

Edward inclina la tête.

— Je ne pense pas réussir à vous faire changer d'avis, mesdames. Qu'il soit donc fait comme il vous plaira. Mais je crains que ma présence ne jette un froid, quand votre mère arrivera avec ses amis.

Nancy laissa fuser un rire mélodieux.

— Oh ! Edward, vous ne pourriez être plus loin de la vérité ! Non, votre présence apportera le mystère, au contraire ! Le drame ! Si Aurélie savait que nous abritions un bel homme mystérieux sous notre toit, elle viendrait encore plus vite !

— Je crains que ma sœur n'ait raison, dit Kate en souriant. Allons nous coucher maintenant, Nan.

— Certainement pas ! Je vais d'abord faire la liste de mes emplettes ! rétorqua la jeune fille, avec un regard espiègle.

Quand elle se fut retirée, Kate soupira.

— Il est 10 heures et demie, et j'ai des lettres à écrire avant de partir, demain matin.

Edward lança un coup d'œil à la pendule près de la porte.

— Presque 11 heures, constata-t-il en s'inclinant. Je vous remercie pour cette agréable soirée, Kate.

\* \* \*

De retour dans sa chambre, Edward n'appela pas Jasper pour l'aider à se déshabiller. Il ôta lui-même sa cravate et sa veste, puis ses bottes, avant de s'emparer du flacon de cognac que Mme Peppin avait laissé sur la desserte un ou deux jours auparavant. Une bonne rasade d'alcool l'aiderait peut-être à oublier le désir que Kate lui inspirait.

Il se servit et alla à la fenêtre pour admirer le paysage baigné par la lumière argentée de la lune. Pas un seul nuage n'assombrissait le ciel. Il vit Anstruther quitter la cour intérieure et refermer la grille derrière lui. Le château était en sécurité pour la nuit. Edward se percha sur le large appui de la fenêtre et sirota son cognac pensivement.

Dans deux ou trois jours, Mme Wentworth arriverait avec ses amis. Il n'avait pas vraiment envie d'être là, mais il ne voulait pas partir non plus.

Cet étrange intermède, cette mise entre parenthèses de sa vie ordinaire, ne pouvait pourtant se prolonger indéfiniment. Il avait des responsabilités. Des devoirs. Même si les détails ne lui étaient pas encore revenus en tête, il commençait à sentir ce souci peser sur ses épaules.

Sa rêverie fut interrompue par un coup léger frappé à la porte. Il traversa la chambre en bras de chemise et en chaussettes pour ouvrir, s'attendant à trouver Jasper, bien qu'il l'ait fermement renvoyé à l'office quelques heures auparavant.

Mais ce n'était pas Jasper qui se tenait sur le seuil.

C'était Kate. Kate, les cheveux défaits, vêtue d'une chemise et d'une robe de chambre, le regard lumineux.

— Edward ! s'exclama-t-elle en lui prenant les mains. Vous vous rendez compte ? Il vient de se passer quelque chose de merveilleux !

— De merveilleux ? répéta-t-il en riant. Oui, Vesta est descendue du ciel, pour venir frapper à ma porte...

Mais elle passa devant lui d'un air impatient, lui relâchant les mains.

— Non, non, il y a quelques minutes, quand nous étions en bas. Juste avant de monter...

Edward rassembla ses souvenirs. Et soudain il comprit.

— Mon Dieu, la pendule ! s'écria-t-il, en allant prendre sa montre sur la table de chevet. Il est 11 heures et quart, à présent.

— Oui !

— Kate. Les chiffres... je parviens à les comprendre !

— Pouvez-vous faire une opération ? Combien font six plus douze ?

— Dix-huit. Un, suivi de huit. Je les vois sans même avoir besoin de les écrire.

— Et tout le reste devrait suivre ! ajouta Kate en lui posant les mains sur les épaules. Vous vous êtes souvenu de votre mère. Maintenant, c'est l'arithmétique. Oh ! Edward, comme je suis heureuse !

Elle posa les yeux sur lui, un peu hors d'haleine.

Alors il fit une chose complètement idiote. Une chose qui ne pouvait être expliquée par le coup qu'il avait reçu sur la tête. Il attira Kate contre lui, la soulevant de terre, et l'embrassa. D'une main, il maintint son visage à l'ovale parfait pour mieux l'immobiliser, tandis que ses lèvres prenaient possession de sa bouche.

Pendant une seconde, elle plaqua les mains sur ses épaules pour le repousser. Pui, soudain, elle s'abandonna. Il la laissa doucement glisser contre lui et reprendre pied sur le sol, sans cesser de l'embrasser. Ses doigts coururent dans ses cheveux de soie, puis le long de son dos, avant de s'arrêter sur ses reins pour l'attirer sensuellement contre lui.

Kate laissa échapper un léger soupir de plaisir, et ses mains lui effleurèrent le torse.

Enivré, il pénétra davantage dans la chaleur de sa bouche, et la sentit gémir de plaisir. Une flèche brûlante lui transperça les reins et il s'embrasa au contact du corps doux et souple de Kate.

Elle lui rendit son baiser avec toute l'imprudence d'une âme innocente. Il fut tenté de la renverser sur le lit, de lui ôter sa chemise et de la posséder. Il dut faire appel à toute sa volonté pour lutter contre ce coup de folie et se maîtriser.

Il devait s'arrêter. Il perdait le contrôle de lui-même, de son corps, de son âme. Mais il pressa sa main encore plus fort sur ses hanches pour la maintenir contre lui.

Il s'aperçut alors qu'elle le repoussait.

Il en éprouva un curieux mélange de déception et de soulagement. Leurs lèvres se séparèrent.

Mais elle ne prononça pas les mots auxquels il s'attendait.

— Nous n'avons pas fermé la porte, dit-elle dans un souffle.

Elle traversa la chambre, rabattit le battant de chêne et le verrouilla.

— Kate...

Elle fit volte-face, le volant de sa chemise dansant autour de ses pieds nus, et s'adossa à la porte. Son visage était enflammé et ses yeux gris pétillaient.

— Ne dites pas un mot ! Je vous en prie, Edward ! Ne gâchez pas tout.

Il fit un pas vers elle et la reprit dans ses bras.

— Kate. Oh ! Kate, ma chérie. Soyez sérieuse.

Elle posa la joue contre sa poitrine et il lui prit la nuque à deux mains, savourant la chaleur soyeuse de ses cheveux. Puis il baissa les paupières et supplia Dieu de lui accorder la force de se

comporter en gentleman.

Ce en quoi Kate ne l'aidait pas beaucoup.

— Edward, chuchota-t-elle. *Je suis sérieuse !*

C'était la vérité, il le comprit à sa voix. Elle était entièrement consentante. Elle voulait s'offrir à lui. Donner vie à ses rêves les plus secrets.

Cette découverte le laissa un moment abasourdi. Puis il se ressaisit. Il n'avait cessé de la taquiner, et de l'appeler « sa déesse ». De toute évidence, il était allé trop loin.

— Ma chère, nous ne savons pas très bien quel genre d'hommes je suis, chuchota-t-il. Je n'appartiens sûrement pas à la catégorie de ceux qui peuvent jouer avec les sentiments d'une jeune dame.

Elle plaqua de nouveau les mains sur son torse, et le repoussa avec fermeté.

— Je ne suis pas jeune, déclara-t-elle en le regardant dans les yeux. Et je ne suis pas assez écervelée pour laisser quelqu'un « jouer » avec moi.

— Kate, Kate, ma chérie. Nous ne pouvons pas...

— Avez-vous la moindre idée de la vie que je mène ici ?

Il pencha la tête de côté et l'observa un moment.

— C'est la vie que vous désirez mener, je suppose. Je me trompe ?

Elle pinça les lèvres, pensive.

— Pas complètement, finit-elle par reconnaître. Mais ce n'est pas du tout non plus la vie à laquelle je m'attendais. Je suis souvent seule. Certains moments sont trop remplis. L'espoir, les problèmes, le travail... Seulement, parfois, tard le soir, je me retrouve avec... avec ce terrible vide.

Il lui prit de nouveau le visage.

— Oh ! Kate. Si tentante que soit la situation, je préférerais ne pas être l'instrument du déshonneur d'une dame, si c'est ce que vous envisagez.

Les joues de Kate se colorèrent.

— Je ne sais pas ce que j'envisage. Je vous demande pardon, Edward. Je ne voulais pas vous mettre dans une position embarrassante.

Elle se détourna, non sans qu'il ait eu le temps de voir une ombre passer dans son regard.

— Non, non, Kate, protesta-t-il en la ramenant vers lui. N'accordez pas plus de sens à mes paroles qu'elles n'en contiennent. Je vous désire, ma chérie. Je crois que je vous ai désirée à l'instant même où nous nous sommes rencontrés.

Elle reposa le front contre son torse et murmura :

— A cet instant-là, j'ai failli vous tuer.

— Et pourtant nous sommes là, répondit-il dans un petit rire étouffé. Il semble que j'aie un penchant pour les femmes dangereuses. Mais je suis loin d'être un saint. Cela, j'en suis sûr. Je ne mérite pas que vous m'offriez votre vertu, Kate. Vous le regretteriez à coup sûr.

Elle leva les yeux, son expression était tendue.

— J'ai l'expérience des regrets. Et je n'ai pas de vertu. Je l'ai déjà perdue, vous comprenez. Pour faire plaisir à un homme qui ne le méritait vraiment pas. Non, Edward, il ne faut pas parler de regrets. J'en ai souvent éprouvé, au cours des huit dernières années.

Il perçut sa peine, sous ce discours courageux.

Il soutint son regard un moment, s'efforçant de réprimer une colère au goût amer.

— Kate, je voudrais tuer cet homme de mes mains, parvint-il à dire.

— Pourquoi ? C'est ma faute. Il ne m'a pas... forcée.

Elle voulait dire qu'elle n'avait pas été violée, songea-t-il. Mais il doutait qu'elle ait su, à ce

moment, ce qu'elle faisait.

Le gentleman, ou plutôt le gremlin en question, lui, le savait parfaitement.

Elle continua de soutenir son regard.

— Très sincèrement, ce fut une horrible expérience. Je croyais l'aimer. J'imaginai que ce serait un moment magique.

Il haussa les sourcils.

— Ah, c'était votre fiancé...

— Oui.

— Qui était-ce ?

Elle fit un petit mouvement de la tête.

— Une vieille connaissance de la famille. Il était beau et charmant. Je l'idolâtrais, car il incarnait tout ce que je n'étais pas. Mais j'ai compris trop tard que j'aimais une illusion.

Edward se rendit compte que des larmes brillaient dans ses yeux. Il passa le bout de son doigt sur ses joues, mais elles étaient sèches.

Non, ses larmes ne devaient pas couler, décida-t-il.

— Je suis désolé que votre amoureux n'ait pas été celui que vous espériez. Une femme comme vous mérite de voir ses rêves se réaliser.

— C'est aussi ce que je crois, dit-elle simplement. Et ces derniers temps... eh bien, j'ai rêvé de vous.

Il secoua la tête, mais l'attira tout de même contre lui.

— Kate, ma chérie, murmura-t-il, posant les lèvres dans ses cheveux. Nous devons être fous, tous les deux.

— Je ne suis pas folle. Je suis parfaitement consciente. Je sais que vous ne resterez pas ici. Vous êtes en train de guérir et vous devez retourner à votre vie normale. Nous ne nous reverrons pas.

Elle avait raison, et il aurait dû s'en réjouir. Mais ces mots l'emplirent au contraire d'une incommensurable tristesse.

— Kate...

Il pressa une main contre ses reins, et effleura ses lèvres des siennes.

Ils n'éprouvaient plus le besoin de parler. Elle était Kate et elle le désirait. Alors, il s'efforcerait, au moins ce soir-là, d'être l'amant qu'elle voulait. L'homme qu'elle méritait.

Le désir que lui-même éprouvait pour elle atteignait un point maximum. La tristesse se mêlait en lui à une envie irrépressible.

Pour le meilleur ou pour le pire, il décida de s'abandonner à son instinct.

Les lèvres de Kate s'adoucirent tandis qu'il l'embrassait avec passion. Elle fit glisser sa main jusqu'à sa taille, et tira sur sa chemise pour en faire sortir les pans de son pantalon. Puis elle lui offrit sa bouche sans aucune réserve.

Il savait parfaitement ce qu'il faisait, et croyait savoir comment son corps allait réagir. Mais il se trompait. Car, lorsque les doigts de Kate s'aventurèrent sous sa chemise, une nouvelle vague de désir brûlant surgit en lui, et il frissonna sous ses caresses.

Hésitante au début, elle ne tarda pas à s'enhardir. Edward l'entraîna délicatement vers le lit et défit la ceinture de sa robe de chambre. Puis il fit glisser le vêtement sur les épaules satinées de Kate, et l'entendit tomber sur le sol dans un bruissement de soie.

Avec un gémissement de plaisir, Kate repoussa les pans de sa chemise. Edward l'enleva alors d'un mouvement souple, sous les yeux écarquillés de Kate. Elle posa les lèvres sur son torse, le taquinant doucement du bout de la langue.

— Edward, chuchota-t-elle. J'ai envie de faire cela depuis le premier jour. Depuis l'instant où nous vous avons ôté votre chemise. Vous êtes tellement... viril !

Les mots éveillèrent en lui un désir encore plus puissant. Toute hésitation qu'il aurait pu encore avoir s'évanouit quand il l'entendit soupirer.

Tout en l'embrassant, il la poussa sur le lit, insinuant un genou entre ses jambes. Elle se laissa tomber sur le matelas moelleux avec un gémissement de plaisir. Ses cheveux sentaient le soleil et la fraîcheur d'une pluie d'été ; elle n'était qu'innocence et séduction. Il enfouit le visage au creux de son cou.

La lampe sur la table de chevet vacilla, et la flamme projeta des ombres dansantes sur les draps blancs.

— Maintenant, Edward, dit-elle, tirant sur la ceinture de son pantalon.

Mais elle n'était pas encore prête.

Il l'embrassa de nouveau, puis s'écarta lentement, tout en continuant de déposer de petits baisers dans son cou. Ensuite il se retourna pour s'asseoir sur le lit.

Pendant quelques secondes, il essaya de se dissuader d'aller plus loin. Mais il était trop tard. Derrière lui, Kate fit courir un doigt le long de son dos. D'un geste brusque, il diminua l'intensité de la lampe, et la mèche ne projeta plus qu'une infime lueur orange dans l'obscurité. Son désir était si intense qu'il se demanda comment il pourrait y échapper un jour.

Mais il se soucierait de cela plus tard. Ici et maintenant, il n'y avait plus que Kate et lui.

Il se leva d'un bond, et dégrafa les boutons de son pantalon. Il entendit le matelas craquer.

— Edward ?

Il jeta un coup d'œil derrière lui, et vit Kate à genoux sur le lit, tenant du bout des doigts le bord de sa chemise.

— Non, dit-il d'une voix rauque. Gardez-la.

— Il faut que je la garde ? demanda-t-elle, laissant retomber ses mains

— Je voulais dire : gardez-la, si vous préférez.

Apparemment, ce n'était pas ce qu'elle souhaitait.

Saisissant de nouveau le tissu à deux mains, elle fit passer la fine chemise de coton par-dessus sa tête et la jeta sur le côté. Edward sentit alors sa gorge se contracter, devant l'image qu'elle lui offrait.

Son épaisse chevelure retombait sur une épaule blanche, tel un rideau de soie, et s'enroulait autour de ses chevilles. A la lueur de la bougie, elle se parait de reflets roux. Ses seins étaient ronds et fermes, plus lourds qu'il ne le soupçonnait, avec de délicates petites pointes roses. Il laissa son regard glisser sur la rondeur de son ventre, puis sur son entrejambe. Un désir purement charnel lui embrasa les reins.

Il éprouva aussitôt le besoin de la posséder. De la dominer. De plonger dans la chaleur de son corps pour rendre gloire à sa féminité.

Fermant les yeux, il se débarrassa du reste de ses vêtements et se rallongea sur le lit, l'entraînant avec lui. Puis, les mains enfouies dans ses cheveux, il l'embrassa. Kate se pressa contre lui, ses mains parcourant sa peau avec fièvre.

Il s'obligea à respirer plus calmement. Refréna le désir qui le tenaillait, afin de pouvoir lui donner du plaisir. Roulant sur le côté, il s'allongea face à elle et lui souleva le menton du bout du doigt pour lui embrasser le bout du nez.

— Kate, ma chérie, vous êtes sûre ?

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Tellement sûre ! Je suis sûre de vous, sûre que ce que nous faisons est bien.

Dieu lui vienne en aide, il éprouvait la même certitude...

Pourtant, même à ce moment, il sentait qu'une partie de lui voulait garder la vérité à bonne distance, l'ignorer. Il avait le sentiment qu'il aurait pu rester auprès d'elle pour toujours, se perdre dans la douceur de son corps et tout oublier. Demeurer à jamais dans la tranquille solitude de ce lieu, sous le regard doux et chaud de Kate.

En même temps, il savait que cela ne serait jamais possible. Il prenait quelque chose qu'il ne méritait pas. Il souillait la pureté de l'innocence. A cette pensée, des larmes brûlantes surgirent sous ses paupières.

— Faites-moi l'amour, murmura-t-elle. Donnez-moi du plaisir. Je vous en prie.

Il n'eut pas la force d'articuler les mots que l'honneur aurait exigé qu'il prononce. Peut-être n'avait-il pas du tout le sens de l'honneur.

— Je vais le faire, ma chérie. Mais vous êtes le genre de femmes avec lequel il faut prendre son temps.

Elle voulut le prendre dans ses bras, mais il prévint son geste en lui saisissant le poignet. Puis il la fit rouler sur le dos, posant une jambe sur elle.

— Doucement, Kate, dit-il, lui caressant un mamelon du bout de la langue.

Puis il en captura la pointe entre ses lèvres, la taquinant longuement. Kate poussa un cri et se cambra sous lui.

— Soyez sage, dit-il, continuant de l'embrasser.

Loin d'obéir, elle crispa les doigts dans ses cheveux et fit entendre de nouveau un petit cri de plaisir. Il se coucha sur elle pour l'immobiliser, et lui embrassa les seins, l'un après l'autre. Elle murmurait son nom et il se laissa bercer par cette mélodie.

Elle ne ressemblait à aucune des femmes auxquelles il avait déjà fait l'amour. Il le savait, même s'il ne se rappelait aucune de celles qu'il avait connues avant elle. Il avait la sensation que, même si sa mémoire avait été intacte, il les aurait oubliées.

Kate soupira de nouveau, passionnément. Il la désirait, et craignait de désirer plus que ce simple moment avec elle. Quand elle arquait les reins pour venir à sa rencontre, il glissa une main à l'intérieur de ses cuisses et la laissa lentement remonter sur sa peau douce et chaude.

Il atteignit le nid de boucles qui abritait sa féminité. Elle avait les yeux fermés, et ses lèvres étaient entrouvertes en un cri silencieux.

— Ouvrez les yeux, mon amour, chuchota-t-il.

Elle obéit, et le regarda.

— Edward...

— Je veux vous toucher, Kate. Je veux que vous m'apparteniez.

— Touchez-moi, Edward.

Il introduisit un doigt en elle, et sentit Kate vibrer contre lui, laissant fuser un long gémissement sourd. Il la caressa, encore et encore. Sa respiration s'accéléra, ses doigts agrippèrent le drap.

Du bout du pouce, il trouva la clé secrète de son plaisir et la caressa avec plus d'insistance. Kate poussa un petit cri, puis murmura son nom. Il se sentit emporté par la folie du moment, s'autorisa à prononcer des mots qui n'étaient pas vrais, des promesses qu'il ne pouvait tenir.

— Kate, ceci m'appartient, comprenez-vous ?

Les yeux fermés, elle fit un imperceptible signe de tête. Il n'avait plus qu'une idée en tête à présent : la posséder.

— Quoi qu'il arrive, vous êtes à moi désormais.

— Oui. Je suis à vous, Edward. Prenez-moi.

Il enfonça deux doigts en elle, tout en continuant de la caresser de son pouce. Elle cria de nouveau, sa tête s'agita sur l'oreiller. Edward continua ses mouvements, enivré par la sensation. Tout son être était en proie à un désir brûlant. Il ne pouvait plus attendre. Il se hissa au-dessus d'elle, s'insinua entre ses jambes, pressa son sexe contre le sien, et la sentit se crispier.

— Tout va bien, ma chérie, murmura-t-il, en reculant un peu.

— Je sais.

Il se laissa retomber sur elle, prit ses lèvres en un baiser passionné, envahissant la chaleur de sa bouche.

Puis, en appui sur les coudes, il pénétra en elle.

Elle se cambra pour mieux s'offrir, les mains dans son dos, puis sur ses reins, afin de l'attirer plus profondément en elle avec un instinct purement féminin. Frémissant, il la pénétra plus encore et ferma les yeux.

*C'était cela, faire l'amour.*

La pensée lui traversa l'esprit en un éclair.

C'était un acte rare, parfait. Cela signifiait ne faire qu'un avec sa partenaire. Il refréna son impatience et imposa à leurs corps un rythme régulier. Avec un soupir de bonheur, elle enroula une jambe autour de ses reins.

— Oui, mon amour, murmura-t-il. Montre-moi ce que tu désires.

— *Toi.*

Elle lui effleura le dos de ses ongles.

Chaque mouvement amplifiait son désir, et le projetait au bord du gouffre. Il pouvait tomber amoureux de cette femme. Peut-être était-ce même déjà fait. Il en repoussa l'idée et s'adapta à son rythme, décidé à lui donner du plaisir. A la faire sienne.

Elle arqua tout son corps dans un cri, et il accéléra alors ses mouvements. Puis elle renversa la tête contre l'oreiller et bascula dans un long frisson, l'entraînant avec elle dans la jouissance. Il sentit ses genoux se refermer sur lui, jusqu'à ce que le flot redescende lentement et que la vague s'apaise. Il donna alors un dernier coup de reins, et la réalité vola en éclats.

Il se tendit comme un arc, eut conscience des bras de Kate se nouant sur sa nuque, puis il tomba, entraîné dans une spirale interminable.

Il tomba dans un univers inconnu. Exquis.

## Chapitre 8

### *Fendershot se met au travail*

Les yeux encore un peu rougis par le manque de sommeil, Edward déjeuna le lendemain matin en compagnie de Nancy. L'idée qu'elle puisse deviner la vérité le mettait mal à l'aise. Que dirait-elle, si elle apprenait ce que Kate et lui avaient fait durant la nuit ? *Toute la nuit*, à l'exception des dernières trois ou quatre heures, passées dans un doux sommeil réparateur ?

Elle n'approuverait pas.

Bon sang, lui-même n'approuvait pas !

Mais il l'avait fait, et il recommencerait si l'occasion se présentait, bien qu'il se sente glisser sur la pente d'un dangereux précipice. Il était sûr d'avoir couché avec de nombreuses très belles femmes, et vraisemblablement sans arrière-pensée, mais, selon lui, Kate était dangereuse.

Elle était du genre à susciter les scrupules et les arrière-pensées. En fait, Kate devenait pour lui une obsession.

Ce qui n'aurait pas dû être le cas. Elle n'était pas spécialement séduisante. Ses traits n'obéissaient pas aux critères de beauté classiques. Elle était discrète, presque effacée. Mais il ne la trouvait pas du tout ordinaire.

Loin de là.

Néanmoins, quels que soient ses attraits, une femme qu'il venait de rencontrer ne pouvait constituer toute sa vie. Cela n'aurait pas été sage, surtout pour elle. Tôt ou tard, qu'il le veuille ou non, la réalité ferait irruption dans son existence. Et il devrait la quitter.

Que se passerait-il alors ? Pour lui et pour elle ? Que resterait-il de leur brève passion, sinon des cendres ?

Il pouvait faire bien pire que laisser des cendres derrière soi. Il pouvait laisser un enfant.

Avec le recul, à la lumière du jour, il se rendit compte avec un frisson glacé qu'il avait été fort négligent. Kate risquait de payer très cher l'insouciance dont il avait fait preuve. Porter l'enfant d'un homme qu'elle ne connaissait pas !

Si elle n'était pas consciente de l'horreur que cela représenterait, il devait être prudent pour deux.

— Edward, encore un peu de thé ?

Il leva les yeux vers Nancy qui se tenait près de la desserte, la théière à la main.

— Non, je vous remercie, répondit-il avec un sourire absent.

Elle revint vers la table et posa sa tasse dans un petit tintement de porcelaine.

— Qu'est-il arrivé à Kate, ce matin ? murmura-t-elle. Elle n'est jamais en retard d'ordinaire.

— Elle n'est pas encore à proprement parler en retard, répliqua-t-il en consultant sa montre de gousset. Elle m'a dit qu'elle se mettrait en route à 8 heures.

Il avait déjà annoncé à Nancy qu'il était de nouveau capable de lire et de comprendre les chiffres. Elle fixa son attention sur la montre, qui était, il fallait bien le reconnaître, d'exquise facture.

— Oui, dit-elle distraitement. Mais Kate ne saute jamais le petit déjeuner. Edward, puis-je examiner votre montre ?

— Bien sûr, répondit-il, un peu étonné.

Il dégrafa la chaîne et lui passa l'objet. Elle la posa au creux de sa main et observa l'inscription.

— Quelle est cette marque ? s'enquit-elle au bout d'un moment.

— Quoi donc ? Ce petit dessin ?

— Oui.

Elle retourna la montre et tapota une petite gravure sous l'inscription. Edward mit ses lunettes et se pencha.

— C'est un losange... Je dirais un blason utilisé par les dames, à la place d'armoiries.

— C'est ce qu'il me semble également, dit Nancy, en faisant tourner l'objet entre ses doigts. Il s'agit d'un style utilisé par les veuves ou les dames non mariées, n'est-ce pas ?

— Je n'en ai aucune idée. Pourquoi ?

Elle posa sur lui un regard insistant.

— Ce doit être le blason de la personne qui vous a offert cette montre. J'imagine que Kate et Peppie se sont tellement concentrées sur l'inscription qu'elles n'ont pas pensé à étudier cette marque. Jasper ?

Le jeune valet surgit aussitôt de son poste dans le corridor, et s'inclina.

— Oui, mademoiselle ?

— Allez chercher Fendershot, je vous prie.

Un instant plus tard, le majordome de Bellecombe, un homme d'une soixantaine d'années, de haute stature, fit son entrée et s'inclina.

— Monsieur, mademoiselle, comment puis-je vous être utile ?

— Fendershot, je crois que vous vous y connaissez un peu en armoiries ?

— Un peu. Mon père a travaillé au Collège des hérauts, et le dernier lord d'Allenay possédait une importante collection d'armoiries dans sa bibliothèque.

Nancy lui tendit la montre.

— Que pensez-vous de ceci ?

Fendershot jeta à l'objet un bref coup d'œil.

— A en juger par la forme et le petit ruban, ce blason est celui d'une veuve appartenant à l'aristocratie.

— Et les symboles ?

— Il s'agit d'une combinaison des armoiries du père de cette dame et de celles de son époux décédé. Du moins, cela devrait en principe être ainsi.

Nancy se tourna de nouveau vers Edward.

— Je pense que votre tante Isabel doit être la sœur de votre mère. Car, si elle avait été la sœur de votre père, elle aurait utilisé ses armoiries, n'est-ce pas ? Mais peut-être voulait-elle que les armes de votre grand-père figurent sur la montre ?

— Je ne sais pas. Je ne comprends rien à la science héraldique.

— La plupart des gens n’y comprennent rien, murmura Fendershot, en étudiant le losange.

— Y a-t-il une chance que vous puissiez identifier cette Isabel, Fendershot ?

Le vieil homme secoua la tête.

— Je crains que ce ne soit très difficile. Mais je ne demanderais pas mieux que de passer une matinée à étudier les vieux livres de votre grand-père. Puis-je garder la montre aujourd’hui, monsieur Edward ?

— Oh ! absolument. Mais ne vous donnez pas tout ce mal pour moi, je vous en prie.

En réalité, il aurait aimé la reprendre au majordome, et repousser l’inévitable issue. Mais ce dernier s’était déjà retiré, son travail de la matinée dans la main.

Un instant plus tard Kate entra en coup de vent, vêtue d’une robe de voyage bleu nuit, son manteau sur le bras.

— Bonté divine, j’ai dormi trop tard ! s’exclama-t-elle en effleurant Edward du regard. Vite, Nan, sers-moi du thé pendant que je grignote un toast. J’ai envoyé Jasper chercher la voiture.

Dix minutes plus tard, Edward l’aida à enfiler son manteau.

— Je vais chercher ma cape et mon réticule ! annonça Nancy, en sortant.

Edward suivit Kate jusqu’à la porte. Et soudain, au dernier moment, la patience lui fit défaut. Il lui prit le bras, la fit pivoter sur elle-même, et l’adossa au mur. Kate écarquilla les yeux et le fixa, choquée.

Il l’embrassa à perdre haleine, longuement, profondément, jusqu’à ce qu’elle noue les bras sur sa nuque.

*Kate, Kate, Kate...* Il répéta son nom, au rythme des battements de son cœur.

Elle le rendait fou, il avait besoin d’elle. Désespérément besoin.

Quand enfin il recouvra la raison, il pressa le front contre le sien, cherchant ses mots.

— Bon sang, Kate ! Je ne sais pas où cela nous mène, mais...

— Non, ne dites rien, Edward. Ne gâchez pas tout.

— Il faut que nous en parlions. Ce n’est pas... ce n’est pas *rien*, Kate. Il y a quelque chose... que je ne comprends pas.

— Pas maintenant. Jasper va revenir.

Il s’obligea à reprendre pied dans le présent, et entendit bientôt des pas rapides qui approchaient.

Il recula à contrecœur, sourit doucement à Kate, et lui offrit son bras.

\* \* \*

Le voyage jusqu’à Taunton ne dura pas très longtemps. Kate avait pris son landau, conduit par un cocher qui semblait avoir au moins cent ans. Malgré le froid, les dames voulurent rabattre la capote. Edward en fut heureux. L’air frais lui éclaircirait sans doute les idées, ou à tout le moins calmerait ses ardeurs.

Après avoir suivi une route sinueuse dans la campagne du Somerset et traversé une demi-douzaine de villages pittoresques, ils atteignirent les abords de Taunton.

Edward n’aurait su dire à quel moment précisément les boutiques et les maisons commencèrent à lui paraître familières. Cela se fit peu à peu. Puis, en voyant un gros clocher au loin, il eut la certitude de connaître cet endroit.

— Comment s’appelle ce lieu ?

— Staplegrove, lui répondit Nancy. Le cousin de Richard est pasteur de cette paroisse.

Mais Kate, plus sensible, avait perçu son trouble.

— Vous êtes déjà venu ici, Edward ?

— Oui, dit-il en hochant lentement la tête. J'en suis presque sûr.

— Se peut-il que vous soyez d'ici ? demanda Nancy, fronçant les sourcils. Je ne le crois pas, car Richard vous aurait reconnu. Nous vous connaîtrions aussi.

Edward était d'accord sur ce point. Burnham était un homme à l'esprit vif et au regard perçant. Il n'était pas venu le voir uniquement pour prier pour sa guérison, mais pour s'assurer que sa bien-aimée ne courait aucun danger.

Edward avait fait son possible pour le rassurer, et pour paraître aussi inoffensif qu'il le pouvait, étant donné sa stature. Le révérend était reparti avec le sentiment que sa future épouse ne risquait absolument rien. Mais il ne l'avait pas du tout reconnu.

— Que pensez-vous de cette auberge, Edward ? demanda Nancy en désignant un établissement. L'avez-vous déjà vue ?

— Nancy, laisse-le tranquille, intervint Kate. Edward finira par se rappeler. En attendant, il ne sert à rien d'insister. Tu as ta liste d'achats sous la main ?

Edward fit un effort pour ne pas chercher davantage, mais il ne pouvait échapper à cette sensation désagréable de déjà-vu. Cette familiarité avec le paysage était chargée d'une certaine tristesse, et faisait resurgir la sensation d'obligation qui le tarabustait depuis quelques jours.

Malgré son humeur morose, leur visite à Taunton fut un succès pour les commerçants de la petite ville. Comme Kate l'avait prédit, ils n'eurent nulle difficulté à trouver des tailleurs, des chapeliers, des cordonniers. Tout ce qu'il fallait pour habiller un gentleman de la tête aux pieds.

Après lui avoir prêté une somme généreuse, prétendant qu'elle gardait sa montre en gage, Kate le laissa faire ses courses. Ils convinrent de se retrouver à l'auberge où les attendait la voiture. Nancy et elle s'éloignèrent alors dans la rue, Kate lui lançant une œillade sensuelle par-dessus son épaule.

Edward se rendit donc dans diverses boutiques pour commander, et parfois acheter directement, les articles dont il aurait besoin pendant son séjour. Il donna chaque fois l'adresse de Bellecombe pour les livraisons. Pendant tout ce temps, il ne cessa de scruter les visages, s'attendant à chaque instant à ce que quelqu'un le reconnaisse et l'appelle par son nom.

Cela ne se produisit pas.

Pourtant, il avait eu la certitude, au contraire, que ce jour-là il se passerait quelque chose. Pourquoi ? Parce qu'un clocher lui avait paru vaguement familier ?

Personne ne s'adressa à lui, excepté pour le remercier de ses achats et lui donner une facture. Il avait laissé la canne dans la voiture afin d'avoir les mains libres. Bien lui en avait pris. Il fut bientôt suffisamment chargé de paquets pour rendre jaloux un dandy londonien.

Lorsqu'ils eurent fini de déjeuner, Kate fit appeler la voiture et ils prirent le chemin du retour. Nancy le taquina sans pitié à propos du nombre impressionnant d'achats qu'il avait effectués.

Edward regarda Taunton s'éloigner et disparaître, tandis que le landau avançait en suivant la voie de chemin de fer. C'est alors qu'il aperçut une femme aux cheveux grisonnants descendant d'une voiture près de la gare.

Il eut l'impression d'avoir été frappé par la foudre. Cette femme ne lui était pas inconnue.

Il la connaissait même très bien !

Il se mit à chercher désespérément son nom, sans la quitter des yeux. Elle se retourna soudain et se figea en le voyant, les mains tendues vers une fillette d'une douzaine d'années qui se trouvait encore dans la voiture.

La fillette se retourna à son tour. Son regard croisa celui d'Edward. L'air perplexe, elle leva la main et lui fit un petit signe.

Il sentit son sang se glacer.

*Annabelle...*

Seigneur !

Annie et sa grand-mère, Mme Granger... Elles le regardaient comme si elles avaient vu un fantôme.

Où diable s'était-il rendu après avoir quitté le cottage de Mme Granger ?

A la maison. La maison qu'il avait prise à Reggie. Comment s'appelait cette maudite bicoque, déjà ?

*Heatherfields.*

Était-il arrivé à destination ?

Non. Il avait tourné au mauvais endroit. Il avait vu un splendide château dans la vallée. Ce n'était pas le petit manoir de Reggie. Agacé, il avait fait demi-tour en tirant sur les rênes d'Aragon.

Des petits bouts de souvenirs se rangèrent à leur place, *clic, clic, clic...* comme les perles d'un boulier. Et le résultat était effarant !

Il avait pris Aragon, qui coulait une retraite heureuse dans l'écurie de Mme Granger. Puis il s'était rendu à Heatherfields, pour voir ce qu'il pourrait faire du domaine qu'il avait extorqué à Reggie.

Lord Reginald Hoke.

Lord Reginald Hoke de Heatherfields.

Les paroles de mépris d'Anstruther résonnèrent dans sa tête.

Il sentit le sang refluer de son visage ; il devait être pâle comme la mort ! La joie et l'espoir désertèrent son âme, et ce nœud noir et dur, dans sa poitrine, c'était son cœur.

Kate et sa sœur se chamaillaient au sujet d'une paire de chaussures qu'elles auraient dû, ou n'auraient pas dû, acheter. Elles ne faisaient pas attention à lui.

Brusquement, un flot de pensées tumultueuses se déversa dans son esprit, telle une rivière en furie. La réalité reprit ses droits. Il regarda autour de lui et reconnut le magasin de chapeaux à sa gauche.

Il revit le chapeau jaune exposé dans la vitrine, l'été qui précédait Colombo et Trincomalee. Maria en avait eu envie, mais il n'avait pas d'argent. C'était avant le feu. Avant l'armée. Il revit le camp, entendit les coups de feu. Quelqu'un... quelqu'un s'était noyé.

Une terrible tragédie.

Maria ?

Non. Maria était morte en Angleterre.

La noyade avait eu lieu à Ceylan.

Edward secoua la tête, essayant de remettre de l'ordre dans ses pensées. Trier ce qui avait de l'importance et ce qui n'en avait pas. Ceylan ne comptait pas, c'était fini. Mais Maria comptait. Annie aussi.

— Edward ?

Nancy le regardait bizarrement. Ramené au moment présent, il déglutit.

— Oui ?

— Vous vous sentez bien ? s'enquit-elle gentiment. Vous semblez avoir vu un revenant.

Il ne comprit pas très bien pourquoi il mentit. Sans doute parce que les pensées, les souvenirs étaient encore trop emmêlés.

— Non, tout va bien.

Nancy sourit, et reporta son attention sur Kate et les chaussures. Elles étaient vertes, et non pas bleues. Les talons étaient trop hauts, ou trop bas, il ne savait pas.

Confronté à un choix difficile, il fit ce qu'il s'interdisait ordinairement de faire. Il opta pour la lâcheté.

Il n'en était pas fier, mais il fit semblant de s'endormir, les bras croisés sur la poitrine et le bord de son chapeau rabattu sur les yeux.

— Regarde ! s'exclama Nancy, quand l'affaire des chaussures fut entendue. Edward s'est endormi ! Je suis un peu inquiète, il n'avait pas l'air dans son assiette, ce matin.

— Vraiment ? Il n'a peut-être pas bien dormi.

— C'est évident. Quelque chose a dû l'empêcher de s'endormir. Nous devrions peut-être faire venir le Dr Fitch ?

— Il y avait une chouette sur les remparts, je crois. Je n'ai moi-même pas très bien dormi à cause d'elle.

— Une chouette ? Que ferait-elle sur les remparts ?

— Je n'en ai aucune idée. C'était peut-être une effraie des clochers, ou une autre espèce d'oiseau.

— Tu es sûre que tu n'as pas une araignée au plafond ?

Elles continuèrent de se chamailler gentiment tout le long du chemin.

Edward commença par chercher un moyen de se supprimer qui soit suffisamment héroïque pour un gentleman, puis se rassura en se disant que la situation ne pouvait pas être pire.

Ce en quoi il se trompait.

La suite des événements ne cessa de le lui prouver, tout au long de la journée.

\* \* \*

A leur retour, ils furent accueillis dans le grand hall par Fendershot et Jasper. Ce dernier ne tarda pas à vaciller sous le poids des paquets et des manteaux, tandis que le majordome les faisait entrer dans la bibliothèque.

— Une chose très étonnante, madame, dit-il à Kate. Venez par ici.

Ils le suivirent jusqu'à l'une des longues tables de chêne, sur laquelle il avait étalé des montagnes de livres. La montre d'Edward était posée sur un coussin en velours, à côté d'une loupe.

Fendershot les regarda gravement, prit une longue inspiration, et se lança :

— Plus j'ai étudié ce losange, plus c'est ce griffon rampant qui a attiré mon attention, voyez-vous... Mon grand-oncle était au service du comte d'Oakley et je me souviens qu'il possédait un plateau d'argent que le comte lui avait offert...

— Inutile de tout expliquer, Fendershot, dit Kate en lui posant une main sur le bras. Qu'avez-vous vu ?

— Cette partie du losange, madame, est copiée sur les armoiries du comte d'Oakley.

— Je ne connais pas le lord Oakley actuel. Qui est-ce ?

— Un cousin du sixième comte, je présume, puisque celui-ci n'a eu que deux filles. Or ce titre, contrairement au vôtre, ne pouvait être transmis que par des garçons. De plus, nous savons que la fille aînée d'Oakley s'appelait Isabel, et la cadette Caroline.

Edward éprouva soudain une émotion désagréable. Son sang se glaça, et il eut la nausée. Mais Kate et sa sœur étaient penchées sur le livre ouvert à côté de sa montre.

— Et nous voyons ici, dit Fendershot en suivant une ligne du bout du doigt, qu'Isabel épousa le baron de Keltonbrooke. Elle devint donc lady Keltonbrooke. Il est important de noter que le baron était enfant unique.

— Oui, oui, dit Nancy d'un ton impatient. Mais peu important tous ces noms. Qu'ont-ils à voir avec Edward ?

— J'explique simplement que lady Keltonbrooke n'a pas de neveu du côté de son époux, reprit patiemment Fendershot. Elle n'a personne du côté de son mari. Et elle n'a pas eu d'enfants non plus. Mais elle a deux neveux du côté de sa sœur Caroline.

— Oui ? fit Kate en fronçant les sourcils. Et qui était sa sœur ?

— Lady Caroline Smithers.

Fendershot marqua une pause afin de ménager son effet, puis annonça d'un ton dramatique :

— Qui a épousé le duc de Dunthorpe !

— Mon Dieu ! s'écria Nancy en frappant dans ses mains. Edward serait duc ? Comme c'est romantique !

— Euh... non, déclara Fendershot. Mais je suis sûr qu'il est lord Niall Edward Dagenham Quartermaine, le second fils du duc.

Edward manqua s'étrangler. Kate se tourna vers lui.

— Edward, chuchota-t-elle, il y avait des initiales sur vos bagages. Fendershot doit avoir raison...

— Non, dit-il en faisant un signe de dénégation. Pas exactement.

\* \* \*

Kate vit une myriade d'émotions passer sur son visage, puis une absence totale d'expression s'inscrire sur ses traits. C'était curieux, et un peu effrayant.

De fait, Edward se comportait bizarrement depuis qu'ils avaient quitté Taunton. Elle n'avait pas cru un instant qu'il dormait, dans la voiture. Elle avait pensé, à tort apparemment, qu'il souhaitait simplement échapper aux remarques de Nancy sur les chaussures qu'elles avaient vues.

Mais ce n'était pas cela. Non. Il avait dû voir quelque chose. *Il savait quelque chose.*

— Lord Niall Quartermaine ! s'exclama Nancy, surexcitée. Ce nom vous va bien.

— Ne m'appellez pas ainsi, fit-il d'un ton sourd. On ne m'a jamais appelé Niall. Et je n'utilise pas de titre.

Sa voix était froide, aussi dénuée d'émotion que son expression. La mine de Nancy s'allongea, et elle parut blessée par la rebuffade.

Kate joignit les mains en soupirant.

— Fendershot, vous êtes merveilleux, comme toujours. Merci. A présent, voudriez-vous tous les deux nous excuser ? J'ai à discuter avec Edward, à la lumière de ces nouvelles découvertes.

Le majordome s'inclina.

— Naturellement.

Nancy ouvrit la bouche pour protester, se ravisa en regardant Edward, puis sortit en même temps que le vieil homme.

— Ces nouvelles ne vous sont pas agréables, n'est-ce pas, Edward ? s'enquit Kate, dès que la porte se fut refermée.

— Non, répondit-il, sans cesser d'arpenter la petite pièce. Je crains que non.

Alarmée, Kate le suivit jusqu'à la fenêtre. Les mains croisées dans le dos, Edward contemplait

la roseraie de Bellecombe, qui ne présentait, à cette période de l'année, que des buissons nus aux branches noircies. Son attitude était rigide, et des rides profondes creusaient soudain ses traits.

— Quelque chose vous est revenu à l'esprit pendant le trajet, c'est cela ?

Il ne répondit pas. Elle eut l'impression que ses pensées l'avaient transporté ailleurs, et qu'il ne l'entendait pas.

— Edward ?

Elle lui prit doucement le bras, et le sentit tressaillir.

— Vous avez été pour moi d'une très grande bonté, Kate.

Il s'exprimait toujours sur le même ton posé, mais sa voix semblait appartenir à un autre homme.

— Je vous dois une explication. Mais je crains qu'elle ne vous plaise pas.

— Edward... Edward, vous m'effrayez, murmura-t-elle, en laissant retomber sa main.

Il réfléchit longuement, comme s'il cherchait comment adoucir le coup.

— Kate... La nuit dernière, j'ai perdu la tête. Je vous ai dit des choses que je n'avais pas le droit de vous dire. J'ai suggéré des choses... Je... je suis désolé.

Kate sentit un grand froid l'envahir. Une pensée l'effleura et, pendant un court instant, elle crut être sur le point de s'évanouir.

— Seigneur, murmura-t-elle. Edward... dites-moi que vous n'êtes pas marié !

— Non, répondit-il en se détournant de la fenêtre. Non, je n'ai jamais été marié. J'ai été fiancé, autrefois. Du moins, j'ai cru l'être. Mais elle est morte pendant que j'étais à l'armée.

— Oh ! je suis désolée !

Il haussa les épaules.

— Cela n'aurait peut-être pas duré. Elle était jeune, et sa famille n'approuvait pas cette union.

— Je... je vois.

— J'en doute fort. Mais cela n'a plus rien à voir avec ce qui se passe maintenant.

Un peu effrayée par l'expression de ses yeux, Kate ne dit rien.

— Votre majordome suppose que je suis le fils du duc de Dunthorpe. Il est vrai que je suis le fils de la duchesse et que l'on m'a appelé pendant quelque temps lord Edward Quartermaine. Mais, à dix ans, on m'a expliqué qu'en fin de compte je n'étais pas le fils du duc.

— Oh ! Edward, c'est terrible !

— Je pense que le duc a pris un certain plaisir à m'annoncer la nouvelle. Il ne m'avait jamais beaucoup aimé, car je ne lui ressemblais pas. En revanche, je ressemblais à ma mère qui, je le crains, n'a jamais eu de morale.

— Mais c'est tout de même très cruel de dire ce genre de choses à un enfant ! La loi n'autorise pas le duc à vous rejeter. Si vous êtes bien le fils de la duchesse, vous êtes considéré comme le fils de son époux. On ne peut pas simplement déclarer que... que ce n'est pas vrai.

Edward haussa une fois de plus les épaules. Son profil dur se détachait dans la lumière du couchant. Son geste avait quelque chose de hautain.

— La loi est une chose, les circonstances matérielles en sont une autre. Au cours d'une dispute, ma mère a commis l'erreur de lancer la vérité sur ma naissance au visage du duc. Ce fut la fin.

— Que s'est-il passé ?

Edward se tourna enfin vers elle.

— Il lui ordonna de me faire sortir de la maison et de m'emmener chez mon vrai père, là où était ma place. Si elle ne le faisait pas, il nous mettrait à la porte tous les deux et déposerait une demande de divorce à la Chambre des lords. Il aurait sans nul doute obtenu satisfaction.

— Et... c'est ce qu'elle a fait ? Elle vous a emmené chez votre père ? Qui était-ce ?

— Pas quelqu'un de bien. Le genre d'hommes dont vous ne recevriez pas le fils chez vous. Je préfère ne pas en dire davantage.

— Mais, aux yeux de la loi, vous restez le fils du duc, puisqu'il n'a pas entrepris d'action légale.

— Si vous vous raccrochez à cet espoir, ma chère, sachez qu'il est trop ténu pour résister longtemps.

Il pointa le doigt vers la longue table de chêne.

— Je suis peut-être inscrit dans ces superbes registres reliés de cuir, mais personne ne me prend pour autre chose que ce que je suis, c'est-à-dire le fils illégitime d'une belle duchesse trop volage et d'un pauvre type qui n'était même pas digne de lui cirer ses chaussures. Encore moins de la séduire...

Il pivota vivement sur ses talons, se pinçant l'arête du nez.

— Je n'arrive pas à croire qu'il s'est passé tout cela ! Que je vous ai entraînée, vous, dans cet odieux marécage !

— Edward, écoutez-moi. Tout cela est arrivé parce que nous avons eu un accident. Que j'ai moi-même causé. C'est tout. En outre, je ne me préoccupe nullement de ce que les autres pensent ou de ce qu'ils veulent croire...

— Eh bien, vous feriez mieux d'y penser. Si vous ne vous souciez pas de votre réputation, Kate, songez au moins à celle de votre sœur. Je vous rappelle qu'elle souhaite épouser le pasteur. Ensuite, il y a lady Upshaw. Elle a... combien ? Deux ou trois filles encore à marier ? Et tout ce petit monde va arriver dans quelques jours.

— Edward, je suis désolée, mais vos inquiétudes sont prématurées. Quant à Richard, c'est un homme trop bon pour prêter attention à ces sottises. Ma tante ne viendra pas avec ses filles et, même si c'était le cas, je suis seule maîtresse chez moi. Mon opinion prévaut sur les ragots. N' imaginez pas une seconde que je tolérerais le contraire.

— Seigneur ! répéta-t-il.

— Edward, dit-elle en posant très légèrement la main sur lui. Ne vous tourmentez pas autant. Je vous en prie, écoutez-moi. Je suis contente que vous ayez recouvré la mémoire. Tout ira bien.

En réalité, elle était bouleversée. Sa vie venait-elle de basculer inexorablement ? Était-elle devenue aussi noire que les branches de rosier du jardin, qui perdaient leurs dernières feuilles ?

D'autres épées de Damoclès étaient suspendues au-dessus de sa tête. Elle ne voulait pas se leurrer. Elle était un peu comme Marie-Antoinette alors que la lame de la guillotine n'avait fait que la moitié du chemin.

Tout à coup, elle se rendit compte que la maison n'était plus silencieuse. Les pas des domestiques résonnaient dans les couloirs.

Après avoir frappé à la porte de la bibliothèque, Nancy apparut, hors d'haleine, dans l'embrasure.

— Kate ? Oh ! Kate, tu ferais mieux de venir tout de suite !

— Qu'y a-t-il ?

Nancy hésita l'espace d'une seconde.

— Maman est arrivée. Et je crois... que sa surprise ne va pas te plaire.

Kate s'aperçut que ses mains tremblaient. Sa propre faiblesse l'irrita.

— Veuillez m'excuser, Edward, dit-elle d'une voix sèche. Mes invités sont là.

— Il faut que nous parlions encore. J'ai des choses à vous dire.

— Je sais, mais pas maintenant. Je dois aller accueillir Aurélie, et je crains qu'elle n'ait pas fini

de bouleverser la maisonnée. Edward, vous êtes notre invité, j'insiste pour que vous veniez aussi.

Quand elle arriva dans le grand hall, le pauvre Jasper chancelait sous une pile de boîtes que Nancy l'aidait à tenir en équilibre. Aurélie, tout en babillant dans un français approximatif, essayait d'embrasser Peppie et Fendershot sur les joues. Elle tenait d'un bras un carton à chapeau et de l'autre Filou, son affreux carlin. Son immense chapeau rouge, perché sur un amoncellement de boucles d'un noir d'encre, était garni d'une plume noire qui lui caressait les épaules.

Kate marqua une pause.

— Maman veut se faire passer pour une Française, chuchota-t-elle par-dessus son épaule. Mais elle n'en est pas une.

— Doux Jésus ! C'est vraiment votre mère ?

— Remarquable, vous ne trouvez pas ?

— Combien de voitures l'accompagnent ? demanda Edward, en tordant le cou pour regarder à l'extérieur.

— Dieu seul le sait. Maman déteste prendre le train. Aurélie ! ajouta-t-elle en ouvrant les bras. Ce n'est pas bien d'arriver plus tôt que prévu !

— Oh ! *ma chérie, ma chérie* ! s'exclama sa mère, en mettant sans précaution le carton à chapeau de côté. Viens embrasser ta pauvre maman. Comme tu m'as manqué !

Oubliant le carlin perché sur son bras, Aurélie enveloppa Kate d'un nuage d'hermine, d'eau de Cologne et de poils de chien, puis s'écarta.

— Eh bien, Katherine, comment vas-tu ? Oh ! Tes cheveux ! Que leur as-tu fait ?

— Absolument rien, répondit Kate, un peu étourdie par cette étreinte.

— C'est bien ce que je veux dire, déclara Aurélie en faisant la moue. Tu as l'air d'une petite souris grise.

— Eh bien, oui. Où est le comte ? Et lady Julia ?

— Là, quelque part, répondit Aurélie avec un geste vague. Sir Francis a voulu s'arrêter au village. Mais nous parlions de tes cheveux, *mon petit chou*. A Paris, tu sais, la grande mode, ce sont les tresses. Très beau, très séduisant. *Mais ça alors, qui est-ce ?*

Aurélie écarquilla exagérément les yeux en fixant Edward. Kate recula d'un pas.

— Aurélie, voici M. Quartermaine, qui est notre invité depuis quelques jours. Monsieur Quartermaine, voici ma mère, Mme Wentworth, et... euh... Filou.

La mère de Kate, une splendide créature, ressemblait à une fée avec ses cheveux d'un noir de jais et ses yeux bleus. Elle paraissait au moins dix ans plus jeune que son âge. Les hommes se retournaient toujours sur elle, et s'attardaient même sur sa silhouette. Mais le regard d'Edward demeura indéchiffrable. Il n'exprimait aucune émotion.

— M. *Quartermaine* ? répéta Aurélie, écarquillant les yeux de plus belle.

Edward s'inclina et lui prit la main pour la porter à ses lèvres.

— En effet. C'est un plaisir, madame.

Aurélie laissa fuser un petit rire et, avant qu'il ait pu se redresser, elle lança à Kate un regard entendu, arquant un sourcil.

— Nous avons eu un petit accident près de la route du village, lui expliqua alors Kate. Je crains qu'il n'ait été plus durement touché que moi. Il est resté quelque temps sans connaissance.

— *Quel dommage !* s'exclama Aurélie, apercevant la blessure sur son front. Un si bel homme ! Ah bon, c'est l'heure de la sieste de Filou, ma fille. La route... oh là là ! Tu n'imagines pas la saleté ! La fatigue ! Nous avons été tellement secoués ! Oh ! mais attendez. Où est la surprise de Kate ?

Avec un sourire malicieux, Aurélie se retourna pour regarder la porte ouverte. Soudain

nerveuse, Kate se pencha et suivit son regard. C'est alors qu'elle le vit.

*Seigneur !*

Tout à coup, elle eut du mal à respirer.

Entre tous les vauriens et les gredins qu'Aurélie aurait pu choisir de ramener de Londres, il avait fallu qu'elle choisisse lord Reginald Hoke, l'ancien fiancé de Kate. Naturellement, tous deux fréquentaient les mêmes cercles londoniens. D'autre part, il arrivait à Kate de voir Reggie, de loin en loin.

Elle était toujours polie, et Reggie faisait invariablement preuve d'une flagornerie hypocrite. En général, l'échange ne durait pas plus de deux minutes. Mais, là, c'était différent. Il venait envahir la paix du château, il violait son sanctuaire.

Eh bien, elle mourrait plutôt que de manifester la moindre faiblesse, le moindre signe infinitésimal de regret, devant ce démon arrogant !

— Vous avez amené Reggie avec vous. Et pourquoi cela, je vous prie ?

— Ah, *ma chérie*, parce que tu lui manques ! déclara sa mère avec une emphase toute théâtrale. Ce pauvre Reggie n'a pas le moral, en ce moment. Tu l'aideras à aller mieux ?

— Je ne ferai rien de tel. Je ne le mettrai pas dehors non plus. Mais, si Reggie a besoin qu'on lui remonte le moral, vous vous en chargerez.

— Que tu es fatigante, Katherine ! Reggie est un vieil ami.

Aurélie porta la main à son front, battant des cils, d'un air las.

— Eh bien, monsieur Quartermaine, vous qui avez l'air si robuste, vous pourriez sans doute me donner le bras et m'accompagner à ma chambre ? Où est ma malle bleue ? Il me la faut tout de suite, car la couverture de Filou est à l'intérieur.

— Certainement, madame, répondit Edward, avec raideur.

Au même moment, Reggie entra, suivi de son pauvre valet courbé sous le poids d'une grosse malle cerclée de cuivre. Reggie était toujours aussi grand, aussi mince, et beau comme le diable en personne. Kate eut envie de lui assener un coup de poing sur le nez.

Il la vit aussitôt.

— Kate, vieille branche ! C'est fantastique !

Elle fut bien obligée de traverser le hall pour le saluer.

Edward se tourna vers l'amoncellement de bagages, pour s'emparer de la malle bleue d'Aurélie.

— Comment allez-vous, Reggie ? dit Kate, en lui prenant les mains

— Katie chérie ! Vous êtes une oasis dans le désert !

Il lui embrassa les doigts, et elle sourit.

— Ne vous donnez pas autant de mal pour me flatter, Reggie. Cela ne nous va pas. J'espère que votre voyage n'a pas été trop ennuyeux. Comment va votre mère ?

— Très bien. Elle vous donne le bonjour.

— Parfait. Maintenant, puis-je vous présenter à...

— Sacrebleu ! *Ned Quartermaine* ?

Reggie vacilla légèrement, les yeux arrondis de stupeur.

— Vous êtes devenu valet à Bellecombe ? demanda-t-il en le voyant transporter la malle bleue.

— Reggie, ne soyez pas idiot, dit Kate.

— Comment allez-vous, lord Reginald ?

Reggie tendit la main à Edward avec un sourire qui ne disait rien qui vaille à Kate.

— Eh bien, mon vieux, ce qu'on dit est donc vrai ? Vous ne vous contentez jamais d'un simple

profit, si vous pouvez en tirer une manne.

— En effet, convint Edward.

Etrange remarque, songea Kate. Elle trouva bizarre que les deux hommes se connaissent. Mais Reggie reporta aussitôt son attention sur elle et, avant qu'elle ait pu protester, il lui prit familièrement le bras.

— Alors, ma vieille, c'est comment, la vie dans le château de famille ? Accompagnez-moi à l'étage et aidez-moi à choisir une chambre d'où je n'entendrai pas les ronflements du comte de Macey. D'accord ?

Kate retira son bras.

— Je dois aller accueillir les autres invités, Reggie. Demandez à Peppie ce qui...

Reggie lui lança un regard sombre.

— Ma chère, de Macey, Julia et sir Francis sont encore à trois kilomètres derrière nous, annonça-t-il en baissant la voix. Notre passé ne me donne-t-il pas droit à cinq minutes en tête à tête ? Croyez-moi, vous avez intérêt à parler avec moi avant que les autres n'arrivent. Car ils connaissent bien M. Quartermaine.

Kate fit quelques pas en direction de la bibliothèque, mais s'arrêta à l'angle du couloir.

— Très bien, Reggie, dit-elle en croisant les bras. Je vous donne cinq minutes à partir de maintenant.

Il perdit aussitôt son allure douceuse, et son expression se durcit.

— Kate. Où diable avez-vous la tête, pour permettre à cet individu de pénétrer dans cette maison ?

Kate haussa les sourcils.

— Vous voulez dire chez moi ? J'ai eu l'impression que cet homme faisait partie de vos connaissances.

— Sûrement pas ! rétorqua Reggie avec un reniflement dédaigneux. Et le fait que Heatherfields soit désormais entre ses mains ne lui donne pas le droit de pénétrer dans la demeure d'un gentleman. Ni le statut social nécessaire, d'ailleurs.

Toute à son indignation, Kate ne comprit pas tout de suite la portée de ses paroles.

— Mais ceci n'est pas la demeure d'un gentleman. C'est ma maison, Reggie. Vous y êtes le bienvenu. Après tout, vous étiez le meilleur ami de Stephen. Mais n'oubliez pas un instant à qui appartient Bellecombe.

— Bien, répondit Reggie, le visage déformé par la colère. C'est à cela que tout en revient toujours, n'est-ce pas ? Votre demeure. Et on remet ce vieux Reggie à sa place.

— Ne soyez pas ridicule, dit Kate, agacée. Donc, il a mis la main sur Heatherfields ?

— Il ne vous l'a pas dit ?

— Comment a-t-il fait ? Vous lui avez vendu le domaine ?

— Oui. Qu'a-t-il encore en tête, ce maudit démon ? Il essaye de se mêler à l'aristocratie locale ?

— En fait, M. Quartermaine vient de passer quelques jours ici, dans l'ancienne chambre de Stephen. Je suppose que vous étiez trop choqué en le voyant pour remarquer les points de suture sur son front ?

— Quelques jours ici ? répéta Reggie, consterné. Kate, vous... vous savez qui il est, n'est-ce pas ?

— Oui, il ne m'a pas caché qui il était. Ce gentleman a eu un accident sur la route, par ma faute, malheureusement. Et comme il ne pouvait séjourner à Heatherfields dans son état...

— Le démon ! Heatherfields est la plus jolie maison du Somerset !

— En effet. Et la plus décrépite aussi. Anstruther m'a dit que vous aviez laissé le toit s'effondrer dans l'aile sud.

— Kate, ne pensez plus à Heatherfields. Vos invités vont arriver. Il ne faut pas qu'ils apprennent que vous avez recueilli un...

— Attention, Reggie, je ne vous permettrai pas de l'insulter.

Il était pâle comme un spectre.

— Ma chère, réfléchissez. La pire commère de Londres, lady Julia Burton, est pratiquement à votre porte. Voulez-vous que tout cela se répande ? Elle va colporter cette terrible histoire sur tous les toits !

— Lady Julia ? répéta Kate, incrédule. Tout le monde sait, même moi, que Julia a couché avec la moitié des hommes de Mayfair. Et je vis à deux cents kilomètres de la ville ! Le comte de Macey n'est qu'un gredin élégant. Quant au nouveau petit animal de compagnie de maman, sir Francis Smythe-je-ne-sais-quoi, qu'en pensez-vous ? Est-il un parangon de vertu ? Et son nouvel amant, le banquier ? Ce sont tous des saints, j'en suis sûre !

— Kate, elle a rompu avec le banquier. J'ai cru comprendre qu'elle avait pris ombrage de l'admiration qu'il a manifestée pour les chanteuses du Royal Opéra, la semaine dernière.

— C'est tout ce qu'il a fait ?

— Vous savez comment elle est. J'ai dû écouter ses jérémiades tout le long du chemin. Vous pouvez donc le rayer de votre liste d'invités.

*Une bouche de moins à nourrir*, songea Kate, fort peu charitablement.

— Je suis désolée pour les ennuis d'Aurélie. Mais personne, ici, n'est en position de mépriser M. Quartermaine. Je vous répète que je ne l'admettrai pas.

— Kate, dit-il en lui reprenant les mains. Kate, ma petite, vous ne savez pas ce que vous faites. Cependant, Kate était sûre d'elle.

— Reggie, je ne suis pas votre « petite ».

L'expression de Reggie s'adoucit, et une réelle tendresse apparut dans son regard.

— Non, Kate. Et je n'ai cessé de le regretter amèrement, depuis le jour où vous m'avez quitté. C'était un fieffé mensonge, et Kate ne daigna pas répondre.

— Je dois aller aider Mme Peppin, Reggie, dit-elle avec raideur. Soyez le bienvenu à Bellecombe. Je suis contente de vous voir.

— Kate !

Il lui saisit le bras et la fit pivoter sur elle-même.

— Ne me parlez pas avec autant de froideur. Vous me brisez le cœur.

— Ne soyez pas ridicule, Reggie, vous n'en avez pas.

— Comment pouvez-vous être aussi cruelle ? Après ce qu'il y a eu entre nous ?

— Quel comédien vous faites ! Vous n'avez pas songé à moi une seule fois depuis notre dernière rencontre.

— Ce n'est pas vrai.

Ses longs cils noirs s'abaissèrent, et il ajouta :

— Vous me manquiez. Vous me manquiez tant que j'ai fait tout ce chemin depuis Londres. Et pas en train, comme n'importe quelle personne civilisée. Dans une voiture cahotante, avec votre mère et ce maudit chien puant !

Il prononça ces derniers mots d'un ton vaguement irascible. S'attendait-il vraiment à ce qu'elle lui tombe dans les bras ?

— Je suis désolée pour le chien. Pour le reste, Reggie, nous n'étions que des amis d'enfance, fiancés pendant une brève période. Rien de plus.

— Katherine, ma chérie, insista-t-il en se penchant vers elle plus qu'il n'était convenable. Il y a pourtant eu plus que cela. J'espère que vous n'avez pas oublié ?

— Je n'ai pas oublié que vous en préféreriez une autre.

Il tenta de l'attraper par la taille.

— Kate, ma chérie, les hommes ont certaines fantaisies. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit ce que vous ressentiez ?

— Vous auriez renoncé à votre maîtresse ?

— A Bess ? Bien sûr. Pourquoi pas ? répondit-il avec un haussement d'épaules désinvolte.

Kate soupira et tenta de se dégager.

— Reggie, si j'étais d'humeur à me quereller, je vous traiterais de menteur. Mais je n'en ai pas le temps, aussi, veuillez ôter votre main de...

Loin d'obéir, Reggie l'embrassa. Un baiser dur et furtif, et, quand il releva la tête, une lueur dangereuse luisait dans ses prunelles. Le sang de Kate se glaça.

— Katie, ma chérie, vous savez que nous sommes faits l'un pour l'autre. Vous savez que je peux vous...

— Lady d'Allenay, je vous demande pardon. Votre mère vous réclame.

La voix grave d'Edward résonna dans la pénombre du corridor.

Mortifiée, Kate repoussa Reggie avant de se retourner. La silhouette large et imposante d'Edward se découpait dans la lumière du soleil couchant.

Reggie se mit à rire.

— Mille pardons, mon vieux, dit-il en passant devant eux. Nous étions en train de renouer des liens anciens. Kate, ma chérie, nous nous verrons au dîner.

— Tout va bien ? s'enquit Edward en l'enveloppant d'un regard inquiet.

— Oui. Mais Reggie est un crétin présomptueux.

— Voulez-vous que je m'en occupe ? demanda-t-il d'un ton égal.

Kate laissa fuser un petit rire.

— Quoi ? Vous n'iriez pas le provoquer en duel pour ça ?

— Non. Je ne suis pas un gentleman. Aussi, je ne suis pas obligé de recourir à des procédés aussi délicats pour dire ma façon de penser.

— Je ne lui ferai pas l'honneur de vous encourager dans ce sens, déclara-t-elle avec un geste désinvolte de la main. D'autre part, il amuse Aurélie. Et Stephen le considérait comme son frère.

Elle marqua une pause, soupira, et demanda :

— Les autres voitures sont-elles arrivées ?

— Oui, il y en a trois, répondit-il avec un brin de nervosité.

— Edward, connaissez-vous d'autres personnes parmi les invités ?

Il demeura impassible.

— Oui. En fait, ce sont précisément les gens que je connais.

— Lady Julia fait-elle partie de vos connaissances ?

— Oui.

— Et ma mère ?

— Son nom ne m'est pas inconnu. Je sais qu'elle est admirée dans certains cercles pour son charme et sa beauté.

Il savait faire preuve de diplomatie. Kate le dévisagea un instant avec circonspection, mais elle

n'avait pas de temps à perdre.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez acheté Heatherfields ?

— D'une part, parce que vous n'avez pas pris le temps de m'écouter, dans la bibliothèque. D'autre part, parce que ce n'est pas facile à expliquer. Vous voyez, je n'ai pas vraiment acheté cette demeure. Je l'ai prise.

— Prise ? Mais Reggie m'a dit...

— Je me moque de ce qu'il a dit. Je lui ai forcé la main, mais avec une grande politesse. J'ai pris Heatherfields en remboursement de ses dettes de jeu. Et il en avait beaucoup. C'est ce qu'il faut que vous compreniez. Comme beaucoup de messieurs de son milieu, lord Reginald me devait une somme importante. Et je récupère toujours ce qui m'est dû, Kate. Je gère un club de jeu privé. Les personnes qui fréquentent cet enfer jouent gros. Ce travail était celui de mon père, mon vrai père. J'ai appris le métier avec lui, il a été mon maître.

Kate le fixa, interdite, en proie à une horreur grandissante.

— Vous comprenez ce que cela signifie, Kate ? demanda-t-il, retournant le poignard dans la plaie.

Elle hocha la tête, sans un mot, puis finit par lâcher :

— Certainement. Et pour cause ! Mon père et mon frère vivaient dans ces tripots. Pourquoi croyez-vous que Bellecombe est tombé en ruine, Edward ? Par une suite de mauvais hasards ?

Il demeura silencieux, sans expression. A en croire ses mâchoires crispées, on aurait pu penser qu'il n'esquisserait plus jamais un geste vers elle. Mais, en y regardant de plus près, on aurait pu déceler une sorte de chagrin au fond de ses yeux.

Kate baissa les paupières, songeant à ses caresses.

Il était toujours Edward et, quoi qu'il soit, elle continuait à... à l'aimer ? Fariboles ! Elle avait cru aimer Reggie autrefois. Et voilà où ils en étaient, à présent.

— Seigneur, murmura-t-elle, se sentant faible tout à coup. C'est pour cela que vous étiez horrifié, quand vous n'arriviez plus à lire les chiffres ?

— J'étais horrifié, oui, mais je ne savais pas vraiment pourquoi. Kate, jamais je ne vous mentirais.

Elle sentit sa main ferme et douce lui prendre le bras.

— Kate, répéta-t-il doucement. Oh ! Kate, je suis désolé. Pour tout.

— Vous avez entendu ce que disait Reggie ?

— Oui.

— Il ne faut pas faire attention à lui.

— Je fais très attention, au contraire. Et... il n'a pas tort.

— Alors, vous voulez encore partir...

— Ce n'est pas ce que je souhaite. Vous voulez que je vous le dise ? Très bien. Je n'ai pas envie de vous quitter.

— Alors, ne partez pas. Ne lui donnez pas ce plaisir.

Edward pinça les lèvres et secoua doucement la tête.

— Dites la vérité à votre mère. Dites-lui que nous venons tout juste de découvrir qui je suis. Je suis sûr qu'elle me connaît, au moins de réputation. Fendershot appuiera votre histoire. Dites-lui même que vous avez été trompée, si vous le voulez, et que vous m'avez renvoyé. Limitez les dégâts.

Le mal était déjà fait, songea Kate. Reggie l'avait vu. Sa mère l'avait vu, et elle soupçonnait manifestement ce qu'il était. Ce qui n'avait rien d'étonnant, étant donné les cercles dans lesquels elle évoluait. Edward venait par ailleurs d'admettre qu'il connaissait plus ou moins Julia, de Macey et sir

Francis. Quant aux domestiques, on ne pouvait les empêcher de parler.

Non, elle ne donnerait pas à Reggie la satisfaction de savoir qu'il avait raison. Elle ne céderait pas.

Elle posa la main sur le bras d'Edward, enfonçant les doigts dans la laine de son veston.

— Un club de jeu, chuchota-t-elle. Où ?

— Quelle importance ? A St James. Entre le Carlton Club et Spencer House. Comme je vous le disais, c'est un club luxueux.

Et situé dans les quartiers les plus chics du royaume. Le vice et la décadence avaient porté chance à Ned Quartermaine.

Reggie avait raison. Elle ne s'était pas doutée qu'Edward contribuait à la ruine de jeunes gentlemen, pour son profit personnel. Mais elle le connaissait intimement, et cela suffisait à altérer son jugement.

— Vous ne devez pas partir. Vous avez encore des points de suture. Je suis responsable de vous, Edward... Je suis...

— Quoi ? demanda-t-il d'une voix si basse qu'elle l'entendit à peine.

— Je veux que vous restiez, dit-elle en baissant les yeux. Je ne prétends pas approuver ce que vous faites. Mais... mais ce n'est pas *vous*. Pas pour moi. Je ne peux pas relier tout cela dans ma tête. Pas encore.

Néanmoins, quelque chose avait changé chez Edward, depuis leur retour de Taunton. Ses traits semblaient plus durs.

— Kate, ma chère, ne soyez pas naïve. C'est exactement ce que je suis. J'ai été à dure école pour apprendre mon métier.

Elle secoua la tête, perplexe.

— Si vous le dites. Mais vous êtes un vrai gentleman, et meilleur, je pense, que ceux qui ne vont pas tarder à arriver chez moi.

— D'après ce que je viens de voir à l'instant dans le hall, vous n'êtes pas loin de la vérité.

— Aurélie a une préférence pour les gens qui l'amuse, reconnut Kate. Vous les connaissez bien ?

— Je connais de Macey uniquement de réputation. Sir Francis est un client régulier. Lady Julia Burton est venue une fois ou deux, au bras d'un gentleman.

— Eh bien, je ferais mieux d'aller les accueillir. Demain... demain, Edward, nous serons moins à cran. Nous devrions décider de ne rien faire pour l'instant.

Il s'inclina, avec un regard narquois.

— Comme vous voudrez.

Elle fit un signe de tête et s'éloigna dans le couloir, puis elle s'arrêta brusquement.

— Pouvez-vous rester ? Je suis désolée, je n'ai pas réfléchi. Avez-vous une famille ? Quelqu'un qui s'inquiète pour vous ? Qui vous attend ? Sûrement...

— Personne. Il n'y a personne. Le directeur du club pensait que je resterais absent quelques semaines. Il se peut que j'aie reçu du courrier à Heatherfields, mais j'en doute.

— Je vois...

Il y avait une incertitude dans le regard d'Edward, et Kate comprit qu'il n'avait pas tout dit. Cependant, elle n'insista pas. Elle avait eu suffisamment de surprises pour la journée.

— Bien. Nous nous verrons au dîner ?

Il acquiesça, mais demeura en arrière.

Kate regagna le grand hall. Lady Julia Burton, une jolie veuve aux formes rondelettes, d'âge et

de moralité incertains, lui sauta au cou. Elle était accompagnée du comte de Macey, le compagnon et amant occasionnel de sa mère.

— Kate, ma chère ! Vous êtes si gentille de nous recevoir !

Le fringant gentleman l'embrassa sur la joue, et son énorme moustache lui chatouilla l'oreille.

Kate parvint à esquisser un sourire. De Macey était un vieux roué, mais elle l'aimait bien tout de même. Quelques années auparavant, elle avait espéré qu'Aurélie finirait par l'épouser et se stabiliserait auprès de lui, mais ils étaient tout simplement « bons amis ».

— C'est un plaisir, de Macey. Vous êtes ici chez vous.

Le comte accueillit ces paroles avec un sourire épanoui.

— Venez, permettez-moi de vous présenter notre jeune ami, sir Francis Smythe-Feldon.

L'homme, qui roucoulait de l'autre côté du hall avec Nancy, rejoignit vivement de Macey, et s'inclina devant Kate en se déclarant enchanté.

Pour une fois, l'escorte d'Aurélie n'était constituée que de trois personnes.

Agé d'une trentaine d'années, sir Francis avait des boucles noires pommadées et un regard dangereux. Aurélie le destinait-elle vraiment à Nancy ? Lady Julia venait de lui prendre le bras, l'air un soupçon possessif.

Peut-être n'était-il comme Filou qu'un de leurs jouets, qu'elles emmenaient avec elles pour se distraire ? Il fallait espérer qu'il sentait moins mauvais que le chien.

— De Macey affirme que la chasse est exceptionnelle ici, à cette période de l'année, dit sir Francis. C'est si aimable à vous de nous recevoir ! Nous nous efforcerons tous les trois d'être des invités distrayants.

Kate parvint à sourire.

— Les amis d'Aurélie sont toujours distrayants. Mais elle me demande à l'étage... Lady Julia, Mme Peppin vous a donné la chambre voisine de la mienne, juste en face de celle d'Aurélie. Je sais que vous tenez à être près d'elle. De Macey, sir Francis, vous êtes à l'étage au-dessus. Si vous n'êtes pas confortablement installés, n'hésitez pas à me le dire.

Kate les laissa trier leurs bagages avec les servantes de sa mère et deux valets qu'elle ne connaissait pas. Mais, au lieu de se rendre dans la chambre d'Aurélie, elle poussa la porte de son boudoir. Ses yeux étaient brûlants de larmes.

— Tu es là, *mon chou* ! Je savais bien que tu finirais par te montrer.

La voix de sa mère lui parvint, près de la cheminée. Quand ses yeux se furent accoutumés à la pénombre, elle la vit assise sur son canapé préféré, les pieds posés sur un coussin, un bras sur le front. Niché dans les plis de sa jupe, Filou ronflait.

— Cette suite est tellement agréable, murmura rêveusement sa mère. C'est ma préférée depuis toujours.

— Dans ce cas, installez-vous ici, proposa Kate en tirant les tentures. Mais vous ne pouvez pas laisser toutes les fenêtres fermées. Qu'avez-vous donné à manger à ce chien ? Il sent mauvais.

— Ce canapé est si confortable, dit Aurélie en s'étirant comme un chat. Et Filou a eu... laissez-moi réfléchir. Ah oui, du râble de lapin.

— Vous êtes sûre que ce n'était pas du chou ? marmonna Kate.

Filou quitta les genoux de sa maîtresse avec un petit grognement et vint renifler le sol, tandis que Kate ouvrait tout grand les portes-fenêtres.

— *Vraiment*, tu manquais beaucoup à Filou, Katherine ! déclara Aurélie en se redressant légèrement pour la regarder par-dessus le dossier. Prends-le au bras. Tu peux l'embrasser, si tu veux.

Réprimant les larmes qui menaçaient de couler, Kate souleva le chien, et lui caressa

distraitement les oreilles.

— Vraiment, maman, vous traitez cette pauvre créature avec une grande cruauté.

— *Mais non !* Filou ne peut pas vivre sans moi ! Ni moi sans lui ! Ma chérie, il faut que tu me serves un verre de quelque chose. Aurais-tu une bouteille de la fameuse liqueur de mûres de Mme Peppin ?

— Je suppose que oui, répondit Kate en posant le chien sur les genoux de sa mère. Mais je croyais que vous vouliez vous reposer ?

— *Mais oui.* Et, ensuite, je me suis dit : Aurélie, imbécile, quand as-tu l'occasion de partager de petits secrets intimes avec ta fille aînée ?

Kate blêmit.

— Des secrets intimes ?

Aurélie posa une fine main blanche sur le dossier du divan.

— La liqueur, *ma petite*, dit-elle d'une voix plaintive. C'est un merveilleux remontant. Et viens donc t'asseoir. Il faut que nous ayons... comment dit Peppie ? Une petite conversation ?

— Quelque chose comme cela, admit Kate, résignée.

En dépit de la faiblesse apparente d'Aurélie, de ses gestes mous, de sa prétendue fragilité, Kate ne sous-estimait pas du tout sa ténacité. Sa mère était sur une piste, et son flair était aussi aiguisé que celui du meilleur pointer d'Anstruther.

Kate craignait de deviner où elle voulait en venir.

Elle finit par trouver la bouteille de liqueur après avoir fouillé dans un des petits placards, ôta le bouchon, et servit sa mère. Elle reposa le flacon sur la desserte, puis se ravisa et se servit également une généreuse rasade.

— Très bien, maman, je vous écoute, dit-elle, en prenant place dans un fauteuil. Je suppose que vous voulez m'attaquer au sujet de M. Quartermaine ? Ou bien de mon attitude envers Reggie ?

Aurélie se redressa gracieusement.

— Moi ? s'exclama-t-elle en pressant une main blanche et frêle contre son cœur. Oh ! *chérie*, loin de moi l'idée de te faire la morale pour un homme !

Elle désigna d'un geste la porte qui donnait dans la chambre.

— Va voir, ma petite, ce que maman t'a rapporté de chez Mme Odette, la plus grande couturière de Paris. C'est accroché à la porte.

Kate posa son verre et alla ouvrir la housse de lin blanc suspendue. A l'intérieur se trouvaient une robe de soirée vert émeraude et un chatoyant jupon de dentelle brodé d'or. Les manches, le corsage et les volants étaient tous garnis de délicates broderies dorées, et le décolleté plongeant parut beaucoup trop osé à la jeune femme.

Le vêtement était d'une beauté incomparable.

— Maman, c'est superbe, bien sûr. Mais...

— Non, non, Kate ! Ne me fatigue pas avec tes protestations ! gémit Aurélie, sans quitter le canapé. « C'est trop serré, trop décolleté, trop ceci, trop cela ! » Non, non ! Mets cette robe pour le dîner, *mon chou*. Elle est coupée exactement à ta taille, aussi ne songe pas un instant à la donner à Nancy !

Nancy ne pouvait certainement pas porter ce genre de robes ! Parfois, elle se demandait si Aurélie n'avait pas des plumes à la place du cerveau.

Mais d'autres fois... elle se disait que le nom de *Filou* irait comme un gant à sa mère.

— La robe est magnifique, maman, concéda-t-elle en regagnant le canapé. Je la mettrai peut-être pour dîner. Mais pas ce soir.

— Comme tu voudras, dit Aurélie, avec un haussement d'épaules très français. Mais, si tu la mets pour le dîner, Reggie tombera prostré à tes pieds.

— Qu'avez-vous en tête ? murmura Kate en soupirant.

Un sourire se dessina sur les lèvres pulpeuses d'Aurélie.

— *Oui, oui, mon chou*, il meurt d'amour pour toi. Il m'a suppliée à genoux de l'amener ici. C'était adorable !

— Il désire surtout renflouer son compte en banque, répliqua Kate, renfrognée. Je ne déteste pas Reggie, maman, mais il gèlera en enfer avant que j'accepte de l'épouser !

— Eh bien, *tant pis*, dit Aurélie avec indifférence. Je lui ai seulement promis que je verrais si cela pouvait se faire.

— Et maintenant vous voyez que la réponse est non. Rappelez-vous que j'ai rompu nos fiançailles pour une bonne raison.

— *Oui*, et c'était peut-être un peu idiot.

Sa mère lui coula un regard oblique.

— Tu ne rajeunis pas, Katherine.

Un silence suivit ces mots. Katherine reposa son verre avec un claquement sec. Elle porta la main à son front. Elle n'avait pas besoin que sa mère lui rappelle ce genre de choses.

— Maman, je l'ai surpris *in flagrante delicto* avec sa maîtresse. Pour moi, c'était la meilleure des raisons.

— *Oui, oui*. Ce n'était pas bien malin de la part de Reggie.

*Pas bien malin ?*

Y avait-il une façon décente d'humilier sa fiancée ?

A cet affreux souvenir, Kate sentait encore ses joues s'enflammer. Une semaine à peine après l'annonce de leurs fiançailles, elle s'était rendue au dernier bal masqué de la Saison, costumée en Vénus. Ce qui était ridicule. Mais elle voulait faire une surprise à Reggie. De fait, elle avait réussi à le surprendre... derrière un rideau, très occupé à lutiner une autre femme.

Le pire, c'est qu'elle n'avait pas été la seule à le voir. Le cri perçant qu'elle avait poussé n'y était sans doute pas pour rien...

Son masque toujours fixé sur le visage, elle s'était réfugiée dans la salle de repos des dames et s'était cachée dans un coin, derrière les paravents, pour pleurer à son aise. Dix minutes plus tard, trois élégantes étaient entrées en commentant la nouvelle.

*Vraiment, cette souris des champs prétendait-elle dompter ce coquin de lord Reginald ? N'avait-elle pas compris qu'il ne l'épousait que pour son argent ? Elle aurait dû être contente qu'un si bel homme ait daigné lui demander sa main.*

Le pire, c'était que Kate avait soupçonné Reggie d'avoir tout manigancé. Peut-être avait-il vraiment cherché à se libérer de ces fiançailles ?

Stephen était mort depuis huit mois, et Reggie et elle s'étaient rapprochés. Cependant, quand son grand-père eut fini de négocier les conditions du mariage, il lui avait paru fatigué et malheureux.

Elle ne l'avait jamais questionné à ce sujet. Peut-être avait-elle eu peur de ce qu'elle apprendrait ? Mais elle soupçonnait Reggie de ne pas avoir eu une idée précise de l'état des finances de Bellecombe avant d'avoir demandé sa main.

Après le scandale, lord d'Allenay n'avait pas protesté lorsqu'elle lui avait annoncé son intention de rompre les fiançailles. En fait, il avait même paru soulagé.

Son grand-père était un vieil homme astucieux.

— Tu écoutes, *ma petite* ?

La voix haut perchée d'Aurélie interrompit le fil de ses pensées. Elle tressaillit.

— Oui... Non, je suis désolée, maman. Que disiez-vous ?

Aurélie laissa échapper un soupir accablé.

— Je parlais du dîner. Je voudrais que Cook serve son délicieux potage aux poireaux. Et que Nancy joue avec Anstruther après dîner. Peux-tu lui ordonner de venir ?

— Maman, je ne peux pas obliger Anstruther à jouer. Mais je l'inviterai à dîner avec nous, et j'espère qu'il acceptera.

Sa mère eut une moue de contrariété.

— Cela m'étonnerait. C'est l'homme le plus obstiné qui existe. Et toi... cette histoire avec Reggie... tu es comme lui. C'est à cause de cet horrible sang écossais... Tu es comme ta grand-mère. Vous avez tous les deux des idées démodées.

Kate ne comprit pas très bien pourquoi Anstruther et elle se retrouvaient dans le même sac mais, de fait, elle n'était pas vraiment en mauvaise compagnie avec le régisseur.

— Je ne trouve pas qu'il soit démodé de vouloir que son mari soit fidèle.

— Non, mais ce n'est pas réaliste. Allons, *ma chérie*, je ne suis pas idiote. Je sais très bien ce que vaut Reggie.

— Alors, au nom du ciel, pourquoi l'avoir amené ici ?

Aurélie lui fit un clin d'œil par-dessus son verre.

— Parce que, *mon chou*, on ne sait jamais ce qui peut se passer quand on décide de secouer les choses. Il y a trop longtemps que Bellecombe est plongé dans la somnolence. Et ta sœur qui veut épouser ce pasteur ? *Zut !* C'est trop triste, déclara Aurélie en fronçant son joli petit nez.

— Vous désapprouvez ce choix uniquement parce qu'il est pasteur ?

Aurélie élargit les yeux, l'air innocent.

— *Mais non, ma petite*. Je désapprouve, parce que cet homme a le cœur fragile et qu'il traîne les pieds.

— Il attend l'autorisation d'oncle Upshaw.

Aurélie eut un ricanement de mépris.

— Un homme digne de ce nom n'attend pas ! Il enlève sa belle ! On peut toujours se marier à Gretna Green. Que lui importe l'avis de lord Upshaw ?

Inutile d'expliquer à Aurélie que les pasteurs anglicans ne s'enfuyaient pas en Ecosse avec leur fiancée pour l'épouser clandestinement. Kate exposa donc la situation sous un autre angle.

— Lord Upshaw est le tuteur de Nancy et c'est lui qui tient les cordons de la bourse.

La mine d'Aurélie s'allongea.

— Ah, c'est cela ? Quand bien même, ce n'est qu'un détail. Je t'assure que même sir Francis aurait assez de jugeote pour régler un problème aussi insignifiant.

Perplexe, Kate secoua la tête. Tout à coup, une pensée l'assaillit.

— Maman que suggérez-vous ? Une compétition ? C'est ce que vous voulez manigancer ?

— Eh bien, oui, et que le meilleur gagne, reconnut Aurélie en souriant. Si, après une semaine en compagnie du beau sir Francis, ta sœur préfère toujours son obscur pasteur, qu'y puis-je ? Je dirai à Reggie de flirter aussi avec elle. Si tu ne veux pas de ce pauvre homme, il faudra bien que je l'utilise ailleurs.

Kate secoua la tête, certaine que Nancy ne se laisserait pas dissuader. Mais, visiblement, Aurélie souhaitait la mettre à l'épreuve. *Eh bien...*

— Richard Burnham n'est pas quelqu'un d'ennuyeux, maman. Quant à Reggie, il doit être aux abois pour avoir renoncé à garder Heatherfields.

Sa mère soupira en sirotant pensivement sa liqueur.

— J'avoue que j'ignorais ce fait avant de quitter Londres. Et, maintenant, je découvre ce gremlin de Ned Quartermaine à Bellecombe ! Ah, ma chérie, les choses ont peut-être déjà bougé sans que je ne le sache...

*Ned.* C'était ainsi que Reggie l'avait appelé aussi, mais le nom ne lui allait pas.

— C'est un nom grossier.

— L'homme peut être très grossier, parfois.

— Vous le connaissez ?

— *Bien sûr*, qui ne le connaît pas ? Il a une infâme réputation.

— Infâme ? Vous êtes dure.

Aurélié eut un petit geste désinvolte.

— Oh ! il ne me dérange pas. En revanche, les beaux jeunes hommes comme sir Francis, *oui*, il leur fait peur. Mais ils vont quand même chez lui, comme de dociles petits agneaux vont à l'abattoir, avec leur bourse pleine d'or en offrande. Et il les prend. Oui, à la fin, c'est toujours Ned Quartermaine qui gagne.

— Il doit être très riche ?

— Très. Si tu ne me crois pas, tu n'auras qu'à observer Julia ce soir, pendant le dîner.

— Vous le connaissez vraiment ?

— *Mais non*, Katherine, j'ai seulement entendu parler de lui. J'ai de nombreux défauts, *mon chou*, mais il ne peut y avoir deux joueurs dans la même famille. Ton père suffisait bien, nous ne pouvions faire plus.

— Nous avons aussi Stephen. Et nous n'avons pas les moyens de perdre autant.

— *Oui, oui*, concéda tristement Aurélié. Du moins le père et le fils partageaient-ils cette passion. Certaines familles n'ont rien, tu sais.

Seule Aurélié pouvait considérer de si calamiteuses tendances sous cet angle positif.

— *Rien* aurait sans doute été préférable, répliqua Kate.

— *Mon Dieu*, Katherine ! Il ne faut pas dire du mal des morts !

Aurélié serra distraitemment son carlin dans ses bras et caressa son ventre distendu.

— Je ne joue pas, mais tous les gentlemen de ma connaissance le font. Tous ceux que tu dédaignes. Donc, non, je ne connais pas M. Quartermaine. Mais méfie-toi de cet homme, *ma petite*.

— Il va partir. Dans un jour ou deux.

— Vraiment ! s'exclama Aurélié, soudain plus attentive. Et tu n'as pas envie qu'il s'en aille ?

— Je ne sais pas de quoi j'ai envie. Reggie a mis tant de complaisance à me dire quel homme répugnant il était que je suis très tentée de le supplier de rester.

— C'est certainement quelqu'un de très mauvais, dit Aurélié avec un geste las. Mais comme je le disais, *mon chou*, les autres hommes sont à mourir d'ennui.

— Il n'est certainement pas ennuyeux. Il est même... intéressant.

Néanmoins, les paroles de sa mère avaient anéanti ses rêves. Des rêves qu'elle n'avait même pas voulu s'avouer en son for intérieur. Quelle idiote ! Le premier homme qui lui faisait tourner la tête depuis des années était pire que Reggie. *Le propriétaire d'un cercle de jeu*.

Elle avait pleinement saisi l'importance de ce fait. Et, cependant, elle regretterait de le voir quitter Bellecombe et sortir de sa vie. Elle le désirait, en dépit de tout.

Finalement, elle était bien la fille de sa mère.

— Si je comprends bien, Ned Quartermaine est là depuis quelques jours ? Je commence à avoir un peu d'espoir pour toi, ma chérie. Tu as peut-être plus d'esprit que je ne le craignais. Raconte-moi

ce qui a causé cette visite.

Kate leva les yeux au ciel.

— Je suppose qu'il cherchait Heatherfields et qu'il s'est trompé de route. Nous avons évité une collision de justesse, mais il a été désarçonné et sa tête a heurté le sol.

— C'est terrible. J'espère que tu l'as soigné et que tu as passé du temps penchée sur son lit de malade.

— Maman, vous seule pourriez encourager une telle chose ! Je me demande laquelle de nous deux est la plus folle.

— Est-ce que tu es folle ? demanda Aurélie d'un ton léger. Il n'y a pas à en avoir honte, *ma petite*, car nombre de femmes plus expérimentées que toi ont déjà succombé au charme de Quartermaine. J'avoue me sentir un peu rassurée. Ta dernière lettre était terriblement triste. Je craignais que tu ne te sentes trop seule. Mais j'aurais sans doute mieux fait de ne pas venir ?

— Maman, j'ai fait l'erreur de vous envoyer une lettre sincère, et c'est ainsi que je suis remerciée ? Vous traînez jusqu'ici le fiancé que j'ai rejeté, car vous me croyez désespérée ?

Sa mère haussa encore une fois les épaules.

— Comme je le disais, tu ne rajeunis pas, Katherine. De plus, Julia s'est querellée avec lady Bushwell, qui a couché avec son valet préféré. Quant à moi, eh bien, ma rupture avec mon banquier a provoqué des torrents de larmes.

— Des larmes ? répéta Kate en haussant les sourcils. Les vôtres, ou les siennes ?

— Les siennes, *ma chérie*. J'ai passé l'âge de pleurer pour un homme. Quoi qu'il en soit, c'était le moment ou jamais de quitter Londres.

Kate parvint à esquisser un sourire.

— Bien. Pour en revenir à Edward, je veux dire M. Quartermaine, charmant ou pas, il s'en va. En vérité, certaines personnes pourraient s'offusquer d'apprendre qu'il a séjourné ici.

— Sans doute. Aimerais-tu venir te distraire à Londres ? Ou Paris ? Paris est mieux, à cette époque de l'année. Oui, je vais t'emmener, *mon chou*. Tu vois, ne suis-je pas une gentille maman ? Je ferai préparer la voiture pour demain. Les gentlemen pourront chasser sans nous.

— Maman, je ne peux pas partir à Paris aussi brusquement, et je n'en ai pas envie. Il ne faut pas trop vous fier à mes lettres. J'éprouvais juste un peu de peine.

Aurélie parut sincèrement inquiète.

— Serait-ce à cause de la nouvelle petite-fille de Louisa ? Je ne sais plus si c'est la deuxième ou la troisième de Lydia. J'ai perdu le compte. D'ailleurs, est-ce la fille de Lydia ou de Cassandra ?

— Est-ce vraiment ce qui a hâté votre visite, maman ? La naissance de votre petite-nièce ? La tristesse de ma lettre ?

— Peut-être. Ou peut-être pas. Hélas, Katherine, je suis une mère indifférente, je le sais. Mais je ne suis pas totalement dénuée de sentiments. Allons, parle-moi encore de M. Quartermaine.

— Il n'y a rien à dire. Il a été assommé par le choc, a perdu connaissance, et le Dr Fitch lui a ordonné un repos complet. A présent, il peut aller et venir. Les points de suture pourraient être ôtés, mais Fitch est absent quelque temps. A son retour, je suppose que M. Quartermaine s'en ira.

— Faut-il réellement qu'il s'en aille ? murmura Aurélie, le regard perdu dans le lointain. Bien, bien. Qu'allons-nous faire ?

— Vous n'allez rien faire du tout !

Sa mère se redressa, serrant son chien contre sa poitrine.

— Naturellement, Kate, c'est à toi de décider. Je ne songerais jamais à m'en mêler.

Filou choisit ce moment pour émettre un bruit incongru, comme pour souligner ce mensonge

éhonté.

Kate soupira et alla ouvrir une autre fenêtre.

## Chapitre 9

### *Une invitation à la campagne*

Edward regagna sa chambre en faisant quelques détours, afin d'éviter la foule dans le grand hall. Peut-être aurait-il voulu aussi échapper à lui-même, mais il n'avait pas vraiment le choix. Un grand froid intérieur l'avait envahi et il avait l'impression que son corps s'ankylosait lentement. Une sensation familière.

Depuis combien de temps vivait-il ainsi ?

Des années, probablement. Son cœur s'était engourdi sans qu'il ne s'en rende compte. Comme lorsque l'on souffrait d'engelures, on ne prenait conscience du phénomène qu'au moment où le corps commençait à se réchauffer.

Il était resté trop longtemps près du feu réconfortant de Vesta. Maintenant que sa mémoire était revenue, la souffrance s'installait.

Si bien qu'il priait le ciel pour que l'engourdissement revienne, que le froid lui glace de nouveau le cœur et le rende insensible.

Il jura tout bas en pensant au groupe qui se trouvait au rez-de-chaussée. Oui, c'était tout à fait son milieu. Même de loin, il avait reconnu lady Julia Burton, la scandaleuse beauté, au bras d'un des habitués de son club, sir Francis Smythe-Feldon.

Il ne connaissait que vaguement le Français, de Macey. Malgré son élégance, ce gentleman ne faisait pas partie de ceux qu'il accueillait avec plaisir, car il appartenait à la plus rare des catégories, celle des joueurs disciplinés. En dépit de son apparente bonhomie, l'homme pouvait être dangereux lorsqu'on le contrariait.

Quoi qu'il en soit, Edward préférait tous les éviter.

En particulier lord Reginald Hoke.

Il referma la porte de sa chambre et s'adossa au battant. Sa cheville le faisait un peu souffrir. Dans tout ce chaos, il avait égaré la canne de Stephen Wentworth. Une perte providentielle car, s'il l'avait eue sous la main lorsqu'il avait surpris lord Reginald Hoke en train d'embrasser Kate, il aurait battu cet imbécile à mort.

Il laissa échapper un soupir et renversa la tête contre la porte. Quelle étrange suite de coïncidences ! La dette de lord Reginald. Heatherfields. Sa rencontre avec Kate. Combien y avait-il eu de chances que cela arrive ?

Il avait longtemps survécu et prospéré sur le fil du rasoir. A la fin, la chance avait toujours tourné en sa faveur. Mais cette fois ? Le favoriserait-elle encore, au moment où l'enjeu lui paraissait

crucial ?

Non. C'était perdu d'avance. Il avait bien vu le dédain dans les yeux de Kate, quand il lui avait révélé qui il était. Ou, plutôt, ce qu'il était...

Le mépris qu'il éprouvait pour lui-même était aussi puissant. Même privé de mémoire, il avait soupçonné certains aspects de sa personnalité. C'était une partie immuable de lui-même, comme la couleur de ses yeux. Il avait deviné qu'il n'avait rien à faire dans cet éden, auprès *d'elle*.

Cependant, il avait laissé des fils se tisser, refusant de mettre des mots sur cette relation, car le seul fait de nommer une chose lui donnait un pouvoir. La vie le lui avait appris.

Mais, mon Dieu, il fallait qu'il oublie cette attirance, cette émotion qui ne pouvait avoir aucune importance dans sa vie. Sur une brusque impulsion, il se détacha de la porte, alla vers le lourd coffre de chêne placé au pied du lit, et en souleva le couvercle à deux mains.

Son bagage était là, comme le lui avait indiqué Nancy. Il le prit, referma le coffre, et s'assit sur le couvercle ouvragé. Il ouvrit le sac. En pleine possession de ses souvenirs, à présent, il glissa la main au fond, sentit la boucle qu'il cherchait et passa un doigt à l'intérieur afin de soulever le double fond.

Le titre de propriété de Heatherfields y était rangé, avec cinq cents livres en billets de banque. Une fortune, pour la plupart des gens. Pour lui, cela ne représentait qu'un peu d'argent de poche.

Il pourrait au moins rembourser Kate, en supposant qu'elle accepte d'empocher cet argent sale. Mais comment la remercier pour sa compassion ? Pour la gentillesse que lui avaient témoignée tous les habitants de Bellecombe ? Il ne pourrait jamais payer pour cela. Sans le vouloir, tous lui avaient offert un peu de répit. Il avait pu échapper à un mode de vie qui lui avait autrefois permis de survivre, mais qui l'avait peu à peu conduit à des réflexes de brutalité.

Sa route ordinaire, faite de dureté et de laideur, avait rencontré un chemin plus doux et plus banal. Leurs frontières s'étaient un instant confondues, lui permettant d'apercevoir ce qu'il ne pourrait jamais avoir. Ce à quoi il avait renoncé depuis longtemps.

Autrefois, il s'était persuadé qu'il menait cette existence pour Annie. Parce qu'il voulait qu'elle ne manque de rien, qu'elle dispose de tout ce que son argent mal gagné pouvait lui offrir.

Mais les besoins d'Annie, sinon ceux de sa grand-mère, étaient largement comblés. Il avait envoyé à Mme Granger quantité de robes et de gouvernantes pour la fillette. En même temps, il lui avait constitué une dot suffisante pour que les hommes les plus scrupuleux décident d'ignorer les circonstances obscures de sa naissance. A présent, Heatherfields s'ajoutait à la liste de ses biens. Un domaine digne de devenir la résidence d'un gentleman.

Toutefois, le fait de penser à Annie lui fit prendre conscience qu'il manquait quelque chose dans le sac. Les perles. Le collier de perles avec le saphir qu'il avait emporté à la hâte, lorsqu'il avait fui Ceylan. Le cadeau de mariage qu'il destinait à Maria.

Sauf qu'il n'y avait pas eu de mariage.

Seulement un enterrement. Et un bébé si petit et si faible qu'il semblait sur le point de mourir. Et aussi M. Granger, furieux et incrédule, refusant d'admettre sa responsabilité dans la tragédie qui s'était abattue sur sa maison.

Où étaient passées les perles ? Il redoutait chaque voyage dans le Somerset mais, lors de ses rares visites, il gardait toujours les perles sur lui, comme un talisman. Cependant, Mme Granger refusait qu'il les donne à Annie.

*Pas encore*, disait-elle.

En réalité, cela voulait dire *jamais*. Elle ne voulait pas lui permettre d'entrer dans la vie d'Annie. Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour l'éloigner de l'enfant.

Mais l'orgueil précédait la chute. Celui de Mme Granger s'évapora peu après la mort de son mari, alors qu'Annie avait six ans. Sa fille et son mari dans la tombe, leur petit manoir vendu afin de régler les dettes colossales accumulées par Granger, elle avait fini par répondre à l'une de ses lettres.

Oui, elle avait finalement été bien contente de prendre son sale argent. De l'appeler, à contrecœur, le *parrain* d'Annie. De vivre dans le cottage qu'il lui avait acheté, de pouvoir manger grâce à la pension qu'il lui versait. Mais prendre les perles, avec l'histoire qui les accompagnait ? Non. Annie était trop jeune pour comprendre, affirmait-elle.

Un curieux refus. Il ne savait pas ce qu'il aurait choisi de dire à l'enfant. La vérité ? Non. Elle était trop laide.

Sans doute lui aurait-il simplement raconté qu'un jour, il y avait de cela très longtemps, il avait vu sa mère sur la jetée, à Brighton. Le vent soulevait les rubans de son chapeau, et il était tombé amoureux fou au premier regard. Il l'avait adorée, avait espéré de tout son cœur l'épouser, mais cela n'avait finalement pas pu se faire.

Ce qui était la stricte vérité.

Ce qu'il ne lui dirait pas, c'était qu'après la mort de Maria il s'était attelé à faire fortune. Car les hommes fortunés prenaient ce qu'ils voulaient sans tenir compte des refus arrogants qu'on leur opposait. Maria morte, sa réputation et sa carrière militaire lui importaient peu. Il n'avait plus besoin d'être respectable.

Il était redevenu le fils de son père.

Il s'était de nouveau immergé dans cette affreuse affaire de famille, reposant sur la fragilité et la folie des hommes, et avait une fois de plus rencontré le succès. Il avait fait tout cela, rongé par la rancœur.

Car il savait que Granger était un imbécile orgueilleux. Il savait, bien avant que ce dernier ne disparaisse, qu'il finirait par ruiner sa famille et par perdre tous ses biens. Et, à la fin, quelqu'un d'autre devrait bien subvenir aux besoins d'Annie.

Il savait aussi que cette personne serait le fils illégitime d'Alfred Hedge, et que les Granger devraient se faire à cette idée. Car l'enfant avait besoin d'un homme responsable dans sa vie. Personne ne savait cela mieux que lui.

Edward n'avait jamais douté de ses propres capacités. Il savait pouvoir gagner de l'argent à la sueur de son front, et en faisant fonctionner son cerveau. Jamais il n'avait envisagé la défaite, pas même pendant les heures les plus sombres de son enfance. Il avait toujours cru en lui-même. Il se battrait, et ceux qui lui avaient barré la route maudiraient le jour où ils avaient fait ce choix.

Mais, oui, l'orgueil précédait la chute, et Kate causerait la sienne, il en avait peur. Si cet imbécile de Granger le regardait depuis le ciel, ou plus vraisemblablement depuis l'enfer, il devait bien rire de lui.

Edward se rendit soudain compte que ses doigts étaient crispés sur la poignée de son sac. Le cœur lourd, il replaça le double fond sur les documents et partit à la recherche de Nancy. C'était elle qui avait rangé ses affaires, et elle avait dû mettre les perles en sûreté. Il était peu probable que quiconque, dans ce paradis bucolique, les ait dérobées.

Il était peu probable aussi qu'il tombe nez à nez avec Kate. C'est pourtant ce qui arriva.

Pâle, le visage fermé, elle sortait de son boudoir derrière Mme Wentworth, le carlin dans les bras.

— *Bonjour*, monsieur Quartermaine ! roucoula Mme Wentworth, faisant courir sur lui un regard appuyé. Vous privez donc mes amis de votre compagnie ? Décidément, vous êtes aussi cruel qu'on le

dit !

— Madame, répondit-il en s'inclinant avec raideur, je ne pensais pas que ma présence leur manquerait.

— Comment pouvez-vous en douter ?

Elle lui adressa un sourire éblouissant qui lui rappela pourquoi, même à son âge, elle était toujours la coqueluche des gentlemen londoniens.

— C'est un honneur pour mes compagnons et pour moi-même de passer quelques jours en compagnie du grand Ned Quartermaine. C'est même une gloire, dirais-je.

— Vous êtes très aimable, répondit-il, tout en regardant Kate du coin de l'œil. Mais j'ai déjà eu une discussion à ce sujet avec lady d'Allenay. Je pense qu'il est temps pour moi de quitter Bellecombe.

— Ah, mais vous avez dû entendre parler de ma propension à m'entourer de beaux gredins ? s'exclama Mme Wentworth en lui prenant le bras avec un coup d'œil aguicheur. De plus, vous avez été malade. Nous sommes là pour dîner, danser, chasser, et vous serez mon invité. C'est un ordre.

— Je vous remercie, madame. Mais je crois qu'il revient à lady d'Allenay de prendre cette décision.

— Bah ! fit Mme Wentworth avec un geste désinvolte. Pourquoi Katherine s'y opposerait-elle ? J'amène toutes sortes d'amis à Bellecombe, elle y est habituée. Et que voulez-vous que dise la bonne société ? Cette maison était celle de mon mari, n'est-ce pas ? Personne ne s'attend à ce que Katherine me chasse, ou mes amis ! Ce ne serait pas naturel qu'une fille soit aussi cruelle avec sa chère maman.

Il comprit que la dame lui offrait une issue.

Ou, plutôt, une façon de prolonger son séjour.

Quoi qu'il en soit, le message était clair : il était son invité à Bellecombe, et pouvait se joindre à un groupe qui vivait déjà en marge de la bonne société. Le scandale ne serait pas plus grand si le fils illégitime de la duchesse de Dunthorpe se retrouvait parmi eux. Et la réputation de Kate n'en souffrirait pas.

Néanmoins, il restait persuadé qu'il aurait dû partir. Mais alors, Reggie ne continuerait-il pas de harceler Kate ? Elle était en mesure de se défendre, naturellement. Il n'en répugnait pas moins à s'éloigner.

— Vous êtes très aimable, répéta-t-il.

— *Bien sûr*, je le suis toujours, quand j'obtiens ce que je veux.

— Pas plus de deux jours, dans ce cas, dit-il, croisant rapidement le regard de Kate. A moins que votre fille n'en décide autrement...

— Ce ne sera pas le cas, répliqua sèchement Aurélie.

Sur ces mots, elle se tourna, arracha le carlin des mains de Kate, et s'éloigna d'un pas dansant, les abandonnant dans le couloir.

Edward se sentit soudain mal à l'aise et peu fier de lui. Il avait l'impression de s'être fait rouler par une femme si vaniteuse et si stupide que cela paraissait impossible.

— Une force de la nature, lança Kate en suivant sa mère des yeux.

— J'ai du mal à croire que c'est votre mère.

— Vous n'êtes pas le seul. Je n'ai hérité ni de sa beauté ni de son charme.

— Bon sang, Kate, j'aimerais bien que vous...

Il s'interrompit, les lèvres serrées.

— Quoi donc ?

— Rien. Vous savez ce que je pense. Inutile que je le répète.

Elle secoua la tête. Son regard était impénétrable.

— Je savais un peu ce qu'Edward pensait, dit-elle doucement. Mais je ne connais pas Ned Quartermaine.

— Et vous n'avez pas besoin de le connaître.

— Vous avez peut-être raison, concéda-t-elle, croisant les mains comme elle le faisait souvent, d'un air sage et modeste. Mais n'est-ce pas à moi d'en décider ?

Il ne répondit pas, ne regagna pas non plus sa chambre, comme il aurait dû le faire. Il leva les mains, puis se figea aussitôt. Il avait envie de lui prendre le visage, de l'attirer à lui, de lui dire qu'elle valait mille fois mieux qu'Aurélie Wentworth. Qu'elle était sans défauts, absolument parfaite. Le flirt et la flatterie étaient faciles, éphémères. Ses qualités, en revanche, étaient profondes, pérennes.

Mais elle semblait sur ses gardes. De toute façon, comment un homme tel que lui pouvait-il émettre un jugement sur elle ? Il laissa ses mains retomber.

— Edward, Aurélie vous a accordé un répit. Vous n'êtes pas obligé de quitter Bellecombe, à moins que vous ne vous sentiez pas bien ici.

— C'est juste que... bon sang, Kate, je ne sais pas ce que je suis ! Je sais tout juste *qui* je suis. Et cela ne me plaît pas trop.

— Alors, soyez quelqu'un d'autre.

Sur ces mots, elle tourna les talons et partit dans la même direction que sa mère.

— Au fait, lança-t-elle par-dessus son épaule, nous dînons à 7 heures.

— Kate, je vous en prie...

— Oui ?

Il hésita un long moment, partagé entre les mots qui lui brûlaient les lèvres et la voix de la raison.

Pour une fois, ce fut cette dernière qui l'emporta.

— Il y avait des perles, dans un sachet en velours bleu. Au fond de mon sac.

— Oui. Avec un saphir en forme de larme. Nancy les a rangées dans le coffre. Dans le bureau du domaine. Anstruther s'y trouve en ce moment, vous pouvez les lui demander.

Sa curiosité était évidente, mais elle ne posa pas de questions. Elle doutait trop de lui à présent. Elle préférait ne pas entendre de réponses susceptibles de lui déplaire.

Il hocha brièvement la tête.

— Je vous remercie.

Ils se dévisagèrent un instant. Il avait envie d'aller vers elle, de lui dire... quelque chose. Des mots qui puissent la rassurer. Il voulait également lui parler de ces perles. Mais il ne savait pas comment lui raconter, et il n'était pas sûr qu'elle le croie.

Presque personne ne voulait le croire. Et, jusqu'à présent, il avait choisi de préserver cette ambiguïté vis-à-vis d'Annie. Cela lui avait semblé préférable à la vérité.

— Merci, répéta-t-il.

La déception s'inscrivit sur ses traits. Puis, avec un signe de tête digne d'une reine, elle se tourna et disparut dans le corridor.

\* \* \*

Une heure plus tard, après avoir écrit une lettre à Peters, le directeur de son club, Edward traversa la cour intérieure du château. La porte du bureau était fermée. Il l'entrouvrit et vit John

Anstruther assis derrière le vieux bureau qu'il partageait d'ordinaire avec Kate.

Tournant le dos à la cheminée, et visiblement absorbé dans ses réflexions, le régisseur faisait courir sa plume le long d'un grand registre vert.

— Bonsoir, dit Edward depuis le seuil.

Anstruther leva aussitôt les yeux.

— Ah, monsieur Edward ! Entrez, entrez.

L'Écossais posa le livre de comptes sur le côté. Son sourire était accueillant, mais Edward décela une ombre de méfiance dans ses yeux. Il s'attarda quelques secondes sur le pas de la porte.

— En fait, mon nom est Quartermaine, annonça-t-il d'un ton égal. M. Fendershot m'a rafraîchi la mémoire.

— Oui, j'ai entendu cette histoire. Vous êtes un homme d'affaires, à ce que j'ai compris.

— C'est un euphémisme poli. Puis-je m'asseoir ?

— Certainement. Prenez le fauteuil de lady d'Allenay. Vous voulez boire quelque chose ?

Le tiroir du bureau était ouvert. Edward fit un signe d'assentiment, et Anstruther en sortit un flacon de whisky et deux verres, qu'il observa attentivement dans la lumière oblique de fin d'après-midi.

— Ils sont assez propres pour moi, dit Edward.

Anstruther remplit généreusement les verres et en poussa un vers Edward.

— Donc, c'est juste « M. Quartermaine » ? reprit-il, avant de lever son verre.

— Plutôt que « lord Edward » ? Cela fait plus de vingt ans qu'on ne m'appelle plus ainsi.

— Mais vous pourriez garder le titre. D'autres l'auraient fait, à votre place.

— Un titre de courtoisie n'a aucune valeur, Anstruther. Nous le savons tous les deux. En outre, je me trouve très bien comme je suis.

— Et qu'en pense Sa Seigneurie ?

Edward secoua la tête en signe d'ignorance.

— Je ne pense pas que Kate, je veux dire lady d'Allenay, attache de l'importance aux titres. Mais le domaine dans lequel j'exerce mes affaires ne lui plaît pas beaucoup. Je devrais m'en aller. J'ai suffisamment abusé de son hospitalité. Vous le savez aussi bien que moi.

— Ah, oui ? fit le régisseur, en avalant une bonne gorgée d'alcool. Eh bien, partez.

— C'était mon intention, mais Mme Wentworth a dit que...

— Ah ! s'exclama Anstruther d'un air entendu. Elle s'en est mêlée ! Cela ne m'étonne pas.

— Elle ignore la volonté de sa fille de façon assez cavalière.

— Non, non, non, pas du tout. Mais Aurélie Wentworth est une maligne.

— Vous pensez qu'elle me manipule ? Tout d'abord en m'ordonnant de rester, puis en me flattant et en battant des cils ?

Anstruther partit d'un petit rire.

— D'autres hommes, bien plus rusés que vous, ont sous-estimé la force de cette dame. Quant au but qu'elle poursuit, nul ne le connaît, à part elle-même. Peut-être n'en a-t-elle aucun.

— Vous la connaissez depuis longtemps ?

Une émotion indéchiffrable passa furtivement dans le regard de l'Écossais mais, quand il reprit la parole, ce fut d'un ton plus détaché que jamais.

— Oh ! oui. Mlle Kate n'était qu'un tout petit bébé quand je suis arrivé à Bellecombe. Et la famille ne m'était pas inconnue. L'ancienne lady d'Allenay était une parente.

— Votre marraine ?

— Oui. Je connais très bien Aurélie Wentworth. Ne vous trompez pas, monsieur. Cette dame est

loin d'être une écervelée.

Ils burent en silence. Edward était frappé par la perspicacité du régisseur. L'homme était brusque et ne mâchait pas ses mots. Il était exactement tel qu'on le voyait. Direct dans ses paroles comme dans son travail.

Pour un homme comme lui, qui vivait quotidiennement dans la duplicité et la dissimulation, c'était un changement agréable.

— Alors, combien sont-ils à la maison, en ce moment ? demanda Anstruther sur le ton de la conversation.

— Eh bien, pour commencer, il y a votre vieil ami lord Reginald. Puis lady Julia Burton, ainsi que le Français de Macey, et un jeune gaillard que je connais... disons, de vue.

Anstruther haussa ses gros sourcils broussailleux.

— J'ai entendu dire que lord Reginald est aussi l'une de vos vieilles connaissances.

Edward fit passer son verre d'une main à l'autre, avant de le poser sur le bureau avec un bruit sec.

— Mon club est un établissement très privé et très profitable, Anstruther. Cela exige beaucoup de discrétion.

— Je le sais. Les gentlemen désireux de gaspiller leur temps et leur argent ont besoin de ça. Il ne faudrait pas que l'on sache à quel point ce sont des imbéciles. Dieu les en préserve.

Edward se mit à rire.

— Moi, je remercie Dieu de me les envoyer ! Sans eux, je ne serais qu'un pauvre petit capitaine vivant sur sa demi-solde.

— Vous n'êtes donc pas joueur vous-même ?

— Non, car j'ai pu observer les hommes qui s'adonnent à ce vice depuis mon enfance. Certains tiennent à tout prix à jeter leur argent, que j'existe ou non. Si je ne prends pas leur or, un autre le fera. Et il sera peut-être moins honnête que moi.

— Humph ! Parce que vous l'êtes ?

Edward faisait distraitement tourner son verre sur la surface du bureau.

— Eh bien, quoi qu'on dise de moi, je n'ai jamais été traité de tricheur ni de menteur. De bâtard au cœur dur, peut-être... mais je ne peux nier que j'en suis un, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas à moi de le dire, monsieur.

— Je peux vous dire ceci : je connais assez bien lord Reginald pour me retrouver en possession du domaine qui, je crois, est adjacent au vôtre. Je l'ai délesté du manoir de Heatherfields.

— Vraiment ? s'exclama Anstruther avec un grand sourire.

— C'est une des raisons pour lesquelles je suis venu dans le Somerset. Grâce au ciel, je m'en suis souvenu.

Il hésita un instant, avant de poursuivre :

— Au fait, Anstruther...

— Oui ?

— Faut-il s'inquiéter au sujet de lady d'Allenay ? Je veux dire... risque-t-elle d'être importunée par lord Reginald ?

— Hmm... Il recommence avec ses vieux trucs, c'est cela ?

— Je ne sais rien de ce qui s'est passé autrefois, mais ce que j'ai vu aujourd'hui ne m'a pas plu.

Anstruther se frotta la joue.

— Je suppose que Kate saura remettre Reggie à sa place. Mais je me demande ce que sa mère a derrière la tête.

— Je vais peut-être prolonger un peu mon séjour, finalement. Après tout, je dois m'occuper de Heatherfields.

— Oui, il serait temps que quelqu'un le fasse, marmonna le régisseur.

— A ce propos, vous me semblez être un homme avisé. Je serais heureux de bénéficier de vos conseils, afin de remettre ce domaine en état.

— Dans ce cas, il vous faudra apporter de Londres une grande brouette pleine d'or, monsieur Quartermaine. Car il vous en faudra beaucoup !

— C'est si grave que cela ? Je m'en doutais, cela dit, quand j'ai pris le titre de propriété. Toutefois, j'avais l'espoir...

— Eh bien, oubliez-le. Le toit d'une des ailes de la maison s'est effondré, et les fermes et les dépendances sont en ruine. L'une d'elles est même à l'abandon, car elle est en si mauvais état que même les rats n'en voudraient pas. Je ne crois pas que lord Reggie ait pensé à vous le dire.

— Il n'en est vraisemblablement même pas conscient !

— Vous avez l'intention de vivre là-bas ?

Edward fixa l'homme sans se troubler.

— Ce domaine n'est qu'un investissement. Lorsque la maison sera habitable, je n'importunerai plus lady d'Allenay.

Anstruther haussa ses massives épaules.

— Ce n'est pas à moi de décider si vous l'importunez ou non. Mlle Kate est tout à fait capable de dire ce qu'elle pense. Toutefois, si c'est un investissement que vous recherchez, Bellecombe aimerait pouvoir s'agrandir. Cela vous économiserait les frais de réparation. A supposer que nous arrivions à un arrangement.

Edward eut une courte hésitation.

— Je me suis mal exprimé. *Investissement* n'est pas le terme exact. J'ai un projet pour cette maison, mais pas pour moi.

Anstruther parut mal à l'aise et Edward chercha à clarifier sa pensée. Mais un coup fut frappé à la porte et Nancy entra, dans un tourbillon de velours bleu et de boucles d'or.

— Oh ! je vous demande pardon ! s'écria-t-elle en voyant Edward.

— J'allais partir.

— Oh ! non, ne vous dérangez pas pour moi ! poursuivit-elle en s'asseyant sur un coin du bureau. J'ai entendu dire que vous alliez changer d'alliance ?

Edward la regarda, interdit. Elle sourit.

— Vous êtes désormais l'invité de maman, et non celui de Kate. Et... oh, cela me rappelle quelque chose ! Anstruther, nous sommes demandés pour un concert après dîner. Cook est en train de préparer son fameux velouté de poireaux. Cela vous décidera peut-être ?

Anstruther fit la grimace.

— Dîner avec ceux-là ? Je n'ai pas le choix ?

— Bien sûr que si ! affirma Nancy, en époussetant quelques grains de sciure sur l'épaule de sa veste de tweed. Vous pouvez aller voir Aurélie et lui dire que vous n'avez pas envie de jouer. Mais nous savons tous les deux comment cela finira.

Il repoussa sa main.

— Laissez, Nan, dit-il en soupirant. Je vous demande pardon, Quartermaine. Il faut que j'aie m'habiller.

Il prit son pardessus accroché à une patère et sortit.

— Comment allez-vous, monsieur Quartermaine ? dit alors Nancy en lui tendant la main. Puis-je

continuer de vous appeler Edward ?

Il lui prit la main et la pressa gentiment.

— Non, mademoiselle. Pas en société. Vous comprenez ?

— Oh ! oui, très bien, répondit-elle avec un sourire taquin. Parce que vous gérez un infâme tripot.

— Qui vous l'a dit ?

Ses yeux brillèrent d'un éclat malicieux.

— Reggie. Et il n'a pas pris de gants. Il n'a pas eu le moindre scrupule à me révéler quel gremlin vous étiez.

— Si vous aviez deux sous de jugeote, vous tiendriez compte de cette information. Il en va de même pour votre sœur.

Nancy haussa les épaules d'un air effronté, et quitta le bureau sur lequel elle était assise.

— Hélas, nous sommes les filles d'Aurélié Wentworth, déclara-t-elle, en faisant claquer ses talons sur le sol dallé. A nous trois, nous n'avons pas un brin de bon sens.

La remarque fit rire Edward de bon cœur. Il soupçonnait les trois femmes d'avoir au contraire suffisamment de malice pour renverser le gouvernement britannique, si tel était leur bon plaisir. Mais il n'était pas convenable de rester à discuter de sa malhonnêteté avec une jeune campagnarde innocente. De fait, il trouvait étrange qu'Anstruther les ait laissés en tête à tête.

Mais personne, à Bellecombe, ne semblait s'offusquer de la situation. Sans doute étaient-ils endurcis par les scandales qui avaient précédé son arrivée dans la maison ?

— Bien, je m'en vais, annonça Nancy en gagnant la porte. Je vous verrai au dîner, Edward.

Elle lança cette dernière remarque cavalièrement, par-dessus son épaule. Sur le point de lui en faire le reproche, il se ravisa. Nancy courait déjà derrière Anstruther, pour lui rappeler de mettre de la colophane sur la mèche de son archet.

Edward sortit dans la cour envahie par les ombres, et les regarda bavarder comme deux vieux amis, près de la herse. Cet endroit lui plaisait décidément beaucoup. Il aimait la camaraderie de bon aloi qui régnait dans cette maison. Il appréciait le franc-parler du régisseur, et s'attachait à lui comme aux autres occupants de Bellecombe. Quel dommage que Mme Wentworth et ses amis soient venus gâcher cette plaisante atmosphère !

Mais il était arrivé avant eux, et il était temps qu'il s'en aille. Ne venait-il pas de le dire au régisseur ?

Pourtant, moins d'une demi-heure auparavant, il avait écrit à Peters pour lui donner de nouvelles instructions. Pire, il avait inclus dans l'enveloppe une missive destinée à Maggie Sloan. Elle serait certainement soulagée que leur histoire soit arrivée à son terme. Leur liaison avait été épisodique, et les belles actrices voulaient être entretenues.

Lui n'entretenait personne. Et Maggie... Maggie ne versait pas de larmes. A moins d'être payée pour cela.

Alors, non, il n'allait pas quitter Bellecombe. Pas tout de suite. Il resterait encore un jour ou deux, en tant qu'invité d'Aurélié Wentworth. Juste pour garder lord Reginald Hoke à l'œil, et s'assurer qu'il n'importunait pas Kate.

Du moins, c'est ce qu'il se dit.

Il faisait froid à présent, et la nuit tombait. Edward retourna vers le bâtiment principal.

Ce fut seulement en arrivant dans l'escalier qu'il se souvint des perles.

# Chapitre 10

## *Un dilemme pour Kate*

Les jours suivants, Kate vécut comme un automate. Elle voyait ses invités au petit déjeuner et au dîner, et passait le reste de la journée à accomplir les tâches qui lui incombaient dans la gestion du domaine, abandonnant les devoirs de maîtresse de maison à sa mère, qui n'en faisait de toute façon qu'à sa tête.

Par chance, le beau temps se prolongea, et elle put ainsi échapper aux attentions écœurantes de Reggie, car les gentlemen partaient chaque jour dans les forêts et les vallées environnantes, à la poursuite du gibier.

Son entorse étant guérie, Edward se joignit à leur petite troupe, ainsi que lady Julia. Celle-ci n'avait pas l'audace de tirer à la carabine, mais elle chaussa néanmoins ses bottes pour aller admirer les chasseurs. Quelques gentlemen du voisinage avaient été invités, et Richard Burnham vint aussi. Kate le soupçonnait de ne pas être là par amour de la chasse, mais plutôt parce que Nancy et Aurélie apportaient chaque jour à midi à ces messieurs un délicieux déjeuner préparé par Cook.

Comme Aurélie en avait manifesté le désir, les paniers de pique-nique, ainsi que la vaisselle en porcelaine de Bellecombe, le vin blanc pour les invités et la bière pour les rabatteurs, étaient emportés dans les terres de l'intérieur, avant d'être installés sur les tables pliantes fabriquées dans ce but par les menuisiers du domaine.

Les tables étaient recouvertes de nappes en lin irlandais. Le vin était français. Assis sur les genoux d'Aurélie, Filou, vêtu d'une petite veste rouge, grignotait dans l'assiette de sa maîtresse, tandis que les pointers de Bellecombe, qui avaient fait tout le travail, protestaient en aboyant à tue-tête. Le cœur de Kate penchait en faveur des pointers.

Nancy et Aurélie avaient pris place non dans les charrettes ordinaires, avec les domestiques, mais dans la voiture confortable d'Anstruther. Ce dernier, malgré ses allures irascibles, cédait à tous les caprices d'Aurélie, tout en se plaignant de son extravagance.

Kate devait cependant accorder à sa mère qu'elle ne s'était pas trompée en prédisant l'attitude de Julia. A la fin de la deuxième journée, cette dernière regagna le château au bras d'Edward, s'extasiant sur son habileté, racontant à qui voulait l'entendre qu'il l'avait *autorisée à tenir son fusil !*

Kate avait eu envie de pointer ce même fusil vers la tempe de Julia, ce qui n'était guère charitable. Toutefois elle n'en fit rien, et se consola en mangeant une quantité considérable de bécasse rôtie.

Délaissé par lady Julia, sir Francis tourna alors toutes ses attentions vers Nancy. Ce que voyant, Richard Burnham se rembrunit, tandis qu'Anstruther contemplant la scène avec un déplaisir évident. Quant au comte, il émit un petit renflement désapprobateur, dont il attribua officiellement la cause à ses bottes humides. Mais, malgré ses tentatives subtiles et répétées, lady Julia ne parvint pas à se retrouver en tête à tête avec Edward et son fusil.

Autrement dit, en dehors d'Aurélie, personne n'était content.

Edward gardait ses distances vis-à-vis de Kate, même pendant les repas. Cette dernière avait cédé la corvée des menus et des emplois du temps à sa mère, mais s'irritait de se voir systématiquement placée à un bout de la table, alors qu'Edward était à l'autre bout, tandis que Reggie se retrouvait systématiquement à côté d'elle.

Elle en conclut qu'Aurélie croyait à la possibilité qu'il gèle un jour en enfer.

Les domestiques eux-mêmes commençaient à avoir des soupçons. Dans le village et les campagnes, de Bellecombe à Heatherfields, la nouvelle de la rupture de leurs fiançailles avait fourni des sujets de bavardage pendant une bonne quinzaine de jours. A présent, les commères estimaient les possibilités d'une réconciliation. Kate le voyait dans leurs yeux, et elle en était horrifiée.

La chose lui fut confirmée un après-midi, alors qu'elle revenait du village avec Mme Peppin. La gouvernante avait dû sortir acheter de la cire d'abeille et de l'huile de lin pour imperméabiliser les bottes du comte.

— Je n'ai jamais vu de valet aussi négligent que celui du comte de Macey, mademoiselle, dit-elle, alors que le cabriolet contournait la meule sur laquelle Edward avait chuté. Il sait faire reluire les bottes, je vous l'accorde, mais c'est à croire qu'il n'a jamais croisé une flaque d'eau de sa vie !

— Quand le Dr Fitch viendra ôter les points de M. Quartermaine, cet après-midi, nous devrions lui demander d'ausculter le comte, Peppie. Sa toux ne me plaît pas.

— Cet après-midi ? répéta Mme Peppin avec un petit renflement. Je suppose que M. Edward partira tout de suite après. C'est lord Reginald qui devrait être content !

Kate sourit, comme si le départ d'Edward la laissait indifférente.

— Insinuez-vous que Reggie a des vues sur lady Julia, Peppie ?

— Mademoiselle Kate ! M. Edward ne se soucie nullement d'elle ! Elle lui court après, comme ce carlin derrière votre mère. Quant à lord Reginald, nous savons dans quel sens souffle le vent.

Kate lui jeta un regard oblique.

— Peppie, est-ce que Mme Shearn cancanait avec vous, tout à l'heure, pendant que vous payiez la cire à M. Hastings ?

Mme Peppin rougit violemment.

— Elle parlait, reconnut-elle. Et j'écoutais.

— Merci pour cette fine précision ! Et de quoi parlait-elle ?

La gouvernante eut une légère hésitation.

— Le retour de lord Reginald fait jaser au village. Les gens se demandent si vous vous êtes réconciliés.

— J'espère que vous l'avez détrompée !

Mme Peppin haussa les épaules.

— Il n'y a pas moyen de décourager les commères, quand elles ont envie de croire quelque chose.

— Mais pourquoi est-ce que cela les intéresse ? s'exclama Kate, stupéfaite.

— C'est à cause de Heatherfields, mademoiselle. La maison tombe en ruine. Un village souffre, quand son château reste vide. Il y a moins d'emplois, plus personne à qui vendre des bougies, du

savon, de la farine. Tout s'écroule.

— Et Reggie est charmant, ajouta Kate entre ses dents. Ce qui ne gâche rien.

— Ce n'est pas cela. Oh ! bien sûr, c'est le plus grand charmeur qu'on ait jamais vu sur terre, mais tout le monde sait qu'il a négligé le domaine. Non, ce qui les intéresse, c'est vous, mademoiselle. Les villageois aimeraient qu'il y ait de nouveau une vraie famille à Bellecombe.

*Une vraie famille...*

Nancy et elle ne constituaient donc pas une famille, pas aux yeux des villageois. Ils voulaient un lord au manoir, avec de grandes bottes de chasse et une demi-douzaine d'enfants pour perpétuer le nom. Comme si ce n'était pas aussi ce qu'elle souhaitait !

— Je suis désolée d'avoir déçu les habitants de la région, dit Kate avec amertume. Que voudraient-ils que je fasse ? Que je kidnappe un homme pour l'épouser ?

Mme Peppin lui posa gentiment la main sur le bras.

— Mademoiselle, ne le prenez pas si mal. Tout le monde ne souhaite que ce qu'il y a de mieux pour vous. Vous le savez bien.

— Oui, je suppose, reconnut Kate, alors qu'elles atteignaient le sommet de la colline. Mais franchement... *Reggie ?*

Mme Peppin garda le silence un moment.

— J'ai entendu dire que M. Edward dirigeait une affaire peu recommandable, dit-elle enfin, d'un ton un peu trop détaché.

— En effet. Il possède un club de jeu.

— Et c'est très mal, je crois ?

— Eh bien, il n'appelle pas les hommes, comme Circé, pour les faire tomber dans un piège. Ceux-ci y vont de leur propre gré. Mais, non, ce n'est pas bien, et nous ne devrions pas le recevoir. Mais maman s'en moque comme d'une guigne, et je ne suis pas sûre d'y attacher moi-même de l'importance. Je devrais, seulement...

Elle ne poursuivit pas. Elle ne pouvait expliquer ce qu'elle ressentait. Elle était blessée. Déçue. Frustrée.

Pourtant, elle n'avait été trompée que par elle-même. Edward l'avait mise en garde, et plus d'une fois. Il ne savait pas *qui* il était, mais il semblait avoir deviné *ce qu'il était*.

Il s'était montré très circonspect en ce qui concernait sa personnalité, son passé. Cependant, elle n'avait pas tenu compte de ses avertissements. Et elle ne regrettait même pas de ne pas l'avoir écouté !

Seigneur, où cela allait-il la mener ?

Quelques jours auparavant, elle lui avait dit qu'elle ne connaissait pas Ned Quartermaine. Mais c'était un mensonge. Elle le connaissait depuis le début, intimement. Elle était entrée dans son lit, tout en sachant que son personnage était louche, car il le lui avait dit. Et, si l'occasion se représentait, elle recommencerait.

Mme Peppin poussa un profond soupir.

— Ne pouvez-vous vous résoudre à pardonner à lord Reginald ? Je sais que vous n'êtes pas amoureuse de lui, et qu'il est bourré de défauts, mais...

— Mais je devrais me caser ? Oh ! Peppie ! Vous n'allez pas vous y mettre aussi ?

— Pas vous caser, ma chérie, reprit Mme Peppin en lui massant les épaules et la nuque, comme lorsqu'elle était petite. Mais Heatherfields est dans la famille de lord Reginald depuis aussi longtemps que Bellecombe est aux d'Allenay. De plus, je sais que vous voulez des enfants. Et comment pourrez-vous en avoir, si vous refusez d'aller à Londres et si vous n'acceptez pas

M. Edward ?

— Accepter Edward ? s'exclama Kate, au bord des larmes. Seigneur, Peppie ! Il ne m'a pas fait sa demande ! Et... mon Dieu... le propriétaire d'un club de jeu ? Après tout ce qui est arrivé à Bellecombe ? N'est-ce pas le contraire de ce dont nous aurions besoin ?

Mme Peppin fit entendre un petit grognement de contrariété.

— Il serait temps que l'argent entre à Bellecombe au lieu d'en sortir ! Pardonnez-moi de vous le dire, mais chez les Wentworth les hommes savent surtout dépenser. D'autre part, ce que vous faites ne regarde que vous.

Mais ce n'était pas vraiment le cas, songea Kate. Car, même si Edward s'intéressait à elle, que deviendrait Nancy ? Elle qui voulait désespérément devenir l'épouse d'un pasteur. Un scandale ruinerait ses projets. Et tante Louisa, avec ses trois filles à marier ? Et oncle Upshaw, qui ne manquerait pas de s'indigner ?

Les extravagances d'Aurélie leur causaient déjà assez de souci. Alors si elle-même, le chef de la famille Wentworth, faisait un mariage scandaleux...

Bref, c'était hors de question.

Edward ne lui avait pas demandé sa main, de toute façon, et ne le ferait pas. L'idée même était folle. D'ailleurs, il ne pouvait y avoir de place dans la vie d'un tel homme pour le mariage, encore moins pour des enfants. Mais il n'en était pas moins un homme. Et quel homme ! Ne pourrait-il pas, si elle l'y poussait, revenir dans son lit ?

Elle songea à la robe chatoyante que sa mère lui avait rapportée de Paris. Au profond décolleté, au corsage qui mettait les seins en valeur. Si cela ne pouvait le tenter, elle ne savait pas ce qui le ferait !

Prenant soudain conscience de la voie dangereuse qu'empruntaient ses pensées, elle ferma les yeux. Le vice du jeu avait ruiné le domaine et gâché son enfance, bon sang ! Mais Edward l'avait renversée entre les draps frais et moelleux, s'était hissé sur elle comme un prédateur envoûtant...

— Quoi qu'il en soit, reprit Mme Peppin, comme si elle lisait dans ses pensées, cet homme est superbe, ou je n'y connais rien. Et je vous rappelle que je l'ai vu sans ses vêtements.

— Peppie, vous ne m'aidez pas, répondit Kate, crispée.

— Aide-toi, le ciel t'aidera. Si j'avais votre âge, mademoiselle, je m'emploierais à conquérir cet homme.

— Peppie ! s'exclama Kate, se couvrant les yeux de la main. C'est scandaleux !

— Oui, peut-être. Mais ne me dites pas que vous n'y avez jamais songé.

Kate ne répondit pas, et fit accélérer l'allure à son cheval.

Tout le monde attendait donc d'elle qu'elle fasse ce qui semblait raisonnable ? Qu'elle épouse Reggie, et bien contente encore que ce gremlin veuille d'elle ? Qu'ils aillent tous au diable ! Elle commençait à en avoir assez d'être raisonnable et prévisible.

Aussitôt rentrée, elle allait essayer cette robe, *sans le fichu de dentelle*.

Elle allait se ridiculiser.

Encore une fois.

\* \* \*

Le nombre des convives s'élevait à douze, ce soir-là, à Bellecombe. Suivant la coutume, plusieurs voisins appartenant à la noblesse locale avaient été invités. Et, naturellement, Aurélie avait exigé une fois de plus la présence d'Anstruther.

Le dîner commença dans la bonne humeur. Edward était placé entre lady Julia et Mme Cockram, qu'il avait déjà brièvement rencontrée dans le salon de Kate. Comme d'habitude, le carlin était allongé sous la table, aux pieds de sa maîtresse, et se levait de temps à autre pour renifler le sol. Edward commençait à comprendre comment Aurélie parvenait à préserver sa svelte silhouette.

Il prêta une oreille attentive aux bavardages de Julia, mais ne tarda pas à s'ennuyer à mourir. Il ne pouvait s'empêcher de jeter des coups d'œil furtifs à Kate, de l'autre côté de la table. Il s'était habitué à la simplicité de ses tenues, et il appréciait cette discrétion. Mais c'était avant d'avoir vu la robe vert et or qui dénudait ce soir-là ses épaules, dévoilait la finesse de sa taille et... et le mettait à la torture en mettant en valeur tous ses jolis appas.

Il n'était pas le seul à l'admirer. Avant même que le groupe n'ait pris place à table, lord Reginald n'avait cessé de lui lancer des regards langoureux, voire possessifs, qui alternaient avec des œillades meurtrières dans sa direction. Edward n'en avait cure. Pour lui, Reggie n'était qu'un élément gênant qu'il n'aurait aucun mal à écarter. Mais, quand les invités se réunirent dans le salon, lady Julia se pencha vers lui, l'enveloppant d'un nuage de parfum trop doux.

— Pensez-vous qu'ils formeront un couple, monsieur Quartermaine ? murmura-t-elle en désignant discrètement les deux jeunes gens qui se tenaient seuls dans un angle de la pièce. De Macey n'est pas de cet avis, mais sir Francis a parié vingt livres avec lui que le mariage se ferait.

— Je vous demande pardon ? fit Edward avec raideur.

Le sourire de lady Julia s'accentua.

— Lady d'Allenay et lord Reginald... Sa mère m'a prévenue, vous savez, avant même que nous ayons quitté Londres. La famille espère une réconciliation. De fait, la pauvre petite n'a pas eu le moindre prétendant ces dernières années.

— Si cela est vrai, c'est sans nul doute parce qu'elle le voulait ainsi.

— Vous croyez ? demanda lady Julia en saisissant un verre de madère sur le plateau présenté par Jasper. Il paraît qu'elle voudrait se marier. Et puis, il faut un héritier pour le titre. Aurélie espérait qu'elle montre un peu d'indulgence pour Reggie.

A cet instant, vivement encouragé par Nancy, un des voisins s'assit au piano et entama un air entraînant. Aussitôt Mme Wentworth ordonna qu'on roule les tapis, et l'un des gentlemen invita Nancy à danser. Aurélie tenta en vain d'attirer Anstruther sur la piste improvisée, mais le régisseur refusa en secouant la tête.

Elle se tourna alors vers de Macey, qui répondit avec plaisir à l'invitation.

— Comme c'est charmant ! s'exclama Julia en donnant un coup de coude à Edward. Une danse campagnarde ! Voulez-vous qu'on leur montre comment on danse en ville, monsieur Quartermaine ?

— Je ne crois pas. Essayez plutôt avec sir Francis.

Justement, ce dernier approchait. Lady Julia adressa à Edward une moue boudeuse, puis l'abandonna en lui posant dans la main le verre auquel elle n'avait pas touché.

Edward poussa un soupir, se demandant pourquoi il se sentait aussi soulagé.

Lady Julia était pourtant exactement son genre. Une belle veuve, assez expérimentée pour lui faire passer un bon moment au lit, et à l'esprit assez pratique pour savoir qu'il ne l'épouserait jamais. L'idéal...

Pendant un bref instant, il essaya de se persuader de la retenir. Il s'obligea à la suivre du regard alors qu'elle s'éloignait d'une démarche ondoyante en lui lançant une œillade aguicheuse. Il sirota le vin, en songeant à ce qu'il laissait échapper. Puis son attention fut attirée par un reflet de tissu vert émeraude, et il oublia lady Julia.

Les lèvres serrées, Kate permit à lord Reginald de l'entraîner parmi les danseurs. Edward sentit

sa colère surgir, et parvint à se maîtriser. Il était jaloux, mais n'en avait pas le droit. Reggie était hypocrite et paresseux, mais pas réellement mauvais.

Il y avait pires gentlemen que lui. Bien pires.

A dire vrai, Edward détestait la plupart de ses clients. Les joueurs comme de Macey, avec qui on pouvait s'asseoir à une table pour prendre un verre et échanger quelques points de vue intelligents, étaient rares. Et ils n'étaient pas profitables pour son affaire. Jusqu'à présent, il n'avait éprouvé pour Reggie que le mépris habituel. Mais il en venait à le détester.

Inutile de se mentir, il connaissait la raison de cette aversion. Mais il ne pouvait pas aider Kate, sauf en gardant ses distances avec elle.

Elle dansait avec grâce, sans exubérance. La robe qu'elle portait, avec ses couleurs audacieuses et son décolleté plongeant, n'était pas faite pour une débutante. C'était une robe osée, destinée à une femme qui n'avait pas froid aux yeux. Une femme qui savait ce qu'elle voulait.

Kate savait-elle ce qu'elle voulait ?

Voulait-elle lord Reginald Hoke ? L'avait-elle aimé ?

D'après Julia, elle voulait se marier. Était-ce la vérité ? Kate lui avait laissé entendre le contraire. Le mariage présentait des risques qu'elle préférait ne pas prendre. Il ne l'avait pas crue, sur le moment. Il la croyait encore moins maintenant.

Il ne la lâcha pas des yeux jusqu'à ce que la musique se soit arrêtée, songeant à la façon dont elle avait bougé contre lui dans le lit, avec la même grâce que pendant une danse. L'espace d'un instant, il éprouva un sentiment de perte, l'impression d'avoir sombré dans quelque chose de profond, dont il ne pourrait jamais s'extraire.

Depuis qu'il avait recouvré la mémoire, il luttait pour redevenir lui-même. Un homme froid. Distant. Poli en apparence, mais impitoyable en réalité. Pourtant, quelquefois, il lui semblait que sa vraie nature lui échappait, comme du gravier qui roulait sous ses pieds et le faisait vaciller.

La sensation ne durerait pas. Il était ce qu'il était, et même son affection pour Maria n'avait pas réussi à le changer. Ses sentiments pour Kate, quels qu'ils soient, n'y parviendraient pas davantage.

Reggie avait pris Kate par la main et la faisait tourner. Un mari... Bien... Elle en avait besoin. Et elle méritait d'avoir un homme bon et doux à ses côtés.

Mais elle ne le méritait pas, *lui*. Non, cela n'irait pas du tout. Et elle méritait mieux que lord Reginald Hoke !

La musique s'arrêta. Les joues enflammées, Kate s'écarta de Reggie. Celui-ci repoussa une mèche échappée de son chignon, pour la lui caler derrière l'oreille. Aurélie passa affectueusement un bras autour de la taille de la plus jeune de ses filles, et lui chuchota quelques mots. Nancy s'écarta en riant, et alla prendre Reggie par le bras pour l'attirer vers elles.

Tous les trois avaient l'air de partager un secret très drôle, formant un groupe dont il serait toujours exclu. Ici, à Bellecombe, même Aurélie évoquait une sorte de bonheur domestique, ce bonheur qu'il avait découvert pendant sa convalescence. Avant de se rappeler qui il était.

A présent, il n'était plus qu'un étranger contemplant de l'extérieur. Un homme dur, qui avait mené une existence brutale. Sa place n'était pas dans ce coin de paradis où régnaient le calme, la grâce et la beauté.

Il marqua une pause au milieu de ses rêveries pathétiques, pour chercher Kate des yeux. Elle avait disparu. Elle était sans doute passée dans le jardin par l'une des fenêtres qui donnaient sur la roseraie, car les tentures bougeaient encore. Soudain, il prit conscience d'une présence, et vit qu'Aurélie se tenait près de lui, son éternel sourire aux lèvres.

— *Ça alors, monsieur Quartermaine, vous ne dansez pas ?*

— Rarement. Est-ce une invitation ?

Elle laissa fuser un rire léger et mélodieux.

— *Vraiment*, monsieur ! Inviter un homme à l'allure aussi sombre ! Ce serait comme inviter un lion à dîner.

— C'est pourtant ce que vous avez fait.

— C'est vrai, reconnut-elle, riant toujours. Ah ! Je vois que Fitch vous a débarrassé de vos points ! Vous avez maintenant une cicatrice qui donnera du caractère à vos traits. C'est bien. Je vous trouvais un peu trop beau, avant.

Edward but une longue gorgée de vin, choisissant soigneusement ses mots avant de parler.

— Madame Wentworth, seriez-vous en train de flirter avec moi ?

— Et quand bien même ? rétorqua-t-elle, avec un rire un peu gêné.

— Je vous remerciais de me faire ce compliment, dit-il en reposant son verre. Et je vous dirais qu'il vaut peut-être mieux que je m'en retourne à Londres.

Aurélie écarquilla les yeux, l'air soudain alarmé.

— *Non !* dit-elle en lui prenant le bras. Vous ne devez pas partir. Pas encore !

Il regarda ses doigts fins et pâles accrochés à sa manche comme des serres.

— Je ne dois pas ? Ces mots sont un peu forts, madame.

— Peut-être, mais je pense que vous me taquinez, répondit-elle en baissant les yeux. Vous allez rester, n'est-ce pas ? Je vois dans vos yeux que vous en avez envie. Tant mieux. J'ai besoin de vous, monsieur.

— Je ne vois pas pourquoi. Vous avez tout un cercle d'admirateurs, *madame*.

— Cette coterie ne m'intéresse pas. Je crains d'avoir fait entrer un serpent dans la maison de ma fille, dit-elle en coulant un regard en direction de Reggie. Vous pourriez m'aider à... *zut*, comment dit-on ? Monter la garde près de la porte ?

Edward arqua un sourcil, l'air hautain. Devant un tel regard, ses clients et ses domestiques filaient généralement sans demander leur reste. Mais Aurélie était d'une autre trempe. Elle eut un simple battement de cils.

— Expliquez-vous.

— C'est lord Reginald, chuchota-t-elle. Il m'a suppliée de l'amener ici, des larmes dans la voix, proclamant son adoration pour Kate. Mais maintenant j'apprends qu'il a tout perdu, ou presque ! Même Heatherfields, que vous lui avez pris !

Edward resta de marbre.

— J'ai gagné cette demeure honnêtement, madame, reprit-il enfin. C'était un accord entre gentlemen. Ne soyez pas assez sotte pour quémander ma compassion. Vous n'en aurez pas.

— *Mais non*, ce n'est pas cela. Je vous demande simplement de...

A l'instant où elle prononçait ces mots, Reggie surgit à leurs côtés. Par-dessus son épaule, Edward vit Nancy lancer à sa mère un regard consterné.

— Prenez garde à cette femme, Quartermaine, dit Reggie en prenant le bras d'Aurélie. Dans la catégorie briseuses de cœurs elle est trop forte, même pour vous.

Elle lui donna une tape de protestation.

— Reginald !

— Elle s'amuse avec les lionceaux comme sir Francis, poursuivit Reggie en souriant. Mais elle dévore les gredins au petit déjeuner.

— Je pense que je saurai me défendre, affirma Edward.

Il la salua brièvement, et s'éloigna. Alors qu'il faisait le tour de la pièce, il remarqua qu'elle se

penchait vers lord Reginald, comme pour lui faire une confidence.

Où voulait-elle en venir ? Était-ce un stratagème pour favoriser Reggie ? Ou bien son inquiétude était-elle sincère ? Elle semblait pourtant la dernière personne au monde susceptible d'avoir un comportement altruiste. Mais que savait-il d'elle, en réalité ?

Peu lui importait, au fond. Il passa derrière l'une des lourdes tentures de velours et ouvrit une porte vitrée. Le jardin formait un cercle au centre duquel se trouvait un imposant bassin de marbre dont l'eau s'écoulait dans les parterres de roses. Il était entouré d'un banc circulaire, d'où l'on devait avoir une vue magnifique sur la roseraie, en été. En attendant, c'était le meilleur endroit pour attraper des engelures.

Il trouva Kate frissonnante au milieu des rosiers dénudés.

— Vous allez mourir de froid, dit-il en ôtant son manteau. Et Reggie devra renoncer à ses rêves !

Kate laissa fuser un éclat de rire un peu nerveux.

— C'est à cause de lui que je suis là, maudit soit-il !

— Quel langage ! dit-il en arrangeant le manteau sur ses épaules. Voilà. C'est mieux ainsi ?

— Merci.

— Que vous a-t-il fait ?

Elle eut un geste d'impatience.

— Oh ! il m'invite à danser, à me promener avec lui au clair de lune, à jouer au piquet, à parler du passé. Il voudrait que j'exprime des regrets. Or, je n'en ai pas, ce qu'il trouve fort désobligeant. Cela le rend grincheux. Je me demande à combien se montent ses dettes. Elles doivent être considérables.

Edward en avait une idée assez précise, mais il ne dit rien. Loin de lui l'idée de révéler l'état catastrophique des finances de Reggie.

Kate se laissa tomber sur le banc en soupirant. Il s'assit à côté d'elle. Conscient qu'il le regretterait plus tard, il lui entoura les épaules et l'attira à lui.

Elle se blottit contre lui, et ses frémissements s'apaisèrent. Ils étaient dus, songea-t-il, autant au froid qu'à la fatigue.

— Ces gens vous épuisent.

— Non, ce n'est pas cela. Je ne suis pas si faible.

— C'est lord Reginald Hoke, alors. J'ai bien envie de le battre à coups de cravache !

— Ne faites pas attention à lui. Je suis juste un peu fatiguée. Je l'étais déjà avant la soirée.

— Que s'est-il passé ?

— J'ai conduit Peppie au village, où elle avait des achats à faire, et je me suis rendu compte que toute la population se demande si je vais me décider enfin à épouser Reggie.

— Les villageois ne vous connaissent pas aussi bien qu'ils le croient, s'ils imaginent cela.

— En effet. En rentrant à la maison, j'ai été avertie que nous avions perdu deux moutons à cause de la pneumonie, et une lettre d'oncle Upshaw m'attendait sur mon bureau. J'avais oublié, Edward. J'avais oublié mon invitation. Il va venir, mais sans tante Louisa.

— Bon sang ! Il faut que je m'en aille !

Un long silence s'abattit sur eux.

— Edward, dit-elle enfin, je n'ai pas envie que vous partiez.

— J'ai entendu parler de lord Upshaw. C'est un conservateur, très collet monté.

— Et un moralisateur ennuyeux. Mais je l'aime bien. Et je le respecte.

— Il ne sera pas très content de découvrir quelqu'un comme moi à Bellecombe.

Kate haussa les épaules.

— Il n'aime aucun des amis d'Aurélié. N'êtes-vous pas l'invité de ma mère ?

Edward se demanda encore une fois ce que Mme Wentworth avait en tête. Pour une femme qui restait au lit jusqu'à midi, et passait le reste de sa journée à traîner dans un fauteuil avec son carlin malodorant, elle semblait emplie d'une surprenante énergie pour échafauder des manigances.

— Kate... je suis désolé si je vous ai paru... *dur*, ces temps-ci. Mais ceci doit prendre fin. J'ai du respect et de l'affection pour vous, et c'est justement pour cela...

— Je vous en prie, ne partez pas. Je sais que je ne devrais pas vous demander cela, mais je me sentirai terriblement seule, si vous n'êtes plus là.

— Bon sang, Kate, tout le monde s'attend vraiment à ce que vous épousiez cet homme ? Upshaw aussi ?

— Tout le monde, oui. Sauf mon oncle. Il n'a jamais aimé Reggie. Je crois qu'il a été content, quand j'ai rompu nos fiançailles.

Edward posa les lèvres sur son front. C'était un baiser de réconfort, et elle ne tenta pas de le repousser.

— Kate, j'aurais préféré ne jamais venir ici, murmura-t-il.

— Eh bien, vous n'êtes pas venu exprès, n'est-ce pas ? C'est moi qui vous ai fait tomber.

Il se rendit compte, un peu trop tard, que ses paroles étaient blessantes pour elle. Il l'avait offensée, et ce ne serait sans doute pas la dernière fois.

— Cessez de vous adresser des reproches, dit-il doucement. J'étais content d'échapper à...

Il ne trouva pas les mots. Un homme ne pouvait échapper à lui-même. Pas très longtemps, du moins.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, répondit-il en lui pressant la main. Vous êtes ravissante ce soir. Cette robe est... je ne saurais dire, en vérité.

La tête toujours blottie au creux de son épaule, elle eut un rire étouffé.

— Je l'ai mise dans l'idée de vous séduire. Mais je n'y parviens pas.

Et, pourtant, c'était bien ce qu'elle faisait. Son pouvoir de séduction était le plus dangereux qui soit. Il emplissait un homme de regrets, de nostalgie, lui faisait désirer des choses auxquelles il n'avait pas droit.

— Ah, Kate ! dit-il en lui embrassant de nouveau le front. Nous sommes fous.

— Peut-être.

Il ne pouvait rien faire d'autre, à part l'embrasser. Déjà, elle relevait la tête. Il lui souleva le menton, et effleura ses lèvres.

— Kate, chuchota-t-il.

Elle passa un bras autour de son cou, et leur baiser se fit plus passionné. Il lui entrouvrit les lèvres du bout de la langue, fouilla la chaleur de sa bouche.

Elle poussa un petit gémissement de plaisir, et ses ongles s'enfoncèrent dans la laine de sa veste. Ses lèvres sentaient le sucre, sa peau avait le parfum de l'herbe coupée. Elle était douce et pure.

Oui, c'était la pire des séductions. L'innocence, capable de faire tomber un homme n'ayant connu que la dépravation. N'importe quelle femme payée pour cela pouvait séduire un homme avec son corps. Mais Kate, elle, séduisait son cœur. Le désir montait en lui comme une flèche, jusqu'à son âme.

Il la sentit vibrer sous ses caresses. Sa main fine, pressée contre son cœur, lui sembla brûlante à

travers l'étoffe de son gilet. Il tenta de garder l'esprit en éveil, guettant un bruit venant de la porte, mais en vain. Le désir le submergea.

Ce fut elle qui interrompit leur baiser et s'écarta, un peu haletante.

— Kate ? murmura-t-il, scrutant ses traits dans l'obscurité.

— Venez dans ma chambre ce soir.

Il sentit ses reins s'embraser, et sa résistance s'évapora.

— Oui, chuchota-t-il, les lèvres contre les siennes. Minuit ?

— Il faut que je rentre, maintenant, déclara-t-elle en se levant brusquement. Vous viendrez ? Je vous ai séduit ?

Il sourit dans l'ombre. Pour une fois, il n'y avait pas une trace d'amertume dans son sourire.

— Vous m'avez séduit, Kate, dès l'instant où j'ai ouvert les yeux à Bellecombe.

— Edward, vous n'êtes pas obligé de dire cela. Je sais que je ne suis pas...

— Belle ? Vous avez une beauté discrète, Kate. Vous êtes gracieuse et élégante. Et j'apprécierais que vous ne me disiez pas ce que je dois penser de vous.

— Bien, fit-elle, se dirigeant vers la porte-fenêtre.

A mi-chemin, elle se retourna.

— Edward, vous êtes quelqu'un de bien. Et *je vous connais*. Pardonnez-moi d'avoir dit le contraire.

— Kate, ma chérie, je ne suis plus l'homme qui a ouvert les yeux dans la chambre et vu votre visage. L'homme qui a flirté avec vous. Ce n'est pas moi. Je vous ai induite en erreur, et j'en suis désolé.

Elle secoua lentement la tête.

— Peut-être avez-vous laissé votre travail ou votre passé décider qui vous étiez. Mais il y a un autre homme en vous. Je le sais. Je l'ai vu.

— Vous avez vu un homme au crâne fracassé.

— Non, vous n'aviez qu'une bosse sur la tête ! protesta-t-elle avec un petit rire. Je vous ai vu, Ned Quartermaine. Et vous êtes un homme de valeur.

Non. S'il avait été un véritable gentleman, il le lui aurait dit. Mais cela n'aurait servi à rien. Elle était amoureuse de lui. Ou, plutôt, amoureuse de l'idée qu'elle était amoureuse.

Néanmoins, à cause d'elle, il aurait aimé avoir vécu autrement. Ne pas avoir quitté l'armée la rage au cœur, pour poursuivre une chose à laquelle il n'avait jamais eu droit. Le fils illégitime de la duchesse de Dunthorpe avait eu une chance de devenir quelqu'un de bien. Mais, cette chance, il l'avait gâchée. Et en proie au chagrin, à la fureur, il était devenu un être assez proche de ce qu'avait été son père.

Maintenant, cet homme allait rejoindre Kate dans son lit. C'était déraisonnable. Ses intentions n'étaient pas honorables.

Il se leva, et alla se placer dans la lumière pour consulter sa montre.

Il allait devoir patienter jusqu'à minuit.

# Chapitre 11

## *Un rendez-vous romantique*

— Kate, tu devrais avoir une vraie femme de chambre, dit Nancy en passant la brosse dans les cheveux de sa sœur. Comme maman, avec Tillie.

— Quoi ? Payer quelqu'un pour écouter mes crises de colère, et pour ramasser les chaussures que je lance à travers la chambre ? Non, répondit Kate en riant. Je t'ai toi, Nancy. Pour le moment.

— Pour le moment, répéta sa sœur.

Vêtue de sa chemise et de sa robe de chambre, Nancy se tenait derrière Kate. Ses superbes cheveux blonds retombaient en boucles souples et brillantes dans son dos, tandis qu'elle arrangeait la coiffure compliquée.

Elles avaient toujours fait ainsi. Chacune à son tour coiffait, nouait, fixait les cheveux de l'autre. Kate était experte en couture ; c'était elle qui recousait les boutons et raccommodait les accros. Nancy, elle, avait un don pour accorder les rubans et les couleurs. Elle disait souvent en riant que, sans son recours, Kate s'habillerait entièrement en marron, pour ne pas avoir le souci d'assortir des rubans à sa tenue.

Jusque-là, une femme de chambre leur avait donc semblé une extravagance inutile.

Nancy venait de trouver une épingle égarée sur la nuque de Kate, et tentait de l'ôter du chignon.

— Comment as-tu trouvé Aurélie, ce soir ?

— En voilà une question grave ! lança Kate en cherchant son regard dans le miroir. Dans l'ensemble, elle s'est étonnamment bien comportée. Elle n'a pas flirté trop outrageusement avec les messieurs et n'a pas bu de trop grandes quantités de champagne. Et elle a même renoncé à pousser Reggie sous mon nez.

— Elle continue pourtant de vous placer côte à côte pour le dîner, répliqua Nancy en déposant l'épingle sur la table de toilette.

— Oui, admit Kate dans un soupir.

Nancy reprit la brosse. De toute évidence, elle voulait lui parler de quelque chose. Un peu anxieuse, Kate jeta un coup d'œil à la pendule dorée, sur le manteau de cheminée. 23 h 30.

— Alors, est-ce qu'Aurélie aime bien Richard ?

— Elle l'adore ! Tu ne t'en es pas aperçue ? Pourtant, ce soir, tu as dansé avec tous les gentlemen, sauf Richard. Et Edward.

— En fait, Edward est le seul que j'ai invité, mais il a refusé. Où veux-tu en venir ?

— Aurélie fait exprès de te présenter tous les hommes possibles, grommela Kate. Je suppose

que son plan est de tourmenter le pauvre Richard jusqu'à ce qu'il se mette en colère. Sois prudente Nancy, je t'en prie.

En fait, il était devenu évident ces deux derniers jours qu'Aurélie avait succombé au charme de Richard, lequel se montrait entièrement dévoué à Nancy. Mais encouragerait-elle pour autant leur mariage, ou avait-elle une idée plus inavouable, Kate n'aurait su le dire. Sans doute avait-elle été trop absorbée par ses propres désirs pour songer réellement à sa sœur.

Quoi qu'il en soit, l'attitude d'Aurélie n'avait pas vraiment d'importance. Selon les lois archaïques qui avaient cours en Angleterre, une femme n'était pas assez compétente pour donner à sa fille l'autorisation de se marier. Seul son père, ou son tuteur, pouvait le faire. Et, comme le père de Nancy était mort, il ne restait plus que son tuteur...

— Oncle Upshaw va arriver. Il sera là dans la semaine.

Nancy soupira et jeta la brosse sur la table de marbre.

— Cela va tout gâcher ! Oncle Upshaw va faire une peur bleue à Richard. Et, si Aurélie pense que nous devrions nous marier, il sera encore plus opposé à ce mariage.

Kate élargit les yeux de surprise.

— Elle pense que tu devrais te marier ?

— Qui peut savoir ce que pense Aurélie ? Elle ne cesse de sourire et de me faire des clins d'œil, en disant que tout finira bien.

— Oui, comme dans un conte de fées ! s'exclama Kate en se levant pour prendre sa sœur dans ses bras. Je parlerai à oncle Upshaw, Nan. Tu es sûre que tu ne veux personne d'autre que Richard ?

Des larmes surgirent dans les yeux de Nancy. Elle était toujours belle, quand elle pleurait.

— Je ne voudrai jamais un autre homme que lui. Je veux être sa femme. Je veux travailler à ses côtés pour le bien de la paroisse. Pourquoi est-ce que personne ne voit combien tout cela est honorable ?

— Je le vois, Nan. Je parlerai à notre oncle, et je lui expliquerai. Je ferai de mon mieux, je te le promets.

— Ton opinion aura deux fois plus de poids que celle de maman. Tout ce qu'elle sait dire, c'est : « Oh là là ! Ne t'inquiète pas pour Upshaw ! »

— Je ferai tout ce que je pourrai, répéta Kate en l'embrassant. C'est promis. Bonne nuit, Nan.

— Bonne nuit.

La main sur la poignée de la porte, Nancy se retourna en fronçant les sourcils.

— Mais, Kate...

— Oui ? répondit celle-ci, tout en grim pant dans son lit pour décourager d'autres bavardages.

— A quel sujet Aurélie s'est-elle querellée avec Anstruther, ce soir ?

— Ce soir ? Quand ? Je n'ai rien vu.

— Juste après qu'on a commencé à danser. Maman a essayé de le pousser sur la piste, mais il n'a pas voulu, alors elle a pris le bras de quelqu'un d'autre... De de Macey, je crois. Puis elle a échangé quelques mots avec Edward, et il est sorti également. Il est allé dehors, je crois. Ensuite, j'ai vu Aurélie et Anstruther dans le couloir, et ils semblaient furieux.

— Bonté divine !

— Ils ne criaient pas. Aurélie est trop raffinée pour lancer des chaussures ou quoi que ce soit en dehors de sa chambre. Mais je sais reconnaître quand elle est en colère. Et Anstruther aussi.

— Je lui parlerai. Ce devait sûrement être au sujet de la chasse de demain.

— Probablement. Et... Je voulais aussi te dire... Mme Cockram a parlé avec Reggie, juste avant le dîner. Je ne voulais pas vraiment écouter, mais...

— Qu'a-t-elle dit ? la coupa Kate.

L'épouse du *squire* Cockram était la plus grande commère du village, à égalité avec Mme Shearn.

Nancy sembla hésiter un instant.

— Elle lui a dit que tout le village était content qu'il soit revenu chez lui. Et qu'ils espéraient que vous aviez tous les deux un peu mûri. Tout le monde compte sur lui, cette fois. Je pense que le sous-entendu était clair.

— Bien trop clair. Je suppose donc que le bruit ne s'est pas encore répandu que Heatherfields a été vendu à Edward ?

— Non, rien n'a filtré, apparemment. Kate, je n'aurais peut-être pas dû te le dire ? Je ne veux pas te causer d'inquiétude.

— Ce n'est pas grave, répondit Kate avec un sourire forcé. Bonne nuit, Nancy.

Culpabilisée par l'idée d'avoir pressé sa sœur de partir, elle ressortit du lit et se précipita dans son cabinet de toilette dès que Nancy eut refermé la porte. Elle fit sa toilette, se brossa de nouveau les dents et s'aspergea d'eau de rose.

Alors qu'elle enfilait sa plus jolie chemise de nuit, elle vit son reflet dans le miroir, et elle eut soudain le sentiment de vivre une imposture. Elle n'était pas du tout le genre de femmes à donner rendez-vous la nuit à un bel homme à l'allure dangereuse.

Elle avait plutôt l'air modeste de Mlle Katherine Wentworth, une banale souris des champs.

Avec un soupir, elle se laissa tomber dans un fauteuil. Aurélie aurait su comment se comporter, et elle l'aurait même conseillée, si elle avait eu le cran de lui demander de l'aide. Même Nancy savait comment se mettre en valeur ; c'était naturel chez elle.

Kate prit la brosse que sa sœur avait jetée sur la table et la fit tourner entre ses doigts, comme pour absorber un peu du charme de Nancy par son intermédiaire. Depuis leur rencontre dans le jardin, elle avait le sentiment que tout avait changé entre Edward et elle. Comment pouvait-elle espérer lui plaire à présent ?

Avant, tout était plus simple. Faire l'amour avec un homme sans histoire, sans complications, sans mémoire était un rêve. Ils s'étaient accrochés l'un à l'autre dans un monde intime et imaginaire. Un lieu extraordinaire où la réalité n'avait pas de place.

Mais, maintenant, elle baignait dans sa vie ordinaire, et Edward était là. Pas moins désirable, mais il n'était plus un rêve. C'était un homme réel, avec un passé et certains côtés très dangereux. Elle aurait dû réfléchir un peu plus, avant d'enfiler cette robe vert et or de séductrice.

Ce genre de robes n'était pas fait pour les filles comme elle. Elle ne la rendait pas plus belle, la faisait simplement sortir de sa modestie coutumière. Et cela compliquait les choses. Car sa vie ne redeviendrait pas normale après le départ d'Edward, parce qu'elle avait été assez sotte pour tomber amoureuse de lui.

Oui, elle était amoureuse de ce gremlin de Ned Quartermaine, qui représentait l'antithèse de l'homme dont elle avait besoin. Il n'était pas *M. Edward*, l'invité charmant et légèrement souffrant recueilli après un accident. Il était un lion sauvage rôdant dans sa maison. Un homme obstiné et un peu louche, au passé chargé.

Oh ! il y avait aussi beaucoup de bonté en lui. Il n'en était pas moins le dernier homme dont elle aurait dû tomber amoureuse. Et le moins susceptible de tomber amoureux d'elle ! Car il devait se rappeler à présent toutes les femmes qui étaient passées dans son lit, et elle ne se faisait aucune illusion sur leur très grand nombre.

Elle aurait voulu être sûre qu'il la trouvait désirable. Autrefois, elle avait cru que Reggie la

désirait, qu'il ne voulait qu'elle. Les hommes faisaient couramment ce genre de déclarations, mais à l'époque elle l'ignorait. Elle avait eu totalement confiance en lui, car il était son fiancé, mais aussi son ami. Elle avait perdu son bon sens, cru à ses mots d'amour, d'adoration.

Si elle n'avait pas éprouvé pour lui une passion ardente, elle l'avait tout de même aimé sincèrement. Elle était jeune, l'avait connu toute sa vie, avec ses défauts. Elle voulait simplement être heureuse. Pas étourdie, pas follement amoureuse. Non, elle n'avait jamais espéré cela.

En acceptant Reggie, elle avait voulu s'installer dans la vie. Seulement, Reggie ne comptait pas se caser. Il avait toujours eu l'intention de garder Bess, la jolie veuve sans le sou qu'il avait installée à Bloomsbury. Pour autant qu'elle le sache, il continuait de l'entretenir, ainsi que leurs deux ou trois enfants. Elle avait appris à ne pas croire un seul mot sortant de la jolie bouche de cet homme.

Elle reposa brusquement la brosse, furieuse de constater que ses mains tremblaient. C'était stupide. Edward n'était pas Reggie. Les hommes, en dépit de ce que proclamait Aurélie dans ses légendaires crises de rage, n'étaient pas tous les mêmes. Si Edward avait voulu une maîtresse belle et expérimentée, il aurait choisi lady Julia, qui lui avait certainement laissé entrevoir certaines possibilités.

Partagée entre l'impatience et l'anxiété, elle jeta un coup d'œil à la pendule.

Il était un peu plus de minuit. Edward était en retard. Peut-être jouait-il encore au billard avec de Macey ? A moins qu'il n'ait repris ses esprits. Ou bien, lady Julia lui avait fait des avances un peu plus précises...

Un peu en colère de s'inquiéter une fois encore pour un homme, Kate se leva, éteignit sa lampe et se recoucha. Seul le feu crépitant dans la cheminée éclairait la chambre. Elle contempla les ombres projetées par les flammes contre le mur, et se demanda si c'était tout ce à quoi elle aurait droit, désormais, dans sa vie.

Un grand lit vide.

Dans un grand château froid et vide.

\* \* \*

Minuit avait sonné depuis longtemps quand le comte de Macey lança sa dernière boule, mettant ainsi fin au supplice d'Edward. Le dandy français réfléchissait avant chaque geste, comme si l'avenir de la nation dépendait du résultat de son jeu. Bref, c'était un satané bon joueur de billard, et Edward avait l'esprit ailleurs.

Plus précisément, dans le lit de Kate.

Après avoir payé à de Macey les dix livres qu'il avait pariées, la somme maximum qu'il s'autorisait, Edward jeta un coup d'œil à sa montre et se demanda si Kate aurait décidé de lui fermer sa porte. Il regagna l'escalier principal d'un pas vif.

Alors qu'il atteignait le haut des marches, des voix, dans le grand hall, retinrent son attention. Il se pencha par-dessus la rampe, et il vit Aurélie Wentworth et Richard Burnham qui discutaient sur le seuil. Il hésita un instant sur le palier, ne sachant que faire.

Les derniers invités étaient en train de partir et, par la porte ouverte, il vit Jasper aider le *squire* Cockram à monter dans la voiture des Burnham. Le révérend semblait avoir hâte de les rejoindre, mais Aurélie lui avait pris la main, et s'adressait à lui d'un ton à la fois léger et moqueur.

— Donc... vous aimeriez épouser ma fille ? s'enquit-elle avec son perpétuel sourire. Elle est très jeune, vous savez.

— Oui, je désire désespérément l'épouser, répondit le pauvre diable, la gorge nouée. C'est mon

souhait le plus cher, madame.

Elle lui tapota la main, avec un brin de condescendance.

— Tout cela est bien joli, mais comme disent nos amis américains, *mon cher*, « le butin au vainqueur ».

Le jeune homme eut un haut-le-corps.

— On ne peut comparer l'amour à la guerre.

Aurélie laissa fuser un rire cristallin, et lui lâcha la main.

— Peut-être pas, monsieur Burnham, mais selon mon expérience les deux se ressemblent beaucoup, et dans tous les domaines. Nous nous battons chaque jour pour l'amour.

— Vraiment, madame ? répondit-il en faisant tourner son chapeau entre ses mains. Je n'avais jamais considéré les choses sous cet angle.

— Dites-moi, Richard... puis-je vous appeler Richard ?

— Certainement, si tel est votre souhait.

Le sourire malicieux réapparut sur les lèvres d'Aurélie.

— Etes-vous la créature rare que toute femme recherche ?

— Je... je l'espère, madame. Quel genre de créatures, au juste ?

— Un lutteur. Et un homme en qui on peut avoir une totale confiance.

— Je suis pasteur, madame Wentworth, fit-il avec un peu de raideur. J'espère bien pouvoir être digne de confiance. Quant à savoir lutter, je ferai tout mon possible pour Nancy.

— Excellent, excellent..., approuva Aurélie en hochant la tête. Peut-être devrions-nous parler de tout cela plus longuement, un de ces jours ?

Edward se retourna alors vivement pour reprendre son ascension. Il ne voulait pas être indiscret, ni risquer de retomber entre les griffes d'Aurélie. Il chercha donc un autre couloir menant à l'aile dans laquelle se trouvait la chambre de Katherine.

Mais, s'il ne se trompait pas, Aurélie avait quelques idées derrière la tête. Avait-elle renoncé à pousser sir Francis dans les bras de Nancy ? Le gentleman était visiblement plus intéressé par lady Julia et par son amitié avec lord Reginald Hoke, car il passait le plus clair de son temps avec eux, à présent.

Edward songea à Kate et envisagea de la mettre en garde. Mais à quel propos ? Qu'avait-il entendu ? Rien de plus qu'une conversation vaguement philosophique, entre deux personnes d'une intelligence raisonnable.

Cependant, Aurélie n'était pas femme à se soucier de philosophie. Chacun de ses gestes avait un but bien précis.

Néanmoins, cela ne le concernait pas. Son seul problème, c'était Kate. En fait, la pensée de celle-ci le tenait éveillé la nuit, la gorge nouée par le désespoir.

Chassant de son esprit la mère un peu cinglée de sa bien-aimée, il s'engouffra dans l'escalier des domestiques.

\* \* \*

Kate perçut le craquement de la porte comme dans un rêve. Elle était enfermée dans une longue salle voûtée garnie de lambris, et les meubles étaient recouverts de lin et de toiles d'araignée. Les rayons obliques du soleil de fin d'après-midi éclairaient les particules de poussière qui dansaient dans l'air immobile.

Où se trouvait-elle ? L'endroit lui était familier, pourtant elle ne l'avait jamais vu. Cela devait

vouloir dire quelque chose. Elle lutta pour échapper à la brume qui l'enveloppait, afin de réfléchir clairement. Les gonds grincèrent de nouveau et la porte se referma.

Dans son rêve, Kate se retourna. Mais elle ne vit pas de porte, et elle était toujours seule. Dans une belle chambre vide.

— *Kate ?*

— *Hmm ?*

Elle s'éveilla, sentant un poids chaud contre son corps.

— *Kate ?*

Une main se posa sur sa joue, et les vestiges de son rêve s'évaporèrent.

— Kate, je suis désolé... De Macey a joué tellement lentement. Le diable l'emporte ! Je n'ai pas trouvé d'excuse pour partir avant la fin de la partie.

— Edward ? Je me suis endormie ?

Elle voulut rouler sur le côté, mais il était allongé, tout habillé, sur la couverture. Il l'embrassa dans le cou.

— Oui, ce qui m'a bien remis à ma place, dit-il en riant.

— Je pensais que vous m'aviez oubliée.

— Jamais de la vie !

Il se souleva légèrement, observant son visage, et passa les doigts dans ses cheveux.

— Vous n'êtes pas le genre de femmes que l'on peut oublier, Kate.

Elle noua les mains sur la nuque d'Edward. Dans la lueur des flammes, avec sa chevelure dorée qui retombait comme un rideau devant son visage, il était beau et viril. Il l'embrassa doucement, et elle sentit le désir surgir, l'envahir. Elle sut qu'elle serait incapable de le repousser.

Au bout de quelques secondes, il releva la tête.

— Votre invitation tient toujours ?

— Après ce baiser ? Qu'en pensez-vous ?

— Dieu merci ! Je ne suis pas un gentleman, Kate. Je ne dirai pas non.

— Alors, dites oui. Je veux que vous me fassiez de nouveau l'amour, Edward.

Déjà, elle sentait la force de son désir se presser contre elle. Il lui souleva le menton du bout du doigt, soutenant son regard.

— Je ne vous mérite pas, ma chère. Et je dois vous dire aussi que...

— Quoi donc ?

— Que je suis désolé. Désolé que les choses ne soient pas différentes, et que je ne sois pas quelqu'un d'autre. Vous comprenez ?

Elle secoua la tête.

— Je regrette qu'il ne puisse rien y avoir de plus entre nous que cette *affaire de cœur* passagère. Nous le savons maintenant, n'est-ce pas ?

Elle s'obligea à acquiescer d'un hochement de tête.

— Faites-moi juste éprouver cela encore une fois, chuchota-t-elle. Comme dans votre lit. Je n'arrête pas d'y penser, Edward.

— Cela, je peux le faire. Et je ne me sentirai même pas coupable.

— Coupable ? Pourquoi ? Je vous désire. Ce n'est pas une erreur. C'est juste... nous. Notre secret.

— Un autre que moi éprouverait de la culpabilité, Kate.

— Sottises ! Et je n'attends rien de vous, ajouta-t-elle en soulevant la tête pour l'embrasser.

— Vous devriez, Kate. Du moins, vous devriez être avec un homme qui puisse satisfaire toutes

vos attentes.

— Et vous m'avez apporté la liste de ceux qui entrent dans cette catégorie ?

— Non, admit-il, souriant dans l'obscurité. Je ne connais personne qui vous mérite.

— menteur ! Asseyez-vous donc, je ne peux plus bouger.

Il obéit et elle s'aperçut qu'il était en chemise.

— J'ai fermé la porte à clé, dit-il en défaisant sa cravate.

— Bien.

Assise près de lui, elle observa son gilet brodé, ses épaules incroyablement larges, sa taille mince. Tandis qu'il faisait glisser l'écharpe de soie sur son cou, elle lui entourait la taille et posa la joue contre son dos.

— Laissez-moi continuer, suggéra-t-elle en dégrafant le dernier bouton de son gilet.

Il se renversa en arrière, posant la tête sur sa poitrine. Elle fit remonter ses doigts sur le gilet, puis le lui enleva.

— Je devrais devenir valet, si je ne parviens pas à garder mon titre de baronne, dit-elle en posant le gilet sur le lit.

Il rit doucement, et fit glisser ses bretelles sur ses épaules. Cela fait, il fit passer sa chemise par-dessus sa tête, et la jeta à côté de sa cravate.

Ses épaules étaient splendides. Son corps était celui d'un guerrier. Lisse, bien fait, couvert de muscles puissants.

Elle passa la main sur la cicatrice blanche qui lui barrait le torse.

— Cela a dû être très douloureux ?

Il se tourna pour jeter un coup d'œil à la cicatrice, comme s'il l'avait oubliée.

— Oui, terriblement. Un coup de baïonnette, à Ceylan. C'est affreux, n'est-ce pas ?

— Non, j'aime bien cette marque. Personne ne doit être trop parfait.

Cela le fit rire, et il se tourna pour lui faire face.

— Votre mère a fait une remarque dans le même genre, à propos de ma blessure sur le front. Elle trouve que cette cicatrice donne du caractère à mes traits.

— Oh ! Aurélie ! s'exclama Kate en levant les yeux au ciel. Ne faites pas attention à son babillage.

— Vous prenez cela pour du babillage ? Je me demande...

Il se leva. Ses bretelles retombaient sur ses hanches, et les flammes se reflétaient sur son torse musclé.

Kate s'agenouilla sur le lit et lui posa les mains sur les épaules.

— Vous êtes magnifique, Edward. Je suis sûre qu'on vous l'a déjà dit. Je ne trouve pas de mots pour l'exprimer.

— Vous n'avez pas besoin de mots, Kate, dit-il en passant lentement les doigts dans ses cheveux. Vos sentiments se lisent dans vos yeux.

— Puis-je vous embrasser ?

— Il est inutile de le demander.

Elle posa les lèvres sur son épaule et les fit glisser doucement sur les muscles saillants de son torse. Elle perçut les battements lents et réguliers de son cœur. Sa poitrine était lisse, à peine recouverte d'un duvet qui s'épaississait sur son ventre, disparaissant sous la ceinture de son pantalon.

Sur une impulsion, elle lui effleura la poitrine du bout de la langue. Il tressaillit, et lui saisit le visage à deux mains, la maintenant contre lui.

— Petite peste, murmura-t-il, faisant courir une main le long de son dos.

Elle continua, tandis qu'il lui caressait les reins.

— Assez, mon amour, murmura-t-il, la repoussant un peu.

Les paupières mi-closes, il chercha le volant de sa chemise de nuit, et la fit remonter sur le côté.

— Je veux que tu l'enlèves, dit-il, la voix rauque.

Avec une curieuse timidité, elle défit le ruban autour de son cou, et écarta les pans de tissu. Le regard d'Edward s'enflamma aussitôt. Il pencha la tête et captura la pointe d'un sein entre ses lèvres. Kate gémit en sentant la spirale du désir s'insinuer en elle.

Il taquina son mamelon du bout de la langue, puis le mordilla. Une sensation, à mi-chemin entre la douleur et le plaisir, envahit Kate et une onde de chaleur surgit entre ses jambes.

Elle avait dû crier sans s'en rendre compte, car il relâcha la pointe de son sein et continua de la caresser doucement. La sensation était ensorcelante. Délicieuse. Kate lui enfonça les ongles dans les épaules et renversa la tête en arrière.

— Edward... Oh ! oui. Je veux encore sentir cela. C'est si doux ! Je ne peux penser à rien d'autre.

Il enfouit la tête au creux de son cou, la respiration hachée.

— Quoi, même pas à moi ? Quand je te regarde, je pense à notre plaisir à tous les deux.

— Hmm ? Et comment comptes-tu satisfaire ce désir ?

— Tu le sais, sorcière. Oh ! Kate, mon amour. Tu es exquise.

Il prit sa bouche en un baiser dur et possessif, comme s'il ne voulait plus jamais la relâcher. Kate s'abandonna, répondant à son baiser, caressant son torse nu.

Il glissa la main entre ses jambes, pour les écarter. Toujours à genoux sur le lit, elle s'offrit sans résistance. Comme de leur propre volonté, ses mains se posèrent sur son pantalon, tirant sur la ceinture. Avec un grognement d'impatience, il défit le premier bouton.

Kate s'occupa des autres avec des gestes rapides et maladroits. Enfin, Edward recula et fit descendre sur ses hanches pantalon et caleçon.

Kate ignore le petit frisson de gêne qui la parcourut, et le regarda faire tomber les vêtements de lin blanc sur le sol. Puis il la poussa sur le lit et se hissa au-dessus d'elle. L'effort fit saillir les muscles de ses bras. Son regard était ardent, sa chevelure retombait sur son front comme une crinière blonde.

Kate crispa ses doigts sur les draps. Oh ! comme elle le désirait ! Elle voulait sentir sa force, le sentir en elle, être unie avec lui.

Il était si viril ! Captivée, elle laissa ses mains courir sur son corps fort et souple, puis, instinctivement, referma ses doigts sur son sexe chaud et dur.

— Je t'en prie... Edward... je t'en prie.

— Mon amour...

Il continuait de l'embrasser sur le visage, dans le cou. Du bout de la langue, il traça un sillon brûlant sur ses lèvres, puis entre ses seins, descendant de plus en plus bas. Il s'attarda sur son nombril, lui arrachant un gémissement de plaisir.

Il s'aventura plus bas encore.

— Que... que fais-tu ?

— Je veux faire de toi mon esclave, Kate, murmura-t-il, les lèvres contre sa peau. Quitte à en mourir.

Sa langue caressa la peau si sensible entre ses cuisses. Elle poussa un petit cri.

— Edward ?

— Laisse-moi faire. Laisse-moi te donner quelque chose, pour que tu ne m'oublies jamais.

Mais Kate savait que le souvenir de cet homme et de leur union ne la quitterait jamais. Quand la langue d'Edward plongea dans son intimité, elle fut secouée d'un long frémissement.

— Oh ! Edward, je ne pense pas...

— Non, ne pense pas, murmura-t-il. Reste allongée et laisse-moi te prouver que les gredins ont quelques avantages sur les autres.

Elle eut envie de protester, de lui dire qu'elle l'aimait, et qu'il n'avait rien d'un gredin. Mais la caresse de sa langue était ensorcelante. Son comportement décadent. Oui, c'était une sorte d'esclavage car, pour cela, une femme pouvait perdre la tête, perdre tout sens moral.

— Edward... Oh ! c'est...

— Kate, te sens-tu esclave ? murmura-t-il, gentiment moqueur.

— Oui.

Elle déglutit, tenta de hocher la tête, attrapant les draps à pleines mains. La sensation était devenue si forte qu'elle craignait de ne jamais redevenir elle-même. La tête renversée en arrière, elle poussa de petits soupirs.

Une dernière caresse du bout de la langue, et elle fut emportée sur une vague de plaisir intense. Projetée dans un lieu où plus rien n'existait sinon Edward.

Edward. Un plaisir parfait. Submergée, elle s'abandonna à un accès de larmes. Il l'enveloppa alors de ses bras, de sa chaleur, de son merveilleux parfum.

A l'odeur du savon se mêlaient celles de leurs corps. Il avait enfoui le visage au creux de son cou, les lèvres à l'endroit où battait son pouls.

— Kate, mon amour. Tu es belle. Ne dis plus jamais, *jamais*, que ce n'est pas vrai.

Elle se détendit, avec l'impression que plus rien n'existait en dehors de cette chambre, que le temps s'était arrêté. Elle se sentait belle. Elle *était* belle dans ses yeux.

Au bout d'un moment, il se souleva sur un coude et posa sur elle un regard enflammé. Elle lui passa les bras autour du cou et se redressa pour l'embrasser.

— Laisse-moi te donner du plaisir, lui chuchota-t-elle à l'oreille. Montre-moi comment faire. Après tout, je suis ton esclave, à présent.

Il rit tout bas.

— Une baronne en esclavage !

Lui prenant la taille à deux mains, il roula sur le dos et la plaça au-dessus de lui. Kate réprima un petit cri et posa les deux mains à plat sur son torse. Il lui écarta les jambes, la plaçant dans une position terriblement excitante.

— Là... Un homme aime que son esclave sexuelle connaisse sa place. Et cette position te va très bien.

Kate sentit ses joues s'enflammer, mais elle se plaça à califourchon sur lui.

— Comme cela ?

— Hmm.

Il insinua alors une main entre ses jambes, glissant un doigt en elle. Son regard s'assombrit. De son autre main, il lui caressa un sein.

— Oh ! Kate, ma chérie... Tu me rends fou. C'est parfait. Sauf un petit détail.

— Oui ?

— Soulève-toi encore un peu.

— Comme cela ?

— Oui, sur les genoux.

Il pressa son sexe contre le sien.

— Oh... mon Dieu ! Comme cela. Oui, juste comme cela, Kate.

Fermant les yeux, il la pénétra avec douceur.

C'était merveilleux. Profondément érotique. Ses mains brunes se détachaient sur la peau claire de son ventre, alors qu'il la maintenait. Il gémit de nouveau, relâchant quelque peu son étreinte. Kate eut un mouvement souple, et il entra davantage en elle.

— C'est... extraordinaire.

Soudain enhardie, elle mit les mains sur ses épaules et souleva les hanches, avant de se laisser retomber sur lui, le prenant complètement en elle.

— Seigneur, Kate...

Elle se souleva de nouveau, pour mieux le recevoir. Il imprima un rythme à leurs deux corps, et Kate le suivit avec ardeur.

Se penchant en avant, elle l'embrassa, fouillant sa bouche comme il l'avait fait un peu plus tôt. Edward referma les bras sur elle, et la maintint solidement contre lui, tout en continuant ses mouvements en elle.

Kate avait l'impression d'avoir fait surgir un brasier. Elle savoura le pouvoir tout nouveau qu'elle détenait, et s'aperçut bientôt qu'Edward n'était pas loin de la jouissance. Elle posa les mains à plat sur sa poitrine, et soutint son regard. Une fine couche de sueur couvrait son front.

Soudain, alors qu'il la pénétrait encore une fois, elle sentit cette sensation furtive l'effleurer de nouveau. Chacun de ses mouvements puissants la rapprochait du but qui lui échappait encore. Elle balança un instant au bord d'un gouffre. Puis la lumière et la chaleur se répandirent en elle.

— Viens, mon amour, l'entendit-elle murmurer.

Alors, elle s'abandonna.

Ils sombrèrent ensemble, et Kate eut conscience de ne faire plus qu'un avec lui, tandis qu'ils plongeaient dans la spirale sombre et délicieuse de la jouissance. Eperdue, elle ne se rendit pas compte qu'il s'était retiré d'elle au dernier moment.

Peu à peu, le plaisir retomba, et elle savoura ces instants de doux bonheur. Quand elle reprit pied dans la réalité, elle était blottie contre Edward. C'est seulement à ce moment qu'elle s'aperçut que sa semence s'était répandue sur lui.

Il la serra un peu plus fort contre lui.

— Tu as fait attention, murmura-t-elle. Merci.

— Il le faut. Je tiens à toi, Kate. Et rien ne peut changer le fait que c'était...

— Fantastique ? suggéra-t-elle.

Il eut un rire rauque.

— Non, pas seulement fantastique, mon amour. Absolument ahurissant.

— Edward, murmura-t-elle, les lèvres dans son cou. Parfois, je me dis que...

— Que quoi, ma douce ?

— Que je pourrais tomber amoureuse de toi. Ou que c'est peut-être déjà fait.

Il se figea, et elle comprit qu'elle avait été trop franche. Pire, elle avait dit quelque chose qu'il ne pourrait jamais lui dire en retour, et son cœur sombra.

— Oh ! Kate, fit-il, se soulevant sur un coude, pour darder sur elle ses prunelles vertes. Ce ne sera pas possible. Tu le sais.

— Je sais.

Il l'enveloppa d'un regard empli de tendresse.

— Tu m'aimes en ce moment, ajouta-t-il, posant une main sur son cœur. Tu aimes ce que je te

fais. Mais, demain, tu t'apercevras que ce n'est pas pareil.

— Tu parais bien sûr de toi.

Il passa la main sur sa joue ombrée de barbe. Puis, très lentement, choisissant ses mots avec soin, il reprit :

— Parfois, Kate, les femmes pensent qu'elles doivent aimer un homme parce qu'elles aiment son corps. Ne tombe pas dans ce piège, je t'en prie. Nous sommes bien ensemble. Mieux que j'aurais pu l'imaginer dans mes rêves les plus fous. Mais ne tombe pas amoureuse de moi. Non. Passe un bon moment avec moi, et poursuis ta vie normalement.

Elle haussa les épaules, consciente qu'elle ne pouvait pas discuter avec lui. Elle savait qu'il était trop tard : elle l'aimait déjà.

— Tu as été amoureux, n'est-ce pas ? Tu étais fiancé.

— C'est compliqué. Et ce n'est pas très beau. N'en parlons pas, d'accord ?

— D'accord, dit-elle, les yeux fixés sur les flammes mourantes dans l'âtre.

— La vérité, c'est que je ne sais pas si j'étais amoureux. J'avais le béguin, c'est sûr, j'étais exalté. Mais j'étais jeune. Dix-huit ans à peine, et encore sous le joug paternel. Maria était plus jeune, trop jeune pour savoir ce qu'elle voulait. Je m'en rends compte à présent.

— Sa famille n'approuvait pas votre union ?

Le visage d'Edward se ferma.

— Ses parents ne furent pas contents en découvrant qui était mon père. Mais cela n'avait guère d'importance, puisqu'ils avaient déjà arrangé un mariage avec l'un de leurs voisins.

— Pourquoi ?

— Ce voisin avait prêté de l'argent au père de Maria, prenant leur ferme en gage. Comme celui-ci n'avait pas les moyens de le rembourser et que Maria était son seul enfant, il fut décidé que le voisin l'épouserait. De cette façon, il hériterait de tout le domaine à la mort du père.

— Et Maria... Avait-elle donné son accord ?

Edward eut une brève hésitation.

— Elle affirmait que non.

— Elle a tenu tête à son père, j'espère ?

— Pendant quelque temps, certainement.

— Tu n'en es pas sûr ?

— J'avais quitté l'Angleterre. Il y avait eu un incendie, à Londres, et le club de jeu de mon père avait brûlé. Je me suis enfui avec tout l'argent que j'ai pu ramasser, ses livres de comptes, et suffisamment de documents compromettants pour le faire pendre. Je m'en suis servi pour l'obliger à se retirer des affaires. J'ai placé son argent dans des titres de rente que je contrôlais, et je me suis payé une charge dans l'armée. Après quoi, je suis parti à Ceylan pour faire quelque chose de ma vie.

— Tu as réussi ?

— Je me suis bien débrouillé, et j'ai vite progressé. J'ai fait des investissements, ça et là. Mais je vois bien maintenant que mes efforts étaient dérisoires. Je n'avais pas mesuré l'ampleur des dettes du père de Maria. Dans ma grande naïveté, j'avais imaginé qu'il suffisait que je devienne quelqu'un de respectable. Mais aucun officier de l'armée ne pourrait jamais envisager de rembourser une dette aussi colossale.

— Pauvre Maria !

— Elle était terriblement malheureuse. Je pense que c'est ce qui m'a poussé vers elle. Quand j'y réfléchis maintenant, avec le recul, je me dis que je voulais être son chevalier en armure blanche. A l'époque, j'étais assez jeune pour croire en ce genre de choses.

— Plus maintenant ?

Il eut un rire creux.

— Oh ! Kate. Cela fait au moins vingt ans que je ne crois plus aux contes de fées, ni à la bonté des hommes ! Je vois la nature humaine telle qu'elle est... accablée par les péchés mortels et terriblement vénale.

— Le monde dans lequel tu vis est sombre, Edward. Et dur.

— Tu es priée de t'en souvenir, quand tu seras tentée de croire que tu es amoureuse de moi.

— Oui, je vais faire sortir cette idée de ma tête, répondit-elle platement.

— Je suis désolé ! s'exclama-t-il en lui embrassant le bout du nez. Tu n'es ni dure ni sombre.

— Je le regrette. Mais *c'est la vie*, comme dirait Aurélie.

— Ta mère n'a pas tout à fait tort ; c'est une bonne philosophie. Veux-tu que je m'en aille, Kate ? Que je te laisse te reposer ?

— Non, pas encore. C'est dimanche, demain, il n'y aura pas de chasse. Tu as des projets ?

— Je vais me rendre à Heatherfields avec Anstruther. Il va me faire visiter le domaine et me désigner les points les plus préoccupants.

— L'état de décrépitude du domaine le désespère. Il m'a dit ce soir que tu considérais cette propriété comme un investissement. Tu ne l'habiteras donc jamais ?

Il secoua presque imperceptiblement la tête.

— Non. Je n'y vivrai pas.

Kate ne s'était pas rendu compte jusqu'à cet instant de l'importance que sa réponse avait pour elle. Pendant quelques secondes, elle eut un peu honte.

Avait-elle vraiment envisagé de poursuivre une relation clandestine avec lui ? Comment imaginait-elle cette liaison ? Se voyait-elle prendre son cabriolet et partir pour Heatherfields chaque fois que l'envie l'en prendrait ?

Un long silence suivit, et ils restèrent simplement dans les bras l'un de l'autre. Ils étaient encore alanguis, mais le monde extérieur venait de faire irruption dans leur bulle d'intimité.

Elle eut l'impression qu'Edward lisait dans ses pensées.

— Demain, je devrais sans doute m'installer au deuxième étage, avec les autres gentlemen. C'est-à-dire... si j'envisage de prolonger mon séjour.

— Hmm, fit-elle, sans lever la tête.

— Ce serait plus facile. Je veux dire, plus facile que de te savoir toutes les nuits à quelques pas de moi seulement. Ce serait moins tentant. Moins compliqué.

— Tu as peut-être raison.

Mais elle savait qu'en réalité rien ne serait moins compliqué. Elle était encore plus amoureuse de lui qu'avant.

Et, quand une femme aimait un homme tel que lui, elle ne pouvait espérer que sa vie soit moins compliquée.

## Chapitre 12

### *Aurélie prend les rênes*

Se lever comme d'habitude à 7 heures du matin, pour s'apercevoir qu'Aurélie s'était levée plus tôt, était pour Kate une expérience tout à fait nouvelle. Quand elle entra dans la salle du petit déjeuner, sa mère s'y trouvait déjà, son carlin sur les genoux et de Macey à ses côtés, prêt à satisfaire la moindre de ses demandes.

Nancy lui désigna discrètement leur mère d'un léger signe de tête, et leva les yeux au ciel.

— Bonté divine ! s'exclama Kate, sur le seuil. Je crois que je vais m'évanouir.

— Le manque de sommeil, probablement, murmura Aurélie sans lever les yeux de son journal. A t'entendre, *mon chou*, on croirait que je suis un spectre tout droit sorti des enfers.

— Vraiment, Aurélie, marmonna Kate, en allant prendre la théière. Vous êtes-vous seulement couchée, cette nuit ?

— *Mais oui*, affirma sa mère en secouant le journal d'un coup sec. Je souhaitais me lever tôt ce matin. J'ai de grands projets.

— C'est effrayant, déclara Kate en soulevant le couvercle d'un plat qui contenait des œufs. Vous avez toujours des projets, mais généralement ils n'exigent pas que vous soyez levée avant midi.

— *Oui*, c'est vrai. Mais aujourd'hui c'est différent. J'ai l'intention de me rendre à l'office du matin. Et, demain, j'emmènerai Nancy faire des emplettes. Tout cela doit être soigneusement préparé.

Nancy releva vivement la tête.

— Vous voulez aller à l'église ? Pourquoi ? Maman, que manigancez-vous ?

— *Non, non*, dit sa mère en agitant un doigt. Ne m'appelle pas ainsi devant le comte.

— *Mon Dieu*, Aurélie ! s'exclama de Macey en lui servant son café. Je vous connais depuis assez longtemps pour savoir que vous avez des enfants.

— Oh ! vraiment ? rétorqua Aurélie en lui assenant un petit coup de son journal. Eh bien ! Peut-être vais-je à l'église pour confesser mes péchés, de Macey ? En fait, vous les connaissez.

— Plus depuis quelques années, ma chérie. Plusieurs années. Ce qui me chagrine beaucoup, ajouta-t-il d'un air absent.

— Pour l'amour du ciel ! grommela Kate.

— Un peu de café ? lui proposa de Macey en soulevant la cafetière.

— Non, merci, j'ai pris du thé. Qu'avez-vous derrière la tête, Aurélie ? J'espère que vous n'avez pas l'intention de mettre Richard dans l'embarras.

Pour une fois, Aurélie parut sincèrement blessée par cette remarque.

— *Moi, mon chou ?* Comment peux-tu penser une chose pareille ?

— Vous êtes taquine. Ah, autre chose, puisque nous sommes en famille, ce matin...

— Merci, mon enfant, dit de Macey, en lui tapotant l'épaule.

— Oui, je vous considère comme faisant partie de la famille, car je vous charge, dans une certaine mesure, de surveiller ma mère. Aurélie doit cesser de pousser ses amis à courtiser Nancy. Cela contrarie Richard. Je l'ai bien vu hier soir, pendant qu'elle dansait avec sir Francis. Et je ne peux pas croire que ce dernier s'intéresse le moins du monde à Nan.

— Non, non, pas du tout, renchérit de Macey. Cela, j'en suis absolument certain !

Kate le considéra avec curiosité, puis fit un geste de la main.

— En effet. Mais maman... pardon, *Aurélie*, provoque cela délibérément. Et, maintenant, vous voulez vous rendre à l'église ?

Les lèvres d'Aurélie formèrent une adorable moue.

— *Mon chou*, je souhaite seulement mieux connaître l'homme qui désire devenir mon... euh...

— Gendre, déclara Nancy d'un ton crispé. Oui, maman. Car vous allez en avoir un.

— *Ma foi*, je vais devenir mère d'un pasteur ! Ensuite, je serai grand-mère. Mais n'y pensons pas pour le moment. Dis-moi, *ma fille*, tu tiens vraiment à ce mariage ?

— Plus qu'à tout !

Aurélie parut soudain assaillie par le doute.

— *Oui, ma chérie*. Mais songe tout d'abord à ce que signifie ce « tout » auquel tu renonces.

— Plus que tout au monde, répéta fermement Nancy. Maman, il est inutile d'envoyer d'autres gentlemen pour flirter avec moi. Si oncle Upshaw ne me donne pas la permission de me marier, nous attendrons que j'aie vingt et un ans, voilà tout.

— Ah, *chérie*, tu auras des rides à cet âge-là ! Il ne voudra plus de toi.

Après cela, la conversation dériva, et on parla beaucoup de la prochaine excursion à Exeter pour y faire des achats. Aurélie avait persuadé Anstruther de les y conduire. Le régisseur désirait faire l'acquisition d'une charrue à sillon qu'il ne pourrait trouver que chez un grand marchand de cette ville. Aurélie voulait une paire de chaussures rouges, car les siennes l'avaient blessée la veille au soir.

Kate se moquait des chaussures de sa mère ; en revanche, l'achat de la charrue était d'importance. Cependant, elle ne prit pas part à la conversation et continua de manger en silence. Les choses n'avaient pas beaucoup avancé une demi-heure plus tard, quand lord Reginald entra, vêtu d'une veste de soie chatoyante sur son gilet brodé.

— Maman va se rendre à l'église aujourd'hui, annonça Nancy, une note de triomphe dans la voix. Que pensez-vous de cela, Reggie ?

Reggie se détourna de la desserte, arquant ses sourcils noirs.

— Seigneur, Aurélie, les cochons se seraient-ils mis à voler ? Ou bien Filou doit-il demander l'absolution pour avoir mangé trop de crabe sous la table, hier soir ?

Kate se leva brusquement.

— J'ai une lettre à écrire. Et je vais demander qu'on fasse préparer la voiture. Pour cinq, c'est cela ?

— Non, pas moi, lança de Macey.

— Personne d'autre ne sera levé à temps, je suppose, dit Nancy en étouffant un bâillement. Nous ne serons donc que quatre.

Aurélie posa sur sa fille aînée un regard vaguement moqueur.

— M. Quartermaine a déjà déjeuné, *mon chou*, puis il s'est rendu dans le bureau d'Anstruther.

Reggie laissa échapper un grand rire.

— Celui-là n'usera pas les bancs de l'église, vous pouvez en être sûrs !

Aurélie reposa son journal.

— En fait, je crois qu'il a l'intention de s'y rendre. Katherine, tu n'y vois pas d'objection ?

— Rien ne me fera plus plaisir, affirma Kate en souriant à Reggie.

\* \* \*

Aurélie ne s'était pas trompée. Edward remonta l'aile nord de St Michael derrière Anstruther, deux minutes avant que les portes de l'église ne se referment. Il hésita devant la place que Nancy venait de libérer un instant plus tôt, afin de rejoindre Mme Burnham, dont la sœur était venue de Staplegrove. Kate y avait posé son livre de prières, et il sourit lorsqu'elle le reprit furtivement.

Il s'assit à côté d'elle, occupant tout l'espace. Leurs épaules ne s'effleuraient pas, mais elle se sentit réconfortée par sa présence.

Il portait ses bottes noires de cavalier, et il était plus beau que jamais. Pendant tout le service, elle dut résister à la tentation de lui couler des regards de côté et de se replonger dans les souvenirs de la nuit précédente. Sa mère avait deviné juste, elle n'avait pas beaucoup dormi.

A cette pensée, ses joues s'empourprèrent. Elle ouvrit son missel à l'envers, et ne s'en aperçut que lorsque Edward tendit la main pour le remettre dans le bon sens. Mortifiée, elle referma le livre et fixa l'autel.

Richard ne semblait aucunement troublé par la présence d'Aurélie, et s'exprimait avec autant d'éloquence que de coutume. Après la communion, tout le monde sortit dans le cimetière. Les fidèles se réunirent alors par petits groupes pour discuter des récoltes, du temps et des derniers potins.

— Bonjour, monsieur Quartermaine, dit alors Kate en se tournant vers Edward.

Elle trébucha sur une touffe d'herbe, et poussa un petit cri.

— Seigneur, que ce sol est inégal !

— Lady d'Allenay, dit-il en lui offrant le bras.

— Oh ! merci. Ce sermon était superbe, vous ne trouvez pas ?

Puis, baissant la voix, elle ajouta :

— Eloignons-nous de Reggie, je vous en prie. Je veux faire taire les commérages.

— Je doute que vous y parveniez en vous promenant à mon bras. Mais vous pouvez toujours essayer.

De deux maux, il fallait choisir le moindre. Or, Reggie lui lançait des œillades enflammées, et elle n'avait aucun désir de l'encourager. Il était déjà bien malheureux que la moitié de leurs voisins l'aient vue descendre de la voiture d'Aurélie avec lui, ce matin !

Comme d'habitude, Nancy se tenait près de la mère de Richard. Elles avaient traversé la rue en compagnie de la sœur de Mme Burnham et bavardaient devant la porte du petit presbytère.

Aurélie était entourée d'un trio de vieilles commères qui tenaient à échanger quelques mots avec elle, afin de pouvoir rapporter cette rencontre un peu plus tard, avec des mines scandalisées.

— Maman et Nancy en ont pour un moment. Voulez-vous faire quelques pas avec moi, dans le cimetière ?

— Si cela vous fait plaisir, répondit-il.

L'idée, cependant, ne semblait pas lui plaire. Une fois à l'écart de la foule, ils parlèrent peu. Edward se contentait de marcher tranquillement à côté d'elle.

Ils longèrent l'église et contournèrent les pierres tombales, tout en restant toujours en vue du

groupe de fidèles.

Kate remonta le col de son manteau pour se protéger du froid, et Edward l'aïda à enjamber une pierre, en équilibre instable sur une racine.

— Toute votre famille est enterrée ici ? demanda-t-il.

— Oui. Certains dans l'église même, d'autres dans l'enclos.

— Ah, oui. Voilà la tombe d'un Wentworth, dit-il en se penchant pour repousser la mousse.

Harold...

— Le frère cadet de grand-père. Un vaurien.

— La baronnie en a compté quelques-uns, à ce que j'ai cru comprendre ?

— En dehors de mon père et de mon frère ? Oui, nous en avons eu plus que notre part.

Il lui prit la main et la posa sur la manche de son manteau en la tapotant doucement, puis se dirigea vers un obélisque de marbre patiné, haut d'environ deux mètres.

— L'infanterie, dit-il, admiratif.

— C'est un mémorial dédié à James, le cousin de grand-père. Papa portait son nom. Il est tombé à Vimeiro, en combattant contre les Français. Vous êtes allé à Ceylan, disiez-vous ?

— Oui, dit Edward en faisant le tour de l'obélisque pour en déchiffrer les inscriptions. Votre cousin était donc lieutenant-colonel. Le 50<sup>e</sup> s'est comporté fort courageusement à Vimeiro. Ils ont tué deux mille Français ce jour-là, vous savez.

— Alors qu'une poignée seulement de Britanniques ont péri. Le cousin James était trop téméraire, paraît-il.

— Les Wentworth aiment donc les extrêmes ? Ce sont des saints ou des pécheurs ?

— Oui. *Ne rien faire à moitié*. C'est notre devise, dit-elle en souriant.

— Vous en êtes sûre ? Car je soupçonne certaines personnes à l'aspect angélique de cacher en réalité une certaine dose de malice.

Elle arqua les sourcils, un sourire en coin.

Tout à coup, Edward retrouva sa gravité.

— Vous savez, Kate, je vous envie tout ceci, déclara-t-il avec un geste large de la main.

— Quoi donc ? Un cimetière plein d'ancêtres morts ?

Posant la main sur l'une des pierres, il se pencha pour examiner les rangées de tombes.

— Oui, je vous envie cette histoire. Le fait que vous soyez attachée à ce lieu, avec toutes ses légendes et ses traditions. Que vous connaissiez la famille à laquelle vous appartenez. C'est un présent de la vie.

— J'en ai tout à fait conscience, et c'est pourquoi je me donne tant de mal pour préserver Bellecombe. Et vous ? Savez-vous où sont enterrés les membres de votre famille ?

Il eut une brève hésitation avant de répondre.

— La lignée du comte d'Oakley est originaire du Nord. Je n'y suis jamais allé, et je ne connais personne, excepté tante Isabel. Mon père est mort à Brighton, l'année dernière.

— Comment s'appelait-il ?

— Hedge. Alfred Hedge. C'était une brute, un voyou, un vrai criminel. Tout droit sorti de l'antre de Satan. S'il avait de la famille, celle-ci l'avait renié.

— Seigneur ! Donc, vous n'avez pas de frères et sœurs ?

*Et rien qui ressemble de près ou de loin à une vie de famille.*

— Jusqu'à l'âge de dix ans, j'ai eu mon demi-frère Frederick, qui est maintenant duc de Dunthorpe. Il a deux ans de plus que moi.

— Ah... Etes-vous en contact avec lui ?

— Je ne l'ai pas revu depuis que nous avons été séparés. Ce fut... douloureux. Nous étions inséparables.

La mine de Kate s'allongea.

— Il a dû beaucoup souffrir.

— Il pleurait pendant que les domestiques préparaient mes bagages. Père..., je veux dire Dunthorpe, l'a fouetté.

— Ce devait être un bâtard, murmura Kate.

— Non, le bâtard, c'était moi.

— Edward, ne parlez pas ainsi. Je déteste vous entendre vous diminuer.

— J'expose simplement les faits.

Elle posa les mains sur ses hanches.

— Vous ne connaissez pas les faits, Edward. Vous savez seulement ce que votre mère a dit à Dunthorpe, dans un accès de colère.

— Vous êtes comme tante Isabel. Elle veut toujours croire ce qu'il y a de mieux.

— Je ne veux rien croire. Peu m'importe que vous soyez le fils du boucher ou de quelqu'un d'autre ! Ce serait peut-être aussi bien. Car une chose est certaine : les trois parents que vous avez connus ont tous fait passer leur orgueil avant leur devoir. Et, cela, c'est méprisable !

— Je sais que vos intentions sont louables, Kate, mais n'en parlons plus. Regardez, lord Reginald n'a pas l'air très bien intentionné envers moi. S'il avait le pouvoir de tuer d'un regard, je serais déjà mort.

— Ne vous occupez pas de lui, répliqua-t-elle avec impatience. Parlez-moi plutôt de votre tante Isabel.

— Isabel ?

— Est-elle en vie ? Est-ce que vous l'aimez ? Visiblement, elle vous aime bien.

— En effet, elle ne me déteste pas.

— Balivernes ! La montre qu'elle vous a offerte vaut une petite fortune.

— C'est vrai, je l'aime beaucoup, avoua-t-il dans un sourire. Bien que je ne la voie pas très souvent.

— Où vit-elle ?

— A Belgrave Square.

— Vraiment ? Alors pourquoi ne la voyez-vous pas davantage ?

— C'est compliqué.

— Je ne vois pas pourquoi. Elle a de l'affection pour vous, et ce sentiment est réciproque. Et elle vit à moins de deux kilomètres de St James !

Ils s'étaient remis à marcher et avaient atteint l'arrière du cimetière. Kate, malgré son esprit indépendant, n'était pas assez imprudente pour s'éclipser avec l'infâme Ned Quartermaine, au nez et à la barbe de la congrégation.

Elle se retourna et aperçut Nancy et Richard, plongés dans une conversation animée, près de la porte de la tour. Le regard du pasteur était sombre. Nancy lui faisait face, les poings sur les hanches.

*Allons, bon.* Qu'avait encore manigancé Aurélie ?

Décidément, sa mère était impossible !

Elle s'efforça de revenir à la conversation.

— Vous étiez sur le point de parler de votre tante ?

Edward haussa les épaules.

— Je la vois en privé quand je peux. Mais c'est difficile. Le club Quartermaine n'est pas le

genre d'endroits où l'on peut inviter quelqu'un comme lady Keltonbrooke.

— Vous vivez donc au club... Vous pourriez acheter une maison.

— Je le pourrais. Tante Isabel aimerait me voir plus souvent. Elle vieillit, et n'a pas d'enfants.

Tout ce qu'elle a, c'est Frederick et moi.

— Craignez-vous de revoir votre frère ?

— Ce serait... bizarre. En dehors de cela, je préfère ne pas ruminer le passé. Pardonnez-moi, Kate, mais Anstruther approche avec les chevaux. Il faut que je vous ramène auprès de votre mère.

Le régisseur avait en effet l'air un peu impatient.

— Oui, bien sûr. J'avais oublié que vous deviez vous rendre à Heatherfields.

Quand ils atteignirent la pelouse ensoleillée, les derniers villageois se dispersaient. Kate regarda Edward s'éloigner de son pas allongé et plein d'assurance. Son cœur se serra. Elle était désespérément amoureuse de lui. Qui qu'il soit, quoi qu'il ait fait.

On pouvait penser ce qu'on voulait de la façon dont il gagnait sa vie, il était quelqu'un de bien. Son mode d'existence lui avait été imposé par les circonstances. Dans tous les autres domaines, Edward était un parfait gentleman.

Un peu plus loin dans la rue, Fendershot faisait monter Mme Peppin dans sa charrette pour la ramener à Bellecombe. Pendant quelques secondes, Kate envisagea de monter sur le banc à côté d'elle pour éviter de faire la route en compagnie de Reggie. Mais c'était idiot.

Elle se retourna en soupirant. Le cimetière était vide. Seule Aurélie se tenait encore sous le porche de pierre de l'église. Elle fit un signe d'adieu à Anstruther, tandis qu'Edward se hissait sur la lourde selle noire de son cheval. Un mouchoir de dentelle fine dépassait de sa manche.

— Aurélie, votre cocher attend, dit Kate, alors que les deux hommes s'éloignaient.

Sa mère la regarda d'un air absent, comme si elle redescendait soudain sur terre.

— Ah, oui. Un moment s'il te plaît, *mon chou*. Je dois retourner dire un mot à M. Burnham.

— Pourquoi ?

Aurélie lui adressa son éternel sourire, cependant une émotion indéfinissable filtrait dans son regard.

— Je ne plaisantais pas au petit déjeuner, *mon chou*. Je veux vraiment que notre bon pasteur m'entende en confession.

— Comment pouvez-vous vous moquer de lui ? Il prend ses devoirs très au sérieux. Et vous n'êtes même pas catholique !

— Je le suis un peu par ma mère. Quoi qu'il en soit, toute personne qui a péché ne peut-elle se confesser à un prêtre pour demander l'absolution ?

— Si, bien sûr. Si on a commis un péché, on a le droit de demander l'absolution.

Kate n'aurait jamais cru discuter un jour avec sa mère des doctrines de l'Eglise. Aurélie sourit, comme si elle venait de marquer un point.

— J'ai peut-être commis deux ou trois péchés... Je ressens le besoin de me confier au révérend Burnham. Et je souhaite le faire dans le secret de la confession.

— Il n'y a pas de confessionnal dans l'église, maman. Franchement, parfois je vous trouve un peu folle.

— Tu n'es pas la seule. Mais, comme on dit, si les vents vous sont contraires il faut ramer. Et, si ta sœur n'est pas fiancée officiellement avant que je ne quitte ce pays de désolation, c'est que je suis une plus mauvaise mère que les gens veulent bien le dire !

— J'espère que vous savez ce que vous faites.

— Je sais toujours ce que je fais.

Aurélié jeta un coup d'œil à la petite montre-bijou attachée par une chaîne à son réticule.

— Veux-tu me retrouver ici dans une demi-heure, *s'il te plaît* ? Où sont passés Nancy et Reggie ? *Mon Dieu*, Katherine, cherche-les.

A l'instant où elle prononçait ces mots, la porte de chêne massif s'ouvrit vers l'intérieur avec un grincement, et Reggie sortit, son chapeau en castor à la main. Ses yeux sombres et durs se fixèrent sur Kate, et il ne prêta aucune attention à Aurélié, tandis qu'elle pénétrait dans l'église.

— Maman doit voir M. Burnham, expliqua Kate en retournant au soleil, dans le jardin. Vous voulez bien l'attendre ?

Il ne répondit pas. Intriguée, Kate se tourna vers lui.

— En fait, Kate, je commence à en avoir plein le dos, d'attendre.

— Je vous demande pardon ?

— Avec vous, je passe mon temps à attendre. Cela fait huit ans que j'attends que vous acceptiez mes excuses. Des jours que j'attends ici, dans l'espoir d'entendre un mot d'encouragement. Je ne vous ai rien caché de mes sentiments, et j'ai *attendu*, en tenant ma langue, je vous fais remarquer. Et, en réponse, vous m'insultez...

— Seigneur, Reggie, avez-vous perdu...

— Vous m'insultez, répéta-t-il, lui coupant la parole, en vous promenant telle une catin au bras de cet homme ! Par Dieu, Kate, je ne le tolérerai pas ! Je ne suis pas du genre à jouer les seconds rôles et à m'effacer devant un homme comme Ned Quartermaine. Vous feriez mieux de vous en souvenir.

— Prenez garde, Reggie. Si vous continuez, vous risquez d'entendre des mots déplaisants.

Mais il avait renoncé à toute prudence.

— Je trouve inacceptable que vous vous affichiez à son bras devant tout le village. Que vous l'invitiez à l'office du dimanche et que vous paradiez avec lui, alors que je me suis jeté à vos pieds, et que toute la paroisse retient son souffle, s'attendant à ce que, d'un jour à l'autre, vous...

— A ce que je leur annonce la vérité au sujet de Heatherfields ? lança froidement Kate.

— Comment osez-vous me reprocher un mauvais coup du sort ?

— Ce n'est pas un mauvais coup du sort qui vous a ruiné, Reggie. C'est votre folie, tout simplement. J'espère que personne n'aura l'audace d'insinuer en public que nous pourrions nous réconcilier.

Il crispa les poings, ses beaux traits déformés par la rage.

— Comment osez-vous ? Si Stephen était encore en vie, il vous corrigerait pour avoir parlé ainsi.

— Il pourrait essayer... s'il était vivant. Ce qui serait le cas, Reggie, si vous ne vous étiez pas enivrés tous les deux et n'aviez pas décidé d'escalader ce clocher, en pleine nuit ! Et si vous n'aviez pas parié cinquante livres avec lui qu'il n'aurait pas le cran de se tenir en équilibre au bord de la tour.

— Je n'ai pas poussé votre frère, Kate.

— Vous n'en avez pas eu besoin. Votre présence, vos défis et vos moqueries ont suffi !

Soudain, elle fondit en larmes.

— Vous étiez son aîné. Stephen vous admirait. Pourquoi n'avez-vous pas été plus prudent ?

Ses larmes ne semblèrent pas l'émouvoir.

— Comme d'habitude, c'est ma faute ! s'écria-t-il. Bon sang, Kate, j'ai pourtant essayé de tout arranger.

— *De tout arranger* ? Mon frère est mort, Reggie ! Ma vie a basculé. Bellecombe aurait dû lui

revenir. Rien ne pourra arranger cela !

— Ne vous ai-je pas proposé de vous épouser ? D'ôter ce fardeau de vos épaules ?

Kate tira un mouchoir de sa poche et essuya ses larmes.

— Ecoutez-moi bien, Reggie, car je ne prononcerai pas ces mots deux fois. *Je suis désolée.* Stephen était responsable de ses actes. Non, vous ne l'avez pas poussé. Oui, sa mort vous a causé une peine immense. Mais vous saviez que j'hériterais du titre et votre demande en mariage était opportuniste.

— C'est un mensonge !

— Non. Grand-père le savait, et il a vu votre déception, quand vous avez appris que nous détenions peu de liquidités. Je savais pourquoi vous aviez souhaité m'épouser, Reggie, et j'étais prête à accepter. Mais je ne veux pas d'un mari joueur et adultère. J'ai vu quel genre de vie a mené ma mère, et je ne ferai pas cette erreur à mon tour.

— Kate ! s'exclama-t-il, levant les yeux au ciel. Ce qui est vrai pour l'un est vrai pour l'autre. Aurélie s'est montrée aussi infidèle que votre père !

— Pas au début, protesta-t-elle. Mais ce n'est pas ce qui nous préoccupe pour le moment. Vous devez comprendre que *je ne vous épouserai jamais.*

— Vous ne savez pas ce que vous...

— Si, je le sais. D'autre part, vous n'avez pas envie de m'épouser. Vous êtes seulement dépité. Cela fait des années que je suis pour vous un atout que vous gardez en réserve. Vous avez toujours cru que, si cela devenait nécessaire financièrement, vous pourriez faire du charme à cette bonne vieille Kate.

— Et peut-être même la remettre dans mon lit. Vous aimeriez y goûter de nouveau, Kate ? Je pourrais me laisser faire.

— Espèce de goujat ! Vous m'avez séduite. Vous avez profité de la mort de Stephen et de ma propre stupidité !

— C'est votre version, ma chérie, rétorqua Reggie avec un sourire sournois. Dans mes souvenirs, c'est vous qui vous êtes jetée à mon cou en me suppliant de vous consoler. Je n'ai fait qu'obéir. Le résultat, c'est que vous ne pourrez plus jamais épouser personne. Voulez-vous que je raconte mon histoire à Ned Quartermaine ?

— Vous n'oseriez pas !

— Non seulement j'oserais, mais je vais le faire. Si vous refusez d'annoncer nos fiançailles.

— Nos fiançailles ? répéta-t-elle, éberluée.

— Vous ferez cette annonce ce soir, au dîner, ordonna-t-il. Et n'essayez plus de vous amuser avec moi. Sinon, vous apprendrez que je ne suis pas le genre de personnes qu'on traite à la légère.

Entendant ces mots, Kate se redressa de toute sa hauteur.

— Eh bien, Reggie, dans ce cas, vous feriez mieux de vous dépêcher. M. Quartermaine est parti visiter son nouveau domaine, et vous parviendrez peut-être à le rattraper. A Heatherfields.

— Bon sang, Kate...

Mais elle se dirigeait déjà d'un pas ferme vers le presbytère.

— Je suppose que vous saurez retourner seul à Bellecombe, lança-t-elle par-dessus son épaule. Pour l'instant, je n'ai aucune envie de faire le voyage avec vous.

Arrivée devant le presbytère, elle frappa à la porte. Nancy lui ouvrit aussitôt.

— Nous pouvons partir ? dit-elle, passant rapidement devant Kate, la tête basse.

— Oui, allons-y.

Nancy continua à éviter de la regarder tandis qu'elles traversaient la rue. Il s'était

manifestement passé quelque chose, songea Kate. Nan avait-elle entendu sa conversation avec Reggie ? Ou bien était-ce la conversation qu'elle avait eue avec Richard devant l'église ? Aurélie y était-elle pour quelque chose ?

Elle n'eut pas le temps de l'interroger. Aurélie sortit de l'église, une main posée sur son chapeau, comme pour l'empêcher de tomber.

— *Dépêchez-vous !* leur ordonna-t-elle d'un air impatient. Nous n'avons pas toute la journée. Julia et les autres nous attendent.

Ni Aurélie ni Nancy ne pensèrent à demander à Kate où était Reggie. De toute évidence, elles avaient toutes deux d'autres soucis en tête. Aurélie avait de nouveau l'air rêveur, et Nancy paraissait affolée.

En arrivant au château, Aurélie alla tout de suite retrouver ses amis. Lady Julia et les gentlemen prenaient le café au salon. Il était encore trop tôt pour songer à boire de l'alcool ou pour jouer aux cartes, et ils semblaient tous les trois mourir d'ennui. Nancy passa à côté d'eux sans leur jeter un regard.

— Kate, je dois te parler, dit-elle doucement. Monte avec moi.

Kate la suivit dans son boudoir. Mme Peppin s'y trouvait déjà, en train de remplacer la bouteille de liqueur qu'Aurélie avait fini par vider.

— Très bien, Nan, maintenant, dis-moi ce que tu as sur le cœur. Maman a taquiné Richard ? Elle n'a tout de même pas... flirté avec lui ?

— Oh ! non ! Rien de la sorte.

— Je vous laisse, annonça Mme Peppin, faisant mine de sortir.

— Non, Peppie, j'ai besoin de vous, déclara Nancy. Venez vous asseoir, toutes les deux.

Kate commençait à se dire qu'elle allait sans doute avoir besoin d'un petit remontant.

— Nancy, tu m'inquiètes. Que se passe-t-il, pour l'amour du ciel ?

Perchée au bord de son fauteuil, Nancy joignit les mains.

— C'est à cause de la tante de Richard.

— La dame qui est venue de Staplegrove ce matin ? demanda Mme Peppin en fronçant les sourcils.

— Oui, Mme Lowell.

— Elle n'est pas malade, j'espère ? s'enquit Kate avec sollicitude.

— Oh ! non. Elle nous a parlé de Mme Granger, une personne qui vit à Staplegrove, en face de l'église.

— Mme Granger ? répéta Kate, perplexe. Nous la connaissons ?

— Un peu. Mme Lowell nous l'a présentée lors de la fête de la Saint-Jean, à Taunton.

Kate secoua la tête. Elle se rappelait cette fête, qui avait eu lieu par une belle journée de juin. Nancy et elle s'y étaient rendues avec Richard et Mme Burnham, puis elles avaient pris le thé au presbytère, chez les Lowell.

— Nous avons rencontré tellement de gens, ce jour-là. Que se passe-t-il, avec cette Mme Granger ?

— Mme Lowell nous a parlé d'elle, tandis que nous prenions le thé. Il paraît que cette femme est arrivée à Staplegrove il y a quelques années, avec sa petite-fille.

— Oui, en effet... Il y avait une fillette avec elle, la fille de sa fille. Une belle enfant, dont j'ai oublié le nom.

— Annabelle Granger. On l'appelle Annie.

— C'est cela. Sa mère avait été séduite et elle était morte en couches. Quelle triste histoire !

— Oui. Le cottage dans lequel habite Mme Granger appartient à un riche gentleman londonien. Ainsi que les écuries qui y sont rattachées. Officiellement, il serait le parrain d'Annie, ou bien son oncle. Cependant, d'après Mme Lowell, il leur rend rarement visite, et n'adresse presque jamais la parole à la petite.

— C'est le père, déclara Mme Peppin. C'est toujours comme cela, avec les riches gentlemen. Ils cachent leurs problèmes dans les petits villages, à la campagne.

— Oui, c'est aussi ce que disait Mme Lowell, répondit Kate. Elle était outrée. Mais nous ne connaissons pas la vérité, Peppie. Ce gentleman est peut-être réellement un oncle ?

— Avec une histoire aussi vague ?

— Je sais, je sais, reconnut Kate. Vous avez sans doute raison. La nature humaine est si décevante. Mais, Nan, en quoi est-ce que cette tragédie nous concerne ?

— Kate, chuchota Nancy, navrée, Mme Lowell affirme que cet homme est Edward.

Kate sentit son sang se glacer.

— Edward ? Elle dit qu'Edward entretient cette enfant ?

Il lui sembla que le temps s'arrêtait. Elle essaya en vain de donner un sens aux paroles de sa sœur.

— Pas *M. Edward* ? s'exclama Mme Peppin en portant la main à ses lèvres.

— Mme Lowell l'a reconnu à l'église. Ainsi que son grand cheval noir.

Le cheval... Kate l'avait complètement oublié.

Quand l'identité d'Edward avait été découverte, elle ne s'était plus souciée de savoir d'où venait sa monture. Mais on ne venait plus de Londres à cheval. Le train était beaucoup plus rapide.

— Donc, cette Mme Lowell prétend qu'Edward est le père d'Annie Granger ? parvint-elle à reprendre. Qu'il est le propriétaire du cottage qu'elles habitent toutes les deux ? Et que son argent, gagné avec son tripot, lui sert à les faire vivre ?

Nancy hochait la tête, se mordant les lèvres.

— Oui, et les Lowell n'approuvent pas du tout sa façon de vivre. Mme Lowell dit qu'il vient une ou deux fois par an et qu'il se comporte comme si la maison lui appartenait.

— Ce qui est le cas, intervint Mme Peppin.

— Et le cheval provenait de cette maison. Edward l'a laissé en pension dans l'écurie.

Toute l'histoire se mettait en place dans la tête de Kate. C'était donc cela, la tragédie dont Edward lui avait parlé. L'histoire de Maria, dont les parents avaient refusé sa demande en mariage.

Il disait qu'elle était morte alors qu'il était à l'armée. Comment était-ce possible ? Comment avait-il pu partir, sachant qu'elle portait son enfant ? A moins que tout cela n'ait été qu'un immense malentendu ?

Le fait est qu'il avait caché l'existence de son enfant, et qu'il avait plus ou moins ignoré la fillette. Ce n'était pas un abandon, mais cela y ressemblait. Et elle ne l'aurait pas cru capable d'un tel acte.

— Mademoiselle Kate ? dit Peppie en lui posant un bras sur les épaules. Mademoiselle, redressez-vous !

— Mais Edward... Edward ne m'a pas parlé de tout cela, dit-elle, se rendant compte que ses épaules s'étaient affaissées.

— Oh ! Kate !

Nancy se pencha et lui prit la main.

— Aurais-je mieux fait de me taire ? Richard est tellement furieux ! C'est étrange, mais il aimait bien Edward. Il m'a dit que je devais absolument t'en parler. Je n'aurais peut-être pas dû l'écouter ?

— Allons, allons, mademoiselle Nan, dit Peppie en tapotant le dos de Kate. Vous avez bien fait. Et, comme le dit Mlle Kate, nous ne savons rien de cette histoire. Cette pipelette de Mme Lowell ne connaît sans doute pas tout.

Kate se ressaisit et se leva. Elle avait besoin de rester seule.

— Merci, Nancy. Tu as fait ce qu'il fallait. Je suis... déçue, à tout le moins.

Nancy se leva à son tour.

— Vas-tu lui parler ? Exiger de savoir la vérité ? Pour ma part, j'aimerais lui donner un bon coup de poing sur le nez ! Il nous a trompées.

— Cela ne nous regarde pas vraiment, répondit Kate avec un sourire forcé. Il doit avoir ses raisons pour garder le secret, et je n'essaierai pas d'en savoir davantage. Après tout, il ne maltraite pas Annie Granger, il la prive seulement de l'affection et de la compagnie d'un père.

— Mais c'est si cruel, pour un enfant ! Comment peux-tu l'excuser ?

— Je ne l'excuse pas. Les enfants devraient vivre avec leur père, quel que soit le contexte dans lequel ils sont nés. Ils ne devraient pas être cachés, comme si on en avait honte.

— Kate, tu sais aussi bien que moi ce que c'est d'être abandonnée à la campagne. Aurélie, malgré tous ses défauts, serait restée avec nous, si papa l'y avait autorisée.

— Je ne cherche pas d'excuse à papa. Mais il s'agit d'Edward, pas de lui. Et il fait bien mieux que beaucoup de riches gentlemen ne le feraient à sa place. Je suis consternée, Nan. De toute évidence, l'enfant est à lui. Mais ce ne sont pas nos affaires. Et, de toute façon, il sera bientôt reparti.

— Pas si Mme Wentworth a son mot à dire, objecta Mme Peppin. Elle s'est mis en tête de le retenir ici.

— Je lui dirai la vérité ! s'exclama Nancy. J'insisterai pour qu'elle le renvoie.

— Nan, n'y pense plus, lui conseilla Kate. Il partira bientôt. Je ne peux le garder plus longtemps chez nous. Maintenant, veuillez m'excuser, j'ai des lettres à écrire.

Un sourire artificiel plaqué sur les lèvres, elle les regarda sortir. Juste avant de franchir le seuil, elles se retournèrent.

— Kate, veux-tu que j'annule mon excursion à Exeter avec maman ? demanda Nancy. Je serais enchantée de rester ici pour te tenir compagnie. Je n'ai pas besoin de faire des achats, à vrai dire.

— Seigneur, non ! Aurélie en aurait une crise de nerfs.

Mais la gentillesse de sa sœur eut raison de la volonté de Kate. A peine la porte se fut-elle refermée sur les deux femmes qu'elle se jeta, en larmes, sur le canapé.

Elle n'aurait même pas su dire pourquoi elle sanglotait. Qu'avait-elle imaginé ? Qu'Edward tournerait la page sur son ancienne vie et se jetterait à ses pieds ? Que sa vie serait sauvée du naufrage et que le bonheur s'offrirait à elle ?

Cela n'arriverait pas.

Reggie lui-même, si odieux soit-il, était assez perspicace pour voir ce qu'était sa vie. En fait, il lui avait fait la meilleure offre qu'on lui ferait jamais... et elle relevait du chantage.

Elle n'obtiendrait certainement rien de mieux de la part de Ned Quartermaine. D'ailleurs, il avait été très clair. Il n'y aurait rien de plus entre eux que ce lien étrange né de circonstances bizarres, et une brève nuit de passion.

Il n'était pas du tout le genre d'hommes qu'elle avait imaginé. Elle avait fini par se persuader que diriger un club de jeu pouvait être pardonnable. Mais abandonner son enfant ? Cela touchait un point trop sensible chez elle pour qu'elle lui trouve une excuse.

Oh ! ces hommes avaient généralement des douzaines de bonnes raisons d'agir ainsi. Comme son père. Quand Nancy était née, le mariage de leurs parents battait déjà de l'aile, et James avait

cessé de s'intéresser à ses filles, trouvant plus commode de les expédier dans le Somerset. C'était cet abandon qui expliquait la colère de Nancy à l'égard d'Edward.

Si on le questionnait, Edward répondrait sûrement que son occupation professionnelle ne lui permettait pas d'élever un enfant. Que les hommes ne pouvaient comprendre leurs filles. Ou bien, comme le disait leur propre père, que les enfants avaient besoin du bon air de la campagne.

Mais les filles avaient aussi besoin de leur père. De quelqu'un pour leur apprendre à monter à cheval et à manier une batte de cricket. De quelqu'un qui leur dise qu'elles étaient jolies, même si ce n'était pas vrai.

Un enfant avait besoin de l'amour de son père. Le lui refuser était d'un égoïsme intolérable !

Elle se recroquevilla sur le canapé et posa la tête sur l'oreiller. A cet instant, la porte s'entrouvrit. Filou entra de sa démarche chaloupée et la considéra d'un air solennel.

Il demeura devant le canapé, posant sur elle un regard de sincère compassion.

Kate soupira, et tapota l'assise du canapé.

Filou fit un bond, et ses pattes arrière battirent l'air un moment, sans parvenir à prendre place sur le coussin. Elle posa la main sur son arrière-train pour l'aider à grimper, et il s'écroula à côté d'elle avec un soupir.

Passant un bras autour de son petit corps replet, elle l'attira à elle. Il soupira encore, fut parcouru d'un frémissement, puis s'endormit et se mit à ronfler.

*Voilà tout ce que j'obtiendrai jamais de la vie,* se dit-elle.

Un petit chien asthmatique. Ou bien un escroc dans le genre de lord Reginald Hoke.

Entre les deux, elle opta pour le chien.

Un bras posé sur lui, elle sombra dans le sommeil.

# Chapitre 13

## *Le dilemme de Kate*

Kate parvint à éviter Edward le reste de la journée, sans faire trop d'efforts. En réalité, elle ne vit pratiquement personne.

D'après Mme Peppin, Nancy était restée enfermée plus de deux heures avec Aurélie, pour préparer leur grande journée dans les magasins. Déclarant que l'excursion à Exeter était trop fatigante pour qu'elle y songe, lady Julia s'était installée dans la bibliothèque avec un livre. Sir Francis et le comte de Macey avaient décidé de faire une longue promenade sur la lande. Reggie, lui, passa l'après-midi dans la salle de billard, avec une bouteille du meilleur cognac de Bellecombe.

Quant à Edward, Kate supposa qu'il se trouvait encore avec Anstruther. Aussi, après avoir fait dire qu'elle ne descendrait pas pour le dîner en raison d'une migraine bien réelle, elle alla directement se coucher.

A l'aube, elle fut tirée d'un sommeil peuplé de rêves par Mme Peppin, qui lui secouait l'épaule.

— Mademoiselle, réveillez-vous, vite !

— Hmm ?

Kate se souleva sur un coude, dérangeant le pauvre Filou, qui, pour une fois, avait abandonné Aurélie. La gouvernante se tenait au-dessus d'elle, dans la lumière jaune de sa lampe.

— Peppie ? Que se passe-t-il ? C'est maman ?

— Non, non, ma chère, répondit Peppie en posant la lampe sur la table de chevet. Le jeune Tom Shearn est dans la cour. Il dit que Jenks a une génisse en train de mettre bas, mais que ça se passe mal. Il y a deux veaux et le premier se présente par le siège.

— Zut ! fit Kate, repoussant ses cheveux en arrière et bondissant de son lit. Une devon ?

— Non, une hereford, mon petit. Trop précieuse pour qu'on la laisse mourir, selon Jenks.

— Il a raison. Que dit Anstruther ? C'était son idée, d'élever des herefords. Ont-ils envoyé chercher le vétérinaire à Taunton ?

— Oui, mais Jenks pense qu'il arrivera trop tard. Anstruther est en train de se préparer pour emmener Mme Wentworth à Exeter, il ne veut pas la contrarier. Il a envoyé Tom vous prévenir et vous demander ce qu'il fallait faire.

— *Exeter ?*

Penchée au-dessus de sa bassine d'eau, Kate se figea, incrédule.

— Les emplettes de ma mère ont la priorité sur une génisse de Hereford de quarante guinées ? Mon Dieu, Aurélie rend donc tout le monde fou ?

— Habillez-vous, mademoiselle. Il n'aurait pas envoyé Tom vous appeler s'ils n'avaient pas besoin de vous.

— Très bien. Ramenez Filou dans la chambre de maman, et faites seller Athéna. Oh ! et... Peppie ? Dites à Fendershot de charger mon pistolet et de le mettre dans mon sac.

Mme Peppin fit la grimace, mais Kate n'allait pas laisser une vache souffrir si on ne pouvait rien faire pour elle, qu'elle coûte quarante, ou quatre cents guinées. Et les choses envisageables pour sauver la pauvre bête étaient horribles.

Comme pour tous ses autres soucis du moment, elle préférait ne pas y penser à l'avance.

Cependant, certains jours, elle se demandait comment sa vie avait pu en arriver là. Elle avait grandi en pensant mener plus tard une existence banale. Le mariage, des enfants, un bonheur domestique. Et, jusqu'à la veille, elle n'avait pas vraiment renoncé à ce rêve.

Mais elle venait de vivre la nuit la plus malheureuse de sa vie, depuis la mort de Stephen. Même le chien avait éprouvé de la peine pour elle. Elle était furieuse. Profondément furieuse contre elle-même et contre Edward. Et pourquoi ? Parce qu'il n'avait pas cru bon de lui parler de sa fille ?

Croyait-elle vraiment tenir une place si importante dans sa vie ? Était-elle assez naïve pour penser que le fait de partager son lit obligeait Edward à tout lui dévoiler de son existence ? Lui avouer ses péchés et ses secrets ? Qui devaient être nombreux, elle n'en doutait pas une seconde.

Oh ! Il appréciait sa compagnie. Mais, à la fin de la journée, elle ne comptait pas plus pour lui que la pauvre petite Annie Granger. Elle n'était que la très ordinaire Katherine Wentworth, que l'on appelait pour soigner une génisse sur le point de mettre bas.

— Comme si j'y connaissais quelque chose !

Mais elle baignait dans l'univers de la ferme, et ce n'était pas sa première naissance. Les moutons, les vaches, et même une fois une jument. Anstruther et son grand-père avaient commencé à l'habituer à tout cela avant même que son frère n'ait été allongé dans la tombe.

Quel autre choix se présentait pour Bellecombe ?

Qu'elle devienne l'épouse de Reggie ?

— Comme s'il savait ce qu'il fallait faire, ce petit couard ! J'aurais encore mieux fait d'épouser Tom Shearn.

Kate termina une toilette rapide, s'habilla sans prendre le temps de mettre son corset, noua rapidement ses cheveux, enfila ses bottes, prit sa cravache, et alla retrouver Tom.

\* \* \*

Edward avait dormi tard, ce qui était très rare, et il se dépêcha de se préparer pour descendre déjeuner. Il avait passé tout l'après-midi précédent à cheval, à faire le tour de sa nouvelle propriété.

Heatherfields était dans un tel état d'abandon que cinq ou six mille livres seraient nécessaires, selon les calculs d'Anstruther, pour remettre la propriété en état. Mais quelle superbe maison ce serait, une fois restaurée ! Dire qu'il avait pratiquement volé cette demeure à Reggie, ce pauvre fou !

Heatherfields n'était pas, comme ce dernier l'avait prétendu, un simple pavillon de chasse. C'était un très beau manoir élisabéthain aux proportions parfaites et aux vastes jardins. L'ensemble était resté inchangé au fil du temps.

Anstruther avait été désolé de constater que l'intérieur n'était pas habitable, mais Edward ne partageait pas son pessimisme. Connaissant lord Reginald Hoke, il s'était attendu au pire. Mais il préférait que les chambres soient restées dans leur état d'origine, plutôt que d'avoir été gâchées par deux siècles de restaurations de mauvais goût.

Quand la demeure aurait retrouvé son aspect originel, ce serait l'endroit idéal pour Annie. Le genre de maisons où elle pourrait recevoir d'éventuels prétendants. Une maison destinée à l'aristocratie terrienne anglaise, propre à faire rêver les riches jeunes marchands, ou les fils de banquiers avisés.

C'est-à-dire des jeunes gens qui ne pourraient se permettre de mépriser les origines incertaines d'Annie et qui, une fois mariés, n'essaieraient pas d'étouffer les bruits selon lesquels leur épouse était *peut-être* la petite-fille d'un duc.

Mais il se laissait emporter par son imagination. Il faudrait probablement des années pour remettre la demeure en état, surtout si les charpentes étaient aussi vermoulues que le craignait Anstruther. A ce moment-là, Annie serait en âge de recevoir de riches et jeunes prétendants. Et, malgré les réticences de Mme Granger à le voir, il voulait absolument venir en aide à la fillette.

Tout en nouant sa cravate, il considéra son reflet dans le miroir et songea, non pour la première fois, qu'il n'était pas le mieux placé pour accomplir cette tâche. Il souhaita soudain pouvoir demander conseil à Kate. Pour la rénovation du domaine, mais surtout pour Annie. Que savait-il, après tout, des besoins d'une jeune fille ? Comment lui faire faire ses débuts en société ? Et, plus difficile encore, comment persuader Mme Granger de lui permettre de s'en occuper ?

Celle-ci ne l'acceptait toujours pas, ne voulait ni de son aide ni de sa présence, bien que les circonstances l'obligent à supporter les deux. Elle voulait à tout prix protéger la fillette, mais ne comprenait pas que la cacher ne faisait que nourrir les commérages à son sujet.

Lui-même s'accommodait volontiers des potins, s'ils servaient ses projets. Et l'ambiguïté concernant la naissance d'Annie valait mieux que la vérité. Mais Annie grandissait. Un jour, il faudrait bien dire... *quelque chose* sur elle.

Il aurait aimé dire la vérité à Kate, du moins ce qu'il en savait. Mais pour quelle raison l'aurait-il fait ? Il n'y avait rien pour lui à Bellecombe. Kate ne voudrait pas de lui, et c'était mieux ainsi. Alors, pourquoi jeter Annie dans le bûcher avec tous ses mauvais choix ?

Sa cravate était mal nouée. Il crispa les doigts sur le nœud trop serré, arracha le ruban de soie, et le jeta sur son lit.

C'était cela, ce qu'il voulait ? Mettre son âme à nu pour Kate ? Lui promettre un amour éternel, jurer de devenir meilleur ? Cela ne marcherait pas. Sa naissance était peut-être incertaine, mais son passé n'était que trop clair.

De plus, le vieux Pettibone, le directeur d'école, avait vu juste. Il y avait chez lui un trait de dureté qui ne disparaîtrait jamais. Il l'avait même cultivé précieusement. C'était ce qui lui avait permis de survivre, même s'il en avait été marqué à vie. Une arme était souvent à double tranchant.

Non, il valait mieux savourer la compagnie de Kate pendant les jours à venir, et forger avec elle des liens d'amitié. Il n'avait pas l'intention de l'entraîner dans une liaison sordide et, grâce au ciel, elle n'était pas assez folle pour l'accepter !

Cependant, comment ferait-il pour visiter Heatherfields pendant des mois, voire des années, sans céder à la tentation d'aller la voir ? Dans son cœur et dans ses souvenirs, Kate, Bellecombe et tous ses autres occupants étaient liés aussi solidement que ce maudit nœud de cravate qu'il ne parvenait pas à défaire.

Il prit une autre cravate noire et la noua. Quel que soit le choix qu'il ferait, cela pouvait attendre. Si la migraine de Kate avait disparu, elle accepterait peut-être de l'accompagner à Heatherfields pour inspecter les clôtures. Quel mal y avait-il à le lui demander ? En fait, c'était même logique, puisque les deux propriétés étaient voisines.

Rassérénié à l'idée de passer du temps avec elle, Edward enfila sa veste et se hâta de descendre.

Malheureusement, il ne trouva qu'Aurélie et Nancy dans la salle à manger. Un sac de voyage bien rempli était posé près de la porte, et le chien ronflait à côté, roulé en boule sur un tapis. Mme Wentworth portait un chapeau à large bord de dentelle et de soie rose.

— Bonjour, monsieur Quartermaine ! lança-t-elle de sa voix chantante. N'est-ce pas une superbe matinée ?

— En effet, madame, dit-il en balayant la pièce du regard dans le vain espoir de voir surgir la silhouette de Kate. Je pense que je vais retourner à Heatherfields. Lady d'Allenay est-elle descendue ?

— Nous ne l'avons pas vue. Je crois qu'elle est déjà sortie.

Nancy ne lui accorda pas un regard.

— Peppie nous a dit qu'elle était allée soigner une vache malade, l'expliqua-t-elle cependant, les yeux fixés sur la nappe.

— Oh... En aura-t-elle pour longtemps ?

— Toute la journée, je pense.

— Ah, dommage...

Il alla se servir une tasse de café. Irait-il rejoindre Kate, ou attendrait-il simplement son retour ?

— Quelqu'un s'en va aujourd'hui ? demanda-t-il en regardant le gros sac.

— Non, non, nous allons juste faire des achats ! répondit Aurélie d'une voix un peu trop haut perchée. J'ai quelques robes qui ont besoin de dentelles et de chaussures assorties et... oh là là ! Il me faut toutes sortes de fanfreluches.

— Oui, bien sûr.

Edward prit des œufs et des harengs, puis alla s'asseoir. A ce moment, Anstruther apparut dans l'entrebâillement de la porte.

— Je suis là, Nan. Vous êtes prête ? Bonjour, Quartermaine.

Nancy se leva, mais ses joues avaient perdu toute couleur.

— Oui. Oui... je suis prête.

Anstruther lui offrit le bras de façon un peu formelle, et Aurélie les suivit en adressant un petit geste d'adieu à Edward.

— *Bonne journée*, monsieur Quartermaine. Nous aurons toutes sortes de choses à nous raconter, à notre retour !

Edward ne voyait vraiment pas pourquoi. Il ne connaissait rien à la mode féminine, et n'avait jamais eu de maîtresse qui exigeait qu'il prête attention à ces choses-là. Il préférait de loin la façon de s'habiller de Kate. Ses vêtements étaient simples, pratiques. Excepté cette toilette vert et or...

Quant à Nancy, la pauvre petite semblait maussade. Néanmoins, il avait perçu une lueur d'espoir dans ses yeux quand elle avait regardé Anstruther. De toute évidence, quelque chose la tarabustait. Et pourquoi Anstruther les accompagnait-il déjà ? Ah, oui, cette histoire de charrue...

Edward secoua la tête, pensif. Comme tous les occupants de Bellecombe, dès que Mme Wentworth apparaissait, Anstruther était comme une souris entre les pattes d'un chat. Mais, comme il ne pouvait rien faire pour aider le pauvre diable, il laissa ses pensées retourner à la robe vert et or, tout en sirotant son café.

\* \* \*

Kate rentra en fin d'après-midi, accompagnée de Tom Shearn. Elle était exténuée.

— C'était une bonne journée de travail, madame, dit-il, alors qu'ils franchissaient la deuxième

grille du château.

Kate mit pied à terre.

— Merci d'être resté, Tom. Je ne m'en serais pas sortie, seule avec Jenks. Deux veaux, et toute la journée pour les mettre au monde. C'est inimaginable !

— Heureux de vous avoir rendu service, madame. Je vais ramener Athéna à l'écurie, Motte s'en occupera.

— Dieu soit loué ! s'exclama Mme Peppin en accueillant Kate devant la porte. Vous semblez à bout de forces, mademoiselle.

— Félicitez-moi, Peppie. Les deux veaux sont nés, et nous avons gagné vingt livres.

— Mme Wentworth les aura sans doute dépensées en rubans aujourd'hui. Je vais vous faire préparer un bain. Jasper, cours chercher de l'eau, au lieu de rester planté là ! Tu n'as jamais vu de boue et de sang ?

Le valet hocha la tête, et fila.

— Soyez bénie, Peppie ! A quelle heure dînons-nous ?

— Personne ne l'a décidé, mademoiselle. 19 h 30, je suppose ?

Kate se retourna dans l'escalier.

— Quoi, maman n'est pas rentrée ?

— Personne ne l'a vue depuis qu'elle est partie au village.

— Au village ? Pourquoi sont-elles passées par le village pour se rendre à Exeter ?

La gouvernante haussa les épaules.

— Je ne saurais le dire, mademoiselle. Mais elles sont bien parties dans cette direction, car Hetty, qui était en train de secouer des tapis, les a vues par la fenêtre.

— Bon. 19 h 30, donc. Elles mangeront un repas froid, si elles sont en retard.

Sur le palier, elle se heurta à Edward, qui descendait de sa nouvelle chambre située au deuxième étage. Les nerfs déjà à vif, elle sentit les battements de son cœur s'emballer, et le désir, familier à présent, s'empara d'elle.

Puis elle se rappela l'existence d'Annie Granger.

— Kate ! s'exclama-t-il en faisant un geste vers elle, comme pour lui prendre l'épaule. Kate, mon Dieu ! Comment vous sentez-vous ?

Elle jeta un coup d'œil à ses habits tachés, mais ne s'arrêta pas.

— Très bien. L'inconvénient d'être fermière, je suppose. Nous nous verrons au dîner.

Il demeura figé sur le palier.

— Oui, bien sûr. Mais je voulais vous dire...

— Cela ne peut pas attendre le dîner ? J'aurai plus de temps.

— Bien. Certainement.

Elle regagna sa chambre d'un pas pressé, sans se retourner. Puis elle fit claquer la porte derrière elle, se mordant les lèvres de dépit.

Jurant tout bas, elle alla prendre une bouteille du meilleur whisky écossais d'Anstruther, qu'elle gardait en réserve pour ce genre de circonstances. Elle s'en versa deux doigts, et en avala la moitié d'un coup. L'alcool lui brûla la gorge et ses yeux s'embruèrent de larmes, ce qui n'était pas dû uniquement au whisky.

Son bras droit était endolori, elle était sale, et elle sentait mauvais. La boue, le sang, le fumier, la sueur.

Elle n'avait pas besoin, pour couronner le tout, de penser à Edward et Annie.

Elle avala le reste du whisky et alla se déshabiller dans le cabinet de toilette. Peu après, elle

entendit le bruit métallique de la baignoire en cuivre que l'on apportait. D'ordinaire, celle-ci était réservée aux bains de lait et de champagne d'Aurélie, dont la préparation affolait la pauvre fille de la laiterie qui en était chargée.

Derrière la porte, Peppie exhortait les valets à aller plus vite. Quelques minutes plus tard, Kate put se tremper dans l'eau chaude jusqu'au menton.

Elle eut la surprise de voir entrer Tillie, la femme de chambre de sa mère, sans doute appelée par Peppie. Cette dernière lui lava les cheveux avec le *savon de Marseille* d'Aurélie et les rinça au vinaigre, puis lui frotta les jambes et les bras avec du sel de mer. Quand elle eut fini, Kate se sentit parfaitement propre et détendue.

Ensuite, Tillie lui peigna les cheveux devant le feu, les boucla et les coiffa avec soin. Kate était trop fatiguée pour protester ; elle préféra se laisser aller à ses rêveries.

Elle ne pouvait chasser Annie Granger de son esprit. Cependant, elle avait beau fouiller sa mémoire, elle ne se rappelait pas son visage. Ressemblait-elle à Edward ?

Avait-elle des cheveux dorés et des yeux verts ? Avait-elle hérité de sa beauté ?

En proie à un accès de tristesse, elle alla prendre un châle dans son armoire. Il fallait chasser ces idées noires ; elle avait des responsabilités. Aurélie et Nancy parties, il lui incombait de s'occuper des invités. Julia, de Macey et sir Francis avaient déjà dû descendre.

Décidant soudain que la couleur du châle ne lui convenait pas, elle le jeta sur le lit. Le cachemire atterrit souplement sur la couverture, avec un léger bruit de papier froissé. Elle était déjà retournée dans le cabinet de toilette, quand elle prit conscience que ce bruit n'était pas normal.

Elle fit demi-tour et souleva le châle. Une feuille pliée en quatre était posée sur son oreiller. Elle la saisit avec un sentiment de malaise.

\* \* \*

Sortant de sa chambre, lady Julia marqua une pause dans le couloir et caressa ses boucles d'oreilles en se demandant si elle avait fait le bon choix. C'est alors que Kate surgit dans le corridor, la lettre à la main.

— Seigneur, Katherine, vous avez une mine épouvantable !

— Julia ! Savez-vous quelque chose ? demanda-t-elle, lui brandissant la lettre sous le nez.

Celle-ci la prit, la parcourut, et éclata de rire.

— Oh ! Aurélie ! Que va-t-elle encore inventer ?

Kate lui reprit vivement la missive des mains.

— Je vais vous dire ce qui va se passer, Julia ! Oncle Upshaw va lui couper la tête et la promener au bout d'une pique ! Voilà !

Julia eut un mouvement de recul, comme si elle craignait que la fureur hystérique de Kate ne soit dangereuse.

— Vous avez raison, dit-elle d'un ton conciliant. Pauvre Kate ! Je suis désolée de m'être mise à rire. C'est terrible. Que puis-je faire ?

— Montez à l'étage et dites à M. Quartermaine que j'ai besoin de lui. Je descends chercher Peppie.

Sur ces mots, elle dévala l'escalier et bondit sur la pauvre gouvernante.

— Mademoiselle ! Que vous arrive-t-il ? Auriez-vous vu un fantôme ?

— Non, mais je crains d'en voir un bientôt, Peppie. Celui de maman. Oncle Upshaw va sûrement l'étrangler.

Mme Peppin saisit la lettre et la lut.

— Saperlipopette ! Ils vont se... marier ?

A cet instant, Edward apparut dans l'escalier.

— Kate ? Que se passe-t-il ?

— Oh ! Edward ! C'est à n'y rien comprendre ! Aurélie a persuadé Richard et Nancy de s'enfuir pour se marier.

— Seigneur ! Mais... comment ?

Mme Peppin lui tendit la lettre.

— Là est la question, monsieur ! Nous ne savons pas comment. Seulement *qui* a manigancé tout cela. Que faut-il faire, mademoiselle Kate ?

Kate porta la main à son front, tandis qu'Edward lisait.

*Réfléchir.* Il fallait réfléchir.

— Nous devons les en empêcher, déclara-t-elle d'une voix ferme. Attendez... Anstruther le fera peut-être ? Il les a accompagnés. Il a du bon sens.

— Il est sans doute trop tard pour empêcher quoi que ce soit, objecta Edward, l'air sombre.

— Oh ! mon Dieu ! Et oncle Upshaw qui sera là demain ! A vrai dire, je l'attendais même aujourd'hui.

Edward replia pensivement la lettre.

— Mme Wentworth espère donc obtenir une licence spéciale auprès de l'évêque d'Exeter, afin que Richard et Nancy puissent se marier.

— Je ne vois pas comment ! s'exclama Kate. Sans la signature d'oncle Upshaw, elle ne peut rien faire.

— Il est vrai qu'une mère ne peut donner son autorisation. Seul un tuteur... ou un père peut le faire.

— Papa est mort depuis longtemps, et oncle Upshaw est à Londres, ou en route pour venir ici. Je vous assure qu'il n'a pas encore donné son accord. Aurélie a dû inventer un stratagème.

— Ma chère Kate, dit Edward en lui posant une main dans le dos, voulez-vous que nous partions à leur poursuite ? Vous n'avez qu'un mot à dire.

— Je ne sais pas !

Kate soupira, consciente qu'elle n'aurait pas dû faire appeler Edward dans un moment de panique. Déjà, elle avait envie de s'appuyer sur son épaule, de faire confiance à son jugement.

— J'ai peut-être réagi trop vivement. Anstruther ne laissera sûrement pas Aurélie ruiner la réputation de Nancy. Quand il comprendra quels sont ses projets, il les ramènera à Bellecombe au plus vite.

— Je ne compterais pas trop là-dessus, si j'étais vous, lâcha tranquillement Edward.

— Pourquoi ? Anstruther est un homme vif et sensé.

Edward eut une curieuse hésitation.

— A quelle distance se trouve Exeter ? Quarante kilomètres ?

— Un peu moins. Pourquoi ?

— Quatre personnes dans la voiture de Mme Wentworth ? C'est trop loin, Kate. Je suis sûr qu'ils ont dû prendre le train, bien que votre mère ait horreur de cela. Ils ont dû arriver à Exeter avant midi.

Kate s'efforça de maîtriser son inquiétude.

— Oui, vous avez raison...

Il lui caressa doucement les reins, et elle ne protesta pas, en dépit de la présence de Peppie.

Elle était trop abasourdie pour se soucier de bienséance.

— Votre mère est très maligne, ajouta-t-il. Il se peut qu'ils aient filé en Ecosse.

— En Ecosse ? Pour se marier à Gretna Green ? Richard n'accepterait jamais de faire une chose pareille !

— Alors, supposons qu'ils sont allés à Exeter comme prévu. Je vais partir à leur recherche.

— Merci, dit-elle avec gratitude. Je ne devrais pas vous confier cette responsabilité. Je devrais au moins vous accompagner.

— Non. Faites préparer les chevaux. J'ai vu un cabriolet qui avait l'air rapide à l'écurie.

— C'était celui de Stephen.

— Il semble léger, et j'irai plus vite si je suis seul.

— Oui. Oui, bien sûr. Il y a une chance que maman vous écoute.

— Vous, votre place est à Bellecombe, au cas où votre oncle arriverait entre-temps. Il faudra lui dire... quelque chose. Je ne sais quoi.

— Je lui annoncerai qu'Aurélie a kidnappé Nancy. D'ailleurs, c'est presque le cas. Nancy s'était résignée à attendre notre oncle. Je sais que les intentions de ma mère sont bonnes, mais elle ne réfléchit pas.

Edward remontait déjà dans sa chambre.

— J'attrape mon pardessus. Je vais d'abord me rendre à la gare pour essayer de savoir s'ils ont pris le train.

— Je demande à Motte de préparer le cabriolet, annonça Mme Peppin.

— Edward !

A mi-escalier, il se retourna.

— Oui, Kate ?

— Je voudrais m'excuser, dit-elle, agrippant la rampe pour le rejoindre. J'ai été un peu brusque avec vous, tout à l'heure.

— Vous étiez fatiguée. Vous l'êtes encore.

Il lui prit le menton et se pencha, comme pour l'embrasser. Elle se dit qu'elle n'aurait pas protesté s'il l'avait fait.

— Ne vous inquiétez pas. Je retrouverai votre mère. Mais il sera certainement trop tard.

— Oh ! Edward ! Je veux réellement que Nancy épouse Richard. Mais maman va causer un grand scandale, mettre oncle Upshaw très en colère, et sans doute gâcher la réputation de Nancy, pardessus le marché.

— Ma chère, votre mère ne prendra pas ce risque ; elle n'est pas aussi écervelée que vous le croyez. Upshaw sera furieux, c'est sûr. Et il y aura un peu de scandale, mais uniquement ici. Cela ne sortira pas de la maison. Vous comprenez ?

— Oui, je... je crois.

— Quand je l'aurai retrouvée, vous empêcherez le scandale de se répandre et tout rentrera dans l'ordre.

— J'aimerais avoir autant d'assurance que vous. Allez... Partez vite, avant que mon oncle n'arrive

— Très bien.

— Et, Edward... merci ! lança-t-elle à mi-voix.

## Chapitre 14

### *Le pasteur se marie*

Le ciel est toujours plus sombre avant que l'orage n'éclate, et quand Edward atteignit le château, accompagné d'Aurélie, la lune pâle ne parvenait pas à percer l'obscurité. Les grondements commençaient de résonner dans le hall de Bellecombe.

Il n'avait eu aucun mal à la trouver, sur le quai de Wellington Station, où elle cherchait quelqu'un pour la reconduire au château. Pendant le trajet, il ne lui avait pas demandé ce qui s'était passé. Cela ne le regardait pas, et elle ne lui fournit aucune explication, sinon qu'après une querelle avec Anstruther elle avait préféré laisser Nancy et Richard à Exeter.

Elle était à présent assise à côté de lui et se cramponnait à la portière du cabriolet. Sage précaution, étant donné la vitesse à laquelle ils voyageaient. Il ne voulait pas que Kate s'inquiète plus que nécessaire. Par chance, elle eut la sagesse de garder le silence, alors qu'ils fonçaient sur la route à tombeau ouvert.

Mais, quand ils franchirent le pont au-dessus des anciennes douves de Bellecombe, elle ne put réprimer un petit cri de consternation.

— *Mon Dieu !* Je vais être pendue, je crois.

Après avoir négocié le passage sous la herse, Edward leva les yeux. Dans la cour intérieure, des domestiques couraient en tous sens, des torches à la main. Les valets transportaient les bagages sortis d'une grande voiture de voyage.

Son cœur sombra.

— Lord Upshaw, je suppose ?

— Je pense, répondit Aurélie, résignée. Cela tombe mal, mais je savais qu'il fallait que je me dépêche. *Ma foi*, monsieur Quartermaine, cela ne va pas être facile.

Certainement pas. Une voix forte et autoritaire retentit dans l'obscurité, exigeant quelque chose. D'un mouvement souple, Edward sauta à terre pour aider Aurélie à descendre.

— Apparemment, Upshaw est sur le point de réduire quelqu'un en charpie. Il ne serait pas juste qu'il s'en prenne à Kate.

— Je connais mon devoir, monsieur, répliqua Aurélie avec dignité. Je vous remercie de m'avoir ramenée aussi vite.

Il lui agrippa le bras.

— Madame Wentworth, je crois avoir une petite idée de ce qui se passe. Aussi, je vous suggère de faire taire Upshaw avant que le scandale ne se répande.

— Excellent conseil, monsieur Quartermaine. Vous m'avez fait économiser du temps, et vous épargnez des soucis à Kate.

Après avoir échangé un mot avec Motte, Edward suivit Aurélie. Celle-ci traversa stoïquement la cour. Un grand réticule pendait à son bras, et elle tenait dans son autre main son chapeau rose et voyant.

Il la rattrapa devant le perron, et entra sur ses talons.

Un homme grand et imposant faisait les cent pas dans le hall. Toujours vêtu de son pardessus de voyage, il tenait une main plaquée sur son front.

Edward arrêta Mme Peppin au passage.

— Les domestiques sont au courant de quelque chose ?

— Non, et ils ne sauront rien, vous pouvez me faire confiance.

— Maman ! s'exclama Kate, soulagée. Oh ! Edward, merci !

— *Aurélie !*

L'homme pivota sur ses talons avec une surprenante vivacité.

— Vous allez pouvoir m'expliquer ce qui se passe ici... Où étiez-vous passée ?

— *Mon Dieu*, Archie, depuis quand suis-je obligée de vous rendre des comptes ? dit Aurélie en se haussant sur la pointe des pieds pour embrasser Upshaw sur la joue.

— Quand il s'agit de Nancy, c'est votre devoir !

— Mon oncle, je vous en prie, dit Kate d'un ton apaisant. Allons nous asseoir dans la bibliothèque. Peppie, pouvez-vous nous faire servir du thé ?

— Certainement, madame.

— Oncle Upshaw, je suis sûre que toutes vos questions trouveront une réponse raisonnable.

— Je l'espère, ma petite. Et vous, monsieur, qui êtes-vous ? ajouta-t-il comme s'il remarquait Edward pour la première fois.

Aurélie prit familièrement le bras d'Edward.

— M. Quartermaine est mon ami. Venez avec nous, Edward. Je pense que j'aurai besoin d'un témoin impartial.

De quoi diable pourrait-il témoigner ? Il n'en avait pas la moindre idée. En revanche, il ne voulait pas que Kate subisse les conséquences des extravagances de sa mère. Il l'interrogea du regard, et elle lui fit signe de les suivre.

Il savait qu'il n'aurait pas dû le faire. Il aurait dû regagner sa chambre avec une bouteille de cognac et rester en dehors de la bagarre. Mais Mme Wentworth lui tenait le bras d'une main de fer, et Kate semblait avoir besoin d'un soutien moral. Ils emboîtèrent le pas à Upshaw, qui lui faisait l'effet d'être une version agrandie du carlin d'Aurélie.

Il avait une idée assez précise de ce qu'avait dû faire la mère de Kate. Les femmes dans son genre avaient des secrets à foison, et menaient les hommes par le bout du nez.

Quand la porte de la bibliothèque fut refermée, au lieu de s'asseoir avec eux près du feu, Aurélie jeta son chapeau de côté et se mit à arpenter la salle d'un pas énergique.

— Eh bien, madame ? lança Upshaw.

— Archie, vous suspectez le pire, et vous avez raison. Nancy n'est pas là. Elle est mariée. J'ai agi contrairement à ce que vous souhaitiez et veillé à ce que ce mariage ait lieu. Vous pouvez crier contre moi autant que vous voulez.

Son beau-frère se leva d'un bond, pointant vers elle un doigt accusateur.

— Comment osez-vous ? Et comment espérez-vous que je vais accepter cela ?

— Oh ! maman, murmura Kate. Dites-moi que ce n'est pas vrai !

— Ce n'est pas vrai, car ce n'est pas légal, déclara Upshaw. Quoi qu'Aurélie ait pu faire, soyez certaine que je le déferai avant la fin de la semaine !

Aurélie haussa les épaules.

— *Bien sûr*, Archie, vous pouvez essayer. Mais pas tout de suite, j'espère ? Nancy et Richard passent leur nuit de noces dans le plus bel hôtel d'Exeter. Je ne voudrais pas qu'ils soient dérangés.

Les yeux d'Upshaw lancèrent des éclairs.

— Par Dieu, madame, vous passez les bornes ! hurla-t-il, tapant du poing sur la table. Une nuit de noces ! La petite est perdue !

Aurélie arrondit les yeux, l'air ingénu.

— *Vous croyez ?* Oui, vous avez sûrement raison, maintenant que j'y pense. Pauvre Nancy ! Plus aucun homme ne voudra d'elle, à présent.

Edward se pinça pour ne pas rire, mais Upshaw n'avait pas l'air amusé du tout.

— Oui, sa réputation est ruinée ! C'était ce que vous vouliez, espèce d'intrigante ! Mon Dieu, Aurélie, savez-vous ce que vous avez fait ?

— *Mais oui*, je crois, répondit Aurélie, recouvrant soudain son sérieux. J'ai fait un choix de mère pour ma fille. Comme j'en aurais parfaitement le droit, si les lois de ce pays étaient justes. Je suis convaincue qu'elle aime Richard Burnham et qu'elle a assez de maturité pour le choisir en toute lucidité. C'est pourquoi je l'ai autorisée à l'épouser.

— Mais vous n'avez aucune autorité légale ! répéta Upshaw, comme s'il s'adressait à un enfant. Vous n'êtes qu'une femme, sans la moindre jugeote !

Aurélie leva les mains devant elle.

— *Oui, oui*. Cela a toujours été mon problème. Je n'ai pas de cerveau, hélas.

— Ne soyez pas impertinente, madame ! Je ferai tout ce qui est légalement possible pour défaire ce mariage. Et, tant que j'aurai mon mot à dire, Nancy n'aura pas un sou de son héritage.

Kate se leva, repoussant brusquement son fauteuil.

— Oncle Upshaw, en voilà assez !

Il se tourna vers elle, tel un taureau sur le point de foncer. Edward s'apprêta à intervenir, mais Kate leva la main et Upshaw se figea.

— Monsieur, je crains que vous ne deviez accepter le choix de ma mère, dit-elle avec fermeté. Nancy est mariée à un homme bon et honorable, et j'approuve cette union. Même si nous étions assez idiots pour vouloir intervenir, nous ne pourrions arriver à Exeter assez vite pour les empêcher de passer la nuit ensemble. Donc, comme dirait maman, *c'est fini*.

— Vous étiez vous aussi dans le secret, Katherine ? Vous avez conspiré avec votre mère ? Cette femme n'a aucune moralité, et elle est à moitié folle par-dessus le marché !

A ces mots, Edward se leva.

— Je vous demande pardon, Upshaw, mais je voudrais vous parler en tête à tête.

Upshaw tressaillit, battant des paupières comme s'il essayait de se rappeler qui était Edward.

— Je ne vous connais pas, monsieur. Et je ne vois pas pourquoi je discuterais de cette affaire avec vous.

— Vous le ferez tout de même.

Edward darda sur lui un regard froid et dur.

— Je considère lady d'Allenay et sa mère comme des amies, poursuivit-il. Rien ne vous donne le droit de leur parler avec un tel manque de respect. Reprenez-vous, monsieur. Sinon, comme je vous le proposais, nous irons finir cette conversation dehors.

— J'ai tous les droits ! rétorqua Upshaw, avec cependant moins d'assurance. Cette enfant est

sous ma responsabilité. Je suis son tuteur.

— Dans ce cas, monsieur, si vous voulez sacrifier l'honneur de Mlle Wentworth sur l'autel de votre orgueil, explorez toutes les solutions légales pour dissoudre ce mariage. Mais je vous prie de garder un ton respectueux dans cette maison.

— N'êtes-vous pas le type qui ne se rappelait plus son nom, la semaine dernière ? grommela Upshaw. Vous me paraissez diablement sûr de vous, à présent.

— Veuillez vous asseoir, monsieur. Lady d'Allenay n'a rien à voir dans tout cela.

— En effet, dit Kate en lançant à Edward un regard de gratitude. Mais je n'ai aucun scrupule à vous dire, mon oncle, que vous vous trompez au sujet de Nancy. Elle est assez grande pour savoir ce qu'elle fait.

— Assez grande ! gémit Upshaw en retombant dans son fauteuil. Elle ne sait rien de la vie ! Elle n'est jamais allée à Londres, ne connaît pas la bonne société.

— Londres et la bonne société ne l'intéressent pas. Elle aime Richard et souhaite l'aider dans sa mission de pasteur. De plus, elle va avoir dix-neuf ans. Maman en avait à peine dix-sept quand elle s'est mariée, et à vingt ans elle avait déjà deux enfants. Si ma mémoire est bonne, Louisa vous a épousé pour son dix-huitième anniversaire. Alors, si vous voulez vous en prendre à maman, vous pouvez aussi vous en prendre à moi. Je suis contente que ce mariage ait eu lieu. Voilà, c'est dit !

— Ce n'est pas légal, marmonna Upshaw.

— Je pense que ça l'est, Archie, déclara Aurélie avec un petit haussement d'épaules désinvolte.

— Madame, nous verrons bien. Je compte rendre visite au notaire de la famille dès mon retour à Londres.

— Je vous prie, monsieur, de n'en rien faire, protesta Kate. Nous devons considérer l'intérêt de Nancy. Il vaut bien mieux qu'elle mène une vie modeste plutôt que de voir sa réputation ternie par... par quoi ? Une annulation ? C'est ce que vous envisagez ?

— Je ne le sais pas encore. Madame, vous aurez peut-être l'obligeance d'avouer comment vous avez procédé ? Visiblement, vous avez persuadé quelqu'un d'enfreindre la loi.

— Je devrais sans doute sortir, suggéra Edward. Je resterai devant la porte, Kate.

— Non ! s'écria Aurélie. Je pense, mon cher Edward, que vous savez déjà tout.

— J'en ai une vague idée, madame, reconnut-il. Mais cela ne me regarde pas.

Souriante, Aurélie déposa son réticule sur la table, devant lui, et s'assit dans un froissement de soie.

— Vous êtes connu pour votre discrétion à toute épreuve, je crois ?

— En effet.

— Alors, restez assis, commanda Aurélie, en sortant de son sac un paquet de lettres attachées par un ruban rouge.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Upshaw, l'air suspicieux.

— Ce sont des *billets doux*, Archie, répondit Aurélie d'une voix rauque et sensuelle. J'ai pris l'habitude de les collectionner, au fil des années, voyez-vous. Hélas, comme je n'ai pas plus de moralité qu'une chatte, ces lettres ne sont pas toutes de mon mari.

— Vos affaires de cœur ne m'intéressent pas, Aurélie. Pas plus que celles de votre époux, déclara Upshaw d'un ton crispé.

— Oui, mais vous aimeriez peut-être en lire une ou deux ? suggéra-t-elle en souriant et en poussant trois lettres sur la table. Celles-ci ont été écrites par un gentleman qui est actuellement au service de Sa Grâce, l'évêque d'Exeter. Une position qui lui donne le pouvoir d'agir au nom de l'évêque.

— Dans ce cas, j'espère qu'il s'est repenti de ses péchés !

— J'en suis sûre. Je pense aussi qu'il vaudrait mieux que son épouse ne sache rien de ses erreurs passées.

— Vous avez fait chanter cet homme avec ces lettres ? s'exclama Upshaw. Je le savais ! C'est exactement le genre de choses dont vous êtes capable ! Coucher avec ce pauvre idiot, puis utiliser ces preuves ensuite pour l'assommer.

— Archie, vous me peinez. Devant ma fille, en plus. Comment pourrais-je empêcher les hommes de m'écrire des lettres dans lesquelles ils me jurent un amour éternel et un désir enflammé... et dans des termes aussi originaux ! Vraiment, je n'ai pas couché avec ce pauvre homme, je n'en ai pas eu besoin. Les hommes sont idiots naturellement, sans qu'on les encourage le moins du monde.

— Mais... mais vous avez gardé ses lettres !

— *Oui*, c'est une terrible vanité, je le reconnais. Mais maintenant, au crépuscule de ma vie, alors que ma beauté m'abandonne, que ma silhouette s'affaisse, ces lettres me consolent, Archie. En fait, je crois que je demanderai à être enterrée avec elles.

— Dans très longtemps, j'espère, intervint Kate. Maman, je vous en prie, ne parlez pas de cela.

— *Eh bien*, nous devons tous mourir un jour. Mais cela n'arrivera pas bientôt à ce monsieur, du moins il ne sera pas tué demain par son épouse. N'était-ce pas gentil de sa part de fournir au révérend Richard Burnham une licence lui permettant de se marier aujourd'hui ?

— Sans la bénédiction du père de la mariée, ni, en l'occurrence, celle de son tuteur ! protesta Upshaw. C'est absolument illégal.

Aurélie leva les yeux au ciel.

— *Mon Dieu*, Archie ! Tout cela est parfaitement légal.

Elle jeta un coup d'œil à Kate, et ses joues se colorèrent un peu.

— En fait, j'avais l'accord du père de Nancy. Je l'ai même emmené à Exeter avec moi.

Un silence de plomb s'abattit dans la salle.

— Oh ! maman ! Vous n'avez pas... couché avec Anstruther, n'est-ce pas ?

Lord Upshaw laissa échapper un cri étranglé.

— Maman, comment avez-vous pu ?

Aurélie arqua les sourcils, l'air un peu hautain.

— Ce n'était pas trop difficile, *mon chou*. Si tu l'avais vu, dans sa jeunesse ! Encore maintenant, il faut reconnaître qu'il est fort bel homme.

Upshaw secoua la tête, comme pour chasser un mauvais rêve.

— Aurélie, cela ne prouve pas qu'il est le père de Nancy. Pas aux yeux de la loi.

— Non ? dit Aurélie, en poussant le tas de lettres au milieu de la table. Pourtant, l'assistant de l'évêque a trouvé que j'avais des documents convaincants. Je possède aussi les lettres d'amour d'Anstruther. Celles dans lesquelles il exige de reconnaître Nancy. Il insistait pour partir en France avec moi, et pour que nous nous mariions une fois que j'aurais obtenu le divorce. Il suggérait aussi de kidnapper Kate et Stephen, et de nous enfuir avec eux en Ecosse. Le cher homme avait tout un tas d'idées folles. C'est une bonne chose que j'aie été plus raisonnable que lui, n'est-ce pas, Archie ?

— Dieu nous pardonne, marmonna Upshaw, dont le front était luisant de sueur. Je crois que je vais avoir une attaque.

Aurélie prit une autre lettre dans la pile.

— Ah, et regardez cela ! James écrit là que Nancy ne peut être sa fille, dit-elle en s'éventant avec le papier. Il était à Paris, avec sa maîtresse, depuis plusieurs mois quand elle a été conçue.

— Et il aurait dû vous étrangler à son retour ! J'en ferais bien autant moi-même, d'ailleurs.

— Certes, James n'était pas très content que sa femme soit tombée amoureuse du filleul de sa mère, reconnu Aurélie avec légèreté. Mais il ne s'intéressait plus à moi ni à ses enfants, depuis longtemps. Il n'aurait jamais fait attention à Nancy. En réalité, il voulait se débarrasser d'elle.

— Maman ! s'exclama Kate, mettant une main devant les yeux.

— Je suis désolée, *mon chou*. Mais c'est vrai. Ton père n'a jamais jeté un œil sur Stephen, jusqu'à ce que ton frère ait l'âge de jouer aux dés et d'aller voir des femmes. Mais Anstruther... oh, oh ! Il voulait que sa petite fille soit élevée là, sous ses yeux. Et il a fallu qu'elle reste. Sinon, il y aurait eu du grabuge.

— Quelle histoire ! Aurélie, pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? gémit Upshaw.

— Parce que j'avais honte. Parce que je n'avais pas la possibilité de contredire mon époux, et de partir avec mes enfants et l'homme que j'aimais. Il y a tant de raisons, Archie ! Elles ne sont pas très intéressantes. Les tragédies des autres ne le sont jamais.

— Seigneur, dit Upshaw en s'essuyant le front avec son mouchoir. Je suis épuisé. Il faut que j'aille m'allonger.

A ce moment, la servante entra avec le plateau du thé.

— Merci, Hetty, dit Kate. A quelle heure le dîner sera-t-il servi ?

— Mme Peppin a dit qu'il serait reporté à 20 h 30, madame.

— J'ai perdu l'appétit, annonça lord Upshaw en se levant.

— Hetty, préparez la chambre de lord Upshaw, demanda Kate.

— C'est déjà fait, madame. Les bagages ont été montés dans l'ancienne chambre de M. Stephen.

— Bonne nouvelle, grommela Upshaw. Il y a au moins une personne compétente dans cette maison.

Il suivit Hetty dans le couloir, et un nouveau silence tomba dans la bibliothèque. Les traits d'Aurélie s'étaient adoucis, et elle avait cette expression nostalgique qu'Edward lui avait déjà vue à deux ou trois reprises. Il se demanda s'il y avait une personne au monde qui la connaissait réellement.

John Anstruther, peut-être ?

Il les avait surpris une fois, en train de se quereller. C'était le soir où il avait embrassé Kate dans la roseraie. Il s'était éclipsé par une porte éloignée, et était tombé sur eux, dans le couloir.

La main d'Anstruther était refermée sur le poignet d'Aurélie, comme s'il voulait la retenir. Edward avait eu l'impression qu'il y avait de la familiarité entre eux. Une passion.

— Combien de temps, maman ? demanda Kate, les yeux fixés sur le plateau. Combien de temps, Anstruther et toi...

— Combien de temps a duré notre *histoire d'amour* ? Oh ! là là, ma fille ! A mon âge, on préfère ne plus compter les années.

— Ce que votre mère veut dire, ma chère, c'est que l'histoire n'est peut-être pas terminée, suggéra Edward avec douceur.

— Anstruther est toujours...

— Bah ! Il est si obstiné qu'il en devient insupportable.

— Mais... mais, et le comte ? Pendant tout ce temps, vous étiez avec lui, alors que ces gentlemen vous entouraient...

Aurélie eut un de ses sourires vagues.

— Tu sais, *mon chou*, de Macey est plus un ami qu'un amant. Quant à sir Francis, c'est aussi un ami de De Macey, et j'avais besoin de lui. Ce n'est pas un admirateur.

— Vous l'avez amené ici pour Nancy ?

— En partie, admit Aurélie avec une moue dubitative. Mais sir Francis préfère partir à la chasse avec le comte. Je l'ai refile à Julia, j'espère qu'elle en sera contente. Richard est beaucoup mieux pour Nan.

Edward gardait les yeux fixés sur Kate, prêt à la protéger et à la défendre. Il songea au pompeux lord Upshaw. Il avait été sur le point de lui écraser le nez, pour lui apprendre à être plus respectueux. A deux doigts de faire usage de violence, même s'il paraissait se maîtriser. Une brute pouvait s'habiller à Savile Row, mais le caractère demeurait.

La preuve qu'il était bien le dernier homme à convenir à la très noble et très raffinée baronne d'Allenay.

Aurélie se leva et embrassa sa fille sur la joue.

— Je dois aller me changer pour le dîner. Officiellement, Nancy est mariée et Upshaw a donné sa bénédiction. Il sera bien obligé de le faire, quand il se sera calmé.

Edward se leva, et ils regardèrent Aurélie sortir, la tête haute, son réticule rempli de lettres d'amour au bras.

— Bien, il faut que j'y aille..., dit Kate avec un pâle sourire.

Puis ses lèvres se mirent à trembler.

— Oh ! Kate. Ma chérie, fit Edward en lui ouvrant les bras. Je sais.

Elle se blottit contre lui.

— Edward... ces deux jours ont été terribles. Tout est sens dessus dessous.

— Je remettrais tout à l'endroit, si je le pouvais. Vous vous êtes très bien comportée avec votre oncle. Je suis fier de vous. Vous étiez faite pour être baronne d'Allenay. Lord Upshaw est effrayant.

— Je me console en me disant qu'il veut seulement bien faire. Merci de m'avoir défendue. Vous avez été impressionnant, Edward ! Froid, déterminé. J'ai cru que vous alliez le frapper, le pauvre homme !

Ne sachant que répondre, il soutint simplement son regard grave. Puis une émotion intense se peignit sur son visage ; elle se haussa sur la pointe des pieds, et posa les lèvres sur les siennes.

Il lui rendit son baiser. Leur étreinte se prolongea, se transformant en un geste sensuel.

Edward la maintint contre lui tout en la caressant, sculptant chaque courbe de son corps. Il se demanda encore une fois comment il allait pouvoir continuer à vivre sans penser à elle. Plus tard, bien plus tard, quand il viendrait rendre visite à Annie, comment pourrait-il contempler les champs, la lande de Bellemore, sans se souvenir ?

— Kate... vous savez combien je vous aime, n'est-ce pas ?

Elle s'écarta, à regret.

— Oui, je le sais. Mais vous ne pouvez pas rester, vous l'avez dit vous-même.

— Rester, non. Mais je pourrais ne pas être loin.

— Oh ! fit-elle en soupirant. Parfois, je voudrais que vous ne soyez jamais venu à Bellecombe, Edward. Que vous n'ayez jamais rencontré Reggie, ni acheté sa maudite maison. Je n'aurais jamais su ce que c'était, de désirer autant quelqu'un.

Il lui caressa les tempes, en se demandant ce qu'un homme pouvait répondre à cela.

— Vous savez, avant d'avoir recouvré la mémoire, je craignais que mes sentiments pour vous ne soient motivés par le désespoir. Comme si je m'accrochais au seul roc que j'avais trouvé. Je me disais que, quand j'irais mieux, je n'aurais plus besoin de vous. Que je serais toujours reconnaissant, que je garderais de l'affection pour vous, mais que ce serait fini.

— Et maintenant ?

— Ce n'est pas fini, Kate. Parfois, je regrette d'avoir recouvré la mémoire. Je voudrais vous

garder, mais ce n'est pas raisonnable. Il y a des centaines d'hommes qui vous conviennent mieux que moi. Si j'étais un gentleman, je vous encouragerais à trouver un époux digne de vous.

— J'en serais parfaitement capable, si je le voulais.

— Si vous le faites, affirma-t-il avec un sourire contraint, vous aurez toute ma considération.

Une petite partie de moi sera toujours avec vous.

— Oh ! Edward ! Ce n'est pas juste ! s'exclama-t-elle en reculant.

Non, ce n'était pas juste.

Il eut envie de lui dire la vérité. Qu'il était tombé amoureux d'elle. De sa loyauté, de sa simplicité, de sa beauté discrète qui le captivait comme un chant de sirènes. Que cet amour remplissait totalement ce trou noir dans son cœur, et lui donnait la plénitude.

Il lui aurait dit aussi qu'il ne savait comment il pouvait retourner à la tristesse de son ancienne vie, qui lui paraît encore plus désolante maintenant qu'il la connaissait. Qu'elle était devenue sa chaleur, sa lumière, sa tranquillité.

Mais, pour l'avoir, il aurait fallu qu'il la fasse descendre à son niveau. Perséphone emmenée aux enfers, juste pour satisfaire son désir.

N'y avait-il pas d'autre choix ?

Ne pouvait-il à l'inverse se rendre digne d'elle ?

Il avait déjà essayé avec Maria, et cela s'était terminé par une tragédie.

— Eh bien, dit Kate en laissant retomber ses mains, quelle pagaille, aujourd'hui !

— Ne soyez pas trop dure pour votre mère. Beaucoup de gens ont fait bien pire qu'elle.

— Oui, mais pensez à Nancy. Comme cela a dû être dur à entendre, pour elle !

Edward haussa les épaules.

— Votre sœur a appris que son père était un homme bon et honorable. Un homme qu'elle adore depuis toujours. Et qui voulait la garder près de lui, même s'il ne pouvait lui révéler la vérité. Un homme à l'âme moins noble aurait ignoré son existence.

Les traits de Kate se crispèrent.

— Et cela aurait été cruel, dit-elle avec froideur. Beaucoup d'hommes engendrent des enfants, pour les ignorer par la suite.

Soudain surpris par le ton de sa voix, Edward pencha la tête de côté.

— Ce n'est pas le genre d'Anstruther, Kate. Et Richard n'est pas homme à se soucier de la lignée de Nancy. En fait, cette nouvelle doit plutôt le rassurer. En supposant qu'il sait ce qu'il en est, bien entendu.

— Oh ! il sait tout. Je comprends, maintenant... Maman s'est confessée dimanche... Elle a pris la précaution de demander l'absolution.

— Et lui était tenu par le secret de la confession ! Mon Dieu, que cette femme est rusée ! C'en est effrayant.

— En effet, dit Kate, la main sur la poignée de la porte. Je dois aller dans le salon, m'assurer que tout le monde sera là pour le dîner. Nous nous verrons à ce moment-là ?

Edward hésita un instant.

— Voulez-vous m'excuser, pour ce soir ? Je porte encore mes habits de voyage, et j'ai une lettre urgente à écrire.

— Certainement. Je vous ferai porter un plateau.

— Vous êtes trop bonne, Kate.

— Peut-être, admit-elle.

Laissant la porte ouverte, elle s'éloigna dans le corridor, avec la dignité d'une duchesse.

Edward la contempla. L'idée folle qui avait germé dans son esprit faisait son chemin et se transformait en une éventualité possible, quoique téméraire.

\* \* \*

Kate porta la main à ses lèvres, où la chaleur du baiser d'Edward s'attardait encore. Elle s'en voulait de s'être appuyée sur lui, mais elle ne pouvait nier qu'elle avait été soulagée, lorsqu'il les avait suivis dans la bibliothèque.

Du moins, au début. Mais, après ce baiser, elle ne savait plus où elle en était. Elle se dirigea d'un pas vif vers le salon. Ces deux derniers jours avaient vraiment été les pires de sa vie. Pourquoi cet homme était-il aussi beau ? Et pourquoi ses raisonnements étaient-ils aussi logiques ?

Si le secret d'Annie Granger ne lui avait pas brisé le cœur, les paroles d'Edward s'en seraient chargées. Et, maintenant, un autre secret venait d'être révélé aux yeux de tous. Celui de sa mère. Comment Nancy avait-elle réagi ? Oncle Upshaw était fou de rage. Et Kate craignait que sa prochaine conversation avec Anstruther ne soit très étrange.

Mais, apparemment, elle n'était pas au bout de ses peines. Reggie se trouvait dans le grand hall et la regardait approcher.

— Reggie, dit-elle d'un ton sec.

— Kate, ma chère petite. Les domestiques racontent qu'il y a eu une scène dans la bibliothèque. Il lui barra le passage, l'air sincèrement peiné.

— Une discussion un peu vive, reconnut Kate. Nancy et Richard sont partis à Exeter pour se marier.

— Seigneur ! J'espère qu'Upshaw ne vous a pas passée sur le gril à cause de cela ?

— Mon oncle ? Non. Pourquoi ? Cependant, j'avoue que j'ai été surprise par la nouvelle.

Il lui prit les mains et les pressa, apparemment pour la rassurer.

— Je vous cherchais pour vous demander pardon, reprit-il en reculant respectueusement d'un pas. Je me suis fort mal comporté, hier.

— Oh ! pour l'amour du ciel, Reggie, ne revenons pas là-dessus, dit-elle en passant devant lui.

— Non, non bien sûr. Mais, cette affaire avec Nancy, que puis-je faire ? Je peux me rendre à Exeter demain matin par le premier train. Croyez-vous que Nancy m'écouterait ?

Kate se retourna en secouant la tête.

— Merci, mais il n'y a rien à faire. Maman l'a accompagnée, et oncle Upshaw a donné son accord, bien qu'à contrecœur. De toute façon, demain, il sera trop tard.

Reggie se rembrunit.

— Upshaw ne va pas faire annuler ce mariage ?

— Certainement pas. C'est fait, et ils sont seuls dans une auberge.

Reggie la considéra longuement.

— Bon, c'est peut-être pour le mieux. Tout le monde penserait que Nancy est...

— Reggie, dit Kate, levant la main pour l'interrompre. Nous savons tous ce que les gens pensent en général. Mais Nancy voulait se marier, et c'est fait.

— Oui, oui, bien sûr.

Soudain curieusement distant, il s'inclina avec raideur.

— Dans ce cas, il n'y a plus qu'à leur souhaiter tout le bonheur possible. Nous nous verrons au dîner, Kate.

Il disparut, aussi vite qu'il était venu. Ou, du moins, la personne qui habitait le corps de Reggie.

Car ce dernier ne s'était pas adressé aussi aimablement à elle depuis des lustres.

Perplexe, Kate rejoignit ses invités. Lady Julia elle-même, sans doute sensible à l'atmosphère ambiante, semblait déprimée. Après dîner, tout le monde se retira pour la nuit.

Kate s'écroula sur son lit et sombra dans un sommeil fiévreux, peuplé de rêves. Elle rêva d'Edward, de son corps lourd et chaud pressé contre le sien, dans la douceur des draps. De ses caresses brûlantes, de ses baisers passionnés.

Mais, dans ses rêves, il n'y avait pas de mots. Pas d'explications, pas d'excuses. La logique était devenue son ennemie. Elle ne voulait plus en entendre parler.

## Chapitre 15

### *Une rencontre dans la roseraie*

La route du véritable amour n'était pas sans obstacles, et les documents servant à l'établir dans la vie non plus. Kate passa la plus grande partie du lendemain, une journée grise et humide, enfermée avec oncle Upshaw. Tout d'abord pour faire la paix, ensuite pour le convaincre qu'il y avait encore beaucoup à faire pour protéger l'avenir de Nancy.

Malheureusement pour lord Upshaw, la présence de John Anstruther était nécessaire. Ce dernier était revenu d'Exeter par le premier train, et pénétra dans le bureau de Kate avec l'air aussi aimable qu'un ours. Il était trempé, épuisé, et ne demandait manifestement qu'à en découdre.

Par bonheur, une bonne nuit de repos avait contribué à faire tomber la colère de lord Upshaw. Il se leva avec raideur à l'arrivée d'Anstruther, croisa les mains derrière le dos, et tint sa langue, comme il l'avait promis à Kate.

Anstruther, lui, n'y alla pas par quatre chemins.

— Je ne veux pas de vos lamentations, mademoiselle Kate. Ni de sermon de ce gentleman. Dites-moi seulement si je peux rester, ou si je dois partir.

Kate posa sur lui un regard incrédule.

— Je ne comprends pas comment vous pouvez poser cette question, Anstruther. Ne formons-nous pas tous une grande famille, à Bellecombe ?

— Certes, mais les choses peuvent changer. Je ne l'aurais pas fait, Kate. Je ne serais pas allé trouver l'évêque. Mais votre mère... quand elle se met une idée en tête...

— N'essayez surtout pas d'expliquer comment fonctionne l'esprit de maman ! Asseyez-vous plutôt. Mon oncle tient à être rassuré. Il veut savoir si le révérend aura de quoi faire vivre convenablement Nancy et leurs enfants.

— Oh ! répondit Anstruther, un peu calmé. Ça, oui. La terre qui appartient à la paroisse est riche.

Ils s'assirent tous les trois et Anstruther prit ses registres et ses cartes où étaient méticuleusement notés les rendements des terres, hectare par hectare. Quand ils eurent tout passé en revue, Upshaw se pinça pensivement l'arête du nez. Il ne trouvait rien à redire.

— Bien. Je n'ai pas besoin de vous rappeler, Kate, votre devoir envers le domaine de Bellecombe. Mais vous avez cédé à la paroisse une partie considérable de la propriété, qui, de ce fait, échappe définitivement aux Wentworth.

— Pour moi, Nancy sera toujours une Wentworth, mon oncle. D'autre part, Anstruther pourra

vous dire que ce terrain n'a pas été ôté à Bellecombe. Il nous a été transmis par grand-mère, et Anstruther était son filleul. Pourquoi ne retournerait-il pas à sa famille ? A supposer, bien entendu, que nous puissions parler de deux côtés différents de la famille.

— Il nous reste encore à régler la question de la rente de Nancy. Votre fille, monsieur, ajouta-t-il en lançant un regard noir à Anstruther, s'est mariée sans que ce point ne soit établi. Et c'est justement le rôle d'un tuteur de s'assurer que cela n'arrive pas.

— Oui, je sais, pour la protéger des coureurs de dot. Mais Nan n'a pas de grande fortune, et Burnham est un honnête homme.

— A sa majorité, Nancy recevra vingt mille livres du domaine de mon beau-père, déclara pompeusement Upshaw. Et son époux aura parfaitement le droit de prendre cet argent, pour se rendre le lendemain à Epsom et parier sur le premier canasson venu.

Anstruther se frotta le menton.

— Aurélie m'en a parlé, reconnut-il, mais je n'ai pas bien saisi les détails. Burnham a dit que nous pourrions établir un contrat à notre convenance, et qu'il le signerait.

— Bien ! s'exclama Kate. Il n'y a pas de raison, n'est-ce pas, mon oncle, pour que Richard ne puisse signer ces contrats après le mariage ?

— Pourquoi signerait-il ? rétorqua son oncle.

— Parce que c'est un homme de parole. Vous ne le connaissez pas, on le voit bien. C'est comme si c'était fait, croyez-moi. Faites simplement établir les documents.

Mais Upshaw ne céda pas aussi facilement.

— Il y a également la question de la maison. Le presbytère actuel n'est pas plus grand qu'une boîte à chaussures, et le pasteur y vit déjà avec sa mère qui est veuve.

— Le nouveau sera assez vaste pour les loger tous les trois, et une dizaine d'enfants s'il le faut. Nous devrions nous retrouver demain matin sur le chantier. Disons, à... 11 heures. Cela vous va ? Si la nouvelle maison ne vous convient pas, nous y apporterons tous les changements que vous souhaitez.

— Vous semblez avoir pensé à tout.

Kate posa son crayon avec un bruit sec.

— Merci, monsieur. J'essaie.

Une heure plus tard, ils se séparèrent. Upshaw et Anstruther se rendirent ensemble à Taunton, afin de faire établir les documents par un notaire local. Il fut convenu qu'Upshaw resterait à Bellecombe un jour de plus pour assister au dîner donné en l'honneur des jeunes mariés à leur retour. Ce qui donnerait au monde la preuve qu'il approuvait le mariage.

Kate sortit derrière eux, réprimant l'envie de partir à la recherche d'Edward et de lui raconter comment l'affaire s'était réglée. Maintenant que son oncle avait renoncé au procès, le mariage d'un pasteur de village à une jeune fille de la campagne n'était pas susceptible de susciter les commérages. La crise avait donc été évitée. Mais, à vrai dire, cela ne concernait pas Edward.

De Macey semblait avoir trouvé toute cette affaire soporifique. Kate le découvrit endormi dans la bibliothèque, pendant qu'Aurélie et lady Julia jouaient aux cartes pour six pence la partie.

Au fond de la pièce, il en était tout autrement. Reggie et sir Francis étaient engagés dans une autre partie de cartes, et Kate vit des liasses de billets changer de main. Pour une fois, l'argent allait à Reggie.

Elle se dirigea vers la fenêtre. Il ne pleuvait pas, mais le ciel était gris et lourd. Elle songea un instant à sortir inviter elle-même Mme Burnham pour le dîner de noce, mais Jasper était sûrement déjà parti lui porter le message.

Cependant, elle éprouvait le besoin de fuir la maison. A cause d'Edward. Son besoin de le voir sans raison spéciale le disputait à la raison.

Elle regrettait les premiers jours, l'époque où tout le monde ignorait qui il était. A ce moment-là, elle hébergeait sous son toit Edward, et non le terrible Ned Quartermaine, avec son club de jeu et sa fille illégitime.

Le cœur lourd, elle se mit à la recherche d'un livre à lire. Un roman la reconforterait, décida-t-elle en prenant un vieil exemplaire usé d'*Emma*. Elle avait presque atteint son fauteuil préféré, quand elle se rappela l'intrigue secondaire du roman concernant la pauvre Harriet Smith, fille illégitime, abandonnée par son père.

Le sujet était trop horrible pour qu'elle puisse y songer en ce moment. Elle retourna mettre le livre à sa place sur l'étagère. C'est alors qu'elle croisa sir Francis, le regard un peu plus sombre que de coutume, et les mâchoires crispées.

— Lady d'Allenay, dit-il en s'inclinant poliment. Bonjour.

— Sir Francis, je ne vous conseille pas de jouer avec Reggie, fit-elle d'un ton léger. Cela entraîne inévitablement des tragédies. Pour lui, en général. Mais, hélas, aussi parfois pour les autres.

— Cet après-midi, la tragédie est pour moi, avoua-t-il avec un pauvre sourire. Mais je trouverai un moyen de me rattraper avant la fin de la journée.

Il s'inclina de nouveau, et la laissa seule au beau milieu de la bibliothèque. Kate fut parcourue d'un frisson désagréable. Elle adorait le comte de Macey, mais sir Francis ne lui plaisait pas beaucoup.

« Je trouve qu'il a un regard surnois », avait dit Aurélie.

Et, comme le lui avait fait remarquer Edward, sa mère était loin d'être aussi sotte qu'elle le laissait paraître.

\* \* \*

Ce soir-là, Edward revêtit pour le dîner son élégant veston noir, sur un gilet brodé et une cravate de soie blanche qu'il parvint, par un pur hasard, à nouer impeccablement. Les vêtements qu'il avait achetés à Taunton lui convenaient, mais il se sentait plus à l'aise dans ceux que son valet lui avait envoyés de Londres.

Il n'avait presque pas revu Kate depuis la veille, et il était conscient de sa responsabilité dans le malaise qui s'était imposé durant ces quelques instants. Il avait parlé avec trop de brusquerie, ce qui n'était pourtant pas dans sa nature. En fait, il avait laissé parler son cœur, alors que la plupart des gens qui le connaissaient, lui compris, auraient eu tendance à croire qu'il n'en avait pas. Quelle ironie !

Frémissant d'impatience à l'idée de voir Kate, il inspecta son reflet dans le miroir. Un homme grand et mince lui faisait face. Beau également, malgré des traits durs et un regard froid.

Il passa sa main sur son menton volontaire, et se rendit compte qu'il aurait dû se raser. A Londres, il était fréquent que son valet le rase deux fois par jour. Mais, pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, il n'avait pas voulu le faire venir ici. Peut-être parce que, s'il était venu, lui-même se serait senti obligé de redevenir ce qu'il était réellement.

Ici, à Bellecombe, même en ayant totalement recouvré la mémoire, il n'était pas vraiment *lui*. Il était plus méditatif et, dans un sens, un homme meilleur. Songeant à la lettre qu'il avait écrite la veille, il se demanda comment Peters allait réagir. Peut-être allait-il se précipiter dans le Somerset en pensant que son employeur avait perdu la tête ?

Ou pas.

Il épingla sa cravate avec un splendide saphir padparadscha assorti à sa bague et descendit à la hâte afin d'annoncer la bonne nouvelle à Kate. Anstruther ayant eu la gentillesse de lui passer le nom de l'entrepreneur qui s'était chargé des travaux au presbytère, il avait pu persuader ce dernier de jeter un coup d'œil à Heatherfields.

Finalement, M. Moreland avait accepté de prendre en charge la rénovation de la maison. Son équipe de maçons, de charpentiers et de plâtriers passerait du presbytère à Heatherfields, avant de regagner Bristol, ce qui lui ferait gagner des mois.

Mais, quand il entra dans le salon, Kate était engagée dans une conversation avec son oncle. Déçu, il bavarda avec de Macey jusqu'au dîner. Comme de coutume, Kate était assise au bout de la table, et il se trouvait un peu plus loin.

\* \* \*

Par chance, ils ne furent pas séparés longtemps après le repas. Upshaw considérait le fait de boire du porto comme un vice, si bien que les autres gentlemen s'empressèrent de vider leur verre afin de rejoindre les dames pour le café. Kate bavardait avec lady Julia, tout en servant ses invités.

Edward croisa son regard, et prit sa tasse en lui effleurant les doigts. Puis il se retira dans un coin, stupéfié par sa propre folie. Il était aussi impatient qu'un adolescent amoureux. Or Kate n'était pas un jouet, elle méritait de la considération.

*Le prix d'une femme vertueuse dépasse celui des rubis.*

Par quelle ironie cette femme avait-elle retenu son attention ? Peu d'hommes la méritaient moins que lui, car il vivait à l'opposé de la vertu.

Ce soir, elle portait une robe simple, plus modeste que la fameuse toilette vert et or, mais dont les tons de mauve faisaient magnifiquement ressortir le gris de ses yeux. Le corsage étroit révélait la naissance de ses seins.

— *Bonsoir*, monsieur Quartermaine, dit une voix chaude et sensuelle dans son dos. C'est une beauté, n'est-ce pas ?

Aurélie s'était discrètement faufilee près de lui. Pour une fois, elle n'était pas accompagnée de son carlin, et une lueur de malice brillait dans ses yeux.

— Madame, votre perspicacité n'est surpassée que par votre audace, dit-il en posant sa tasse dans la soucoupe.

— Est-ce un compliment ou une insulte ?

— Un compliment, madame, répondit-il, se forçant à sourire. Dans mon domaine professionnel, la perspicacité et l'audace sont souvent récompensées.

— Dans ce cas, je vous remercie. En parlant de votre profession, accepteriez-vous de faire un tour dans la roseraie avec moi ?

Bien que surpris, il posa aussitôt tasse et soucoupe.

— Certainement. Si le froid ne vous gêne pas.

— Je n'ai jamais froid.

Trois portes-fenêtres garnies de tentures en velours vert ouvraient sur le jardin. Ils s'éclipsèrent sans se faire remarquer.

Une fois dehors, Aurélie lui prit le bras.

— Vous savez, monsieur Quartermaine, je ne vous aurais pas pris, à première vue, pour un imbécile.

— Hum. Mais vous avez réfléchi ?

Elle rit doucement, tout en l'entraînant vers le bassin de marbre qui trônait au milieu de la roseraie.

— Connaissez-vous ce dicton français : *Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire* ? Ma grand-mère le disait toujours.

— Je vois. Et vous craignez que mon cœur ne soupire ?

— *Bien sûr*, cher Edward. Vos yeux soupirent, mais le reste ? Vous êtes difficile à comprendre, même pour moi, qui devine toujours ce que pensent les hommes.

— Je suppose que mon cœur devra survivre. Vous avez besoin de mon assistance professionnelle ? J'espère, madame, que vous n'avez pas de dettes de jeu ?

— Certainement pas ! s'écria Aurélie, offusquée. Mais c'est bien ce sujet que je veux aborder avec vous. Les dettes de jeu. Plus précisément, celles de lord Reginald.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir vous aider.

Aurélie l'attira vers l'un des bancs qui entouraient le bassin.

— Vous connaissez du monde, suggéra-t-elle avec une mine rusée. Vous avez les moyens de savoir certaines choses. Reggie ne fait rien de bon, je le sens. D'après lady Julia, il tient de drôles de propos ces derniers temps, surtout quand il a trop bu. J'aimerais savoir à combien s'élèvent ses dettes.

— Il est insolvable, madame. Je n'ai pas besoin de me renseigner pour l'affirmer. C'est mon métier de savoir ce genre de choses. Il est couvert de dettes qu'il ne peut rembourser, et il est harcelé par ses créanciers, qui ne sont pas des gens particulièrement indulgents.

— Oui, mais vous avez réussi à lui soutirer Heatherfields ?

— Parce que je suis le moins indulgent de tous. Je n'admets pas de ne pas obtenir ce qui m'est dû, et Reggie le sait.

Aurélie se raidit, les yeux fixés sur la fenêtre la plus éloignée. Lord Reginald Hoke se tenait là, le dos tourné au jardin. A côté de lui se détachait la silhouette reconnaissable de sir Francis. Ils étaient penchés l'un vers l'autre, comme deux conspirateurs. Edward devina à leur expression et à leurs gestes qu'ils se querellaient.

Soudain, Reggie glissa une main à l'intérieur de sa veste et tendit une liasse de billets à sir Francis. Ce dernier les prit, et posa la main sur la poignée de la porte.

— *Mon Dieu !* Ils vont sortir ! murmura Aurélie en tressaillant.

— Non, pas s'ils nous voient.

— Oh ! j'aimerais savoir ce que manigance cet incapable ! Rentrez, rentrez vite !

— En vous laissant seule ici ?

— *Oui, oui*, dit-elle, le poussant vers la porte. Vous êtes trop grand pour vous cacher.

— Qu'allez-vous faire ?

— Ecouter aux portes ! Je vais me cacher dans le bassin.

Déjà, elle sautait sur le banc, avec ses mules à talons. Elle agrippa le rebord du bassin à deux mains, et se hissa à l'intérieur, retombant dans un grand tourbillon de dentelles et de crinolines.

— Seigneur ! murmura Edward.

Mais il entendit la porte-fenêtre s'ouvrir dans l'obscurité. Il tourna alors les talons, et prit la direction du salon. Cependant, sir Francis l'avait déjà repéré.

— Ah, quelqu'un est là, la place est prise !

— Non, il fait trop froid pour moi, messieurs, je vous laisse ce banc. C'est le seul à être abrité du vent.

— Merci, dit Reggie d'un ton distant.

— Bonne nuit, sir Francis. Lord Reginald.

A peine entré, il vit Kate assise à côté de lord Upshaw. Seigneur, ne parviendrait-il pas à passer une seule minute en sa compagnie ? Un peu agacé, il reprit une tasse de café, puis songea qu'il ferait mieux de venir en aide à Aurélie.

Mais, apparemment, cette dernière n'avait pas plus besoin de lui que sa fille. Reggie et sir Francis rentrèrent au bout de dix minutes. Edward s'apprêta à aller chercher Aurélie dans la roseraie. Mais à peine eut-il fait un pas dans le corridor qu'elle passa près de lui.

— *Mon Dieu*, monsieur Quartermaine, nous quittez-vous si tôt ? lança-t-elle d'un ton haut perché. Je viens juste d'aller chercher un nouveau paquet de cartes.

— Merci, je ne joue pas, dit-il, balayant discrètement un brin de mousse sur son épaule.

— Eh bien, vous allez nous manquer. Oh ! voilà Reggie ! Reggie, où étiez-vous passé, vilain garçon ? Je vous cherchais pour jouer au whist.

Edward la regarda avancer, remarquant trop tard une branche de rosier desséchée accrochée au volant de sa robe.

Adressant un petit signe d'adieu à Kate, il se dirigea vers l'escalier. Une bouteille de l'excellent cognac de Mme Peppin et un bon livre au coin du feu valaient bien mieux qu'une tasse de café et une soirée à contempler ce qu'il ne pouvait avoir.

## Chapitre 16

### *La conquête de lord Reginald*

Pour la première fois de sa vie, Kate alla se coucher en donnant le bras à sa mère.

— Comme Nancy n'est pas là, Katherine a besoin de moi pour lui broser les cheveux, chuchota Aurélie à lady Julia, en passant. Je te laisse à ton flirt avec sir Francis.

C'était un geste d'affection auquel Kate ne s'attendait pas. Et elle ne demandait pas mieux que de parler un moment des intrigues amoureuses de lady Julia, pour changer, car il était difficile de comprendre qui séduisait qui. Après le repas, ayant écarté lady Julia de la table de jeu, sir Francis l'avait entraînée dans un coin tranquille du salon, où il n'avait cessé de lui faire boire du madère, en lui récitant de la poésie. Il flirtait de façon si voyante qu'oncle Upshaw n'avait pu réprimer des paroles désapprobatrices, avant d'annoncer qu'il montait se coucher.

Alors qu'elles tournaient dans le couloir qui menait aux chambres, Hetty apparut, portant une chope et un verre d'eau sur un plateau.

— Lord Upshaw est d'humeur maussade, leur chuchota-t-elle. J'ai pensé que du lait chaud et de l'eau sucrée lui feraient du bien.

— Une bouteille de porto après dîner aurait été plus indiquée, lança Aurélie en ouvrant la porte de Kate. La vertu est rarement récompensée.

— Merci, Hetty, dit Kate, rassurante. Vous avez fait ce qu'il fallait.

La jeune fille hocha la tête, et disparut dans la chambre située en face de celle de Kate. Celle qui, il n'y avait pas si longtemps, était encore occupée par Edward.

Il avait eu raison de déménager, songea-t-elle.

Avec un soupir, elle entra chez elle et vit sa mère se débarrasser de ses affaires en les jetant sur le lit. Son réticule, son châle, ses gants de soie. Puis elle dégrafa sa crinoline à la taille, et la fit glisser gracieusement sur ses hanches.

— Ah ! Je me sens beaucoup mieux !

— Maman, est-ce que Julia s'intéresse vraiment à sir Francis ? demanda Kate en s'asseyant devant sa table de toilette. Jusqu'à ce soir, il semblait pourtant avoir résisté à ses avances.

Aurélie haussa les épaules et enleva ses chaussures.

— Eh bien, Julia n'est plus très jeune, ni très riche, répondit-elle avec indifférence. Mais rappelle-toi, *ma fille*, qu'elle avait d'abord des vues sur Quartermaine. Ce qui a dû vexer sir Francis.

— Oui, Edward allait chasser avec eux au début, dit Kate, tandis que sa mère lui ôtait ses épingles à cheveux. Mais il semble avoir reporté toute son attention sur Heatherfields, à présent.

— Toute son attention, *mon chou* ?

Kate s'empourpra, et rangea ses boucles d'oreilles dans son coffret à bijoux.

— Je ne sais pas.

Aurélie laissa tomber les épingles à cheveux dans un plateau en porcelaine.

— Ah, *ma fille*, tu ne vois pas qu'il te suit toujours du regard ? Et ce pauvre Reggie ! Son attitude devient comique.

— Rien chez Reggie ne me fait rire. Où voulez-vous en venir, au juste ?

— A ceci. Si tu te cramponnes toujours à ta vertu, Katherine, je te supplie de l'oublier et de profiter de l'occasion en or que le hasard a envoyée sous ton toit. Quartermaine est un homme un peu dur et un coquin, mais ces défauts ont aussi quelques avantages, crois-moi.

— Maman ! Vous êtes choquante.

— Oui, parfois je me désespère moi-même. Mais je déteste te voir gaspiller ta chance. Avec ton titre de baronne, tu n'as de comptes à rendre à personne. Aucun homme ne peut te prendre ta maison, tes enfants, ou ta fortune. Et si tu es tout à fait sûre de ne pas vouloir te marier...

— Tout à fait sûre.

— Eh bien, alors, pourquoi ne pas profiter de la vie ?

— Merci beaucoup pour ce sage conseil, maman. Mais, contrairement à vous, je n'ai aucune envie de briser le cœur des hommes, juste pour me distraire. Je n'en ai pas non plus la possibilité.

— Juste pour me distraire ? répéta Aurélie, offusquée. Katherine ! Je n'ai jamais rien fait de tel.

— Vous avez blessé Anstruther, rétorqua Kate d'un ton accusateur. Je le connais. C'est un ours, mais ce n'est pas le genre d'hommes qui donne son cœur à la légère.

— *Ma petite*, Anstruther se moque de savoir avec qui je couche. Et je ne suis même pas sûre qu'il m'ait vraiment aimée un jour.

Quelque chose, dans le ton de sa voix, éveilla les soupçons de Kate.

— Auriez-vous essayé d'amener Anstruther à se déclarer ? Est-ce dans ce but que vous avez affiché vos affaires de cœur avec de Macey, le banquier, et les autres ?

— Katherine, ne sois pas ridicule !

— Il faut être folle pour croire qu'Anstruther pourrait être jaloux d'un dandy comme de Macey, si riche et élégant soit-il.

Les lèvres d'Aurélie avancèrent en une moue ravissante.

— Tu as sans doute raison.

— Et de Macey... il ne mérite pas qu'on lui fasse du mal. Je l'aime vraiment... beaucoup.

— *Tut, tut, mon chou*. Tu t'inquiètes pour rien ! De Macey n'aura jamais ce qu'il veut, je le crains. Mais il ne me veut pas. Pas maintenant.

— Maman, vos paroles n'ont aucun sens.

Aurélie s'allongea sur le lit, l'air mélodramatique.

— *Mon Dieu* ! s'exclama-t-elle en contemplant le plafond. Personne ne veut jamais croire ce que je dis ! Katherine, ne t'ai-je pas toujours dit que de Macey était un très cher ami ?

— Si. Mais je pensais que c'était un euphémisme.

— Ah, Kate ! Tu es si naïve ! Malgré ma beauté, de Macey a toujours eu envie d'autres conquêtes. Et ses choix sont... comment dire ? *exotiques*.

Soudain, une image de De Macey et sir Francis se promenant ensemble dans la roseraie traversa l'esprit de Kate. Elle était tombée sur eux par hasard, et les joues du comte s'étaient colorées.

— Oh ! bonté divine. Vous voulez dire que de Macey... et sir Francis... seraient...

— C'est ce que je me disais. Mais j'avoue que l'attitude de sir Francis ce soir avec Julia me

fait réfléchir.

— Bonté divine ! répéta Kate.

Sa mère bâilla, comme si toute cette affaire l'ennuyait.

— Sais-tu que tu as la suite la plus confortable de la maison ?

— Vous me l'avez souvent fait remarquer, dit Kate en enlevant les dernières épingles de ses cheveux.

— Oui et, si ton père n'était pas mort, cette chambre serait la mienne.

— Maman, êtes-vous montée avec moi juste pour me prendre ma chambre ? Je vous ai proposé je ne sais combien de fois de vous y installer.

Aurélie hocha la tête.

— Je devrais peut-être le faire. Mais je risque de ne pas m'y plaire. Le soleil n'est-il pas gênant, le matin ? Et je crains qu'il n'y ait des corneilles dans ce côté du château.

— Ces chambres sont à l'est, maman. Je ne peux détourner les rayons du soleil pour vous faire plaisir. Mais je vous assure qu'il n'y a pas de corneilles. Voulez-vous que je demande à Peppie de vous installer ici demain ?

— *Mais non...* Je vais faire un essai d'abord, répondit Aurélie en sautant sur le matelas, comme pour tester sa souplesse. Je vais dormir ici cette nuit et toi dans ma chambre avec Filou. Mais d'abord, *mon chou*, aurais-tu une chemise de nuit à me prêter ? Je suis trop fatiguée pour aller en chercher une.

Kate poussa un soupir silencieux.

— Je ne dormirai pas avec ce chien, dit-elle en sortant une chemise de son armoire. Je dormirai de l'autre côté du boudoir, dans la chambre habituellement réservée au valet.

— Comme tu voudras, *ma fille*.

Aurélie bâilla et se recroquevilla sur le lit.

Kate passa dans le cabinet de toilette pour se laver et se changer. Elle était un peu agacée d'être chassée de son lit, mais Aurélie avait raison, cette suite aurait dû être celle de ses parents.

La suite voisine était composée d'un vaste cabinet de toilette qui donnait dans la chambre du maître de maison. Celle-ci était reliée à un salon, et à une chambre de valet qui ouvrait directement dans le corridor. Kate adorait sa propre suite, avec le confort et l'intimité qu'elle lui procurait. Mais elle aimait encore plus sa mère.

Elle revint dans la chambre pour embrasser Aurélie sur la joue, remarquant les fines rides qui étaient apparues au coin de ses yeux.

— Il reste de l'eau chaude. Ne vous endormez pas tout habillée, maman. Ma chemise risque d'être trop longue pour vous, prenez garde à ne pas vous prendre les pieds dans le volant. Voulez-vous que j'aille chercher Filou ?

— *Non, merci*. Dors bien, *chérie*.

Kate prit une lampe, traversa le salon et ouvrit la porte qui communiquait avec la chambre exigüe du valet. Elle était rarement utilisée, mais le petit lit n'était pas inconfortable. Kate se glissa sous la couverture et posa la tête sur l'oreiller. Les paroles d'Aurélie la tourmentaient.

Sa mère avait raison de dire que sa situation était unique. Certes son titre exigeait le maintien d'une certaine dignité, mais elle ne pouvait nier qu'elle jouissait aussi d'une grande liberté. Elle ne souffrirait jamais à cause d'un mari, comme Aurélie. En supposant que celle-ci ait souffert un jour.

Kate commençait à croire que c'était peut-être le cas, et que son attitude gaie et superficielle cachait une tristesse secrète. Devait-elle en tirer une leçon ?

Soudain, elle eut envie de voir Edward. De jeter aux orties sa prudence habituelle et de suivre

le conseil de sa mère. Elle ne voulait pas gâcher sa chance et mener une vie privée de désir et de plaisir.

Elle n'approuvait toujours pas la vie que menait Edward, ni les choix qu'il avait faits. Mais, si elle attendait qu'un parangon de vertu vienne frapper à sa porte, elle blanchirait sans avoir vécu. Sans compter que, comme Aurélie l'avait laissé entendre, un parangon de vertu ne la ferait pas vibrer de désir dans son lit.

Se relevant brusquement, elle passa au salon et prit un exemplaire récent du *Journal de la Société royale d'agriculture*. Elle griffonna rapidement un message, le scella, le glissa dans le journal, et tira le cordon.

Jasper apparut à la porte.

— Veuillez apporter ceci à M. Quartermaine. Je lui ai promis un article concernant un problème d'agriculture.

Jasper hocha la tête et repartit aussitôt d'un pas alerte.

Kate jeta un coup d'œil à la pendule. Il n'était pas tout à fait 11 heures. Edward était un oiseau de nuit, et il y avait peu de risques qu'il soit déjà couché. En revanche, Aurélie dormait déjà, car aucun bruit ne filtrait de la chambre et la lumière était éteinte. Elle espéra que sa mère n'était pas malade.

Après avoir fait les cent pas un moment, elle alla se servir un verre de vin. Elle venait à peine de le finir quand on frappa discrètement à la porte. Elle ouvrit.

Edward se tenait sur le seuil en bras de chemise. Kate jeta un coup d'œil dans le corridor désert et le fit entrer.

— Vite. Dans la chambre du valet.

Brandissant sa lampe, elle le conduisit dans la petite pièce.

La lampe projetait sur les murs des ombres démesurées. Edward s'adossa au chambranle et croisa les bras en l'observant, les paupières mi-closes.

De toute évidence, il avait bu.

— J'ai cru comprendre que vous vouliez me parler de problèmes agricoles ? En chemise de nuit ?

— Une autre fois.

— Hmm. Le col de cette chemise est beaucoup trop haut, Kate. Il comprend... huit boutons ? Et votre robe de chambre est très stricte.

— Voulez-vous que je les enlève ?

— Kate, dit-il en se redressant. Il est tard. Que voulez-vous ?

Elle se sentit soudain mal à l'aise. Peut-être commettait-elle une erreur ? Ne devrait-elle pas attendre qu'il soit sobre ? Brusquement, il lui parut trop grand, trop intimidant.

— Je ne sais pas très bien.

— Je vais vous aider. Est-ce ceci ? demanda-t-il en lui soulevant le menton pour déposer sur ses lèvres un baiser furtif.

Elle en eut le souffle coupé, mais il n'alla pas plus loin.

— A votre tour, ma chère, murmura-t-il en la dévisageant.

— Vous avez bu ?

— Un peu plus que de coutume, reconnut-il. Mais vous ne m'avez pas envoyé ce message pour me sermonner sur mes mauvaises habitudes, j'espère ?

— Non. Je voulais vous demander ce que vous aviez voulu dire hier soir dans la bibliothèque.

— Quand je vous ai dit que je vous aimais ?

— Oui. N'y aura-t-il jamais rien de plus entre nous qu'une certaine affection ?

Une ombre passa dans ses yeux et il recula d'un pas.

— Que voulez-vous qu'il y ait, Kate ? Voulez-vous que je vous jure une éternelle dévotion ?

Que je tombe à vos pieds ?

— Je veux juste la vérité.

Il lui prit le visage, dans un geste maintenant familier.

— La vérité ? Comme vous l'avez dit hier soir, il aurait mieux valu que je ne vienne jamais ici.

Que je n'achète pas la maison de Reggie. Que je ne couche pas avec vous.

— Vous le regrettez ?

Il l'embrassa de nouveau, longuement cette fois, l'enlaçant.

— Voilà, dit-il enfin, en s'écartant. Est-ce du regret ? Non, Kate.

— Que vouliez-vous dire quand vous disiez que vous pourriez être tout près ?

Le visage d'Edward se ferma, mais il continua de lui caresser doucement le dos.

— Je pensais à Heatherfields et j'espérais... Bon sang, Kate, je suis un gremlin, mais j'espérais...

— Voici ce que je pense, moi, dit-elle précipitamment. Nous devrions être amants. Pas seulement maintenant, mais... quelque temps. Aussi longtemps que nous en aurons envie.

Il voulut parler, mais elle ne lui en laissa pas le temps.

— Je sais que votre vie est à Londres. Je sais quel genre d'existence vous menez, et que vous n'êtes pas fait pour la vie à la campagne. Mais, de temps en temps, n'auriez-vous pas plaisir à me rendre visite ? Ne pourrions-nous trouver un moyen d'être ensemble, tant que nous ne nous ennuyons pas ?

— S'ennuyer ? s'exclama-t-il, avec un rire dur.

— Edward, ne riez pas. Je ne chercherai pas les faveurs d'un autre homme durant vos absences, je ne suis pas désespérée à ce point. Mais s'il ne peut rien y avoir de plus... Un engagement de cœur, du... plaisir ?

Il lui caressa la joue du dos de la main.

— Est-ce tout ce que vous exigez de moi, Kate ? Du plaisir ? Vous faites bon marché de votre personne.

— Je vous désire. Je veux juste...

Il l'interrompit par un autre baiser, beaucoup moins tendre, plus exigeant. Il pénétra sa bouche, plaqua une main sur ses hanches pour la presser contre lui.

A travers ses vêtements de laine, Kate perçut la force de son désir. Du bout du doigt, il fit glisser sa robe, dénudant ses épaules.

— Du plaisir, Kate, murmura-t-il en posant les lèvres dans son cou, je peux vous en donner.

Elle se rendit compte que, tout en l'embrassant, il dégrafait la rangée de boutons de son col. Le cœur battant, elle songea à ce qui allait suivre. A ce que lui seul pouvait lui donner.

La dentelle de son col retomba et les pans de sa robe de chambre s'écartèrent. Edward tira sur le tissu de sa chemise de nuit, déchirant les points délicats. Puis il prit un sein au creux de sa main, et en taquina délicatement la pointe.

— Edward...

Il prit le mamelon entre ses lèvres et le mordilla doucement.

— Oh ! s'écria-t-elle, le souffle court.

Il continua, faisant surgir en elle la spirale sombre du désir, tel un ruban sensuel se déroulant dans son ventre.

— Edward, je veux... je veux...

— Ne dites rien, ma chérie. Laissez-moi vous donner ce que vous désirez.

Il la souleva dans ses bras et se retourna, la plaquant contre la porte, tandis qu'il tentait de dégrafer d'une main la ceinture de son pantalon. Kate fut sur le point de désigner le lit, mais l'idée s'envola aussitôt. Impatiente, elle fit instinctivement passer une jambe autour de ses hanches, et nous les bras autour de son cou.

Avec un soupir de plaisir, Edward releva sa chemise de nuit. Il la caressa alors intimement, la faisant trembler de désir.

— Oh ! Kate. Tu es si douce, si soyeuse !

Il la tenait d'un bras, faisant peser son corps contre la porte.

— Edward, je vous en prie...

Il la souleva un peu plus, et pressa son sexe contre son intimité.

— Viens en moi, gémit-elle. Je t'en prie...

— C'est ce que tu veux, Kate ? Alors, dis-le-moi, mon amour.

— Oui, oui. Tu le sais...

Elle hocha la tête, éperdue, tandis qu'il continuait ses caresses affolantes.

Il lui prit la jambe, la souleva pour l'offrir davantage à ses caresses. Puis, avec un grognement sourd, il pénétra légèrement en elle.

Elle se crispa involontairement. Les gestes d'Edward étaient profondément érotiques. Elle balançait les hanches.

— Edward... j'ai besoin... oh !

Il plongea en elle, en murmurant son nom.

Alors, un délicieux vertige s'empara d'eux. Il entra plus profondément en elle, et Kate poussa un cri. Il lui prit les lèvres, et continua, imprimant à leurs corps un rythme puissant. Kate sentit le plaisir poindre, et elle perdit le contrôle d'elle-même.

— Kate, Kate, viens, mon amour. Oh ! ma chérie, murmura-t-il.

— Oui, dit-elle dans un souffle.

Le désir montait telle une vague. Edward enfouit le visage au creux de son cou, la mordillant doucement, tandis que ses mouvements s'amplifiaient.

Elle perdit le sens des réalités, et tout son corps se mit à trembler.

Une vague de jouissance déferla en elle et la submergea. Puis elle entendit Edward pousser un cri rauque. Il renversa la tête en arrière, et ses cheveux dorés retombèrent dans son dos comme une splendide crinière. Dans un dernier grognement, il cessa ses mouvements et s'immobilisa. Au bout d'un long moment, il posa son front contre celui de Kate.

— Mon Dieu, Kate ! Tu m'as réduit en esclavage.

Pendant un moment, elle eut sur le bout de la langue une question audacieuse. Dangereuse. Puis elle recouvra son bon sens. Poser une telle question à ce moment-là n'aurait pas été juste.

Cela aurait aussi été une erreur.

Avec un soupir épuisé, elle reposa la jambe sur le sol. Edward l'aida à remettre un peu d'ordre dans ses vêtements. Une mèche blonde retombait sur son front, cachant en partie ses traits. Kate enfouit les doigts dans ses cheveux.

— Tu as besoin d'une coupe de cheveux, murmura-t-elle.

— Madame, vous savez remettre un homme à sa place ! s'exclama-t-il en riant.

— Désolée, mais je ne sais pas ce qu'il faut dire dans ces circonstances. Il n'y a pas de mots en réalité.

— Tu es parfaite.

— Il y a un lit dans le coin, indiqua-t-elle en jetant un coup d'œil derrière lui. Un très petit lit.

— Et elle ne le dit que maintenant !

Il la souleva dans ses bras et l'emporta pour la déposer délicatement dessus. Elle se serra contre le mur, afin de lui laisser de la place.

— Ah, Kate, dit-il en l'embrassant.

— Oui ?

— Il y a longtemps que je n'avais plus fait l'amour comme cela. Seigneur ! Contre une porte, et tout habillé ! Ma seule excuse, c'est d'avoir trop bu, et...

— Et ?

— De trop te désirer. Dieu me pardonne, mais je brûle de passion pour toi.

— Alors, vas-tu réfléchir à ma question ?

— Au sujet d'un... arrangement ?

— Oui, murmura-t-elle.

Il garda le silence pendant un long moment.

— Kate... Il se peut que nous soyons obligés de faire plus. Je... je n'ai pas été prudent, cette fois.

— Ne pensons pas à cela, répliqua-t-elle en l'embrassant. Réponds simplement à ma question, Edward. Ne... ne me laisse pas dans l'incertitude. C'est trop douloureux.

— Bon sang, Kate, tu es folle de vouloir cela avec moi. Mais c'est oui. Oui à tout ce que tu voudras.

Elle se blottit contre lui et enfouit le visage contre son épaule. Il sentait le savon, la sueur, et cette délicieuse odeur de santal et de cuir qui se mêlait à celle de sa peau. Tout ce qu'elle associait à l'idée de la force.

Elle défit un autre bouton de sa chemise, et fit glisser le bout de sa langue sur son épaule.

— Hmm, fit-il. Continue, petite peste, si tu crois que ce lit peut nous porter.

— J'en doute !

— Pourquoi sommes-nous dans la chambre du valet ?

— Parce qu'il est parti à Lyme Regis pour sa retraite à la mort de grand-père. Et parce que maman a pris mon lit, ce soir.

— Et pourquoi donc ?

A cet instant, un bruit derrière la porte attira son attention. Il se redressa en jurant tout bas.

— Attends, dit Kate en lui prenant le bras.

— Il ne faut pas que tu te fasses surprendre avec moi. Surtout quand Upshaw est dans la maison.

— Ce n'était qu'un domestique qui passait dans le couloir.

Toutefois, Edward se leva et alla pousser le verrou.

Le bruit recommença, suivi cette fois du rire aigu de quelqu'un qui avait trop bu. Edward s'assit au bord du lit.

— Des domestiques ? répéta-t-il, incrédule.

— C'est la voix de lady Julia, répondit Kate en se levant pour prendre sa robe de chambre. Elle buvait en bas en compagnie de sir Francis, quand je suis montée avec maman.

Un nouvel éclat de rire résonna un peu plus loin, dans le couloir.

— Elle va réveiller oncle Upshaw, grommela Kate. Attends-moi ici.

Elle traversa le salon, et entrouvrit la porte de la chambre principale. Lady Julia embrassait passionnément sir Francis, qui la poussait contre la porte de la chambre de Kate, tout en tenant une

lampe d'une main.

— Non, non, Francis ! Ce n'est pas là... l'autre porte, bredouilla Julia, complètement ivre.

— Julia, ma chérie, attention à la lampe. Je crois que je sais où est votre chambre.

Kate s'apprêtait à les réprimander, quand sir Francis passa la main derrière Julia, tourna la poignée et poussa sa compagne à l'intérieur.

Julia tomba à la renverse, ce qui déclencha un véritable tumulte. Un hurlement strident, presque théâtral, retentit dans la chambre. Il y en eut un autre, hystérique, suivi d'une série de jurons.

Kate se précipita dans le couloir sombre, et se heurta à son oncle qui déboulait en face d'elle, son bonnet de nuit de guingois sur la tête.

— Au nom du ciel, que se passe-t-il ?

— Je suis désolée, dit Kate. Lady Julia est un peu éméchée.

Mais Upshaw se figea sur le seuil de la chambre.

— Aurélie Wentworth ! hurla-t-il.

Kate passa devant lui et se trouva confrontée à une scène grotesque. Reggie était assis, torse nu, dans le lit. A côté de lui, Aurélie se trouvait en appui sur les coudes. Ses boucles noires étaient rejetées sur le côté, et sa chemise dévoilait une épaule ronde et blanche. Lady Julia était secouée d'un rire irrépressible, tandis que sir Francis englobait la scène d'un regard sombre.

— *Zut alors !* s'exclama Aurélie en tentant de se redresser. Reggie, *mon amour*, nous sommes pris en flagrant délit !

— Bon sang, Reggie ! s'exclama sir Francis en brandissant le poing. Vous appelez cela une blague ?

— Monsieur, je vous prie de rester correct ou de sortir ! hurla Upshaw. Et vous, madame, vous êtes ivre !

Julia parvint à se redresser et à pointer vers lui un doigt accusateur.

— Et vous, monsieur, vous êtes un hypocrite, rétorqua-t-elle, avant d'être prise d'une nouvelle crise de fou rire.

L'air résigné, Aurélie tapota le dos nu de Reggie.

— *Ma foi*, Reggie, il fallait bien que cela arrive.

Mais Upshaw fondit sur eux à la vitesse de l'éclair.

— Aurélie, vous n'avez donc pas honte ? rugit-il au pied du lit. Cet homme a la moitié de votre âge !

— *Vraiment*, Archie, je suis mortifiée ! Mortifiée, je le répète. Mais je précise qu'il n'a pas tout à fait la moitié de mon âge. Reginald, *mon cœur*, devons-nous dévoiler notre secret une fois pour toutes ?

Mais Reggie était descendu du lit, seulement vêtu de son caleçon, et reculait d'un air horrifié, comme si Aurélie était un serpent.

— Quel secret ? répliqua-t-il en ramassant ses vêtements en tas sur le sol. Que diable signifie tout ceci, Francis ? Que m'avez-vous fait ?

— J'ai fait ce pour quoi vous m'avez payé, imbécile, grommela sir Francis, prenant Julia par le bras pour la faire sortir.

— Doux Jésus ! Je ne veux pas le croire, dit Upshaw en posant la main sur ses yeux.

Aurélie agrafa le col de sa chemise.

— Vous savez que je suis incorrigible, Archie. Mais je vous promets de rompre avec Reggie sur-le-champ. Je vous en prie, ne l'obligez pas à m'épouser. Il est trop jeune. Et surtout trop pauvre, hélas !

Reggie eut un haut-le-corps.

— *Vous épouser ? Vous êtes folle ?*

Dans le couloir, lady Julia pleurait de rire et sir Francis s'efforçait de la calmer.

Reggie s'arrêta devant la porte et darda sur Kate et Aurélie un regard noir.

— Par Dieu, j'ignore comment vous avez combiné tout cela, marmonna-t-il, les mâchoires serrées. Mais vous me le paierez cher, vous m'entendez ?

Kate parvint enfin à se ressaisir.

— Reggie, que faisiez-vous dans ma chambre ? Pouvez-vous m'expliquer ?

— Poussez-vous, Upshaw, cria Reggie, incapable de contenir sa rage.

La lueur dans son regard était si mauvaise qu'Upshaw s'écarta sans discuter. C'est alors qu'une voix grave résonna dans le corridor.

— Seigneur, Reggie ! Ce n'est pas très correct de gambader en caleçon. Et vous faites peur à tout le monde, avec tout ce vacarme.

Reggie se figea.

— Allez au diable, Quartermaine ! C'est vous, le responsable ! ajouta-t-il, tremblant de rage. Eh bien, vous ne l'aurez jamais. *Jamais*. Vous m'avez pris ma maison, mais vous n'en aurez pas davantage.

Aurélie était sortie du lit et enfilait une robe de chambre. Bouleversée, Kate posa la main sur le bras de son oncle.

— Ne vous fiez pas aux apparences, lui dit-elle doucement. Retournez vous coucher, et laissez-moi régler cette affaire.

— Jeune fille, je vous dirai...

— Mon oncle, je vous en prie. Vous êtes chez moi. Allez vous coucher, nous parlerons de tout cela demain matin.

Le menton d'Upshaw tremblait d'indignation.

— J'espère que vous savez ce que vous faites, Katherine.

Kate l'espérait aussi. Elle craignait que sa mère n'ait perdu la tête.

Ses genoux tremblaient. Elle n'avait évité un scandale que pour se trouver impliquée dans un autre, pire encore. Mais elle n'aurait jamais cru que Reggie puisse être aussi fourbe.

Si son projet avait réussi... Bonté divine ! Personne ne pouvait l'obliger à faire quoi que ce soit, mais même son titre ne pouvait la protéger de ce genre de scandales.

L'estomac noué, elle sortit en même temps qu'Upshaw. Edward s'attardait dans le couloir obscur, les bras croisés. Le comte de Macey, toujours vêtu de ses vêtements de soirée, se tenait près de lui, l'air inquiet. Tous les autres avaient disparu.

Upshaw regagna sa chambre sans un mot, et fit claquer la porte derrière lui.

— Voilà qui était intéressant, lâcha Edward.

— *Bonsoir*, monsieur Quartermaine, lança Aurélie, derrière Kate. Vous avez l'ouïe extraordinairement fine !

— Oui, on me l'a souvent fait remarquer.

— Oh ! *mon Dieu*, de Macey ! Nous vous avons réveillé, vous aussi ?

— Non, ma chère, je montais l'escalier quand je vous ai entendue crier. La scène était digne de l'Opéra-Comique. Vous m'avez encore trompé ?

— Oui, *mon cœur*, avec un homme plus jeune. Edward, j'espère que nous ne vous avons pas trop dérangé dans votre sommeil ?

— Je survivrai.

— Moi aussi, déclara Aurélie. A condition que quelqu'un aille me chercher un verre de cognac.

— Je crois qu'un verre me ferait du bien aussi, marmonna Kate en retournant dans son salon.

Les trois autres la suivirent. Edward avait emporté la lampe, qui projeta sa lueur douce dans la pièce. Kate alla tout droit au buffet où elle prit le whisky écossais d'Anstruther.

Voyant que ses mains tremblaient, de Macey s'empara des verres et les remplit. Aurélie prit place sur le canapé et fit un clin d'œil à Edward.

— Comme c'est intime ! Nous sommes tous réunis là en costumes de nuit, comme une vraie famille !

— J'ai encore mes habits de soirée, ma chère, lui fit remarquer de Macey en lui tendant un verre.

Aurélie but une gorgée et fronça le nez, horrifiée.

— Mais c'est l'horrible tord-boyaux d'Anstruther !

— Buvez, Aurélie, ordonna Kate en s'asseyant face à elle. Et expliquez-moi ce qui s'est passé, je vous prie.

— N'est-ce pas évident ? Je me suis fait surprendre au lit avec mon jeune amant ! déclara Aurélie en battant des cils.

— La seule chose évidente pour moi, c'est que vous m'avez manipulée, et que votre réputation est perdue. Il va falloir que je donne une explication à oncle Upshaw.

— Oh ! Archie... De toute façon, il pensera toujours le pire.

— Madame Wentworth, dit doucement Edward. J'espère que vous ne m'obligerez pas à raconter à votre fille ce qui s'est passé ce soir dans la roseraie.

Kate braqua sur lui un regard noir de fureur.

— Etes-vous impliqué dans ce scandale ?

— Sans le vouloir, je le crains. Je sais que de fortes sommes d'argent ont été échangées entre Reggie et sir Francis, ainsi que beaucoup de machinations, semblerait-il.

— Cela, je n'en doute pas, murmura Kate.

— Et je crois également que votre mère a surpris une bonne partie de ces intrigues.

— Aurélie, racontez-moi tout ! commanda Kate d'un ton sévère.

Sa mère haussa les épaules avec désinvolture.

— Ils ont fait allusion à une tentative pour te compromettre. Reggie est dépité que tu aies repoussé sa demande en mariage. Il a rendu à sir Francis l'argent qu'il lui avait gagné aux cartes, en échange d'un petit service.

— Et je suppose que sir Francis, soi-disant sous l'emprise de la boisson, était censé faire une entrée bruyante dans la chambre et découvrir, horrifié, que Reggie était au lit avec Kate ? dit Edward. Et faire assez de bruit pour réveiller toute la maisonnée, en particulier lord Upshaw.

— Comme Katherine a un sommeil de plomb, il aurait pu réussir son coup, conclut Aurélie.

De Macey s'installa sur le canapé à côté d'elle.

— Cela dépasse les bornes, murmura-t-il, consterné. Reggie imaginait sans doute qu'Upshaw obligerait Kate à se marier si elle était compromise. Mais, pour être certain de réussir, il avait besoin d'un témoin parfait.

— C'est-à-dire Julia, la pire commère de Londres ! s'exclama Kate, hors d'elle. Cela aurait été épouvantable, mais je n'aurais pas cédé. Oh ! maman ! Pourquoi ne m'avez-vous pas simplement dévoilé le projet de Reggie ?

— Parce que Reggie n'aurait jamais renoncé à son projet, *mon chou*. Mais, comme j'ai commis l'erreur impardonnable de l'amener ici, c'est à moi qu'il incombe de tout réparer. Aucune personne

saine d'esprit ne pourrait s'attendre à ce que tu épouses l'amant de ta mère, dont elle ne veut plus.

— Mais vous, maman ? Vous allez devoir affronter le scandale. Et Anstruther.

Aurélie haussa une fois de plus les épaules avec nonchalance.

— Il ne le saura jamais. C'est pourquoi je me suis dit : « Aurélie, un scandale de plus ou de moins ne nuira pas à ta réputation ! » J'ai donc provoqué un esclandre. C'est ce que je fais de mieux, tu ne trouves pas ?

— Oh ! maman ! Que va-t-il se passer, à présent ?

— A présent ? répéta Aurélie en haussant les sourcils. Julia va m'assaillir de questions. Mais je garderai un silence stoïque. Après tout, connaître la moitié d'une histoire est toujours plus excitant que de la connaître tout entière. Frustrée, Julia regagnera Londres où elle répandra ses potins, tout en essayant de savoir, auprès de nos amis communs, depuis combien de temps Reggie couche avec moi. Et Reggie... eh bien, il renoncera à ses projets de mariage. Du moins, je l'espère.

— Nous l'espérons tous, renchérit de Macey, avec l'air d'en douter.

— Maman, vous n'auriez jamais dû faire cela. J'avoue que je suis très inquiète. Je crains que Reggie ne veuille se venger de vous, maintenant.

— Bah ! Il ne peut rien contre moi ! Que va-t-il dire ? La vérité ? C'est-à-dire qu'il a essayé d'obliger une amie d'enfance à l'épouser en utilisant le moyen le plus méprisable du monde ? *Non, mon chou*. Il n'avouera jamais une chose pareille.

— Ma chère, vous êtes diabolique ! s'exclama de Macey en se levant. Mais je suppose que Kate a envie de vous parler en privé, aussi, je monte me coucher. Toutefois, j'expliquerai dès demain matin à Reggie et à sir Francis que nous ne pouvons plus être amis.

Aurélie se leva également.

— Filou doit me chercher, dit-elle en étouffant un bâillement. Katherine, tu peux reprendre ton lit. Tu pourras me réprimander autant que tu voudras demain matin.

— Bonne nuit, madame Wentworth. De Macey, dit Edward en allant ouvrir la porte. J'espère que vous dormirez bien.

— Vous aussi, monsieur Quartermaine, fit Aurélie d'un ton narquois, passant devant lui. Tous ces événements ont dû vous fatiguer.

\* \* \*

En temps normal, songea Edward, aucune personne sensée n'aurait laissé Kate, vêtue de ses habits de nuit, en tête à tête avec un gentleman à moitié dévêtu, qui avait de surcroît une réputation douteuse.

Mais rien, cette nuit, n'était normal. Et seule Kate le préoccupait. Elle avait subi une bonne dose de stress avec la fuite et le mariage secret de sa sœur, les invités qui emplissaient la maison, l'intervention autoritaire de lord Upshaw, et, pour finir, la trahison de Reggie.

Sans parler de sa relation avec lui. Peut-être avait-il lui aussi une responsabilité.

Elle arpentait le boudoir, faisant danser les volants de sa robe de chambre.

— C'est épouvantable, Edward ! J'ai envie d'étrangler Reggie. Et maman, où avait-elle la tête ? Comment vais-je pouvoir calmer oncle Upshaw, à présent ? Juste après la fuite de Nancy à Exeter ?

— Kate, je pense que votre mère a juste voulu vous aider, à sa façon.

— M'aider ? répéta-t-elle, en se retournant brusquement vers lui. Comment est-ce que cela peut nous aider ? Si Anstruther avait encore un peu d'amour pour elle, c'est bien fini, à présent. Et je vais devoir persuader oncle Upshaw que sa belle-sœur n'a pas perdu la tête. Et Nancy ! Nancy vient

d'épouser le pasteur du village ! Je me suis donné tant de mal pour qu'aucun commérage ne vienne entacher sa réputation ! Maman n'a pas réfléchi aux conséquences. Non. Non, Edward. C'est de la folie.

Elle reprit ses allées et venues, et il la suivit jusqu'à la fenêtre. Son attitude pensive lui rappela la façon dont elle regardait par la fenêtre, la première fois qu'il l'avait embrassée.

— Kate, dit-il en lui posant la main sur l'épaule. Votre mère n'est pas comme tout le monde, c'est vrai. Mais c'est la seule façon pour elle de se comporter comme une mère.

— Pourquoi n'apprend-elle pas à faire mieux ? s'écria Kate en pivotant sur elle-même. Pourquoi, Edward ? Nancy et moi ne méritons-nous pas d'avoir une mère normale ? C'est si dur que cela ?

— Plus que vous ne le pensez, murmura Edward.

— Quand on a des enfants, on a des obligations. Il faut les élever. Vous devez les surveiller, leur apprendre à grandir. Nancy et moi n'avons jamais eu de famille normale. Nous avons souffert des excentricités de maman et de la négligence de notre père. J'en ai assez !

— Kate, vous avez subi un choc.

Il voulut l'enlacer, mais elle le repoussa.

— Vous avez frôlé le désastre, insista-t-il. Vous n'aviez pas compris jusqu'où Reggie était prêt à aller. Moi non plus, d'ailleurs.

— J'apprécie vos efforts pour me reconforter, Edward, mais Nancy et Richard seront de retour demain. Une douzaine de voisins sont conviés à célébrer avec nous le mariage. Et, tout ce que penseront les gens, c'est que la mère de la mariée a été surprise au lit avec l'ancien fiancé de sa fille.

— La réputation de Richard viendra à bout des ragots. Peut-être le bruit ne se répandra-t-il même pas hors de ces murs...

— Les secrets finissent toujours par se savoir, répliqua-t-elle avec amertume. Toujours. Les scandales ne peuvent être étouffés, quoi qu'on fasse. Ne vous faites pas d'illusions.

Un grand froid envahit Edward. Il eut la distincte impression qu'ils ne parlaient plus seulement d'Aurélie.

Pensif, il alla se servir un autre whisky, bien que l'alcool soit la dernière chose au monde dont il avait besoin en ce moment. Mais il lui fallait du temps. Pour réfléchir. Calculer.

*Ce bon vieux Ned. Toujours à évaluer tes chances, hein ?*

Debout devant la fenêtre, Kate contemplait la nuit. Une colère sourde irradiait de toute sa personne. Pour quelque chose qui, d'après lui, avait été rondement mené par Aurélie et avait atteint le but escompté. Reggie était échec et mat.

— Edward... un peu plus tôt dans la soirée, vous avez dit qu'il devrait peut-être y avoir plus qu'un arrangement entre nous, parce que vous n'aviez pas pris de précautions.

— En effet, admit-il, certain à présent que la fureur de Kate n'était pas seulement due aux extravagances d'Aurélie.

— Que vouliez-vous dire ? demanda-t-elle en croisant les bras.

— Je ne pense pas que cela ait un rapport avec ce qui vient de se passer, répondit-il aussi prudemment que s'il traversait un champ de mines. Nous parlons de votre mère, n'est-ce pas ?

— Je veux savoir. Si j'attendais un enfant, que feriez-vous ?

— Je ferais ce qu'on doit faire dans ces cas-là. Que pourrais-je faire d'autre ?

— Et ce serait très embarrassant, n'est-ce pas ? Je suis la baronne d'Allenay, pas une pauvre femme inconnue. Vous ne pourriez pas me cacher à la campagne, me verser une petite rente, et rendre visite à votre enfant une fois par an.

— Eh bien, Kate, dit-il en posant brusquement son verre. Je pense qu'il faut que nous ayons une discussion sérieuse.

— Vraiment, Edward ? Vraiment ?

Il leva la main en signe d'apaisement, mais sentait la moutarde lui monter au nez.

— J'ai essayé de tenir mes distances, ma chère. C'est vous qui m'avez invité ici ce soir.

— C'est vrai. Je ne nierai pas ma propre faiblesse. Dès le début, j'ai été incapable de résister au désir que vous m'inspiriez. Je savais pourtant que je ne devais pas.

— Bien sûr, Kate, vous ne deviez pas. Je ne le devais pas non plus. Et pourtant c'est arrivé. Et nous continuons d'éprouver la même chose. Et, si le pire arrivait, vous m'épouseriez, tout en le regrettant amèrement. C'est le risque que nous courons, ma chère. Vous n'aviez pas compris ?

— Non. Jusqu'au moment où j'ai pris conscience que, dans un tel cas, notre enfant deviendrait l'héritier de la baronnie d'Allenay.

— Attendez une minute ! s'exclama-t-il, lui saisissant le poignet. Cela m'a tout l'air d'une accusation ! Dites-moi exactement à quoi vous pensez.

— Je pense à Annabelle Granger. Je crois que vous l'aviez deviné. Voulez-vous me lâcher, je vous prie ?

Il obéit, s'écartant aussi brusquement que s'il s'était brûlé à son contact.

— S'il s'agit d'Annabelle, pourquoi ne pas l'avoir dit franchement ?

— Je veux savoir ce que vous êtes pour elle.

— Je suis... son parrain, en quelque sorte, répondit-il, la gorge nouée.

— Etes-vous son père ? demanda-t-elle d'un air de défi.

Pendant un long moment, il envisagea de l'envoyer au diable. Cependant, sa question n'était pas déraisonnable. Surtout pour une femme qui risquait de porter son enfant.

— Non, je ne le suis pas, finit-il par répondre.

— Et si je ne vous croyais pas, Edward ?

— C'est votre choix, Kate. Vous pouvez choisir ce que vous voulez penser. Vous pouvez croire que je suis le père d'Annie, ou bien son sauveur, ou bien encore son oncle Crésus. Généralement, je ne prends pas la peine de l'expliquer. Parce que ce que les gens pensent de moi ne compte pas plus que cela, ajouta-t-il en claquant des doigts.

— Ne croyez-vous pas que vous auriez dû me révéler son existence ? Après tout ce que nous avons...

Elle se tut brusquement et ses joues s'enflammèrent.

— Ce que nous avons été l'un pour l'autre ? reprit-il, avec un sourire amer. Kate, le désir que vous éprouvez pour moi n'a pas plus d'importance qu'une trace de boue sur vos chaussures.

— Comment pouvez-vous...

Elle se tut, secoua la tête et ajouta :

— Je suis désolée, vous avez raison. Cela ne me regarde pas.

— Je ne dis pas cela, Kate. Mais ne mettez pas dans ma bouche des mots que je n'ai pas prononcés, et ne me traitez pas de menteur.

Elle détourna les yeux.

— J'aimerais ne pas vous désirer autant, chuchota-t-elle.

— Vous n'avez qu'un mot à dire, et j'aurai quitté votre maison dans dix minutes. Mais soyez bien sûre de comprendre pourquoi vous êtes en colère.

— Je suis en colère contre moi.

Il y eut un long silence, si profond qu'Edward entendit le tic-tac de la pendule dans la pièce

voisine. Il se sentait frustré, furieux, insulté, mais surtout profondément blessé. Décidément, il n'apprendrait jamais, dans ce domaine.

— Je partirai à Heatherfields demain matin, dit-il d'un ton sec. Je vous demande pardon si je vous ai offensée, Kate.

— Heatherfields n'est pas habitable, objecta-t-elle, sans se détourner de la fenêtre.

— Cela ne me gêne pas. J'ai passé trop d'années dans l'armée pour être rebuté par un toit qui fuit et deux ou trois rats. Bonne nuit, Kate. Si le pire arrivait, écrivez-moi à Heatherfields, ou à Londres.

— Ah, oui, *le pire*, répéta-t-elle d'une voix distante. Merci de votre franchise, Edward.

— Je vous en prie, fit-il, avant de claquer la porte.

## Chapitre 17

### *Conseils de lady d'Allenay aux amoureux*

Son registre soigneusement ouvert dans un rayon de soleil, Mme Peppin ajusta ses lunettes, et ajouta une ligne à la liste intitulée : *Menu du dîner*.

— Bien, nous avons les desserts, annonça-t-elle avec satisfaction. Pour les fromages, Cook a réservé du stilton et du camembert. Nous ne pourrons rien avoir de plus, mademoiselle, dans des délais aussi courts.

— Oui, oui, je sais, murmura Kate, accoudée à la table.

Percevant un infime soupir, la gouvernante lui lança un coup d'œil.

— Mademoiselle Kate, ressaisissez-vous, dit-elle gentiment. Vous n'avez pas encore prononcé deux mots. Vous savez que les goûts de lord Upshaw en matière de fromage sont très précis.

Kate se redressa et repoussa une mèche derrière son oreille.

— Désolée, Peppie. Il aime bien le stilton, mais après ce qui s'est passé hier soir...

— Oui, fit Mme Peppin en fronçant le nez, ce qui eut pour effet de faire remonter ses lunettes. Vous pourriez lui servir son stilton sur un plat en or, il ne serait pas content.

Après avoir pris le petit déjeuner dans sa chambre, Kate était descendue dans le bureau de Peppie et lui avait résumé le désastre de la veille. Cette dernière avait alors répliqué que son vœu le plus cher était que lord Reginald brûle dans les flammes de l'enfer. Mais, surtout, elle avait rassuré Kate. Bien que les domestiques aient entendu le tapage à l'étage, ils avaient mis cela sur le compte des bouffonneries des amis d'Aurélie.

— Quelle histoire, Peppie ! reprit Kate en posant le menton dans sa main. J'espère que Nancy et Richard ne verront pas d'inconvénient à venir dîner. Est-ce que tous les invités ont accepté ?

— Oh ! oui ! Avec ce mariage à la va-vite, ils vont tous avoir un œil sur le ventre de Mlle Nancy. Mais je peux au moins rayer lord Reginald de la liste.

Tout en parlant, elle traça un gros trait noir sur le nom de Reggie.

— De Macey l'a prié de partir, afin de m'éviter cette corvée, murmura Kate. Honnêtement, Peppie, j'ai hâte qu'il ait disparu.

— Pas de problème, mademoiselle, lord Reginald est parti de bonne heure ce matin, en habit de cavalier. Son valet est resté pour boucler ses valises, et le rejoindra plus tard.

Kate poussa un soupir de soulagement.

— Dieu merci, c'est fini ! Le valet peut rester autant qu'il voudra, je voulais surtout me débarrasser de Reggie.

— Eh bien, il me semble que la maison va se vider, maintenant que Mlle Nancy est mariée, et que M. Edward est parti.

Le cœur de Kate sombra.

— Il est parti ?

— Bien avant le petit déjeuner ! Vous ne le saviez pas ? Il dit qu'il va s'installer à Heatherfields, mais je me demande comment il va pouvoir vivre là-bas, avec le toit qui fuit comme une passoire. Cutler, le vieux gardien, est sourd comme un pot, et sa femme est la pire souillon que je connaisse.

— M. Quartermaine m'a affirmé qu'il n'était rebuté ni par l'humidité ni par les rats. Aussi, je doute qu'il soit gêné par l'allure négligée de Mme Cutler.

— Oh ! mademoiselle ! Qui lui fera ses œufs au plat comme il les aime ?

Déconcertée, Kate haussa les sourcils.

— Comment les aime-t-il, Peppie ?

— Bien cuits. Comme son bacon.

— Ce qui explique pourquoi nous avons eu des petits déjeuners presque brûlés ces derniers temps, marmonna Kate. Je croyais que vous le considériez comme un riche gremlin qui cachait sa fille illégitime à la campagne ?

Mme Peppin détourna les yeux.

— Ce n'est pas à moi de juger, mademoiselle, répondit-elle d'un air un peu coupable. Il est difficile de ne pas aimer ce monsieur, c'est tout ce que je peux dire. Toujours poli avec le personnel, et jamais un mot plus haut que l'autre.

Kate sentit poindre un mal de tête. Avec cela, ses yeux étaient si rouges d'avoir pleuré qu'elle avait dû appliquer des compresses d'eau froide sur ses paupières avant de descendre.

— Bien, dit-elle en se levant. Je vais rejoindre Anstruther au bureau du domaine. Ensuite, j'ai rendez-vous avec oncle Upshaw au nouveau presbytère. Il veut s'assurer que celui-ci est assez correct pour que Nancy puisse y vivre. Entre-temps, si je peux, je passerai au village voir les jeunes mariés, pour les préparer à la visite de notre oncle.

— Mais que peut-il dire, à présent ? C'est une nouvelle maison ou pas de mariage, c'est cela ?

Kate secoua la tête.

— Il n'a plus rien à dire, maintenant que Nancy a passé une nuit avec Richard. Une annulation ruinerait à jamais la réputation de ma sœur. Mais maman n'a eu aucune considération pour lui, comme si ce qu'il pensait n'avait de toute façon aucun poids.

— Je ne sais pas, mademoiselle. Il me semble, à moi, que lord Upshaw s'est montré fort déraisonnable, et que votre mère a très astucieusement résolu le problème.

— Seigneur, vous parlez comme Edward ! La fin justifie les moyens ! C'est peut-être vrai, remarquez... Je ne sais pas. Mais je vais prendre la peine d'apaiser oncle Upshaw, car ses sentiments ont de l'importance pour moi. Il s'est toujours montré très bon envers nous.

— Oh ! oui. Avec ses airs guindés et autoritaires !

— Mais il fait partie de la famille. Et il ne faut pas se fâcher avec sa famille.

Mme Peppin se leva et fouilla dans la poche de son tablier.

— Pour en revenir à M. Edward... Ceci est arrivé ce matin pour lui, dit-elle en brandissant une lettre. De Londres. Assistera-t-il au dîner de ce soir ?

Kate réfléchit. Edward était un nouveau voisin, après tout.

— Je ne sais pas. Donnez-moi cette lettre, Peppie. Je verrai ce qu'il faut faire.

Kate prit son chapeau et sa cravache, et quitta le salon de l'intendante, se demandant si sa

gouvernante allait aussi prendre le parti d'Edward, dans cette affaire.

Ce qui était stupide, puisqu'il n'y avait pas de « parti » à prendre. Elle n'était pas en guerre avec lui.

Elle n'était en guerre qu'avec elle-même.

Et elle s'était éveillée en proie à l'idée qu'elle avait fait du tort à son invité. Il affirmait qu'il n'était pas le père d'Annabelle Granger. Et il avait toujours fait preuve d'une parfaite honnêteté. Dès le début, il avait avoué des choses sur lui qu'il aurait facilement pu dissimuler.

Mais elle ne pouvait penser à cela maintenant, se dit-elle, émergeant dans la cour ensoleillée. Leur relation était dangereuse, et si c'était terminé...

Ravalant une nouvelle fois ses larmes, elle pénétra dans le bureau et fut soulagée de voir qu'il était vide. Après s'être mouchée et essuyé les yeux, elle reprit les comptes où elle les avait laissés avant l'arrivée de sa mère, en attendant Anstruther.

Ce dernier fit son apparition une demi-heure plus tard, les bottes incrustées de boue. Il la salua et s'assit face à elle pour lui rapporter les dernières nouvelles concernant le domaine. Puis ils reportèrent leur attention sur les comptes. Ils cherchaient toujours le moyen d'acquérir la mine de fer de Cornouailles.

Au bout d'un moment, Anstruther soupira.

— Ce ne sera pas possible, mon petit, dit-il en secouant la tête. Demandez à Upshaw. Mais emprunter de l'argent maintenant, avec les taux d'intérêt pratiqués dans la City...

— Non, non, pas d'emprunt, déclara-t-elle en refermant le registre d'un geste sec. Les comptes sont à flot, et je veux les maintenir ainsi. Je n'ai pas besoin de l'avis d'oncle Upshaw.

Soulagée, Anstruther posa les mains sur ses cuisses, commençant à se lever. Kate l'arrêta d'un geste.

— Il faut que nous parlions.

— Nous venons de le faire, non ? dit-il en se rasseyant, l'air sur ses gardes.

— Il s'est passé quelque chose, hier soir, avec Aurélie. Je ne voudrais pas que vous en entendiez parler et que vous vous mépreniez sur elle.

— Cela n'a rien à voir avec moi, milady.

— Ne me donnez pas du *milady*, John Anstruther ! Je commence à croire que vous n'avez pas plus de bon sens qu'Aurélie ! A ce propos, depuis combien de temps est-ce que vous... *tenez compagnie* à ma mère ?

— Cela ne regarde que nous.

— C'était vrai, jusqu'à cette semaine. Répondez. Nous formons une famille, Anstruther, je veux tout savoir.

— Vous en serez pour vos frais, mademoiselle, répondit-il avec raideur.

Les épaules de Kate s'affaissèrent et elle secoua la tête.

— Dites-moi simplement qui est au courant. Qui risque de nous poignarder dans le dos, Anstruther ? Je ne peux surveiller vos arrières si je ne sais rien.

Anstruther garda le silence un moment, tapotant le bureau de son gros index.

— Cela a commencé il y a longtemps, dit-il enfin, quand j'ai pris ce poste d'intendant. Vous n'étiez qu'une toute petite fille... Pour autant que je sache, personne n'est au courant.

— Etiez-vous... amoureux de maman ?

— Oui, je l'ai été dès que je l'ai vue. Je venais de quitter l'université, et je rendais visite à votre grand-mère, ma marraine. Aurélie avait à peu près l'âge de Nan, et votre frère n'était qu'un bébé.

— Mais il ne s'est rien passé ?

Il fit un signe négatif de la tête.

— Pas avant quelques années. Quand votre père s'est mis à boire et à jouer. Mais je ne veux pas dire de mal de lui, mademoiselle.

— J'ai l'impression que vous ne vous sentez pas coupable...

— Je n'ai pas dit cela. Quoi qu'il en soit, je connais votre mère depuis très longtemps, Kate. Parfois nous étions juste amis, parfois plus que cela.

Kate songea que ce devait être « plus que cela » la plupart du temps, car un grand nombre de choses semblaient se mettre en place.

— Tous ces voyages d'affaires à Londres, ce n'était pas juste pour épargner des déplacements à mon grand-père, n'est-ce pas ? Ni pour m'éviter de tomber nez à nez avec Reggie ?

— Non, avoua-t-il.

Elle se renversa dans son fauteuil et croisa les bras.

— En somme, vous vous êtes rencontrés, vous êtes plus ou moins tombés amoureux, et vous avez eu une relation épisodique, ici et à Londres. Et, pendant tout ce temps, les commères l'imaginaient dans les bras de De Macey, ou d'autres vauriens et aventuriers ?

— Oui. Bon, de temps à autre, nous nous séparions. Quand je ne me pliais pas à ses caprices.

— Oui, mais nous parlons d'une période de vingt ans. Et je commence à croire que la réelle aventure de ma mère avec de Macey fut de très courte durée.

— Elle a duré seulement quelques mois, concéda Anstruther, l'air un peu penaud. Juste le temps pour moi de revenir à la raison.

— Vous vous étiez donc entêté au sujet de quelque chose ? Mais je n'ai pas besoin de savoir cela. Cela dit, Aurélie est veuve depuis des années. Pourquoi ne la courtisez-vous pas ouvertement, puisque vous l'aimez ?

— La courtiser ? répéta le régisseur, horrifié. Mademoiselle Kate, cela ne se fait pas !

— Je ne vois pas pourquoi. A moins que son état mental ne vous dérange ?

— Je n'ai pas les moyens de lui offrir la vie qu'elle mérite. Je ne suis pas de son rang.

— En effet, vous avez beaucoup plus de bon sens qu'elle. Quant à vos moyens, je ne doute pas un instant que vous soyez aussi riche que le roi Midas. Vous possédez un très joli manoir à South Farm, et vous êtes d'aussi bonne naissance que maman. Je vous rappelle que sa mère était gouvernante, et que son grand-père n'était rien d'autre qu'un épicier parisien.

— Non, cela n'irait pas.

Kate haussa les épaules.

— Comme il vous plaira. La plupart des hommes, à votre place, n'hésiteraient pas.

— Hmpf.

— Très bien, ajouta Kate en se levant. Je vais au village voir Nancy et Richard. Puis-je vous demander de conduire oncle Upshaw au presbytère, pour notre inspection ?

— Je le conduirai, et je m'efforcerai de me boucher les oreilles, marmonna Anstruther.

— Rendez-vous à 11 heures précises. Ne soyez pas en retard, car nous avons plus de vingt invités, ce soir.

— D'accord, d'accord.

Sur le pas de la porte, elle fit volte-face et sortit la lettre de sa poche.

— Pourriez-vous déposer ceci à Heatherfields, et dire à M. Quartermaine que nous espérons l'avoir ce soir pour dîner ? Après tout, nous sommes voisins, à présent.

Quelque chose d'indéchiffrable passa dans les yeux du régisseur.

— Oui, mon petit, pas de problème.

— Quant au petit incident d’hier soir...

Il fit un geste de la main.

— Inutile, je sais déjà tout. Elle était très contente d’elle, d’ailleurs.

— Mais maman est encore couchée, et personne d’autre n’a...

Anstruther leva la tête de son registre, et sourit.

— Oh ! dit Kate en mettant son chapeau, je vois... Je m’en vais.

Arrivée devant la porte, elle se retourna,

— Anstruther ?

— Oui ?

— Avez-vous déjà pensé que, quand une personne veut ce qu’elle ne peut pas avoir, elle...

— Oui ? répéta-t-il, haussant ses gros sourcils.

— Je veux parler de maman. Ses caprices, ses sautes d’humeur. Est-ce que ça pourrait être dû au fait qu’elle n’est pas heureuse ?

Un muscle tressauta sur la joue d’Anstruther. Kate soupira.

— Je crains qu’elle ne soit pas heureuse. Si ce que vous voulez n’est pas très éloigné de ce qu’elle souhaite, peut-être...

— *Très éloigné*, dit-il d’une voix crispée. C’est-à-dire... J’y réfléchirai, mon petit.

Kate sortit, se rendit dans la cour extérieure, et aida Motte à seller son cheval. Athéna secoua gaiement sa crinière, mais le box voisin du sien était vide. Motte lui flatta l’encolure.

— Oui, le grand est parti dans sa nouvelle maison, dit-il d’un ton apaisant. Il y aura plus de pommes pour toi, ma jolie.

Piètre réconfort, songea Kate, en se dirigeant vers le pont.

Pendant tout le trajet, elle ne put penser qu’à Edward. La certitude qu’elle avait fait une grave erreur était ancrée en elle et son désespoir grandissait d’heure en heure.

Elle se répétait que, même en dehors de l’existence d’Annabelle Granger, Edward n’était pas l’homme qui lui convenait. Son passé et sa profession faisaient de lui un paria de la bonne société, et sa présence à Bellecombe constituait un danger pour sa réputation.

Elle songea à Nancy et à son mariage avec Richard. A tante Louisa, avec ses trois filles à marier. Il fallait déjà lutter contre les commérages et les médisances suscités par le comportement singulier d’Aurélie. Elles n’avaient pas besoin qu’elle-même devienne à son tour la cible de ragots. Sa mère au moins était veuve, ce qui lui laissait une certaine liberté.

Mais elle était prise au milieu de tout cela. Et, pour être honnête, elle était un peu lasse de s’inquiéter pour les autres.

Toutefois, elle oublia ses lamentations quand elle atteignit le sommet de la colline et vit le croisement où Edward était tombé de cheval. Là, à côté du panneau indiquant la direction du village, se trouvait un petit agneau, beaucoup trop jeune pour être séparé de sa mère.

Le pauvre petit animal bêlait à fendre le cœur. Quand elle s’approcha, elle le vit se débattre, mais il ne s’enfuit pas comme elle s’y attendait.

— Pauvre petit, murmura-t-elle, intriguée. Je vais te déposer de l’autre côté de la clôture.

Elle mit pied à terre, attacha Athéna à une branche, et s’approcha du petit animal. Celui-ci continuait de pleurer, tout tremblant.

— Comment es-tu sorti du pré, mon petit ? demanda-t-elle en se penchant.

C’est alors qu’elle vit que l’agneau était attaché par une corde. Celle-ci était enroulée autour de ses pattes arrière et nouée au pied du panneau.

— Ces satanés gamins du village ! s'exclama-t-elle, outrée. Mais nous aurons leur tête ! Tiens-toi tranquille, pendant que je défais ce nœud.

En quelques secondes l'animal fut libéré, et Kate se redressa en le tenant dans ses bras. Mais elle ne put reprendre son équilibre. Soudain, l'agneau se débattit. Un éclair blanc passa devant son visage, et elle eut la respiration coupée.

Elle laissa tomber l'animal, crispant les doigts sur la main plaquée sur son visage, essayant en vain d'arracher le mouchoir qui lui couvrait la bouche et le nez. Elle ne distinguait rien, en dehors de la haie et de l'agneau qui filait vers le pré.

Puis elle ne vit plus rien du tout.

## Chapitre 18

### *Anstruther donne un coup de pied*

La cheminée de la cuisine de Heatherfields fumait. Des volutes grises s'échappaient du foyer et se déroulaient contre le plafond aux poutres noires, non sans avoir pénétré dans les narines d'Edward, dont la toux caverneuse évoquait une mort imminente.

*Où se cachait Vesta, quand il avait besoin d'elle ?* songea-t-il avec amertume.

Il n'y avait pas de doux foyer, ici. Il n'y avait même pas de feu digne de ce nom pour se réchauffer ! Juste une vieille cuisine crasseuse, avec un trou noir qui crachait des cendres.

— J'vous avais bien dit qu'elle fumait, fit le vieil homme desséché derrière lui.

— Je vois.

Dans un accès de colère, il saisit le tisonnier et donna des coups violents dans les cendres amassées dans l'âtre.

— Attention à ne pas faire tomber le crochet, monsieur ! cria le vieux. Ma femme va accrocher le chaudron !

Edward se retourna brusquement, le tisonnier à la main. Cutler leva les bras devant lui, comme pour se protéger. Poussant un juron, Edward jeta le tisonnier sur le sol.

— Un chaudron pour quoi ? demanda-t-il, un peu calmé.

— Pour la soupe, m'sieur. Voulez-vous qu'on prépare une *chamme* pour vous ?

— Non, j'ai surtout besoin d'un bain chaud. Et, bon sang, qu'est-ce qu'une *chamme* ?

L'air vaguement offensé, Cutler leva un doigt vers le plafond.

— Une *chamme à coucher*, m'sieur. Ma femme veut savoir si vous restez dormir, ou si vous r'tournez à la grande maison.

— Oh ! une chambre ! s'exclama Edward, un peu abattu. Non, Cutler, je ne retourne pas à Bellecombe. Je vais rester à Heatherfields.

Le vieil homme hocha la tête, semblant douter de la santé mentale de son nouveau maître.

Ce en quoi il avait raison, songea Edward. Il devait être un peu fou.

Son arrivée avait plongé le vieux gardien dans la plus totale confusion. Son épouse, elle, qui était nettement moins vieille, ne semblait pas ravie du tout. Elle était sortie, si Edward avait bien compris les nuances de son accent du Somerset, tuer un poulet pour le dîner.

Les mains sur les hanches, il se mit à tourner en rond en examinant la pièce misérable, avec sa table fendillée, son buffet poussiéreux, ses assiettes incrustées de crasse.

Pourquoi diable obligeait-il ces pauvres domestiques à supporter le résultat de sa colère et de

sa rancœur ?

— Je vous demande pardon, Cutler, dit-il en se pinçant l'arête du nez. Cela ne va pas du tout, en effet. Envoyez un valet au White Lion, et faites réserver une chambre et un repas pour moi, s'il vous plaît.

L'homme hocha vigoureusement la tête.

— Oui, oui, je vais le faire, m'sieur. Allez-vous habiter ici ?

— Oui, pendant quelque temps, répondit Edward en passant la main dans ses cheveux parsemés de cendres. Je vais commencer à débiter les vieux meubles pour la cheminée.

Le vieil homme continua de hocher la tête. Il aurait sans doute fait la même chose si Edward lui avait annoncé qu'il allait mettre le feu à la maison et danser nu au milieu des flammes. Une idée qui lui paraissait assez tentante.

Cutler se pencha pour passer sous une porte voûtée ouvrant sur une enfilade de jardins potagers envahis de mauvaises herbes, mais qui avaient dû être splendides en d'autres temps. Edward tira la vieille table branlante sur le sol de pierre pour la débiter. Puis un vieux tonneau, un garde-manger, et une douzaine de chaises au siège de paille défoncé.

Quand il arriva à la dernière chaise, sa colère était retombée, et il s'assit pour réfléchir à la situation.

Il aurait dû révéler à Kate l'existence d'Annie, songea-t-il, le cœur lourd.

Dès qu'il s'était rappelé l'existence de la fillette, il aurait dû lui en parler. Et lui raconter tout le reste. Il avait confiance en elle. Mais son histoire était si abominable, sa culpabilité si lourde, qu'il avait préféré la garder pour lui. Il avait craint aussi de gâcher leur amitié naissante, même s'il était choqué, à présent, d'avoir envisagé une amitié avec une femme aussi noble et digne.

Seulement, ce n'était pas seulement une amitié. C'était beaucoup plus, depuis qu'il l'avait embrassée dans son boudoir. Il ne savait même pas encore qui il était. Mais, dès l'instant où Kate lui avait offert ses lèvres, il avait su qu'il était perdu.

Il ne lui avait jamais dit qu'il l'aimait. Jamais avoué que quelque chose en lui avait changé, qu'elle était maintenant maîtresse de son cœur, si amer et si endolori soit-il.

Et voilà qu'elle était persuadée qu'il lui cachait quelque chose. Ce qui n'était pas faux. Il avait toujours caché Annie derrière un voile de colère et de douleur, de culpabilité aussi, il fallait bien l'avouer. Il était coupable de n'être pas revenu assez vite aux côtés de Maria. D'avoir regretté la promesse qu'il lui avait faite.

Si le destin le lui avait permis, il aurait tenu parole. Il l'aurait épousée, aurait élevé l'enfant comme le sien, et aurait inventé tous les mensonges imaginables pour rendre son histoire crédible.

Il aurait fait n'importe quoi pour ne pas qu'elle souffre. N'importe quoi pour sauver Annie.

Posant les coudes sur ses genoux, il enfouit la tête entre ses mains. L'odeur âcre de la cendre lui emplissait les narines et lui piquait les yeux. C'était la suie, certainement, qui le faisait pleurer, quoi d'autre ? Même si sa vie était en ruine, et qu'il n'y pouvait rien.

Sinon retourner voir Kate, lui demander pardon, affirmer qu'il avait changé. Ce qui était vrai.

Profiter de la faiblesse de la nature humaine ne procurait aucune satisfaction, seulement du dégoût. Peu à peu, il s'était laissé sombrer au même niveau d'inhumanité qu'Alfred Hedge. Il était simplement mieux élevé que lui, et beaucoup moins impitoyable.

Comment pouvait-il imposer cela à Kate ?

Impossible.

Mais Kate, elle, qu'en dirait-elle ? Elle n'était ni jeune ni écervelée. C'était une femme intelligente qui conduisait avec habileté une vie très compliquée. Était-il si accablé par les regrets et

le désespoir pour ne pas prendre ses souhaits en considération ? Devait-il lui dire ce qu'il ressentait ?

Peut-être était-elle si écœurée que cela n'avait plus d'importance. Lui qui avait pourtant tracé son chemin dans la vie en relevant sans frémir tous les défis ne parvenait plus à réfléchir clairement.

Néanmoins, il pouvait encore aller trouver Kate et lui demander pardon.

Et il allait cesser ces lamentations pathétiques pour ne penser qu'à ce que lui offrait sa relation avec elle : un lien d'amitié que seul un imbécile renoncerait à sauvegarder.

A peine s'était-il levé, envoyant la chaise bancale à l'autre bout de la salle, qu'une ombre imposante s'encadra sur le seuil.

— Quartermaine ! C'est vous ? tonna une voix familière.

— Entrez, mon vieux !

Anstruther pénétra dans la cuisine et la balaya du regard, l'air atterré.

— Bon après-midi, dit-il, lui tendant une lettre. J'espérais trouver Mlle Kate avec vous.

— Kate ? Ici ?

Edward jeta un bref coup d'œil à la missive, et la rangea dans sa poche.

— Elle n'est pas là ? Vous en êtes sûr ?

— Pourquoi serait-elle ici ? Et où diable se trouve-t-elle ?

Anstruther s'assombrit.

— Elle n'est pas au château, j'en viens. Ce matin, elle m'a prié de vous apporter cette lettre. Je devais la retrouver au nouveau presbytère, mais elle n'est pas venue.

— Cela ne lui ressemble pas. Elle n'est pas avec Nancy ?

— Personne ne l'a vue au presbytère, répondit Anstruther en faisant tourner sa cravache entre ses doigts. Quelque chose ne va pas, Quartermaine. Je le sens.

— Bon sang ! s'écria Edward en donnant un coup de pied dans le tas de bois. C'est ce bâtard de Hoke, j'en suis sûr !

— Il paraît qu'il n'était pas très content, hier soir.

— Il a lancé quelques vagues menaces. Peut-être n'étaient-elles pas si vagues que cela, en fin de compte.

— J'ai envoyé Burnham jeter un coup d'œil au village, et Jasper à la ferme. Tom Shearn va faire discrètement le tour des métairies, et Upshaw est retourné fouiller le château. Mais jusqu'ici personne ne l'a vue.

Edward enfila son manteau.

— Cet homme est un chien enragé, dit-il en prenant sa cravache. Il faut l'arrêter. Où peut-il bien l'avoir emmenée ?

— Il n'avait pas de voiture, dit Anstruther en sortant de la maison avec lui. Il n'oserait pas la faire monter dans le train, et il n'y a pas d'auberge dans la région où il pourrait la cacher, car elle est trop connue. Je pense qu'elle se trouve ici, sur les terres de Heatherfields, que Reggie connaît comme sa poche.

— Vous croyez qu'il lui fera du mal ?

Edward détacha Aragon, sauta en selle et s'efforça de maîtriser sa colère. C'était le moment ou jamais de faire appel à une froide logique.

Anstruther ne remonta pas tout de suite sur son cheval.

— Je ne pense pas qu'il ira jusque-là..., fit-il en grattant ses énormes favoris, mais le dîner avec Upshaw a lieu ce soir.

— Seigneur ! Envisagerait-il de la compromettre devant tout le village ?

— On peut en être certains ! Il est désespéré, et les hommes désespérés sont dangereux, même lorsqu'ils sont stupides.

— En effet. Il veut absolument l'épouser, car il est criblé de dettes.

Anstruther eut un rire sarcastique.

— Kate serait bien en peine de l'aider, même si elle le voulait ! Bellecombe a de la valeur, mais il n'y a pas de liquidités, et elle ne fera pas la folie d'emprunter de l'argent pour lui. Reggie est revenu en croyant qu'elle se laisserait charmer.

— C'est qu'il l'a grandement sous-estimée.

— Oui, mais vous... je ne pense pas que vous serez aussi idiot que lui. Vous avez compris qu'elle avait du bon sens et une grande valeur...

— Je n'ai jamais rencontré de femme plus avisée qu'elle, et plus digne d'estime. Et je ne la laisserai pas aux mains d'un lascar comme lord Reginald Hoke.

Anstruther hocha la tête, comme s'il venait de lui accorder une sorte de permission.

— Bien. Vous rappelez-vous les cottages vides et les granges qui se trouvent sur le domaine ?

— Oui, je les ai assez bien mémorisés. Je vais explorer le nord-est, le long des limites de Bellecombe.

— Moi, j'irai à l'autre bout du village, et je reviendrai vers vous en inspectant la campagne. Nous nous retrouverons au bord du ruisseau dans le bas pâturage.

Anstruther glissa un pied dans l'étrier et se hissa sur son grand cheval gris. Puis, comme s'il y pensait après coup, il prit une vieille sacoche accrochée à la selle et en sortit un pistolet.

— Je n'ai pas besoin de ça pour régler son compte à Reggie, dit Edward.

— Simple question pratique. J'ai son jumeau dans la sacoche. Si vous trouvez ce démon, tirez en l'air. Je vous rejoindrai.

\* \* \*

Kate s'éveilla en proie à la nausée. L'air était humide, chargé d'une forte odeur d'humus. Au-dessus d'elle, des chevrons noircis se balancèrent, s'effacèrent, puis s'étirèrent.

Était-elle dans une hutte de berger ou dans un cottage ?

Elle était allongée sur quelque chose de dur et froid. Se soulevant précautionneusement sur un coude, elle plaqua une main devant sa bouche pour ne pas céder à la nausée. Mais l'odeur âcre et moisie du bâtiment l'assaillit.

Elle se leva, et se dirigea en chancelant vers la porte. Comme elle ne parvenait pas à l'ouvrir, elle donna des coups de poing dans le battant, qui finit par bouger, dans un grincement de gonds. Elle se précipita à l'extérieur et rendit son petit déjeuner dans un buisson de fougères.

Quelqu'un toussota derrière elle.

— Terriblement désolé, ma vieille. La nausée est un effet secondaire pas très agréable.

Kate releva la tête, essayant de se rappeler à qui appartenait cette voix, et pourquoi elle lui donnait la chair de poule.

*Reggie !*

Qu'avait-il fait ? L'avait-il empoisonnée ? Elle s'efforça de rassembler ses souvenirs. Elle se rendait au village, et quelqu'un lui avait plaqué sur le visage un chiffon à l'odeur douceâtre et écœurante.

Elle chercha un mouchoir dans sa poche pour s'essuyer les lèvres. Peu à peu, ses idées s'éclaircissent. Elle se trouvait sur la lande, entourée de fougères et de bruyère. Au loin s'étendait la

forêt d'Exmoor, illuminée par les rayons obliques du soleil de l'après-midi. De rares nuages se poursuivaient dans le ciel.

Le paysage lui était familier. Elle avait sans doute été droguée et transportée quelque part, non loin de chez elle. Rangeant le mouchoir dans sa poche, elle revint sur ses pas par le chemin boueux, en proie à une indignation grandissante.

Adossé au chambranle, Reggie la regardait d'un air satisfait.

Cette expression mit Kate hors d'elle. Elle se jeta sur lui de toutes ses forces. La tête de Reggie heurta le mur de pierre avec un bruit sec. Il vacilla une seconde, puis lui saisit les bras et l'entraîna dans le cottage, tandis qu'elle se débattait comme une furie.

— Espèce de catin ! marmonna-t-il, la hissant sur le grabat qui tenait lieu de lit. Tu as toujours été une mégère.

Kate était forte, mais la drogue ralentissait ses mouvements et son esprit. En outre, Reggie était beaucoup plus lourd et massif qu'elle. Elle résista, lui assenant des coups de coude et tirant sur ses vêtements. Sans succès.

Il finit par l'allonger à plat ventre et se coucha sur elle, pesant de tout son poids. L'odeur douceâtre pénétra encore une fois ses narines, puis les ténèbres s'abattirent sur elle.

\* \* \*

Sa carrière dans l'armée, brève mais bien remplie, et les deux décennies suivantes passées à vider les poches des pires représentants de l'humanité avaient aiguisé les instincts d'Edward. Il avait exploré chaque colline, chaque vallée, chaque buisson, fossé ou étable de la lande, trois heures durant, et quand il vit le cottage abandonné il fut envahi d'une certitude.

Tout comme Machiavel, il était persuadé que vaincre un ennemi par la ruse était aussi bien que de le vaincre par la force. Aussi attachait-il Aragon dans un bosquet et s'approcha-t-il du cottage à pas de loup. L'arrière était constitué d'un mur de pierre sans fenêtre. A l'intérieur, pas le moindre bruit. Du moins, rien ne filtrait.

Néanmoins, il sentait une présence. Il se dirigea alors sans bruit vers l'appentis accolé à la maison et, là, sa curiosité fut récompensée. Il perçut un reniflement et un bruit de sabots dans la paille. Lorsqu'il risqua un coup d'œil dans l'abri, il vit la longue queue noire d'un cheval, et une croupe rousse.

*La jument de Kate.*

Soudain, des voix lui parvinrent de l'intérieur.

Plaqué contre le mur, il réfléchit à ce qu'il fallait faire. Reggie devait être armé. Les lâches l'étaient, en général. Il pensait néanmoins pouvoir entrer et le neutraliser avant qu'il n'ait le temps de tirer.

Mais Kate risquait d'être blessée dans la bagarre. Reggie avait probablement été obligé de la ligoter pour l'empêcher de se défendre. Non, il valait mieux essayer de faire sortir Reggie.

Il avança doucement sur le côté, et passa la tête au coin de la maison pour examiner les ouvertures. Une porte assez basse, et deux fenêtres fermées par des volets de bois. *Bon sang !* Pas moyen de voir ce qui se passait à l'intérieur !

Tout en calculant à quelle distance pouvait se trouver Anstruther, Edward retourna à l'appentis et libéra la jument de Kate, ainsi que l'autre cheval. A cet instant, des éclats de voix retentirent dans la maison. Il laissa les chevaux s'échapper, leur départ couvert par le bruit de la querelle.

Puis il empila tranquillement de la paille contre le mur, la recouvrant de bouses et de fougères

desséchées. Quand le tas lui parut assez haut, il vérifia l'arme que lui avait donnée Anstruther. Puis il prit ses allumettes dans sa poche et adressa une prière à la déesse Vesta.

\* \* \*

Quand Kate reprit de nouveau conscience, elle était assise dans un coin, les mains liées devant elle par une corde. Un mouchoir avait été glissé dans sa bouche pour l'empêcher de crier. La corde étroitement serrée lui encerclait la taille, et était attachée à quelque chose qu'elle ne voyait pas, derrière elle. Un anneau en fer, probablement.

Reggie était assis sur un vieux tabouret à traire, devant la fenêtre fermée. Un rai de lumière filtrait par une fente dans le bois, faisant luire dans ses yeux une étincelle étrange.

— Hello, Kate. De retour parmi les vivants ?

Tout en jurant derrière son bâillon, elle lança un coup de pied, dans une vaine tentative de faire basculer le tabouret.

— Eh bien, mon amour ? reprit Reggie avec un regard mauvais. Je n'oserais jamais profiter d'une femme évanouie ! De toute façon, il y a longtemps que j'ai eu ta vertu, pour ce qu'elle valait !

Donnant un autre coup de pied rageur sur le sol, Kate le menaça d'atteindre à sa virilité à l'aide d'un couteau à la lame émoussée. Malheureusement, le bâillon gêna son effet.

— Taisez-vous donc, Kate. Vous êtes encore sous l'effet de la drogue, et ne pourrez pas vous enfuir. Mais, si vous ne vous tenez pas tranquille, je n'hésiterai pas à vous endormir de nouveau.

Kate se rejeta contre le mur de pierre, réfléchissant à la situation. De fait, elle n'avait pas les idées encore très claires, mais elle reconnut l'endroit où ils se trouvaient. Reggie dut saisir une lueur dans ses yeux.

— Oui, c'est bien le cottage du vieux vacher ! déclara-t-il en souriant. Je venais jouer ici avec Stephen.

Kate ne dit rien. Il allongea les jambes.

— Voilà, c'est bien... Continuez de rester bien sagement assise, et demain matin ce sera fini.

*Demain matin ?*

Que diable avait-il en tête ? Kate regarda autour d'elle et vit le reflet métallique d'un petit pistolet posé sur une table branlante à côté de Reggie.

— Ce n'est pas pour vous, ma chérie, dit-il en la voyant écarquiller les yeux de stupeur. C'est juste pour nous protéger, au cas où quelqu'un vous retrouverait avant que vous n'ayez été totalement compromise.

— Compromise ? marmonna Kate, malgré le bâillon. Vous êtes fou ?

Il l'était, cela allait sans dire. Il y avait une lueur fiévreuse dans ses prunelles, et ses traits étaient tendus.

— Vous n'aurez pas le choix, ma chère. La moitié du village sera à Bellecombe ce soir pour célébrer le mariage de Nancy. Et je crains fort que votre absence ne soit remarquée.

Kate ferma les yeux. Le dîner d'oncle Upshaw ! Reggie disait vrai, tout le monde serait là. Et tout le monde s'étonnerait de ne pas la voir.

— Oui, les ragots iront bon train, n'est-ce pas ? Et, demain matin, lord Upshaw et vous verrez tout l'intérêt d'un mariage rapide.

Kate donna un autre coup de pied, mais ne réussit qu'à soulever de la poussière, et à faire rire Reggie.

— Oui, lady d'Allenay et son ancien fiancé ont renoué ! Certains penseront peut-être que vous

étiez vexée que votre petite sœur vous ait précédée à l'autel. Quoi qu'il en soit, il me tarde de voir les réactions outragées d'Upshaw et de Quartermaine !

Kate essaya de repousser le bâillon avec la langue, marmonnant une série de jurons.

— Upshaw s'empressera d'exiger que je vous épouse et fasse de vous une honnête femme, Kate. Car votre réputation sera ruinée.

Elle réussit enfin à se débarrasser du mouchoir.

— Vous m'avez déshonorée il y a des années, imbécile ! cria-t-elle. Pourquoi ne lui avez-vous pas dit cela, tout simplement ?

— Quoi, pour que vous me traitiez de menteur ? Non, non, ma chère. D'autre part, avec le mauvais tour que m'a joué votre mère, il faudra que votre ruine soit vraiment publique pour que votre oncle soit de mon côté.

— Reggie, le désespoir vous a rendu fou. Je suis baronne, et je ne suis plus une jeune fille, pour l'amour du ciel ! Je ne vous épouserai jamais. Je préfère jeter ma réputation aux orties !

— Ce n'est pas vrai ! cria-t-il, se levant d'un bond, le pistolet à la main. Vous m'aimiez, Kate ! Vous vous êtes donnée à moi ! Vous aviez juré de m'épouser !

— Mais j'ai recouvré mon bon sens ! J'étais accablée de chagrin après la mort de Stephen, Reggie. Oui, j'ai couché avec vous et j'ai accepté de me marier, parce que je me sentais seule. Vous ne comprenez pas ?

— Non, vous... vous m'avez attendu !

— C'est ce que vous croyez ? Que je me suis morfondue en attendant que vous veniez me demander pardon ?

— Oui, car vous n'aviez pas d'autre choix. Aucun homme convenable ne voudrait d'une épouse dont l'honneur a été souillé. De plus, vous n'êtes même pas belle. Et maintenant... je peux vous obliger à m'épouser. Ne me provoquez pas, Kate ! Vous ne savez pas de quoi je suis capable !

— Vous êtes capable de vous comporter comme un crétin. C'est clair.

— Ne vous moquez pas de moi, insolente ! cria-t-il, pointant le pistolet vers sa tempe. Personne d'autre que moi ne vous aura, je le jure devant Dieu !

— Reggie. Baissez ce pistolet.

Au lieu d'obéir, il pressa le canon contre sa tête, les doigts tremblants.

— Quand je pense que je suis venu à Bellecombe pour y trouver ce déchet de l'humanité, ce Ned Quartermaine, tranquillement installé à ma place ! C'était une grave erreur, ma petite. Et je ne l'accepterai pas. Par Dieu, jamais !

Soudain, Kate eut peur. Reggie n'était plus lui-même. Ses traits étaient déformés par la rage, de la sueur coulait sur son front, et l'arme tremblait dangereusement dans sa main.

— Laissez-moi, Reggie, dit-elle doucement. Laissez-moi partir et nous oublierons ce qui s'est passé. Ne soyez pas idiot.

— C'est vous, Kate, qui êtes idiote, si vous pensez que Ned Quartermaine fera quelque chose pour vous. Cet homme ne connaît ni les scrupules ni la charité chrétienne. Il troussera vos jupes et repartira à Londres en se moquant de vous.

— Vous pouvez parler ! N'est-ce pas ce que vous avez fait ?

— Je ne me suis pas enfui, Kate, j'ai juste...

Il se figea, semblant tendre l'oreille.

Kate prit conscience d'un bruit dans le lointain. Un bourdonnement, un peu comme celui d'une ruche en colère. Et, tout à coup, elle vit un nuage de fumée se former au plafond, contre les chevrons.

— Reggie ! Il y a le feu !

— Le feu ? répéta-t-il en pivotant sur lui-même.

Elle entendait les crépitements à présent, ils provenaient de l'étable voisine.

— Reggie, détachez-moi ! Oh ! mon Dieu ! Mon cheval !

Mais Reggie courait d'un mur à l'autre, affolé. De gros nuages de fumée se formèrent entre eux.

Le crépitement s'était transformé en grondement.

Une peur intense envahit Kate.

— Reggie, il faut sortir !

Elle se contorsionna pour se libérer, mais ni la corde ni l'anneau métallique ne cédèrent. Reggie cria quelque chose qu'elle ne comprit pas ; elle distinguait à peine sa silhouette dans le brouillard gris et fumeux. Il essaya d'ouvrir la porte, mais celle-ci résista. Alors, il se jeta contre les volets et se mit à les secouer.

— Reggie ! Où est Athéna ? Il faut que je sorte !

Il retourna à l'entrée et donna un coup d'épaule dans la porte. Une nuée d'étincelles s'abattit sur eux. Paniqué, il donna de nouveau un coup. La porte s'ouvrit alors toute grande, et Reggie fit quelques pas dans l'allée, laissant le battant se refermer derrière lui.

A cet instant, Kate éprouva une véritable terreur.

— Reggie ! Espèce de lâche !

Un coup de feu résonna à l'extérieur, secouant les parois. Kate hurla, tirant de toutes ses forces sur l'anneau de fer. Soudain, Edward apparut à travers la fumée.

— Oh ! Edward ! Le feu ! Athéna !

— Athéna est en sécurité, et le feu n'était qu'une ruse, dit-il, détachant ses liens. Oh ! Kate, ma chérie. Je suis désolé !

— Vous avez tiré sur Reggie ?

— Oui.

— Alors, vous n'avez pas à être désolé.

— Je ne l'ai pas tué. J'aurais dû ?

— Je suis tellement soulagée de vous voir, fit-elle avec un petit rire tremblant, que je vous pardonne cet oubli.

Elle sentit les cordes glisser à ses pieds. Edward l'aida à se mettre debout, et la souleva comme si elle n'était pas plus lourde qu'une plume. Puis il franchit la porte avec elle, s'éloignant de la maison en flammes.

Reggie était allongé dans l'allée, à l'endroit précis où elle avait vomi un peu plus tôt. Son pistolet était hors de portée, et ses mains crispées sur sa cuisse ensanglantée.

— Vous... vous m'avez tiré dessus ! Soyez maudit, Quartermaine ! Vous avez essayé de me tuer !

— La balle vous a à peine effleuré. Ne me faites pas regretter de ne pas vous avoir supprimé.

Kate regarda Reggie se tordre de douleur, et soudain elle se mit à rire.

— Cela me réchauffe le cœur de vous voir vous rouler dans le vomi.

— Petite traînée ! siffla-t-il entre ses dents. Je ne pourrai peut-être plus jamais marcher !

— Encore une insulte, et vous ne pourrez plus respirer non plus, lança Edward, glacial.

Reggie le foudroya du regard, puis ses traits se déformèrent, et il sembla au bord des larmes. A cet instant, le galop d'un cheval se fit entendre derrière le cottage.

— C'est Anstruther, annonça Edward. Je suis désolé de vous avoir donné cette frayeur, Kate, mais il m'a paru plus sûr de faire sortir Reggie de la maison. Pouvez-vous marcher, ma chérie ?

— Oui. Posez-moi. Mes jambes étaient engourdis, mais cela va mieux, à présent.

Il la déposa délicatement et la tint par la main en l'observant, comme si elle était une fragile statuette de porcelaine. Quelques secondes plus tard, le lourd cheval d'Anstruther fut en vue, projetant des mottes de boue et de fougères sous ses sabots.

— Kate, mon petit, vous êtes blessée ? demanda le régisseur, en se laissant glisser à terre.

— Non, non. Mais je me sens sale et nauséuse. Il m'a droguée en plaquant un chiffon sur mon visage.

— Ah oui ?

Anstruther donna un coup de pied dans le dos de Reggie. Celui-ci poussa un hurlement et essaya de s'asseoir.

— Pauvre imbécile ! Il y avait longtemps que j'avais envie de faire cela !

— Je n'arrive pas à croire que vous frappiez un homme à terre, Anstruther, dit sèchement Edward.

— Ah oui ? J'aurais aimé que vous visiez un peu plus haut, cela m'en aurait dispensé, répondit Anstruther en regardant le cottage en flammes. Vous l'avez obligé à sortir, pour le cueillir sans danger, hein ? De toute façon, cette baraque avait besoin d'une nouvelle toiture.

Edward sourit à Kate et haussa les épaules.

— J'étais d'humeur à incendier quelque chose, aujourd'hui. C'était le cottage ou Heatherfields.

Il avait glissé un bras autour de la taille de Kate et ne semblait pas disposé à la lâcher.

Avec un soupir, Anstruther releva Reggie, et le fit tenir sur sa jambe valide.

— Vous allez avoir besoin du scalpel de Fitch, à mon avis. Avancez !

— Qu'allons-nous faire de lui ? demanda Edward. Le ligoter comme une dinde de Noël, et le traîner devant un juge ?

Anstruther se mordilla les lèvres en silence.

— Je propose de le faire disparaître, suggéra Kate d'un ton plat.

— Pourquoi pas ? répondit Anstruther, visiblement séduit par cette proposition. Et où allons-nous l'enterrer ?

Kate éclata de rire.

— Non, Anstruther, ce n'est pas ce que je voulais dire. Traînez-le jusqu'à Southampton, et faites-le embarquer sur un navire en partance pour une île très lointaine, horrible, et infestée par les moustiques.

— Je peux vous recommander Ceylan comme destination, lança Edward.

Anstruther fouilla dans ses sacoques de selle et y trouva une longue corde.

— En attendant, je vais le faire enfermer dans la prison du village.

— Merci, dit Edward. Kate, ma chérie, je dois attendre ici que le feu soit éteint. Voulez-vous...

— Je reste. Merci à tous les deux d'être venus me secourir.

Reggie convenablement ligoté, l'Écossais le hissa en travers de sa selle d'un air résolu. Mais la corde était superflue. Plongé dans un état de torpeur et d'abattement, Reggie ne cherchait même pas à se libérer.

Edward contourna le cottage, et guida Kate vers le haut de la colline. De là, ils pouvaient voir brûler le vieux toit. Il n'y avait pas de vent pour attiser les flammes, et l'humidité empêchait l'incendie de se propager.

Kate trouva un coin d'herbe sèche et s'assit en soupirant, repliant les jambes sous elle.

— Vous savez, Edward, pendant un moment, j'ai bien cru que Reggie allait me tirer dessus. J'en ai éprouvé un choc, car je ne l'aurais pas cru capable de ce genre d'actes désespérés.

— Il a été frappé par un accès de démence.

— Venez vous asseoir, dit-elle en souriant. Nous ne pouvons rien faire, pour l'instant.

Au lieu d'obéir, il s'agenouilla devant elle, prit un mouchoir dans sa poche et essuya délicatement les traces de suie sur son visage.

— Vous avez une allure épouvantable, lady d'Allenay, murmura-t-il, tamponnant doucement une égratignure sur sa tempe. J'ai une féroce envie de fouetter ce démon !

— Je serais tentée de vous laisser faire. Je pense qu'il m'a droguée au chloroforme.

— Kate. Oh ! Kate, je n'aurais pas dû vous quitter un instant des yeux !

Brusquement, il la prit dans ses bras.

— Kate, chuchota-t-il, les lèvres dans ses cheveux. Kate, mon amour. Je ne pourrais pas supporter qu'il vous arrive quelque chose...

— Il ne m'est rien arrivé, déclara-t-elle en s'écartant pour le regarder. Il ne s'est rien passé, Edward. Vous êtes arrivé. Et Anstruther est venu aussi. Reggie n'est qu'un crétin.

— Je n'aurais pas dû vous laisser. Pas en sachant ce fou en liberté.

Il lui prit le visage entre les mains et la contempla, songeant qu'il avait bien failli la perdre.

Elle se détourna, fuyant son regard.

— Vous ne m'avez pas abandonnée, Edward. Nous avons seulement décidé... de façon stupide... que vous deviez partir.

— Kate, ma chérie, regardez-moi...

Elle obéit, posant sur lui un regard franc et limpide.

— Était-ce stupide ?

— Oh ! Edward, répondit-elle dans un filet de voix. Je me suis emportée, j'ai dit des choses que je n'aurais jamais dû dire.

Il lui posa un doigt sur les lèvres.

— Et je n'ai pas été honnête avec vous. Dès que ma mémoire est revenue, j'aurais dû vous parler d'Annie...

— Non, protesta-t-elle, secouant la tête. J'étais en colère à cause de maman, et peut-être ai-je eu tort aussi à ce propos. Mais je n'avais sûrement pas le droit d'exiger...

— Je vous en donne le droit. Vous pourrez exiger de moi tout ce que vous voudrez, à partir de maintenant. Ce n'est pas que... que je n'avais pas confiance en vous. Pas du tout. C'est juste qu'Annie est l'un des aspects de ma vie que j'ai toujours... comment dire ? instinctivement occultés.

— Cela ne me regarde pas, dit-elle en pinçant les lèvres.

Edward lui prit les mains.

— Si, cela vous concerne. Mais je ne vous ai pas menti, Annie n'est pas ma fille. J'étais à l'autre bout du monde, à Ceylan, quand elle a été conçue.

— Oh ! Edward ! Et vous qui aimiez tellement Maria !

— Je suppose.

Il déglutit, en proie de nouveau à une froide incertitude.

— C'est difficile de savoir, quand on est aussi jeune. J'étais un peu fou, un peu exalté. Et, comme toutes les jeunes filles, Maria rêvait d'une histoire d'amour. Elle aimait la poursuite, le drame.

— Le drame ? répéta Kate, éberluée.

Il eut un pâle sourire.

— Je me doutais que vous ne comprendriez pas. Je suppose que vous n'étiez pas mélodramatique, quand vous aviez dix-sept ans ?

— Non, reconnut-elle en riant. J'avais déjà l'esprit pratique. Mais beaucoup de jeunes filles

aiment se pâmer devant les tragédies.

— J'ai été la tragédie de Maria. Voulez-vous savoir, Kate ? Je vais essayer de vous raconter de mon mieux ce qui s'est passé.

— Nous avons tout le temps, dit-elle avec un haussement d'épaules.

Il contempla un moment le feu, cherchant comment expliquer ce qu'il peinait lui-même à comprendre.

— J'ai rencontré Maria à Brighton, un été. Comme je vous l'ai dit, son père a été horrifié quand j'ai voulu la courtiser. A l'époque, j'étais impulsif et audacieux, aussi, l'idée qu'il ne me trouvait pas assez bien pour elle me mit hors de moi. Naturellement, cela ne fit que renforcer ma détermination à obtenir sa main.

— Cela se passe souvent ainsi, avec les jeunes hommes, affirma Kate avec un sourire. Qu'avez-vous fait ?

— Quand Maria m'a dit qu'elle m'aimait, j'ai insisté pour qu'elle refuse le mariage que son père avait arrangé. Je la suppliai de m'attendre, lui promettant de devenir digne d'elle et de rembourser les dettes de son père. Alors, lui disais-je, personne ne pourrait nous empêcher de nous unir.

— C'est à ce moment-là que vous êtes entré dans l'armée ?

Il hocha la tête, le regard perdu dans les flammes.

— Oui. Mais, au bout de quelques mois, la réalité a repris le dessus. J'ai commencé à me demander si j'étais vraiment amoureux, ou bien tout simplement vexé d'avoir été repoussé par son père. A cette époque, j'étais toujours en colère, Kate.

— J'imagine. Vous aviez traversé beaucoup d'épreuves. Arraché à votre famille, à votre mère et à votre frère, obligé de vous faire une place dans le monde, tout seul.

— Oui, cela me donne une bonne excuse, je suppose. Quoi qu'il en soit, Maria m'a écrit régulièrement, s'attardant sur la cruauté de son père. Son fiancé était affreux, autoritaire. Elle s'endormait tous les soirs en pleurant, mais ne perdait pas courage. Il y avait aussi autre chose... entre les lignes. Une chose qui me gênait.

— Elle se complaisait un peu trop dans son rôle, c'est cela ? suggéra Kate d'un air entendu.

— J'étais mal à l'aise, et je ne sais toujours pas pourquoi. Peut-être ne me sentais-je pas digne d'un aussi noble sacrifice. Ou peut-être que la situation commençait à me peser. Je me suis mis à douter de la sagesse de mon obstination. De plus, avant mon départ d'Angleterre, la mère de Maria m'avait accusé de me mettre entre elle et leur riche voisin. Elle prétendait qu'avant de me connaître Maria était satisfaite de ce projet de mariage.

— Des mensonges, sûrement.

Il leva les yeux, en faisant la moue.

— C'est ce que j'ai pensé...

— Mais ?

— Quand je suis rentré et que j'ai appris la mort de Maria, sa mère m'a jeté à la figure de vieilles lettres d'amour. Apparemment, Maria en avait envoyé plusieurs à cet homme. J'avais donc cassé quelque chose. Sans le vouloir.

Kate lui posa la main sur la joue.

— Oh ! Edward. Comment auriez-vous pu le savoir ?

— Elle était jeune. J'aurais dû y penser. Je n'aurais pas dû la perturber. Ni partir aussi loin en lui demandant de m'attendre. J'ai eu la même impression qu'aujourd'hui... J'avais abandonné quelqu'un que j'aimais et que j'aurais dû protéger, alors que le danger rôdait.

— Edward, ce n'est pas vrai !

Kate croisa les mains sur les genoux. Au pied de la colline, le toit brûlait toujours, dégageant beaucoup de fumée. Les vieilles poutres n'allaient pas tarder à s'effondrer. Il sentait le regard de Kate fixé sur lui, et il attendit qu'elle pose la question, comme si cela pouvait l'absoudre.

— Et, donc, qui est le père d'Annie ?

— L'homme à qui son père l'avait promise. Selon Maria, il était devenu impatient. Il ne voulait plus attendre ce qu'on lui avait promis. Ce pour quoi il avait le sentiment d'avoir *payé*. Un jour où les parents de Maria étaient absents, il est venu demander son dû une dernière fois. Elle m'a écrit qu'elle avait refusé et qu'il l'avait violée. D'après sa mère, il lui a lancé au visage ses lettres d'amour, en disant que le bâtard de la duchesse pouvait bien se contenter des restes. Car il gèlerait en enfer avant qu'il ne demande de nouveau sa main.

— Seigneur ! balbutia Kate. Et son père n'a rien fait ?

— Elle ne lui a rien dit. Ni à moi, d'ailleurs. Jusqu'au moment où elle s'aperçut qu'elle attendait un enfant. A ce moment-là, son « fiancé » en avait déjà épousé une autre. Qu'aurait pu faire son père ? Ce voisin possédait pratiquement tout. Sa maison, ses terres cultivées. Granger avait tout hypothéqué.

— Mais c'est affreux ! La pauvre fille ! Qu'avez-vous fait ?

— Je lui ai écrit en lui conseillant de dire que l'enfant était de moi, et de ne jamais en démordre. C'était de la folie, je sais. Mais cela valait mieux que d'avouer qu'elle avait été violée, ce qui aurait été honteux pour elle. Après tout, c'était arrivé par ma faute. Je n'aurais jamais dû l'empêcher d'épouser cet homme.

— Ce n'est pas du tout vrai !

— Je lui avais demandé de tenir bon, *quoi qu'il arrive*. Qui étais-je, Kate, pour lui donner de tels conseils ? Quand je regarde en arrière, je me rends compte que je la connaissais à peine. Je m'étais juste entiché d'elle, et j'étais furieux qu'on me la refuse. Cela m'a appris qu'un homme doit toujours rester maître de ses émotions, sous peine d'être gouverné par elles. De plus, Maria avait trop attendu avant de m'écrire au sujet de l'enfant. Il m'a fallu des semaines pour être libéré de mon poste et trouver un bateau pour l'Angleterre. Des mois de voyage. Et quand j'arrivai enfin...

— Elle était morte, murmura Kate d'une voix creuse. Elle était morte et il ne restait que l'enfant. Elle avait dit à tout le monde que c'était le vôtre.

— Ses parents savaient que c'était un mensonge, naturellement. Mais ils ne nièrent ni ne confirmèrent. En fait, Granger affirma, et il est possible que ce soit vrai, que Maria nous avait trompés tous les deux. Qu'elle s'était donnée à cet homme, qu'il l'avait séduite mais qu'il n'y avait pas eu de viol. Et qu'ensuite, il avait refusé de réparer.

— Seigneur ! Mais c'est... c'est... je ne trouve pas de mots pour exprimer ce que je ressens.

— Etait-ce la vérité ? Un tissu de mensonges ? Ou bien l'explication d'un homme faible et criblé de dettes, qui a laissé sa fille se faire violer sans tenter de la défendre ?

— Que pensait Mme Granger ?

— Elle maintient toujours qu'elle ne sait pas. Elle possédait cependant ces lettres d'amour. J'ai essayé de défier cet homme, d'obtenir la vérité, mais il refuse de s'expliquer. Je l'ai provoqué en duel mais, comme sa femme était enceinte, je me suis contenté de lui loger une balle dans le bras, avant de retourner à Londres. Il a survécu à sa blessure. Granger, lui, est mort ruiné, amer, laissant sa femme et Annie sans le sou. C'est alors que j'ai décidé de m'occuper de l'éducation de la petite. Jusque-là, je n'avais même pas obtenu l'autorisation de la voir.

— Doux Jésus ! Comment s'occupe-t-on d'un enfant, dans des circonstances aussi tragiques ?

— Je les ai envoyées vivre dans un village où personne n'avait eu vent du scandale. J'ai acheté un grand cottage, engagé des domestiques et une gouvernante. Mme Granger est autorisée à dire ce qu'elle veut à mon sujet, et honnêtement je n'ai aucune idée de ce qu'elle raconte à ses voisins. Je crois que je suis censé être le parrain d'Annie. Je leur rends visite deux fois par an, bien que cela ne fasse pas plaisir à Mme Granger. A moi non plus, d'ailleurs.

— Vraiment ?

— Annie ne sait pas qui je suis, et j'ai l'impression qu'elle a peur de moi. Mme Granger ne veut pas que je lui parle de sa mère, ni de moi, ni que je lui dise qui est son père. Les gens cancanent derrière son dos, et la pauvre petite ignore pourquoi. Mais elle a douze ans, à présent. Et elle n'est pas idiote. Il faut faire des arrangements pour elle.

— Quelle histoire ! Mais... quel genre d'arrangements ?

— Ceci, dit-il, écartant les bras et désignant l'espace autour d'eux. C'est pour elle, Kate.

— Quoi ? Heatherfields ?

— Oui. Je veux que le domaine fasse partie de sa dot. Une propriété comme celle-ci pourra attirer un homme convenable, quand elle sera en âge de se marier. Heatherfields, restauré dans toute sa beauté... Vous imaginez cela, Kate ?

— En effet, j'imagine qu'un prétendant serait prêt à passer sur beaucoup de choses, pour un domaine pareil. Et si c'est un homme bon et généreux...

— Exactement !

Il se tut un instant, puis soupira.

— Voilà. Vous savez tout ce que je sais. Je vous souhaite bonne chance pour démêler l'écheveau de la vérité. Quant à Heatherfields...

Il chercha prudemment ses mots.

— Je n'ai plus très envie de m'en séparer. Je trouve les environs... attachants. Il doit y avoir une cinquantaine d'autres maisons possibles pour Annie. Mais il n'y en a qu'une, je pense, où je puisse me sentir heureux.

— Une seule ?

Edward réfléchit très longtemps à ce qu'il allait répondre. Pourtant, il y avait déjà pensé pendant des jours. Le toit du cottage s'effondra à cet instant dans un fracas épouvantable, faisant jaillir du brasier une nuée d'étincelles.

— Une seule ? répéta Kate. Notez bien, je ne vois pas d'inconvénient à rester assise ici jusqu'à ce que vous ayez trouvé la réponse.

— Oh ! Kate. Mon amour.

— Ne me parlez pas ainsi ! J'ai failli mourir, aujourd'hui. Et je pense à toutes les choses que j'aurais regretté de ne pas avoir faites, si cet imbécile de Reggie avait tiré sur moi. Ou s'il m'avait empoisonnée. Ou tuée à force d'ennui.

Il se tourna alors vers elle et l'attira contre lui. L'entourant de ses bras, il posa le menton sur ses cheveux, et tous deux regardèrent le feu s'éteindre doucement en contrebas.

— Vous pourriez avoir mieux, Kate.

— Mieux que quoi ? s'enquit-elle, feignant de ne pas comprendre, afin de le tourmenter un peu.

S'il avait beaucoup de chance, songea-t-il, cette chipie risquait de le tourmenter ainsi pendant de longues années !

Il soupira et lui embrassa la tempe.

— Mes origines sont incertaines, et je suis un personnage douteux. J'ai passé mes jeunes années à faire des paris, à calculer des probabilités, et à tenir les comptes dans le club infernal de Hedge...

— Ce n'était pas votre choix.

Il rit doucement, et reprit :

— Au cours des dix dernières années, je me suis employé à ruiner l'aristocratie anglaise et à me remplir les poches aux dépens des folies de ces jeunes freluquets. Je n'ai pas toujours été honnête, mais je ne suis pas un malhonnête homme. Je suis la plus méprisée des créatures, Kate. Quelqu'un à la moralité élastique. J'ai fréquenté des hommes aux mœurs relâchées et des femmes de mauvaise vie. Je suis riche comme Crésus, sans avoir jamais gagné honnêtement le moindre penny.

— Je sais, avoua Kate dans un soupir. Mais j'ai beaucoup de mal à associer tous ces défauts à vos superbes yeux verts, et à vos innombrables charmes.

— Si je m'installe à Heatherfields, vous aurez mes innombrables charmes à votre disposition. Ils vous seront destinés, ma chère, et à vous seule, jusqu'à la fin de mes jours.

— Et vous croyez que nul ne le saura ? répliqua-t-elle en renversant la tête pour le regarder. Que les domestiques ne parleront pas ? Qu'il existe un passage secret menant directement de Heatherfields à ma chambre à coucher ? Je vous assure qu'il n'y a rien de tel, Edward. Non. Je ne ferai pas ce que vous me demandez. Je ne suis peut-être pas une beauté fatale, ni une séductrice irrésistible, mais j'exige davantage.

Il éclata de rire, et enfouit le visage au creux de son cou.

— Kate, je vous aime tant ! Est-ce que vous m'aimez ?

— Désespérément, reconnut-elle avec un brin d'agacement. Je vous l'ai déjà avoué il y a quelques jours.

— J'aime quand vous êtes en colère.

— Cela ne m'arrivait pas aussi souvent, autrefois. Je me demande pourquoi cette tendance s'est affirmée ces derniers temps ?

Riant toujours, il fit glisser ses lèvres dans son cou puis sur ses épaules.

— Kate, ma belle séductrice, je dirai adieu à ma mauvaise vie, je quitterai Londres et le jeu, si...

— Bien. C'est ce que vous allez faire. Aurélie dit que le vice n'est jamais récompensé, quoi qu'on fasse.

Sa main remonta le long de son buste, et il prit un sein entre ses doigts.

— Jamais récompensé ? murmura-t-il en taquinant la pointe à travers l'étoffe de sa robe.

— Eh bien... presque jamais. Mais je vous ai interrompu. Vous étiez sur le point de dire quelque chose.

— J'allais vous demander de devenir Mme Niall Edward Dagenham Quartermaine. Mais je me suis alors rappelé que vous étiez baronne d'Allenay, et que vous ne pourriez jamais être Mme... *quelque chose*.

Elle se retourna entre ses bras pour se lover contre lui.

— Est-ce que cela vous ennuie ?

Il secoua la tête, mais son regard était triste.

— Pas le moins du monde. Le problème, c'est que, si nous nous marions, vous serez chargée de tout mon lourd passé. Le ferez-vous tout de même ? M'épouserez-vous pour le meilleur, si je me débarrasse du pire ? Les gens parleront de toute façon. Upshaw en aura vraisemblablement une crise d'apoplexie. Votre mère perdra son titre de femme scandaleuse de la famille. Ce qui fait que l'un dans l'autre, ma chérie, vous feriez mieux de profiter tout simplement de mes innombrables charmes.

Les doigts de Kate s'enfoncèrent dans ses épaules.

— Edward, voulez-vous m'épouser ?

— Je le veux plus que tout au monde. Je n'ai jamais rien désiré autant, de toute ma vie.

— Alors, j'accepte votre proposition, dit-elle, posant les lèvres sur les siennes.

Submergé par le désir, Edward l'embrassa. Elle était à lui. Et lui, Dieu lui vienne en aide, lui appartenait. Kate n'y voyait sans doute aucune objection, puisqu'elle noua les bras autour de son cou. Elle enfouit les doigts dans ses cheveux dorés, si bien qu'il en oublia complètement qu'il devait surveiller la maisonnette en feu, tandis que Kate oubliait les convenances.

Quand leurs lèvres se séparèrent, et qu'ils se firent face, un peu hors d'haleine et leurs vêtements en désordre, il leur parut évident qu'il valait mieux prendre tout de suite Aurélie par la main et filer avec elle à Exeter avant la fin de la semaine.

— Mais cela ne vous laissera pas le temps de régler toutes vos affaires à Londres, fit remarquer Kate en remettant une épingle en place dans son chignon.

— Ce ne sera peut-être pas la peine, dit-il en l'aidant à ajuster son corsage.

Il sortit de sa poche la lettre de Peters qu'Anstruther lui avait remise quelques heures plus tôt, l'ouvrit et en parcourut les premières lignes.

— Vous pouvez me féliciter, mon amour. Le club Quartermaine n'existe plus et, sous peu, nous serons plus riches de plusieurs milliers de livres.

Kate arrondit les yeux.

— Comment est-ce possible ?

— J'ai vendu le club à mon directeur. Je savais que, quoi qu'il arrive entre nous, il fallait que je me débarrasse de cette affaire. Si je l'avais gardée, vous n'auriez pu m'accorder même votre amitié. Je savais donc ce qu'il me restait à faire.

— Mon amitié ? Ma seule amitié avait donc tant de valeur à vos yeux ? s'exclama-t-elle, battant des paupières.

Il pressa doucement les lèvres sur sa main.

— Votre amitié est tout pour moi, Kate. C'est pourquoi notre mariage sera splendide et parfaitement heureux.

Elle recula un peu, les yeux brillants.

— Plusieurs milliers de livres gagnés à la table de jeu ! dit-elle, d'un air rêveur. Avec cela, vous devriez pouvoir m'acheter un magnifique cadeau de mariage !

— C'est précisément ce que j'avais en tête, avoua-t-il, en lui embrassant le bout du nez.

— J'ai toujours eu envie de rubis et de platine.

— Hmm. Est-ce qu'un saphir ferait l'affaire ?

— J'aime aussi beaucoup les saphirs !

— Excellent. On apprécie toujours un peu de souplesse chez les femmes. Maintenant, debout, lady d'Allenay ! Vous avez des invités à recevoir. Et, si vous ne craignez pas de voir Upshaw succomber à une crise d'apoplexie, une annonce importante à faire aussi...

# Epilogue

## *Mariages chez les Wentworth*

En raison d'une avalanche de problèmes logistiques, de transactions immobilières et d'événements familiaux, et en dépit d'une grande impatience, Katherine, baronne d'Allenay, et M. Niall Edward Dagenham Quartermaine n'annoncèrent leur intention de se marier qu'à la fin du mois de novembre.

Naturellement, les commères en conclurent aussitôt que ce gremlin de Ned Quartermaine avait séduit la pauvre petite souris des champs. Après tout, cette dame était une riche héritière terrienne, et ce monsieur loin d'être un gentleman ! Ces scandaleuses fiançailles étaient donc au centre de tous les bavardages à Londres.

Cela dura au moins quinze jours, au bout desquels, avec un certain à-propos, l'héritier du comte de Brendle s'enfuit à Gretna Green pour épouser la femme de chambre de sa mère qui se prétendait enceinte. Sur la grande route du Nord, il fut attaqué par un bandit de grands chemins qui se trouva être le mari de la servante. Le couple retint l'héritier en otage et réclama une rançon. Autant dire que tout scandale se rapportant aux dames Wentworth fut aussitôt éclipsé.

Lord Upshaw poussa un soupir de soulagement, et envoya un message de compassion au comte de Brendle.

Cela dit, même avant le scandale, il avait été décidé que la cérémonie aurait lieu en petit comité, dans la chapelle de Bellecombe. Une excellente décision, jusqu'à ce que Kate commette l'erreur d'inviter en secret Isabel, lady Keltonbrooke.

Elle combina cette invitation avec un encouragement un peu vague, suggérant que lady Keltonbrooke amène avec elle les membres de la famille d'Edward qui souhaitaient assister à la cérémonie.

Cette dernière, qui avait vécu assez longtemps dans la haute société pour savoir lire entre les lignes, prit aussitôt la plume, ses beaux yeux gris brillant d'un éclat métallique. Mais à peine avait-elle trempé dans l'encrier le bout de sa plume d'oie que le majordome lui présenta, sur un plateau d'argent, la carte de visite de lady Upshaw.

Si une doyenne de la haute société peut à elle seule faire la mouche du coche, deux de ces femmes réunies sont capables de fomenter un coup d'Etat. Comme aurait dit le peu regretté Alfred Hedge, elles « mirent le turbo ».

Lorsque la liste fut complétée, les billets de train achetés, les chambres aérées, et les rôtis mis au four, les invités purent déferler dans la cour du château. Tom et Ike Shearn se rendirent à

St Michael avec leur charrette et y déroberent plusieurs bancs, qu'ils rapportèrent dans la petite chapelle de Bellecombe, et casèrent un peu n'importe comment sur les côtés. Le défi consistait à faire entrer quatre-vingt-sept personnes dans un espace destiné à en contenir quarante.

Mais la confusion régnant dans la chapelle fut à son comble quand apparut à l'entrée la cause de la date tardive de la cérémonie, dans un ensemble de tulle et de satin bleu glacier né du talent de l'illustre couturière parisienne, Mme Odette, dont l'atelier était sis rue Saint-Honoré.

Aurélie Wentworth avait dans les cheveux des perles tressées avec des myosotis, et sur les lèvres le sourire satisfait d'une femme qui est enfin venue à bout d'un homme récalcitrant.

La future mariée fut escortée à l'autel par son beau-frère, lord Upshaw, auquel Anstruther avait assuré que, s'il acceptait de surmonter ce scandale, il n'aurait plus à supporter la moindre excentricité de la part d'Aurélie.

Après cette fiancée radieuse et déterminée, l'arrivée de la future mariée suivante constitua un contraste violent. Lady d'Allenay, vêtue d'une simple robe de soie ivoire, se dirigea vers l'autel au bras de son fidèle intendant. Anstruther laissa alors Kate auprès du pire gredin de Londres, Ned Quartermaine, puis alla s'asseoir à la droite de sa future épouse.

Lord Upshaw prit à son tour place sur un banc et essuya son front dégarni, espérant que ces deux mariages seraient les derniers auxquels il devrait prendre part chez les Wentworth.

Enfin, le révérend Richard Burnham, lui-même associé récemment à un certain scandale, put prononcer les mots traditionnels :

— Mes bien chers frères et mes bien chères sœurs. Nous sommes rassemblés ici...

\* \* \*

Une heure plus tard, dans la somptueuse salle de bal de Bellecombe, Kate posa la main sur le bras de son époux.

— Seigneur, vous pourriez être jumeaux ! murmura-t-elle.

— La ressemblance est certaine, concéda Edward, balayant des yeux la foule des invités.

Avec les nombreux invités d'Aurélie, le déjeuner de mariage n'était pas loin de se transformer en souper. Cependant, l'attention de Kate était fixée sur le duc de Dunthorpe.

D'allure réservée, presque austère, ce dernier n'était pas aussi grand que son jeune frère. Il ne possédait pas non plus cette grâce féline qui donnait à Edward l'air vaguement dangereux. Mais leurs cheveux, leurs traits, et même le vert intense de leurs prunelles, étaient absolument identiques.

Jasper apparut à ce moment-là avec un plateau couvert de coupes de champagne. Edward en prit deux, et en tendit une à sa femme

— J'espère que vous ne m'en voulez pas, Edward. Seuls votre tante, votre frère et quelques cousins sont venus, de façon tout à fait inattendue. Dites-moi que vous n'êtes pas en colère.

— Non, ma chère, les sentiments que j'éprouve à votre égard sont d'un ordre totalement différent. Cependant, je suis un peu contrarié que tante Isabel prétende que vous n'y êtes pour rien, et que c'est elle qui a tout fait.

— Je suppose, répondit Kate d'un air distrait. Mais je suis contente que votre frère soit là.

Le duc choisit cet instant pour fausser compagnie à sa tante et traverser la foule. Le moment qu'Edward redoutait depuis plus de vingt ans était arrivé.

Le duc s'inclina devant Kate, la remercia pour son hospitalité, puis tendit la main à Edward.

— Ned, je suis content de t-te voir.

— Moi aussi, Freddie, répondit Edward avec une extrême politesse.

Un lourd silence s'installa.

Au bout de quelques secondes, Kate toussota.

— Je suis enchantée de faire votre connaissance, Votre Grâce. Habitez-vous à Londres ?

— Non, nous n'y allons que rarement. Ma femme et moi vivons à l-la campagne. Nos enfants sont jeunes, et nous pr-préférons une vie calme.

— Des enfants, comme c'est charmant ! s'exclama Kate sans se départir de son sourire. Quel âge ont-ils, Votre Grâce ?

Le duc eut l'air un peu mal à l'aise.

— Nous en avons trois, et un quatrième sur le point de naître. Charles a n-neuf ans, Margaret sept, et le plus jeune, Edward, quatre.

— *Edward...*, répéta Kate.

— C'est un nom traditionnel dans la famille, déclara Edward.

— Euh... oui, traditionnellement, il y a un Edward par génération, reprit le duc avec raideur.

Kate mit ce ton formel sur le compte du léger bégaiement dont il était affligé.

— Et comment sont vos enfants ? poursuivit-elle, décidée à le faire parler davantage. Lequel vous ressemble le plus ? Lequel est le plus espiègle ?

— Edward est comme m-moi, reprit le duc, s'animant un peu. C'est un enfant tranquille. Meg ressemble beaucoup à sa mère. Mais Charles est le portrait de Ned. Intelligent et espiègle. Il faut que v-vous les...

— Oui ? fit Kate, encourageante.

Les joues du duc se colorèrent.

— Que v-vous veniez les voir, dit-il en butant un peu sur les mots. Si t-tu veux bien, Ned.

Puis il les salua, et ajouta :

— Je crois que tante Isabel me réclame. Il v-vaut mieux que j'aille la retrouver.

Kate le regarda s'éloigner, pensive.

— Il n'est pas vraiment content d'être là, lança Edward. Je me demande bien quelle menace Isabel a brandie pour l'obliger à venir.

— Je ne pense pas qu'il soit mécontent. Il bégaié, et il semble triste et timide. Etait-il déjà comme cela, enfant ?

— Oui, Freddie a toujours été un garçon discret. Père le battait quand il bégayait, et lui disait qu'il n'avait pas l'étoffe d'un duc.

— C'est tragique, murmura Kate en regardant Dunthorpe se frayer maladroitement un chemin dans la foule. Votre père a fait beaucoup de dégâts.

— Père ! s'exclama Edward en riant. Après toutes ces années je l'appelle toujours ainsi, et je vois que vous faites comme moi, maintenant.

— Etes-vous vraiment sûr qu'il n'était pas votre père ?

Edward ouvrit la bouche pour protester, mais elle l'arrêta d'un geste.

— Vous n'en savez rien, et moi non plus. S'il ne l'est pas, il est probable que Hedge soit votre père à tous les deux. Car, si votre frère et vous n'avez pas les mêmes parents, je veux bien être pendue ! Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau.

— Hmm. Je n'y avais jamais pensé.

Il vida sa coupe de champagne, et ajouta :

— Tante Isabel a toujours dit que personne ne saurait jamais la vérité. Et vous savez quoi, Kate ? Cela m'est égal.

— Alors, c'est que vous êtes en paix avec vous-même. Ou presque.

Il posa son verre et lui passa un bras autour de la taille.

— Sans doute. Mais maintenant que j'y pense, maintenant que je vois Freddie et que j'imagine la vie qu'il a dû avoir... je me demande lequel de nous deux a fait la plus mauvaise affaire !

— Il a perdu son frère, et il est resté seul avec un monstre.

Edward hocha la tête.

— Seul sous la coupe de père, tandis que je faisais mon chemin dans la lie de la société. Mais j'avais une certaine liberté, et j'ai appris très tôt que je ne devais rien à personne. Que je pouvais vivre et prospérer en ne comptant que sur moi et sur mon astuce.

— Il existe des façons plus dures d'apprendre. Votre père n'était pas un homme bon. Et votre frère paraît encore terriblement malheureux, Edward. Vous pourriez peut-être lui dire... je ne sais pas... tout simplement ce que vous m'avez dit ?

— Demain, peut-être, répondit-il à voix basse, se penchant vers elle. Aujourd'hui, je ne veux penser qu'à ce soir, et à ce que nous allons...

— De Macey ! s'exclama Kate. Mon chéri, regardez qui se trouve juste derrière vous !

Edward se retourna, et de Macey s'inclina pour prendre la main de Kate.

— Ma chère enfant, je suis vraiment désolé de ne pas avoir pu venir à Bellecombe hier. Puis-je me permettre de vous dire qu'aujourd'hui, en ce jour béni, vous êtes si radieuse que vous éclipsiez même votre maman.

— Oh ! cela ne m'étonne pas, répondit sèchement Kate. Aurélie n'est pas radieuse, elle est victorieuse.

— Une chatte dans un pot de crème, murmura Edward. Et ce pauvre Anstruther ! Elle va le mener par le bout du nez.

Le comte laissa fuser un rire joyeux.

— Il y a longtemps qu'il connaît tous ses tours, *mon ami*. Mais il ne la laissera pas mener la danse ! Ne vous inquiétez pas pour lui : avant la fin de la semaine, il aura mis Mme la Briseuse de Cœurs sur la bonne voie.

— Vous croyez ? s'enquit Kate.

— J'en suis sûr, répondit de Macey avec un sourire entendu. C'est ce qu'elle veut, mon enfant. Les femmes dans son genre n'ont aucun respect pour les hommes qu'elles peuvent embobiner avec leurs ruses. Croyez-moi, je le sais. Elle et moi... *mon Dieu !* On n'avait jamais vu couple aussi mal assorti !

Edward lui donna une tape dans le dos.

— Eh bien, vous êtes un très chic type ! Dites-moi, notre petite affaire est-elle réglée ?

De Macey sourit de plus belle.

— Oui, comme je vous l'avais promis. Lord Reginald Hoke ne va pas tarder à débarquer sur l'île de Guadeloupe, où il travaillera dans ma plantation de sucre.

— Et il a signé les papiers sans faire d'histoires ?

— Mais bien sûr ! Il n'avait plus le choix, quand je lui ai exposé notre proposition.

— Quelle proposition ? demanda Kate. De quoi parlez-vous ?

— Oh ! ma chère petite, une offre très généreuse, déclara le comte. Votre mari a promis de ne pas le faire pendre pour kidnapping.

— En échange de quoi ?

— En échange de dix ans de méditation sur sa propre folie, ma chère. Ne vous avais-je pas dit que je saurais négocier avec Reggie ? Il va passer les dix prochaines années à servir fidèlement un vieil ami. Que pourrait demander de plus un homme dans son cas ?

— Vous avez réduit à l'état de servitude le fils d'un aristocrate ?

— Oui, mais il travaillera pour moi, répliqua joyeusement de Macey. Il sera... comment dire ? employé de comptabilité. Oui, Reggie va finir par apprendre l'arithmétique. Le cher garçon n'aura même pas besoin de se salir les mains dans les champs, mon petit. Il apprendra à ne compter que sur lui-même. Il a échappé à ses créanciers en se réfugiant sur le territoire français, et maintenant il devra vivre uniquement de ses gages.

— Vous êtes trop bon.

— Hélas, j'ai moi-même été un écervelé, autrefois, leur avoua le comte. Mais je n'ai jamais été assez bête pour perdre mon argent au jeu.

A cet instant, quelqu'un lui fit signe, à l'autre bout de la salle. Les invités commençaient à se retirer. Aurélie se promenait encore dans la foule, roucoulant et embrassant ses amis sur les joues. Anstruther et Richard s'attardaient près de la porte, de part et d'autre de Nancy, qui, malgré le bonheur qui se lisait dans ses yeux, paraissait un peu pâle.

— Elle ne se sent encore pas très bien, murmura Kate.

— Les langues vont bon train, lui confia le comte, derrière sa main. Hetty prétend que les villageois comptent les mois. Mais sans aucune méchanceté, à ce qu'elle dit.

— S'ils espèrent un scandale, ils comptent en vain.

Si les villageois espéraient en effet découvrir un mini-scandale, ils se trompaient de Wentworth. Kate regrettait d'avoir permis à Aurélie de repousser le double mariage de quinze jours supplémentaires pour attendre la livraison de l'ouvrage de Mme Odette.

Nancy, ayant retrouvé quelques couleurs, se dirigea vers eux.

— Kate, je suis si heureuse pour toi ! dit-elle en l'embrassant. Félicitations, ma chérie.

— Et à toi aussi, j'espère, Nan ? murmura Kate en lui posant subrepticement la main sur le ventre.

Les joues de Nancy s'enflammèrent, et elle chuchota :

— Oui, c'est presque certain. Oh ! Kate, deux bonheurs en moins de une année ! Merci ! Merci pour tout ce que tu as fait. Je te souhaite autant de bonheur que j'en ai.

Nancy embrassa Edward, et repartit au bras de son mari.

— Elle est heureuse, ma chère, murmura Edward en prenant la main de Kate. Et Richard fera un excellent père.

— Je n'en ai jamais douté.

De Macey s'était éclipsé. Aurélie bavardait toujours, mais Anstruther avait quitté sa chaise, et semblait à bout de patience.

Kate se tourna vers son mari.

— Je crois, mon cher, que j'aimerais me reposer avant le dîner.

— J'espère que cela signifie que *vous ne voulez pas* vous reposer, murmura Edward.

— Tout à fait, reconnut-elle, lui prenant le bras d'un air possessif.

Ils atteignirent la porte au moment où Anstruther prenait Aurélie par le bras pour la faire sortir. Kate et Edward les suivirent dans le corridor.

Dans le grand hall, ils bavardèrent un moment en attendant que les valets apportent le manteau et le manchon d'Aurélie, ainsi qu'une couverture et des briques chaudes pour la route. Quand l'un d'eux annonça que les briques n'étaient pas prêtes, Anstruther s'impatienta et l'entraîna vers la voiture.

— Bon sang, Aurélie ! Vous ne croyez pas que je peux vous tenir chaud pour aller de là à là ?

— Eh bien, je ne sais pas, répondit-elle en s'immobilisant. Parfois, vous êtes si froid !

Sans discuter davantage, il la prit dans ses bras pour lui faire traverser la cour. Edward aida

Jasper à transporter les deux sacs d'Aurélie, et Hetty les suivit avec Filou, pelotonné dans un panier en osier.

— Vous croyez vraiment que vous allez vous en sortir, avec elle ? marmonna Edward, quand Aurélie fut installée dans la voiture.

— A long terme, je ne sais pas. Mais, à court terme, je crois que je serai tenté de faire usage de ma cravache de temps en temps.

— J'espère bien que non ! s'exclama Edward.

Anstruther prit le panier du chien des bras de Hetty, tout en souriant.

— Non, je ne le ferai pas. Mais il faudra sans doute que je laisse planer une menace de temps en temps.

Sur le point de protester, Edward se rappela les paroles de De Macey. Anstruther connaissait Aurélie depuis près de vingt ans. Ils savaient tous les deux à quoi s'en tenir.

— Eh bien, je vous souhaite bonne chance.

Anstruther grimpa dans la voiture, et Edward regagna le hall, où Kate l'attendait avec une certaine impatience.

— Eh bien, ce *repos*, avant le dîner ? dit-elle, tapotant le sol de la pointe du pied.

— Tout de suite, ma chérie.

Suivant l'exemple d'Anstruther, il la souleva dans ses bras et l'emporta dans l'escalier qui menait à leur suite.

Il ouvrit la porte d'un coup de pied, et la déposa en riant au milieu du lit. Puis il alla dans le boudoir, et prit un long coffret plat qu'il avait caché sous un fauteuil.

Regagnant la chambre, il l'offrit à Kate, avec un salut sophistiqué, à la manière de De Macey.

— Lady d'Allenay, votre cadeau de mariage...

Elle se redressa sur le lit, dans un nuage de soie crème.

— Cette boîte a une drôle de forme. Je croyais que j'allais avoir des saphirs et du platine ?

— Pas tout à fait. J'ai trouvé quelque chose de beaucoup mieux.

Les yeux brillants, elle ouvrit la boîte.

— Oh ! dit-elle, déconcertée.

A l'intérieur se trouvait un anneau d'aspect plutôt hideux. Une pierre noire qui ressemblait à un morceau de charbon, et un métal si terne qu'il ne pouvait avoir la moindre valeur. Roulé à l'intérieur de l'anneau se trouvait un document.

Edward prit l'anneau, et le glissa au doigt de Kate, en l'embrassant sur la joue.

— Ma chère, comme je l'ai dit un peu plus tôt, toutes mes possessions sont les vôtres.

— Comme c'est touchant, répondit Kate, orientant la pierre vers la lumière. C'est très original. Je doute qu'une fiancée ait déjà reçu la même.

— Je suis sûr que non. Je vous informe, baronne d'Allenay, que ceci est le saphir de Wentworth.

— Vraiment ? Je n'ai jamais entendu parler de cette fameuse pierre. Elle est assez laide, mon amour, mais je la garderai tout de même précieusement.

Edward l'embrassa, et reprit l'anneau.

— Elle est laide, car elle n'est pas encore taillée, mon amour. Ce sera le saphir de Wentworth, car vous choisirez vous-même la forme qui vous plaît, et vous le transmettez aux demoiselles Wentworth.

— *Quartermaine*, rectifia-t-elle.

— Comme vous voudrez. Mais la bague est à vous. C'est un des plus beaux saphirs qui existent,

d'un bleu presque pourpre. Il vient de Ceylan. Je le sais, car je l'ai trouvé moi-même.

— Vous-même ?

— Vous vous rappelez que je suis parti à Ceylan pour faire fortune, ce qui est impossible avec une paye de militaire. Aussi, en arrivant là-bas, ai-je acheté, avec une partie des gains de Hedge, des intérêts dans une mine. Petit à petit, j'ai investi les bénéfices du club dans cette mine, et j'ai racheté les parts des autres investisseurs. Je dois avouer qu'elle est devenue très profitable. C'est ainsi que j'ai appris tout ce que je sais sur les mines.

— Je comprends, dit-elle en écarquillant les yeux.

— Et ceci, poursuivit-il en tapotant la pierre, sera un saphir parfait, qui fera plus de cent vingt carats. Plus grand que le fameux saphir Stuart du Trésor royal. En somme, il n'a pas de prix.

— Seigneur. Et l'anneau ?

— C'est du fer.

— Du fer ?

— Extrait de votre nouvelle mine, expliqua-t-il en prenant le papier dans le coffret. En Cornouailles. Celle que vous désiriez tant acquérir, Anstruther et vous.

— Vous... vous m'avez acheté une mine de fer ? En cadeau de mariage ?

— En effet. Est-ce que je manque de romantisme ? J'avais l'impression que c'était la seule chose qui vous faisait vraiment envie.

— Oh ! non, Edward, c'est le cadeau le plus romantique dont on puisse rêver ! Le cadeau d'un mari qui connaît bien sa femme, et se moque qu'elle soit pragmatique et sans beauté.

— Vous êtes loin d'être sans beauté, ma chérie. Mais, si vous voulez, je me chargerai de gérer la mine pour vous. Seulement si vous le voulez. En fait, je pourrais m'occuper de toutes vos possessions industrielles, si vous le souhaitez. Après tout, vous avez déjà beaucoup à faire avec le domaine, et Anstruther... eh bien, Anstruther risque d'être très occupé avec Aurélie.

— Il ne faut pas qu'elle se mêle de son travail ! déclara Kate en admirant le saphir. C'est hors de question.

— Je vous souhaite bonne chance sur ce point.

— J'ai un plan, pour occuper Aurélie. Faites-moi confiance. Mais, d'abord, laissez-moi vous embrasser, mon amour. Ce sont sûrement les plus cadeaux qu'une femme ait jamais reçus pour son mariage.

Elle l'embrassa, et Edward lui rendit son baiser. Le coffret tomba au sol, vite suivi par le contrat d'achat de la mine. Et au bout d'un moment, quand ils se furent embrassés tout leur soûl, Kate se retrouva débarrassée de ses vêtements, et ne portait pour tout ornement que la bague.

Edward se pelotonna avec elle sous la couverture.

— Parle-moi de ton plan pour occuper ta mère. J'ai peu d'espoir que tu réussisses.

— Tu te trompes, et je te le prouverai. Si tu n'y vois pas d'objection, je compte demander à Anstruther d'occuper l'aile ouest du château. C'est une maison complète, avec une entrée indépendante et de nombreuses chambres. De cette façon, je pourrai garder maman à l'œil.

— Et que feras-tu de la ferme sud ? Anstruther possède le manoir.

— J'ai pensé que nous pourrions y loger Annabelle et Mme Granger, jusqu'à ce que Heatherfields soit remis en état. Le manoir est plus grand et plus beau qu'un cottage ; cela redonnera à Mme Granger un statut social. Elles seront dans notre sphère, et dans la paroisse de Richard.

— Kate, ton idée est brillante ! Tu me fais penser à ta mère.

— Tu veux dire que je suis aussi manipulatrice qu'elle ? Ainsi, Mme Granger s'habituera à nous, Edward. Peu à peu, il deviendra naturel qu'Annabelle passe au château, ou que je lui rende

visite.

Edward l'embrassa.

— Tu es la meilleure des épouses, Kate. Et nous ne sommes mariés que depuis quatre heures ! Mais je pense qu'Aurélie sera tout de même très présente.

— Non, pas du tout. Etant donné les deux événements qui se préparent, elle sera très occupée. Bien sûr, elle se plaindra d'être trop jeune pour être grand-mère. Après tout, elle ne s'est toujours pas résignée à être mère. Mais, là, elle n'aura qu'à gâter ses petits-enfants et à les cajoler. Ce qu'elle sait très bien faire.

— Je vois... Elle sera la grande impératrice des grands-mères. Je n'en doute pas une seconde.

— Oui, et quand elle les emmènera en promenade, dans leur poussette, elle pourra dire aux passants qu'elle est leur sœur aînée.

— Kate, mon amour, ton plan est génial ! Je te tire mon chapeau.

Il l'embrassa sur la tempe, tout en lui caressant le ventre.

— Kate ?

— Oui ?

— Tu es bien sûre de porter mon enfant ?

— Eh bien, je suis absolument certaine que ce n'est pas l'enfant de quelqu'un d'autre. Mais... non, je ne suis pas encore tout à fait sûre.

— Bien. Dans ce cas, nous devons faire en sorte que ce soit absolument, totalement, certain, murmura-t-il, posant les lèvres dans son cou. Car, comme l'a fait remarquer un jour ce vieux Reggie, je ne suis pas le genre d'hommes à me contenter d'un petit profit, alors qu'avec un petit effort je peux le multiplier par deux...

*TITRE ORIGINAL* : IN LOVE WITH A WICKED MAN

*Traduction française* : Catherine Berthet

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

VICTORIA®

est une marque déposée par Harlequin

© 2013, Susan Woodhouse.

© 2016, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

HARLEQUIN BOOKS S.A.

Femme : © SUSAN FOX / TREVEILLION IMAGES

Réalisation graphique couverture : ATELIER DPCOM

Tous droits réservés.

Publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, LLC, New York, U.S.A

ISBN 978-2-2803-6003-6

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)



## Toutes les couleurs de la romance

### Passions :

Un homme. Une femme.  
Ils n'étaient pas censés s'aimer.  
Et pourtant...

Black Rose :  
Amour + suspense =  
Black Rose.

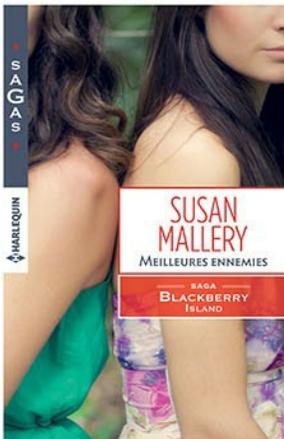


Les Historiques :  
Réveillez la lady  
qui est en vous !



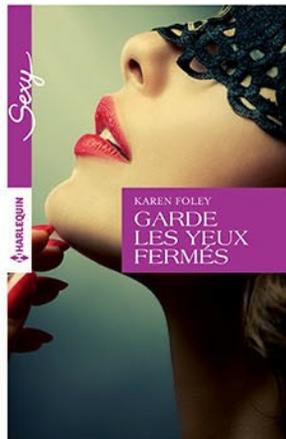
**Découvrez toutes  
nos collections :  
autant d'univers  
différents pour  
des plaisirs  
de lecture variés !**

Sagas : des romans  
qui ne s'arrêtent pas  
à la dernière page



### Sexy :

Osez  
la romance érotique !



### Nocturne :

Succombez à  
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS  
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

**[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)**

Ebooks, promotions, avis des lectrices,  
lecture en ligne gratuite,  
infos sur les auteurs, jeux concours...  
et bien d'autres surprises vous attendent !

**ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX**



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone  
et tablettes avec nos applications gratuites



**H HARLEQUIN**



LIZ CARLYLE

## L'héritière de Bellecombe

Être l'héritière d'un domaine majestueux et désargenté n'est pas de tout repos, mais lady Kate a l'habitude : depuis toujours, c'est elle la pragmatique de la famille. En revanche, s'occuper d'un inconnu qu'une chute de cheval a rendu amnésique est une autre affaire. A mesure que le mystérieux Edward retrouve ses forces, sa beauté virile ne manque pas d'éveiller les rumeurs. Kate doit prendre garde, car sa réputation et celle de sa sœur, qui doit bientôt se marier, pourraient bien en souffrir.

*Dans une atmosphère intimiste, Liz Carlyle dépeint avec finesse les dilemmes d'une héritière aux prises avec ses nombreux devoirs.*

Amoureuse de l'Angleterre depuis son enfance, **Liz Carlyle** est aujourd'hui l'auteur de seize romances historiques, dont plusieurs ont figuré dans les listes de best-sellers du *New York Times*. Si elle voyage sans cesse pour trouver le décor de ses prochaines histoires, son cœur reste en Caroline du Nord, où elle vit avec son mari.